

LE RENDEZ-VOUS DES POSSIBLES

CONTE URBAIN MONTRÉALAIS

SYLVIE MARIE COULET

Conception de la page couverture : © Sylvie Marie Coulet

Photo originale de la couverture : Pixabay – Gracieuseté Gabriel Goddard

© Sylvie Marie Coulet - Tous droits réservés.

Les personnages et les événements décrits dans ce livre sont fictifs. Toute similarité avec des personnes réelles, vivantes ou décédées, est une coïncidence et n'est pas délibérée par l'auteur.

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, stockée dans un système de récupération, ou transmise sous quelque forme que ce soit ou par quelque moyen que ce soit, électronique, technique, photocopieuse, enregistrement ou autre, sans autorisation écrite expresse de l'éditeur.

ISBN (version papier) : 978-2-9817523-7-6

Imprimé à la demande par Amazon

Éditeur : Éditions Atypik, Montréal, Qc, Canada
EDITIONSATYPIK@OUTLOOK.COM

Dépôt légal – Bibliothèque et Archives nationales du Québec, avril 2020
Dépôt légal – Bibliothèque et Archives Canada, avril 2020

L'itinérant

Je suis l'abandon de l'automne, le renoncement de l'hiver.

Une planète qui se meurt, loin de vos riches et insultants soleils.

Le vent mauvais sifflant à vos oreilles.

Je suis la rue.

J'aime vous regarder passer au petit matin, tout boursoufflés de vos nuits de rentiers dans vos coquets condos du Plateau Mont-Royal. Je vous observe tout le temps. Le matin, quand vous vous pressez pour aller gagner votre pain. Le soir, lorsque, alourdis de fatigue, vous vous dépêchez de retrouver votre logis.

Vous avancez vite, avec ce petit pincement de bouche qu'affectent les gens occupés, affichant un regard fier et fixe. Surtout fixe. Vous préférez m'ignorer. Cela ne me dérange plus. Parfois je sens votre effleurement crispé. Vous tournez votre profil bien coiffé vers moi. Vous remarquez mes guenilles, mes cheveux longs et sales, ma barbe hirsute, mes chaussures trouées. Je porte l'uniforme des pauvres.

Avant, j'avais le goût de chercher une rencontre, un contact visuel, pour m'assurer de mon existence. À trop vivre avec les objets on finit par croire qu'on en devient un. S'il n'y avait pas cette douleur dans mon ventre me rappelant mon état d'humain, je serais déjà totalement avalé par ce décor gris et cendré de la rue. Comme le papier d'un hamburger roulant sur le sol, comme cette poubelle débordant de l'hyper consumérisme, l'affiche de ce spectacle lacérée par le temps collée sur le mur de l'entrée du dépanneur. Aujourd'hui, je n'ai plus envie de faire des ronds de jambe. Dire bonjour et sourire pour obtenir cinq sous, ce n'est plus pour moi. Vous pensez gagner votre paradis en me jetant des pièces. Vous êtes contents que je vous remercie d'un hochement de tête.

Vous travaillez, vous, alors que je ne suis qu'un parasite collé à votre culpabilité de ne pas pouvoir sauver le monde. Alors, je vous absous. Vous, les bons samaritains.

Moi, lépreux. J'ai la politesse de la bedaine, quand elle est pleine, et que je ne ressens pas ces affreux spasmes dans mon estomac me rappelant que je ne mange pas assez.

Bien-sûr, il y a les autres. Ceux qui me jugent. Ceux que je dérange. Ceux que j'écœure.

C'est pour ça que je me contente d'avoir les yeux au sol; comme ça, il n'y aura pas de trouble. Ceux-là ont le réflexe de s'écarter de ma boue. Ils ont raison. La pauvreté, ça peut vite s'attraper. Maudit virus. Une fois qu'il est dans votre corps, il vous bouffe et vous suce le sang pour que la grande bouche vous mange plus vite.

Je me réveille tous les jours en me disant que non, la grosse bouche ne m'a pas encore dévoré. Cette énorme bouche avale les cafards comme moi pour les transformer en choses qui ne pensent pas, qui ne parlent pas, qui ne se rebellent pas. Une fois que vous êtes dans cette foutue gueule, c'est fichu.

C'est arrivé à Antoine, un gars de Sherbrooke.

Je voyais bien qu'il ne filait pas. Il commençait à rester immobile sans rien dire, à fixer le trottoir pendant des heures, jusqu'à plus soif. Puis lui, ne plus avoir soif, c'était comme demander à un vieux frileux de sortir sans son manteau d'hiver. Antoine : le premier avant pour solliciter les ombres, leur raconter des histoires à dormir debout pour attirer leur attention et obtenir leurs piastres. Je lui avais bien dit que s'il continuait ainsi, la bouche allait le gober. Il ne m'a pas cru, l'imbécile. Après, il n'a plus du tout parlé, ni fait de signe de tête, ni bougé. On pouvait voir le spectre de la grande bouche dans ses yeux. Un matin, ils l'ont trouvé dans la même position que la veille au soir. Il était aussi dur que l'asphalte, aussi gris que les murs. La bouche avait bien fait son travail.

Ils l'ont mis dans un long sac noir, et le bruit de la fermeture éclair m'a vrillé le cerveau.

Les portes du camion ont claqué sur son corps sans vie. Je ne sais pas ce qu'il était venu faire à Montréal et pourquoi il avait quitté Sherbrooke.

C'est l'élégance de la rue que de ne pas poser de questions sur nos vies d'avant.

Pour revenir à moi.

Je vous assure que je dois beaucoup me concentrer pour me rappeler que je suis toujours un homme. Que la différence entre moi et les asticots endimanchés courant vers le métro est l'illusion qu'ils ont de ne jamais devenir moi, alors que j'étais tellement eux. J'ai mes « réguliers » : des gueules que je vois tout le temps aller et venir. Je me fais des films sur eux. Je leur invente une vie. Ça me fait passer le temps, ce temps dont je crois avoir perdu la compréhension fine. Les secondes, les minutes, les heures se sont envolées de mon cadran. J'ai acquis de nouveaux repères, au gré de la luminosité et de la course du soleil dans le ciel.

Les regarder, c'est mon petit cinéma à moi. Ils pensent que je suis un peu fou, parce que ça arrive qu'ils me fassent rire par leurs mimiques ou certaines choses que je les entends dire. Rire tout seul, c'est aussi un moyen de rappeler à la grande bouche que je suis encore un humain. Le rire, ça chasse le malheur, ça lui fait peur.

J'ai été comme eux, comme vous : un vaillant, tout beau dans son costume, tout droit dans son nœud de cravate. Je n'aimais pas les itinérants. Des parasites, des buveurs de mauvais vin, des drogués, des fainéants même pas capables de se trouver une job. Puis la vie m'a joué des sales tours. L'alcool, aussi. J'ai tout perdu en quelques mois. Une descente en enfer dont je ne suis pas revenu. Ça a signé la fin d'une époque. Enfin, il y a des choses dont je ne veux pas parler.

Quand vous ne croyez plus en rien, vous n'attendez rien, et surtout pas l'espoir de croiser un ange.

Pourtant, c'est ce qui m'est arrivé.

Bien que je ne me souvienne pas de la date exacte à laquelle je me suis retrouvé dans la rue, j'ai en mémoire la crainte de cet inconnu : l'espace infini et hideux du bitume, l'odeur du sale, du froid, et de la misère. J'ai senti le baiser empoisonné du vide ouvrant ses bras pour me happer. J'ai eu terriblement mal au ventre, comme si j'accouchais d'un autre moi pathétiquement piégé dans une spirale infernale, conscient de ses erreurs et incapable de revenir en arrière. Je me suis assis sur ce bout de ville que je n'ai jamais quitté depuis, et j'ai pleuré. J'ai rabattu mon bonnet sur ma tête pour ne pas me donner en spectacle. J'avais honte. J'étais horriblement soucieux de croiser des fantômes du passé ayant côtoyé cet autre moi qui n'existait plus. J'ai passé la journée à grelotter et à chialer en silence. Je n'avais aucune envie de mendier, parce que l'idée m'était insupportable. J'ai eu faim, j'ai eu soif. J'ai appris le rejet et le manque. La transparence des corps non vertueux comparée à la lumineuse densité des gens appartenant à la normalité sociale. Je me suis recroquevillé dans une couverture, vestige de mon ancienne vie. J'ai attendu la mort. J'ai quand même lutté pour ne pas m'endormir, car la rue réveille les vieilles angoisses enfantines, quand vous croyez qu'un monstre dort sous votre lit et qu'il va vous dévorer. Enfin, j'ai sombré dans un sommeil saccadé de douloureux réveils visant à m'assurer que le monstre restait bien tranquille dans son antre – tout comme moi.

Au petit matin, j'ai vu une ombre.

J'ai senti un parfum.

J'ai ouvert un œil tout petit, tout timide.

Quelqu'un déposait quelque chose à mes pieds. Je ne parvenais pas à distinguer ses traits, car j'étais décidé à ne pas lui montrer que j'étais réveillé. Je me suis demandé si c'était ça, la mort : une silhouette gracile apportant le cadeau de la délivrance. J'étais presque rassuré, finalement. Brusquement, l'apparition s'est fondue dans le décor pour

me laisser seul avec l'idée que même la Grande Faucheuse ne voulait pas de moi. J'ai fermé les yeux.

Je ne suis pas parvenu à me rendormir. Je pensais à ce que je touchais du bout des pieds : un sachet en papier crissant sous mes assauts. Je me suis redressé avant de saisir le truc qui sentait le croissant chaud. Je devais rêver. Je me suis dit : tant qu'à être dans un rêve, autant aller jusqu'au bout. J'ai ouvert le sachet avant de découvrir deux croissants bien brillants de leur sucre cristallisé.

Avant, je ne connaissais pas le vrai prix des choses. Je les utilisais, je les consommais sans jamais véritablement m'y attarder. Les biens allaient et venaient, comme les gens. Une viennoiserie, c'était juste un petit plaisir parmi tant d'autres, une gourmandise du dimanche ou des lundis gris. Là, je découvrais le doré boursoufflé de la pâte croustillante, le luisant du beurre, la courbure parfaite des pointes. J'imaginai la main pétrissant, roulant, badigeonnant, enfournant. Je découvrais la notion de la contemplation.

J'ai examiné le croissant en le retournant dans ma main, et même si j'avais faim, je voulais que ce plaisir dure encore quelques secondes.

Ce n'était pas la mort qui m'avait rendu visite, mais un ange.

Si j'étais bien sage, il allait me sortir de la rue. Alors j'ai obéi à son ordre silencieux. J'ai dégusté son cadeau, doucement, avec volupté. J'ai raclé les dernières croutes, léché le papier. Je me suis senti mieux.

J'ai pensé : ça se peut bien que l'ange ne réapparaisse plus. Il passait par là, égaré, ou bien il s'est trompé. Il y avait peut-être une autre personne avant moi, sur ce bout de trottoir, qu'il aimait bien, qu'il protégeait. Il va se rendre compte de la supercherie.

Il pourrait aussi se décourager parce que je n'ai jamais cru en d'autres dieux que celui de l'argent, lequel m'a dupé avec une cruauté qui n'a eu d'égal que la fausseté de son éclat.

Le lendemain, contre toute attente, l'ange est revenu.

Je me suis dit qu'il était comme la fée des dents, et qu'il ne surgirait pas si j'étais éveillé.

Alors, j'ai fait semblant de dormir, entrouvrant discrètement les yeux pour l'apercevoir.

L'ange avait un sexe, des cheveux sombres, un corps bien charpenté, des mains de travailleuse.

Elle.

Je me suis dit : ils sont bien bizarres, les anges. D'abord, ils ne parlent pas. Puis ce n'est pas vrai qu'ils ressemblent aux chérubins tout beaux tout blonds souriant sur les tableaux.

Elle est repartie sans faire de bruit. J'ai compté jusqu'à cent-cinquante avant de prendre le sachet surprise posé devant moi. Enfin, je l'ai ouvert avant de goûter aux petits pains qu'il contenait.

Les jours se sont enchaînés, puis les années.

J'ai toujours peur qu'elle ne vienne plus, qu'une autre mission céleste lui soit confiée, l'éloignant de moi. Les anges, c'est bien occupé.

Parfois, elle ne passe pas. Ces jours-là, je suis dans le désespoir absolu, non pas parce que je n'ai pas à manger, mais parce que j'ai toujours l'angoisse qu'elle m'oublie. Après, je me morigène. Non, elle ne s'est pas trompée. Oui, elle m'a choisi. Peu importe son nom, ce qu'elle fait, où elle vit. Elle m'habite.

Je ne lui parle jamais; elle non plus, puisqu'elle me croit endormi.

Je ne saurais pas quoi lui dire.

Je me dis aussi qu'elle continuera de venir aussi longtemps que je resterai silencieux et immobile, les yeux clos, et que je ne confronterai pas sa présence. Les anges, ça aime la discrétion.

Je lui parle dans ma tête, bien que cela ne soit pas des prières.

Lorsque j'entends son pas que je reconnais entre mille, je suis tout excité.

Ce n'est pas charnel ou sexuel. Elle aurait pu avoir un autre visage ou un autre âge.

Elle ne saura jamais à quel point elle a été désirée, et à quel point ce désir a quelque chose de divin.

Clara

Il n'y a pas à dire, je suis toujours aussi émue lorsque je glisse ma clé dans la serrure et que je sais qu'une nouvelle journée va commencer.

Mon cœur bat un peu plus fort, car dans quelques minutes, je serai dans mes murs recouverts de bois de grange, avec les grandes fenêtres ouvertes sur un hiver chagrin dominant mon étal rutilant. Je redécouvre chaque jour la couleur des murs, la brillance du comptoir. Ce tableau représentant le petit gars facétieux, avec la bouche couverte de crème glacée au chocolat. Il me semble que je l'ai quitté depuis des années, mon galopin gourmand, alors qu'hier encore je lui faisais un petit clin d'œil après une journée difficile. Une de ces journées où rien ne va, que le four tombe en panne, et que mon fournisseur de café a du retard dans ses livraisons. En plus, il y avait du verglas sur le sol. Le verglas, c'est ce que je déteste le plus au monde.

La glace est partout. Sur les trottoirs, sur les vitrines, et jusque dans nos cœurs. Si, je vous le dis. L'hiver, ça éteint les choses et les gens. Ça les enferme dans une cage blanche dont les barreaux trop froids mordent la peau nue. J'ai l'impression alors de devenir grise et recroquevillée sur mon propre corps. J'aime tellement sentir la chaleur du soleil sur mon visage et transpirer dans mes robes en coton. Je ne peux pas supporter cette absence de gaieté et d'odeurs. Le froid ne sent que le froid. Il prend toute la place. Vous ne savez pas ce qu'est l'odeur du froid ? C'est âcre, insidieux, monotone. Ma répulsion pour le froid ne date pas d'hier, vous savez.

Je me souviens de mon enfance, quand tous les copains allaient virevolter sur l'étang du Parc Lafontaine transformé en patinoire. Ils s'amusaient bien, eux. Certains jouaient au hockey, d'autres se cassaient la figure en riant après avoir raté une arabesque. Je n'aimais pas patiner. Je préférais rester sur le côté, à regarder les arbres décharnés

gémissant sous le poids du manteau neigeux. J'avais de la peine pour eux. J'imaginai que j'avais des pouvoirs extraordinaires. Je laissais mon esprit vagabonder et se glorifier de crever la chape de nuages pour laisser passer les rayons de soleil que les corbeaux auraient rapportés du sud. Ça ferait fondre la glace, et tout le monde finirait pieds nus dans l'eau. Des poissons de toutes les couleurs joueraient entre nos mollets. Les outardes seraient revenues, fendant l'air de leurs ailes fières et nobles. Nous retirerions nos épaisses doudounes pour jouer les bras nus en redécouvrant les couleurs autour de nous. Les arbres secoueraient leurs branches d'un coup sec pour faire tomber les derniers flocons avant de bomber leur torse pour mieux respirer la tiédeur de l'air.

Petite, mon seul grand plaisir en hiver était d'aller avec mon père boire un grand bol de chocolat chaud dans un salon de thé aux fenêtres recouvertes de buée. Nous allions toujours au même endroit, un petit espace bien chaud et toujours bondé, sur le boulevard Saint-Laurent. Il y avait de grandes tables en bois, avec des bancs sur lesquels nous prenions place à côté d'autres clients, dans un joyeux brouhaha ponctué par les exclamations de Madame Torelli, la gérante, qui nous accueillait tous avec ses grands gestes de Mama italienne. Je ne pouvais pas détacher mon regard des pâtisseries toutes plus alléchantes les unes que les autres : il y avait le classique gâteau au fromage dégoulinant de son coulis aux fraises. À côté, un autre, au chocolat. À trois étages, s'il vous plaît, rivalisant avec la délicieuse blondeur de la tarte au sucre. Un peu plus loin trônait l'incontournable pudding chômeur croulant sous son sirop d'érable.

J'étais une petite fille gourmande, toujours prête à découvrir une nouvelle saveur. Le salé m'indifférait totalement.

Mon père riait de me voir saliver autant devant les réalisations culinaires de Madame Torelli. Souvent, il me laissait la rejoindre dans la cuisine en s'excusant auprès d'elle des bêtises que je pourrais faire ou du temps que j'allais lui voler. C'était une femme à la charpente solide et au verbe haut, serrant ses épais cheveux dans un impeccable

chignon. Quelques bourrelets dépassaient de chaque côté de son tablier, et ses jambes avaient deux fois la taille de celles de mon père. Elle était grasse et rose, avec des yeux pétillants et de grosses mains de besogneuse. Une croix pendait au bout de son large cou, et une odeur exquise accompagnait chacun de ses pas.

Lorsque je venais dans son laboratoire culinaire (il fallait bien le nommer ainsi parce qu'elle aimait dire que la pâtisserie et la chimie, c'était la même chose), je parcourais amoureuxment des yeux les batteries de moules à gâteaux, le mélangeur, la guitare pour découper le chocolat, les rouleaux, et surtout le grand four dans lequel gonflaient de savoureuses viennoiseries. Mon père avait bien tort de s'en faire : j'étais sage comme une image avec elle, car elle me faisait participer à la création de ses œuvres en effectuant par exemple le nappage au moyen d'une spatule ou en râpant des copeaux de chocolat avant de les disposer ci et là. Elle riait de me voir tirer la langue pour m'appliquer. Je me savais maladroite, mais elle ne me faisait jamais de reproches. Au contraire, elle corrigeait mes petites erreurs de nivelage en m'assurant que j'étais la plus grande pâtissière au monde. J'avais la faiblesse de la croire, et ne manquais jamais de goûter à toutes ses créations en trempant un doigt frétilant dans une sauce ou en détachant un petit bout de la croûte d'une tarte encore fumante.

Ensuite, j'allais rejoindre mon père, qui discutait avec animation avec Monsieur Fernand, le mari de Madame Torelli. Ils partageaient le goût de la politique. Même s'ils n'étaient jamais d'accord, ils appréciaient leurs débats animés et leurs chamailleries presque fraternelles. Il était amusant de constater d'ailleurs que mon père, qui se qualifiait de « Québécois de souche » était contre l'indépendance de la Province, alors que Monsieur Fernand, qui venait de « l'extérieur », était un fervent séparatiste. Comme quoi, il n'est pas nécessaire d'être « de souche » pour développer des instincts patriotiques aussi forts et aussi déterminés.

Lorsque j'étais dans la boutique des Torelli, je me trouvais dans un monde enchanté, accueillant et chaud, interdisant à l'hiver de passer la porte. En fait, il n'existait pas chez eux. C'était le seul endroit au monde où il avait été vaincu, j'en étais sûre. Je leur étais reconnaissante de partager avec nous leur petit paradis fleurant les douceurs à peine sorties des fours et le chocolat au lait mousseux fumant dans les tasses.

Même à l'école, je rêvais de la boutique des époux Torelli. Je n'étais pas très bonne en classe, sauf en mathématiques, parce que je pensais toujours à la chimie associée à la pâtisserie – en tout cas, dans l'esprit de Madame Torelli. J'aimais évidemment les conversions, car je devinais que ce savoir me serait utile un jour : il était évident que je deviendrais pâtissière. Je pourrais ainsi mettre du colorant alimentaire dans les blancs d'œuf pour donner vie à d'époustouflantes meringues, inventer des mariages inédits de saveurs, créer de la chaleur en pleine froidure hivernale en faisant tourner mes fours à pleine puissance. Moi aussi, je voulais faire fuir l'odeur de l'hiver pour la remplacer par des parfums de caramel, de beurre, ou de coulis de framboises.

Je suis devenue apprentie au salon de thé de Madame Torelli. J'ai ainsi compris que la pâtisserie est bien plus qu'un métier : un art à part entière, mêlant l'alchimie à l'expérimentation, les mathématiques aux talents artistiques.

Un jour, quelqu'un a dû laisser la porte d'entrée ouverte. Le froid est entré pour tenter de reconquérir un espace dont il avait été banni. La lutte a été âpre et longue, mais nous avons réussi à le chasser. Alors que nous croyions que la bataille s'était faite sans dégâts majeurs, nous avons découvert que nous avons perdu un des soldats : Monsieur Fernand s'est éteint par un soir de tempête de neige, en plein mois de février, sans même avoir vu le Québec devenir un pays.

Papa a eu un geste touchant pour lui : il a recouvert son cercueil du drapeau blanc et bleu, avec les fleurs de lys fièrement épanouies dessus. Je suis certaine que Monsieur

Fernand en a été heureux, de là-haut, tout italien qu'il était. Nous nous sommes serrés dans l'Église glacée. Madame Torelli cachait son visage dans son mouchoir.

Je la plaignais de souffrir ainsi, pour avoir vécu la même chose lorsque ma mère est morte alors que je n'avais que six ans. Je m'en souviens très bien. Il y a des événements qu'on aimerait chasser comme de mauvais rêves et qui persistent dans notre mémoire comme de vieux oiseaux sinistres attendant leur heure pour nous piquer de leur bec pointu. J'ai glissé ma main dans celle de la pâtissière, sans dire un mot. Son regard sombre comme la nuit avait perdu de sa superbe. Elle n'était plus qu'une caricature de la femme tonitrueuse et pleine de force qu'elle avait été.

Les petites lumières pétillantes s'étaient éteintes pour laisser place à une profondeur abyssale, inquiétante, reflétant l'odieuse absence de son amour, son point d'ancrage. Elle vacillait un peu, comme si ses pieds n'étaient plus solidement plantés dans la terre. J'ai eu pitié d'elle, et de moi. J'avais peur qu'elle aussi se laisse happer par l'hiver, et qu'elle parte loin de moi. Je voulais continuer d'apprendre. Je pensais égoïstement que je ne trouverais jamais meilleure professeuse. Mon père était triste et silencieux. Perdre un ami, c'est comme mourir un peu à son tour. Puis on ne sait pas quand on le reverra, si même on le reverra un jour. Je n'étais pas une jeune fille croyante, contrairement à Madame Torelli qui ne manquait jamais une messe à l'Église Saint-Jean-Baptiste, sur la rue Rachel. J'avais envie de lui dire qu'elle ferait comme cette paroisse : elle renaîtrait de ses cendres, un jour, après sa destruction par le feu.

Il y a des feux froids qui vous consomment de l'intérieur. Arrêtez de penser que je suis stupide. Je sais bien que le feu, c'est normalement chaud. Sachez que parfois, des flammes froides prennent possession de notre cœur, lorsque nous sommes à la fois en colère et malheureux. La combinaison de ces deux sentiments crée le feu froid. Je vous le dis. Je l'ai vécu, moi. J'ai mis des années à l'éteindre.

C'est que pour le tuer, ce feu maudit, on croit qu'un extincteur des sentiments peut marcher, et qu'il faut utiliser son fluide glacial pour l'étouffer. En vrai, c'est tout le contraire. La seule recette qui marche contre lui, c'est la chaleur humaine et celle apportée par l'espoir. On se convainc qu'il nous a quittés, mais c'est un fidèle allié. Il se cache dans nos méninges et joue au cache-cache avec le feu froid. Il est bien plus intelligent que lui, que nous.

Je n'ai rien dit à ma chère Madame Torelli, car je devinais qu'il était bien trop tôt pour lui parler du feu froid qui avait éteint son cœur, et assassiné la lumière dans ses yeux.

Après ça, nous avons tenté de continuer à faire comme si tout pouvait être encore pareil. Sauf que nous nous attendions toujours à voir surgir Monsieur Fernand au détour du comptoir, sorti de son voyage trop long vers des terres absurdes. Des fois, j'entendais sa voix, comme si elle claquait entre les murs se souvenant de son écho. Je crois que Madame Torelli l'entendait aussi, mais qu'elle n'osait pas en parler, parce que les croyants ne croient pas aux fantômes. Amusant, n'est-ce pas ? Ils prient un Dieu invisible et refusent de penser que d'autres entités peuvent peupler le monde spirituel. J'ai tenté une fois d'aborder le sujet avec mon mentor; elle a fait un signe de croix en maugréant en italien qu'il fallait laisser les morts dormir en paix et ne pas blasphémer. Je ne voulais pas la fâcher. Pourtant, j'étais convaincue que les défunts ne pouvaient pas dormir puisqu'ils n'étaient plus que des tas d'os putrides. Je crois encore aujourd'hui que leur esprit nous habite pour toujours et qu'ils vivent encore dans nos rires, nos joies, et nos peines. Ainsi, j'ai souvent pensé que ma mère n'était jamais totalement morte, puisque son cœur bat avec le mien. Nos deux organes ont fusionné le jour où elle est partie. Elle a insufflé au mien sa force, son affection, son courage. Elle a fait de moi une femme solide, même si quelquefois je pleure encore son absence.

Je continuais mon apprentissage en pâtisserie, et chaque jour, devenais de plus en plus

expérimentée. J'avais toutefois l'impression que Madame Torelli ne prenait plus de plaisir à cuisiner. Même si elle avait de nombreux clients, elle n'avait existé toute sa vie que pour un seul : son mari. C'était pour lui qu'elle créait des gâteaux à quatre étages, des tartes aux noix de pacanes enrobées du miel de leurs amours. Quand Monsieur Fernand nous a quittés, il a emporté avec lui la motivation de sa femme.

Elle a commencé à me laisser gérer le salon de thé les après-midis, puis des journées entières. Je suivais fidèlement ses recettes, tout en essayant en cachette de nouvelles réalisations. Je ne voulais pas lui faire penser que je dénaturais l'essence de son art en m'appropriant un lieu portant son empreinte.

Un jour, elle n'est plus venue du tout. Je me suis sentie bien seule, surtout que mon père avait été pris à son tour par le vent du nord. Je ne savais pas quoi faire. C'est alors que j'ai reçu une lettre de Madame Torelli m'informant qu'elle m'avait fait don de sa boutique. N'ayant pas d'héritier, elle me considérait un peu « comme sa fille » et souhaitait me transmettre le flambeau. Elle ne pouvait plus venir au salon de thé qui lui rappelait trop Monsieur Fernand. Elle a mis ses affaires dans ses valises et pris un billet d'avion pour l'Italie, sa terre natale. Quand même, j'aurais aimé qu'elle me dise au revoir. Dans sa missive, elle expliquait que cela lui aurait fait trop de peine, qu'elle me savait suffisamment compréhensive pour lui pardonner ce manquement. Elle me donnait son adresse en Italie, si des fois j'avais envie de lui écrire.

C'est ainsi que je suis devenue la nouvelle propriétaire de la petite boutique, sur le boulevard Saint-Laurent.

Les habitués ont compris que Madame Torelli n'avait pas réussi à éteindre son feu froid et qu'elle ne voulait pas l'amener plus longtemps dans ce lieu notoirement connu pour résister à l'hiver, enveloppant les gens de sa chaleur sentant le café.

J'ai apporté quelques changements dans le menu après avoir accroché au mur la photo des anciens propriétaires : je les retrouvais comme avant, souriants et heureux. Je

voyais leurs fantômes se déplacer d'un bout à l'autre du magasin. J'entendais parfois les remontrances de la pâtissière lorsque je me décourageais : « Continue, Clara ! Tu vas y arriver ! ». Il y avait aussi mon père, se tenant près de ma mère, me félicitant pour le chiffre d'affaires en constante progression grâce au service traiteur que j'avais mis en place. J'avais une employée et peu de dettes.

Quinze ans plus tard, je suis toujours à la même place, bien que plus fatiguée. Je n'ai pas perdu la vocation, ni me suis enrichie. Il faut savoir de temps en temps mettre un frein à ses ambitions pour ne pas se perdre. J'avais hérité de plus qu'une pâtisserie : c'était un sanctuaire dédié à la joie de vivre. Cela n'a pas de prix. Il n'était pas question de le sacrifier en voyant plus grand ou plus haut. Les humains ont tort de vouloir toujours marcher la tête vers le Ciel, alors qu'ils finiront de toute façon par regarder vers le bas, pour finir sous terre.

Certains de mes habitués sont morts, ou ont déménagé. D'autres ont franchi le seuil. Je m'autorise à avoir mes petits chouchous, comme Léo, le jeune garçon toujours tiré à quatre-épingles, et Réjean, mon petit vieux passionné de jeu d'échecs.

Je n'y comprends rien, moi, à ce jeu. Réjean a essayé un jour de m'expliquer les règles. Je lui ai dit que je trouvais ça bien ennuyeux et que je préférais m'amuser avec le chocolat et la crème pâtissière.

Il aime bien ma petite serveuse, Sierra.

Je ne crois pas que ce soit un pervers. Des années derrière mon comptoir m'ont offert une certaine capacité de déchiffrer les gens. Je pense simplement qu'il aime la jeunesse. C'est normal, vu qu'il est bien proche de se laisser emporter aussi par le vent d'hiver. Il se raccroche à elle comme à une planche de salut en pensant que le méchant pirate ne lui demandera pas de sauter. Il a tort. Le pirate n'a rien de mauvais, il fait son travail. C'est juste la vie. Sierra l'aime bien. Il la fait rire, et elle le trouve très intelligent.

Elle lui dit qu'il est son valeureux soldat parce qu'il lui arrive de faire les mauvais yeux aux clients désagréables avec elle. Alors, il rosit de plaisir, le Réjean. C'est bien innocent, tout ça. Il y a d'autres habitués qui se moquent de lui. Ils prétendent que c'est un vieux fou qui veut essayer de se soulever une jeunette. Ils ne comprennent rien. Il n'y a que les Hommes pour gâcher la beauté des choses et apporter leur jugement sur tout. Il y a des relations qui ne s'expliquent pas, parce qu'elles portent une certaine pureté en elles. Elles sont donc difficiles à comprendre. Vous savez, nous avons perdu le sens de la pureté. Nous voyons le mal partout, sans doute parce qu'il gagne sans cesse du terrain. Il n'y a qu'à regarder le journal du soir pour le comprendre. Alors, quand on a la chance de croiser de belles choses ou de belles âmes, on n'est pas toujours en mesure de les identifier. On cherche la petite bête, l'immondice, le nauséeux. C'est la nature humaine. Ce n'est pas moi qui vais tenter de la changer. Je peux juste lui donner du sucre pour adoucir son tempérament.

Je ne me suis jamais mariée, ni ai voulu d'enfants. Il me semble que j'étais destinée à une vie solitaire. Le silence ne me fait pas peur. D'ailleurs, je le préfère à la bise hivernale soufflant sinistrement sur nos soleils intérieurs. Vous ai-je déjà avoué à quel point je détestais l'hiver ? Je crois, oui. Est-ce que je suis chanceuse ? Sans aucun doute. Je me le dis tous les jours lorsque je fais le chemin vers mon salon de thé et que je vois la pauvreté dans la rue.

Il est très tôt quand je descends l'avenue Mont-Royal. Il y a tout le temps ce pauvre hère qui a sa place près de la caisse Desjardins, au coin de Rivard. Il doit probablement dormir dans un refuge et revenir aux petites heures matinales pour occuper son bout de trottoir. C'est vrai que nous sommes en hiver et même, au creux de l'hiver. Passé l'enthousiasme féérique des fêtes de fin d'année, l'humeur morose tombe sur nous comme une insupportable chape de plomb. L'été, il dort dans la rue. Je pense qu'il

préfère ça. Quand j'arrive à sa hauteur, il est encore sous ses couvertures et je fais bien attention à ne pas faire de bruit.

Je dépose près de lui en catimini des invendus de la veille. Je ris toute seule en imaginant sa tête lorsqu'il découvre les chouquettes, les tartes, les chocolatinnes.

L'été, je ne m'approche jamais quand il est éveillé. Je ne serais pas à l'aise avec son regard ou son « merci ». Peut-être même qu'il ne me dirait pas merci. Je le comprends. Je n'ai pas su remercier comme il fallait Madame Torelli. Dire merci, ça demande tout un art pour que ça représente vraiment ce qu'on a dans le cœur. Pour moi, c'est difficile d'exprimer des choses compliquées, parce qu'elles vivent en dedans de nous pour toujours, et qu'aucun mot ne peut les traduire correctement. Je lui ai exprimé ma gratitude, c'est vrai, mais je n'ai jamais pu lui redonner ce qu'elle m'a offert avec tant de bonté. Il faut dire que je ne suis pas bavarde. Les mots, ça gâte les gens. Ça prend des boîtes dans lesquelles on met les sentiments en les restreignant à un petit monde alors qu'ils sont l'infini.

Je ne suis jamais allée en Italie. Je crois que Madame Torelli n'aurait pas aimé cela, finalement. En laissant derrière elle la pâtisserie, elle a aussi laissé sa nostalgie. J'étais un spectre de son passé, lui rappelant les moments de bonheur évanouis, et les douleurs obstinées.

Je lui ai écrit, beaucoup. Je lui racontais mes expérimentations, les caprices des clients, de l'hiver que je continuais fièrement de combattre en faisant chanter le percolateur. Elle me répondait rarement, mais ne manquait jamais de me féliciter pour le travail que je faisais. Elle me parlait peu d'elle, comme si elle était devenue une nouvelle personne qui ne me connaissait plus vraiment ou ne voulait plus se raconter. Je crois que j'ai compris ce désir de mettre de la distance, parce que je l'ai respecté.

Le jour où j'ai appris sa mort, j'ai refusé de pleurer. Le téléphone a sonné à cinq heures du matin pour annoncer la mauvaise nouvelle. J'ai écouté, j'ai senti le souffle du feu froid

effleurer mon cœur. Je lui ai interdit d'entrer. Je me suis habillée, puis j'ai quitté mon appartement – le même depuis des années.

J'ai marché sans vraiment réfléchir. Je ne ressentais pas grand-chose, à part une sensation de vide et le picotement des cristaux de neige qui me martelaient le visage.

Il n'y avait pas grand monde dehors. J'avais l'impression que l'avenue m'appartenait, et qu'elle écoutait avec attention tous ces silences que je gardais en dedans. Je pense même qu'elle était en mesure de les lire. Elle a été assez polie pour ne pas tenter de me faire parler. En passant devant la paillasse du clochard, j'ai attrapé mon sachet en papier contenant deux croissants et un macaron.

Tout-à-coup, il a fait plus chaud.

Il y a eu comme une pause dans les tourbillons du vent glacial.

Le temps a paru suspendu, et les flocons ont stoppé leur progression vers le sol. J'ai aperçu, tout au fond du recoin de l'itinérant, les silhouettes familières des Torelli. Ils portaient de beaux vêtements colorés. Leur peau était bronzée. Le feu froid avait disparu des yeux de ma chère pâtissière, et Monsieur Fernand tenait le bras de son épouse en souriant, découvrant la dent en or dont il était si fier. Ils ne disaient rien; ils ne faisaient que me regarder d'un air joyeux. Leur contour s'est estompé. Ils ont disparu alors que le vent se remettait à mugir et que la neige touchait enfin le sol.

J'ai posé mon sac sur le sol avant de reculer. J'ai repris tranquillement ma route vers le salon de thé : une nouvelle journée allait commencer, et même si l'idée de rejoindre ma boutique me rendait bien heureuse, j'ai soudainement eu envie de prendre des vacances.

Je n'en ai que très peu pris dans ma vie, ne suis jamais sortie de Montréal.

J'ai eu envie de lumière, d'oliviers, de mer étincelante au creux des roches abruptes.

J'ai eu envie de l'Italie.

L'itinérant

Ma madone à moi.

Elle passe avec une poussette et une petite fille lovée dedans, bien emmitouflée dans son cocon de chaleur. C'est comme si je voyais la Vierge Marie ou quelque chose comme ça de doux et de rassurant. Elle me sourit, je l'ignore tout en sentant mon cœur battre un peu plus vite.

Je ne sais plus parler, que voulez-vous. Je ne fais jamais rien pour attirer son attention ou me rapprocher. Je ne veux pas lui faire peur. Il ne faudrait pas qu'elle croie que je pourrais lui faire du mal. Surtout pas. Nos mondes ne sont pas compatibles. Ils ne peuvent pas se rencontrer, car je pourrais lui transmettre mon écœurement.

Elle n'est pas vraiment jolie. Après tout, qui a dit que les madones avaient besoin d'être belles ? L'important, c'est ce qu'elles dégagent. Un mélange de force et de vulnérabilité. Des lionnes prises dans des corps de gazelles.

Elle est la force tranquille, le courage de ces mères cumulant plusieurs mandats dans leurs journées en se répétant qu'il faut tous les réussir. On appelle ça la charge mentale, il paraît. Le travail, le mari, les enfants, la cuisine, la maison : tout ça tourne autour d'elles comme des satellites étourdissants.

La madone marche vite, pressée sans doute de déposer sa gamine à la garderie.

Je sais tout ça parce qu'elle repasse un peu plus tard seule, le pas encore plus rapide, se dirigeant vers le métro.

Je pourrais être son père, je pourrais être grand-père. Tous ces bonheurs auxquels je n'ai pas goûté me donnent envie de boire davantage. J'oublie alors que c'est précisément à cause de l'alcool que je n'ai rien eu de tout ça.

Elle regarde droit devant elle, glisse de temps en temps un œil attendri vers sa fille. On dirait alors qu'elle fait une pause avec la dureté de l'existence et qu'elle entre dans une bulle éphémère dessinée par la caresse d'une main sur une joue, gonflée par l'écho d'un rire trahissant un tendre abandon. La lumière l'entoure toute entière, enveloppe son enfant dans l'embrassade muette d'un regard. Les pieds ne touchent plus le sol. Les voilà qu'elles s'envolent doucement, comme deux petites plumes soulevées par un souffle délicat. Elles tournent autour de moi. Une danse enfantine, joyeuse comme un moineau qui revoie le printemps. Des papillons colorés jaillissent de leurs paumes ouvertes, se posent sur leurs cheveux de fées. Ensuite, elles redescendent dans un lent tourbillon, portées par la rondeur des mots qu'elles échangent. Des mots tout simples, des blablas de bébé ramenant à la simplicité des belles choses.

Soudain, la lumière les entourant s'estompe, les pieds retouchent le sol et reprennent leur course folle.

Elles s'éloignent dans le matin encore lourd de sommeil et disparaissent à l'horizon de ma nostalgie.

Elle ne sait pas je l'appelle en secret « Petite maman » et que je rêve parfois de revenir en arrière. Être de nouveau un enfant pour que quelqu'un me serre dans ses bras et me tienne chaud. Dormir paisiblement dans une poussette et me faire bercer. Pouvoir pleurer de tout mon saoul et qu'enfin, on entende mes peurs avant de nourrir ma faim. Lover mon nez dans le cou parfumé au savon maternel et endormir toutes mes angoisses. Ne pas savoir ce qu'est la mort et vivre dans l'instant présent en ignorant l'inexorable niché au fond de ma conscience paramétrant ma fin de vie.

Des fois, la petite se met à chialer.

J'aimerais lui conseiller de pleurer souvent et même, plus fort, pour recevoir encore plus d'attentions, parce que cela ne durera pas. Nous sommes tous des princes sans

apparats et des princesses aux robes déchirées. Nous avons usé nos somptueux costumes sur les trottoirs rugueux des désillusions et des contraintes. À un moment, le monde a cessé de nous trouver tout beaux tout gentils, et ne nous a plus pardonné nos caprices. Il a durci son ton, s'est détourné de nos besoins pour nous intimer de satisfaire les siens.

Nous devenons des adultes, c'est-à-dire des êtres imparfaits, avec toujours au fond du cœur l'espoir inutile de nous sentir encore aimés.

Juliette

Je suis fatiguée.

Voilà ce que je me suis dit pour la énième fois ce matin en me levant pour me rendre à un nouvel entretien d'embauche. J'y pense encore maintenant, dans la rame de métro de la ligne verte me conduisant vers le centre-ville de Montréal.

Je viens de laisser ma petite Aurore à la garderie. Comme toujours, elle pleure un peu pour me punir de la laisser. Comme toujours, l'éducatrice m'assure qu'elle se met à rire dès que je pars. Et comme toujours, je sors avec un nœud au ventre : il faut bien gagner sa vie et confier la chair de sa chair à de parfaits étrangers que je paie pour jouer mon rôle de parent durant la journée. Cherchez l'erreur. J'ignore si j'aurais été plus heureuse comme mère au foyer. En fait, j'évite de me poser ce genre de questions, parce que le loyer ne va pas se payer tout seul et qu'on ne peut pas compter uniquement sur la paie de mon conjoint.

Quand le métro roule, je regarde défiler l'obscurité poisseuse des couloirs de circulation. Il y a un monde fou se serrant dans ce petit espace. Juste en face de moi se tient un gars très soigné, du genre métro sexuel, serrant contre lui un sac à dos doté d'un porte-clés en forme de machine à sous, avec « Las Vegas » écrit dessus.

Nos regards se croisent. Il détourne les yeux.

C'est vrai, c'est quand même inconfortable, la promiscuité. Moi-même, je déteste me retrouver collée à de parfaits étrangers. J'ai tendance à les ignorer. En plus, je suis claustrophobe.

Pour ne pas faire de crise d'angoisse, j'utilise la bonne vieille méthode de la visualisation mentale et je ferme les yeux. Les parois métalliques et vibrantes s'effacent pour laisser place à un paysage de mer et de soleil. Il n'y a personne d'autre que moi. J'imagine le

bruit des vaguelettes se brisant contre mes chevilles, le cri strident des mouettes dansant au-dessus de l'eau cristalline. Je sens que mes pieds s'enfoncent dans un sable doux et tiède. Ça marche bien, la visualisation. Celui qui prétend que c'est pour les bobos ou les naïfs n'a aucune idée de ce que veut dire souffrir d'anxiété et avoir la sensation de se retrouver enterrée vivante sous la terre, dans une chenille assourdissante filant à toute allure entre deux stations.

Je préfère penser à la plage, à l'odeur de l'océan, et toute autre chose qui m'aidera à oublier où je suis. Je pourrais prendre le bus, mais ce serait bien trop long comparé au métro. Je n'ai pas de voiture, ce qui est une preuve de ma volonté de conserver le peu de santé mentale qui me reste, compte-tenu des embouteillages constants au centre-ville de Montréal lors des heures de pointe. Il n'y a pas que le trafic.

Circuler en auto dans consiste à contourner les multiples interdictions de circulations à cause des sempiternels travaux, découvrir des changements de sens inopinés, et prier pour trouver un stationnement qui ne sera pas frappé de multiples interdictions à cause du déneigement, des jours de circulation des bus, ou tout autre irritant qu'il faut décrypter sur des panneaux hyper compliqués. Alors, je me suis fait une raison : les transports en commun constituent un mal incontournable.

Heureusement pour moi, aller en ville ne requiert pas un long trajet. Ligne orange : Mont-Royal, Sherbrooke, Berri-Uqam. Là, je change de ligne pour rejoindre la ligne verte.

Je suis hypnotisée par les couleurs des indicateurs autour des portes annonçant le statut du trajet : néons rouges, on circule; verts, on arrive. Ensuite, j'ai trois stations avant de descendre : Saint-Laurent, Place-des-arts, puis McGill. J'ai calculé : environ deux minutes entre deux arrêts. C'est une moyenne. Donc il me faut environ dix minutes pour rejoindre le cœur de la ville.

Franchement, juste le temps de tremper mentalement mes pieds dans l'eau des Caraïbes et avaler un mojito.

J'ai eu quarante ans hier, et je me sens vieille.

C'est sans doute la fatigue qui creuse mes traits, me fait paraître moins rose et fraîche qu'avant. Le froid mange nos calories, nous assèche comme des arbustes mal ancrés au sol. L'ennuyeuse impression de déjà-vu. L'amertume d'un cycle éternel qui recommence encore et encore.

Je crois que j'en suis à mon vingt-troisième entretien pour un travail. La précarité, les contrats de six mois ou moins renouvelables, les nouvelles têtes au gré de mes mandats. Si seulement cette fois le recruteur pouvait me surprendre, me poser d'autres questions que celles qu'on lui a enseignées sur les bancs de l'école et qu'il récite comme un mantra.

Ils sont tellement contents de les poser, ces questions. La petite checklist dans leur tête bien ordonnée ou consignée sur un papier, avec le regard à l'affût de mon langage corporel. Ils affichent un sourire compréhensif quand je leur dis que je suis en recherche *idéalement* d'un poste permanent, mais que je suis *ouverte* au contractuel. Cette petite phrase me fait mal au ventre, pourtant je suis obligée de la prononcer, sans quoi ma candidature risque fort de passer aux oubliettes.

Je suis fatiguée. Je vous l'ai déjà dit, n'est-ce pas ?

C'est marrant, la vie. On commence dans le monde professionnel par se faire dire qu'on est trop jeunes et inexpérimentés pour un décrocher un poste. Puis après des années de travail, on nous lance au visage qu'on est trop qualifiés. On nous demande si on détient les dernières certifications à la mode sans se soucier de savoir si l'on possède la plus importante : celle du bon sens. Malheureusement, j'ai l'impression que le bon sens a déserté la surface de la terre. Pas vous ?

Je commence à douter de tout. Est-ce la preuve que je vieillis ?

Des fois, je me demande si je ne devrais pas partir, quitter le Québec pour tenter ma chance ailleurs. En Australie, en Europe... Que sais-je. Je ne peux pas, je ne veux pas.

J'aime ma Belle Province. Un point, c'est tout.

Malgré ses suffocantes arythmies, ses tremblements de panique et ses crises adolescentes, j'adore le Québec, et même son hiver. J'aime les parcs dans lesquels je me promène à l'automne comme un elfe des bois venant rendre grâce à la luxuriante nature toute rougissante, les rues propres et aimables, les coups de vents dans les contre-allées constellées de nids de poule. J'apprécie la douceur souriante de Sierra, la petite serveuse de La Pâtisserie Clara sur le Boulevard Saint-Laurent, se rappelant ma préférence pour un latté sans sucre, et même le métro suffoquant dans sa chaleur permanente – même si je suis une claustrophobe notoire.

Je sursaute : la rame vient de s'arrêter brusquement. Un mouvement de foule me projette contre le jeune homme au son sac à dos orné d'un porte-clés Las Vegas.

Je m'excuse.

Il m'aide à me redresser.

— Ne vous en faites pas, c'est souvent comme ça, dit-il en souriant.

— Je sais, je prends souvent le métro.

Je note que mon manque d'amabilité. Je rajuste la courroie de mon sac sur mon épaule. Pourquoi diable suis-je aussi sèche ? Il est agréable, *lui*. C'est donc vrai que je suis déjà devenue une vieille bique aigrie, étouffée par ses agacements la rendant dramatiquement insupportable ? De nouvelles rides doivent certainement apparaître au coin de ma bouche et sur mon front. Si je persiste dans cette voie, je vais bientôt ressembler à une momie claquant des mots avec une mâchoire qui s'effrite.

Tout le monde se redresse. Ceux qui sont tombés sur leurs voisins s'excusent; les autres jurent que ce n'est pas grave. On joue tous la même scène.

— J'espère qu'on ne va pas rester coincés trop longtemps dans le tunnel. J'ai un rendez-vous à neuf heures, me dit l'homme en consultant sa montre.

Il n'a aucune idée de l'impact de sa petite phrase sur moi : il a utilisé les mots « coincés » et « tunnel », ce qui crée immédiatement une boule au creux de mon plexus solaire, prémices d'une crise d'angoisse imminente. La mer et les jolis poissons argentés qui jouaient entre mes jambes disparaissent subitement, et tout l'univers paradisiaque se dissipe. Je retrouve la couleur pâle des parois de la rame, l'agitation, le bruit des gens, l'odeur unique du métro. Je commence à manquer d'air. Tout-à-coup, le décor se referme sur moi. Mon champ de vision se rétrécit. J'ai peur de faire un malaise vagal. Je ne veux pas rester dans ce minuscule rectangle de métal et de verre au milieu d'un long corridor, avec le néant dehors semblant gagner du terrain à chaque seconde.

— Ça va, Madame ? Me demande-t-il d'un air inquiet.

Il remarque que je ne vais pas bien. Après la bêtise, l'angoisse est ce qui est le mieux partagé au monde. Tous les humains sont capables de la ressentir, à divers degrés, et chacun détecte son odeur chez l'autre.

Je lui réponds d'une voix pâteuse :

— Ça va aller.

J'inspire profondément, je cours après les petits poissons en train de s'éloigner vers le large. Je m'éloigne dangereusement du rivage. Les poissons s'éloignent vite. Je m'essouffle.

Il ne faut pas que je panique.

Il ne faut pas que je panique.

Je vais paniquer.

Je me penche vers lui pour avouer piteusement :

— Je suis claustrophobe.

Il me regarde avec une grande bonté, avant de dire doucement :

— Respirez doucement, je vous jure que nous allons repartir dans quelques minutes. Je laisse sa voix me pénétrer, sens son eau de toilette qui me rappelle l'odeur de l'herbe fraîchement coupée. Sa voix me rassure, soulève une lame de fond qui me ramène vers le bord de mer. *Fuck* les poissons.

Je me sens mieux.

— Merci, lui dis-je en me redressant, il ne sera pas nécessaire d'appeler le 911.

— Tant mieux, parce que le réseau ne passe pas ici.

Il se mord la lèvre inférieure, conscient d'avoir fait une remarque possiblement anxiogène pour la folle que je suis. Je pourrais me sentir encore plus mal, mais le malaise s'est dissipé. Je le crois tellement quand il me garantit que la rame va repartir au plus vite. Je veux le croire. En cet instant, il est toute ma foi, toute mon énergie, tout l'espoir de mettre un terme à ce cauchemar.

Nous éclatons de rire, et cela fait toute une différence dans ma bataille contre mes phobies.

Il lève un sourcil :

— Avez-vous pensé à vous acheter une voiture, prendre le bus ?

C'est un pragmatique. Il doit être avocat, ingénieur ou programmeur.

Je fais une moue navrée :

— Je n'ai pas précisément les moyens d'acheter une voiture. Puis le bus, ce serait trop long.

Il consulte sa montre, ce qui ne semble pas le satisfaire.

Je veux lui expliquer que nous sommes dans le même bateau :

— Je suis attendue aussi à neuf heures. En plus, c'est pour un entretien d'embauche.

Il émet un petit sifflement :

— Oh... Ce n'est pas bon d'arriver en retard, évidemment. Je comprends que cela peut ajouter à votre angoisse.

Je dévisage cet étranger avant de conclure :

— Vous êtes vraiment sympa, vous.

Il se met à rire :

— J'essaie. C'est toujours mieux pour soi et pour les autres.

— Que faites-vous dans la vie ?

— Je suis analyste financier, et vous ?

Je m'applaudis silencieusement : je ne suis pas tombée bien loin, avec mes suppositions sur son métier.

Je réponds :

— Je suis dans le marketing.

C'est un peu vague, mais suffisant.

— Ça fait longtemps que vous cherchez un emploi ?

On entend une voix nasillarde à peine audible dans les haut-parleurs : quelqu'un a actionné l'alarme. On fait des vérifications d'usage qui ne devraient pas durer longtemps.

« Pas longtemps », ça peut être des années pour une paniqueuse comme moi. Je me mords la lèvre. Je retire mon bonnet. J'ai chaud et froid à l'intérieur.

— Mon dernier mandat s'est terminé il y a deux mois.

— On dit qu'il en faut environ quatre pour retrouver un emploi.

— Trouver, ce n'est pas le plus difficile. Garder, c'est une autre paire de manches. Je multiplie les mandats contractuels.

Il hoche la tête :

— La précarité des emplois, c'est le nouvel esclavagisme légal.

— Ne m'en parlez pas.

Tout autour de nous, les langues se délient. C'est fou qu'il faille qu'un événement de ce type survienne pour que des personnes qui s'ignoraient superbement s'autorisent enfin

à lier connaissance. Je me demande parfois si ce manque de communication ne vient pas du fait que nous avons appris à ne rien attendre des autres, ou bien en attendre le pire. Nous avons intégré la méfiance en mode de défense passive utilisée comme prétexte pour rejeter l'autre. Pas un jour sans qu'on nous parle de crimes, de viols, d'arnaques. Nous cohabitons avec la suspicion chevillée à notre fonctionnement social.

Il reprend la parole.

Je suis certaine qu'il tente de détourner mon attention pour ne pas me laisser submerger par mon inquiétude :

— Vous savez, les entretiens d'embauche, c'est toujours un mauvais moment à passer.

J'ai un petit rire crispé :

— Oui, comme le dentiste.

— Sauf que vous ne contrôlez rien chez le dentiste. À contrario, vous avez le pouvoir de contrôler votre entretien.

— Vraiment ?

— Je crois, oui. Lorsque j'ai été recruté pour le poste que j'occupe en ce moment, j'ai décidé que c'était fini le vieux temps où il fallait faire profil bas et répondre comme un gentil toutou aux questions débiles qu'on peut poser. Enfin, ça dépend si tu as en face un bon ou un mauvais recruteur.

Il me tutoie, ce qui est courant à Montréal. Nous avons le « tu » facile. Pour certains, c'est un manque de respect. Pour moi, une saine habitude.

— Et tu as fait quoi ?

— Quand la fille des RH m'a demandé de me projeter dans cinq ans...

Je souris :

— Un classique.

— Je lui ai dit que je pourrais être mort, gagnant du gros Lotto Max, ou sur Mars. Je lui ai demandé si elle pensait souvent à ce qu'elle serait, elle, dans cinq ans. Que si elle

avait une idée bien claire de tout ça, c'est qu'elle était vraiment naïve. Que pour ma part, je vis dans le présent et tente de le faire au mieux de mes capacités et du contexte de merde dans lequel nous vivons tous en ce moment avec la crise, les pesticides, les terroristes, et tout le reste.

Je suis estomaquée :

— Tu lui as jeté ça au visage ?

— Ben oui. J'avais passé trois entretiens ce jour-là. J'étais brûlé.

— Et tu n'as pas eu le poste ?

— Si, fait-il simplement comme si cela allait de soi.

Je reste muette. Je n'ai effectivement jamais tenté de faire autre chose que subir un entretien d'embauche. Je suis de la vieille école. Je réponds poliment aux questions qui me sont posées et tente de faire bonne impression. Au fond, je ne m'autorise pas à être moi-même, c'est-à-dire possiblement en colère d'être scannée par mes semblables sous prétexte de rechercher le candidat idéal pour ce qui n'est au fond qu'un emploi relativement banal. Ma job implique de trouver des *fucking* idées pour vendre des *fucking* trucs dont personne n'a besoin pour générer des *fucking* bénéfices. Bon, je suis un peu dure. J'aime le marketing, vous savez, sinon je serais idiote de persister. Ce qui me plait, c'est la créativité. Innover, convaincre, et au final, produire une belle campagne dont le client sera fier.

Une nouvelle secousse, le métro se remet en marche. Tout le monde soupire de soulagement. Je ne vous dis pas : si je pouvais, je danserais sur place. À mon tour de consulter ma montre. Je vais devoir me presser.

Les gens cessent de se parler. L'instant de partage est vite oublié. Ils retournent au monde virtuel de leur téléphone, ou à leurs pensées. La bulle magique de communication est crevée.

L'homme me sourit :

— Tu vois, tout finit bien.

— Encore merci.

— De quoi ?

— De m'avoir évité une crise de panique.

Il me fait un petit clin d'œil complice :

— On a juste discuté un peu.

Nous arrivons à la station McGill. Les portes s'ouvrent et rejettent leur trop-plein de voyageurs. On rajuste nos manteaux d'hiver, on remet nos écharpes et nos bonnets, sauf si l'on choisit de s'aventurer dans les galeries sous-terraines scarifiant le centre-ville. Ceux qui sortent vont devoir affronter la froidure du mois de janvier et ses températures extrêmes. Une chance pour moi : mon entrevue a lieu dans un building à deux pas de la sortie du métro.

L'homme descend aussi. Un petit signe de la main, et le voilà qui se perd dans la foule. Je ne sais rien de lui, à part son métier. J'aurais pu lui parler de Las Vegas. Je remarque à peine maintenant qu'il est séduisant. Bien sûr, il est probablement trop jeune pour moi. Je médite sur ses paroles concernant son dernier entretien d'embauche.

Je réajuste mes gants. J'ai à peine le temps d'aspirer une bouffée d'air glacial avant de me ruer dans l'entrée d'un immeuble. Je vois sur un panneau d'affichage : Global Fox, bureau 709. Peut-être mes futurs employeurs. J'inspecte les alentours, hume l'odeur de la réception : je pourrais éventuellement passer tous les jours par ici, alors autant vérifier qu'il n'y a aucun rat mort dans un coin ni de clown effrayant derrière les piliers.

Petit tour aux toilettes pour remettre de l'ordre dans ma tenue, ajouter un peu de brillant sur mes lèvres, redresser la tête et les épaules afin d'endosser la costume d'une *working girl* proactive et tellement efficiente. Test du sourire, test des dents (des fois qu'un bout de muffin y serait coincé), nettoyage des bottes avec un bout d'essuie-tout

pour retirer toute trace blanchâtre du sel posé comme des confettis sur les trottoirs glissants. Des chaussures nettes, c'est important.

Je respire trois fois, je m'exhorte au calme et la patience. Je refuse de voir l'appréhension au fond ce regard désabusé.

Je ne sais pas pourquoi, mais je repense soudain à ce pauvre type que je croise tout le temps, pas loin du métro.

Un clochard luttant dans le froid, avec aucun endroit à lui pour se sentir bien.

La rue, c'est flippant. Demain, je lui donnerai des sous. Ou pas. Moi, je me lève tous les jours pour travailler - ou tenter de travailler. Ce n'est pas facile, hein ? Je me donne du mal. Lui, que fait-il à part attendre l'aumône pour acheter sa bière ?

Je suis consternée par cet accès d'humeur contre l'itinérant : mon Dieu, pourquoi suis-je capable de penser ainsi ? Suis-je si amère que même la compassion ne m'habite plus ? Serait-elle partie à cause du désespoir ? C'est ça, le désespoir. Une dernière énergie avant le grand saut vers le néant qui rend individualiste et sot.

Je suis une chienne enragée de ne pas pouvoir mordre.

Je suis l'éternelle abonnée de crétins de recruteurs ou de contrats éphémères.

Allez, il faut que je me concentre sur ce fichu entretien.

Cette fois sera la bonne.

Ou pas.

L'itinérant

Il y a cet homme, un gay du genre métro sexuel tiré à quatre épingles.

Il est jeune, il est beau.

Ses yeux bleus caressent la surface de la terre comme si elle lui appartenait. Il a une coupe de cheveux à la mode : rasé sur les côtés, une grande mèche bien cireuse sur le dessus du crâne pour se donner un air de *golden boy*. Il porte de beaux vêtements : manteau cintré, pantalon à la coupe impeccable. Il y a des gens qui ont une élégance naturelle. Le fait qu'il soit gay y est pour quelque chose, peut-être.

Comment je sais qu'il est gay ? Ça se voit dans sa manière de marcher, de pencher sa tête, et les inflexions de sa voix quand il parle dans son cellulaire, sans parler de cette aura d'élégance tout autour de lui. C'est sans doute sa part de féminité qui le rend élégant, parce que je vous le dis, il y a bien de la laideur dans les hommes. J'en suis un, je le sais, et j'en ai souffert.

Il me rappelle les jeunes loups de mon ancien travail : sortis des universités avec l'impression qu'ils savent tout sur tout. Ils ont les dents longues et dures. Certains sont de bons gars, d'autres des têtes à claque. Lui, c'est un bon gars. Je me suis dit ça lors du premier regard qu'il m'a jeté. Il y avait de l'humanité dedans, parce que ça a foutu la trouille à la grande bouche. Elle déteste ça, l'humanité. Ça la ravage, lui enlève de l'épaisseur. Même que ça pourrait finalement la faire disparaître pour de vrai.

Du coup, elle n'avalerait plus personne.

N'empêche que malgré son bon fond, il prend toujours soin de marcher loin de moi. Je suis la peste de son monde. Il pense certainement qu'il n'a rien en commun avec moi.

Pourtant j'ai été lui.

Vous ne me croyez pas ? Vous auriez tort. J'excellais dans l'art de jouer avec les statistiques et les marges de profit. J'étais celui qui recevait des tapes amicales sur l'épaule, qui faisait briller les dollars dans les yeux des investisseurs. J'étais puissant et méprisant. Ça va souvent ensemble, non ? À trop lever la tête on ne sait plus regarder vers le bas, si bien qu'on devient indifférent avant d'embrasser la carrière de *business man* hautain et détaché du commun. Allez, je vous concède que tous les gens d'affaires ne se comportent pas ainsi. Peut-être que c'est vrai qu'on se souvient plus facilement des salauds que des gentils. Peut-être aussi que mon cœur s'est trop endurci et que l'amertume étouffe mon objectivité.

Des fois, j'aurais envie de dire à ce p'tit gars que j'ai vécu longtemps dans l'amour du pognon et de la bienséance. J'ai trahi, comploté, écrasé, tout en affichant mon sourire ultra blanc de mâle bien élevé. Tout ça pour satisfaire mon ambition, avoir des filles à mes pieds et frissonner de joie en expérimentant l'ivresse du pouvoir. Au final, quand tout s'est écroulé, j'ai perdu mon argent et l'estime de ma personne.

Je ne pourrais pas lui parler de tout ça. De la grande fragilité de sa situation, du fait qu'il est un pion entre les mains de démons qui se servent de lui et n'hésiteront pas à le foutre dehors à la moindre erreur, ou s'ils ont besoin de dégraisser.

Il ne comprendrait pas.

En plus, il se peut bien qu'il ne finisse pas comme moi ! Je lui souhaite d'être moins idiot, moins prétentieux. Je ne voudrais pas le gâter comme du mauvais sucre sur des dents bien saines. Donc, je le laisse poursuivre son chemin et ne regarde plus que ses souliers bien entretenus.

D'une certaine manière, il est exclu de ma terre, tout comme je le suis de la sienne.

Persona non grata.

C'est mon privilège que de pouvoir ignorer les autres. Contrairement à moi, il doit serrer des mains qu'il déteste.

Leo

J'en ai assez de prendre le métro.

Ça pue. Il fait trop chaud là-dedans. Sans parler des fois où il ne marche pas, ou bien il a du retard. Aux heures de pointes, il m'arrive de laisser passer deux ou trois rames pour ne pas être compressé comme une sardine dans sa boîte. Arriver plus tard au bureau n'est pas un problème, vu les heures supplémentaires que je me tape tous les soirs.

Transporter mon ordinateur portable rend les choses encore plus difficiles, parce qu'il prend de la place dans mon sac à dos que je tiens à la main pour faire de la place. Tu as des mauvais regards si tu gardes ton pack sur tes épaules quand le monde se bouscule aux portes.

Je pourrais quitter le Plateau et louer un condo à GriffinTown.

J'aime bien GriffinTown : un quartier tout neuf, à deux pas du centre-ville et de mon travail. Aucune ligne de métro ne s'y rend, mais la gare centrale n'est pas loin, puis il y a les bus. C'est sûr que ce n'est pas l'idéal pour les mères de famille, surtout qu'à part Costco un peu plus vers l'ouest, il n'y a pas vraiment d'épiceries familiales. Sur les étals, on trouve plutôt des petits conditionnements d'aliments, ce qui me fait dire que oui, ce genre de quartier me correspondrait bien.

Je ne veux pas d'enfant.

Jamais.

C'est parce que je les aime. Je ferais un père misérable.

Tout compte fait, j'aime ma vie sur le Plateau. Il y a ce côté cool et indolent que j'adore, surtout l'été. Mon copain pense qu'il y a beaucoup trop de Français, et ça me fait rire parce qu'il est Français. Il y en a que ça ne fait pas rigoler. Ils disent qu'à cause d'eux les prix des condos ont flambé. Si vous voulez mon avis, il y en a qui parlent trop. Tant

que c'est bon pour le business, je m'en fiche que le quartier soit habité par des gens de l'extérieur. En plus, grâce aux Français, on a vu de nouveaux commerces s'installer. Des fromageries avec d'excellents produits, des boulangeries dont les gâteaux ne goûtent pas que le sucre. Je vous vois venir, tout énervés : mais oui, on produit de bons fromages et de bonnes pâtisseries au Québec. C'est juste que je trouve qu'en France, on a un peu plus de raffinement. En Italie aussi. Surtout pour la bouffe et la mode. On ne peut pas leur enlever ça, à nos maudits Européens.

J'aurais bien fait carrière dans la mode, d'ailleurs, mais mon père ne voulait rien entendre. Un homme carré, coincé derrière ses lunettes de presbyte, les cheveux coiffés en arrière comme un Marlon Brando figé dans son époque. Je l'admire pour sa constance, son humeur égale, la satisfaction qu'il ressent visiblement d'avoir le même travail depuis trente ans. Il ne se pose pas de questions : il suit son chemin, point. Il porte ses œillères fièrement, mange tous les soirs à dix-huit heures trente précisément, prend toutes ses vacances à Mont-Tremblant, et commande systématiquement un tarte au citron chaque fois qu'il a envie d'une pâtisserie.

Pour lui, les artistes sont des rêveurs déconnectés de la réalité. Alors, j'ai intégré HEC à Montréal, et j'ai choisi la finance. Il était super fier de moi, si bien que j'étais content aussi.

Aujourd'hui, je suis analyste en fiscalité dans l'une des plus grosses entreprises canadiennes de conseils financiers. Je gagne extrêmement bien ma vie. Je sais que je pourrais en faire plus. Comment savoir s'arrêter, se dire le moment où l'on est au bout, au-delà du nécessaire versus les efforts investis et la fatigue ressentie ? Toutes ces heures dans mon bureau à aligner des hypothèses font de moi un riche encore plus riche.

Ça fait trois mois que j'ai eu une promotion : les associés ont constaté que je faisais décoller leur chiffre d'affaires et que je savais m'y prendre avec les clients les plus

difficiles. Je devrais ajouter aussi que les cinquante-cinq heures hebdomadaires que j'aligne régulièrement ont contribué à me faire remarquer d'eux.

Mon père m'a toujours dit qu'on n'avait rien sans rien.

Il en a passé du temps, dans son bureau de comptable sentant le vieux papier, foulé sa moquette défraîchie, et consulté les dossiers alignés sur des étagères agonisantes d'ennui. Il aurait rêvé d'intégrer l'entreprise dans laquelle je travaille actuellement : il me l'a dit plusieurs fois.

À dire vrai, je suis persuadé qu'il aime bien la solitude étriquée de son cabinet et la tranquillité de n'être redevable qu'envers soi-même.

Il ne supporterait pas le tableau des mérites où sont affichés les meilleurs coups de la semaine. Au bout de dix fois que ton nom figure en haut de la liste, tu reçois un bonus de mille dollars. Ça fait des gens motivés, des gens prêts à tout pour le mur de la gloire. On est tous des camarades en apparence, mais on sait bien qu'au final, on court après la même récompense, qui va bien au-delà des mille dollars : notre survie.

Mon père n'aimerait pas non plus le bal des croque-morts, quand ils se promènent dans les couloirs, raides et graves dans leur costume impeccable, à la recherche du moribond en sursis qui n'a pas su anticiper correctement les tendances du marché. Je les ai appelés comme ça, les associés. Ça me rappelle Harry Potter et ses mange-morts.

Des ombres se dessinant sur le sol, prenant forme subitement pour hanter les couloirs dans le but de traquer les mauvaises formules magiques qui ne vont pas remplir les poches de leur costume Armani. Quand c'est comme ça, tu serres les fesses en les voyant glisser devant ton cubicule, et tu recommences à respirer quand ils ont l'ont dépassé. Tu n'oses pas les regarder en face, comme tu ne regarderais pas la mort dans les yeux. Tu vois leurs ailes sombres fondre vers celui ou celle qui n'en a plus pour longtemps. Ils se posent comme des charognes idiotes sur le bord de la cloison, et déjà leurs serres s'accrochent, et déjà le ton de leur voix est plus solennel.

Le futur macchabé lève enfin la tête, puisqu'il ne peut les ignorer davantage. Dans ses yeux toutefois se dilate l'espoir fou de s'être trompé.

Les autres se concentrent sur leur ordinateur et font semblant de ne rien remarquer. Un peu comme quand on est petits et que nos parents nous demandent de détourner le regard lorsque les images du téléjournal deviennent trop violentes.

Pour ma part, je jette un œil à mon sac à dos déposé au pied de mon bureau et je fixe mon porte-clés portant l'inscription « Las Vegas » dessus. Ça me rappelle mes dernières vacances avec Dylan. Il faisait beau, l'alcool coulait à flots, et je me sentais libre parmi tous ces gens décomplexés jouant leurs pièces dans des casinos respirant au rythme de leurs espoirs et de leurs déconvenues. Oh, je ne suis pas un gros joueur. J'aime mieux regarder les autres. Surtout Dylan. Quand il joue, on dirait presque un enfant. Ses yeux brillent d'excitation, car il croit en sa bonne fortune. Je sais bien que la déception le guette, car celui qui gagne toujours, c'est le casino. Je n'ai pas le cœur de lui parler de probabilités, de statistiques. Parfois, le rationnel m'écoeure, car il est implacable. La dureté, c'est ce qui nous tue tous. La dureté d'un mot, d'un geste, d'un lieu, d'un climat. Celle des chiffres est plus insidieuse. Même si on peut les interpréter différemment ou leur faire dire presque ce qu'on veut, il est évident qu'ils imposent eux-mêmes leurs propres limites. On ne peut pas faire mentir longtemps le rationnel. Il est comme un animal nous traquant dans la forêt de la fantaisie. Il veut nous attraper, nous empêcher de céder à toute autre loi que la sienne. Je vous le dis : il m'arrive que les chiffres me fassent peur, tout comme la volonté de tout expliquer par des faits.

Voyez, par exemple, la probabilité que je rencontre Dylan était très faible.

C'était un jour d'automne.

Le métro était en panne.

Il avait accepté à la dernière minute un rendez-vous avec une galerie d'art. Nous avons discuté sur le quai, puis il m'a proposé de l'accompagner chercher sa voiture garée à

deux blocs de là. Il voulait me déposer au centre-ville. Il y avait quelque chose de naïf et de beau dans son regard. Je l'ai suivi. Ensuite, nous ne nous sommes plus quittés. Cela fait deux ans maintenant que nous sommes ensemble. Nous avons visité la France, puisque c'est son pays d'origine. Ensuite, nous sommes partis à Las Vegas.

C'est la ville où tout le monde fait semblant de croire que le rationnel n'existe pas, et que seule la chance guide nos fortunes. Je sais. Vous allez me dire qu'il y a des joueurs professionnels qui maîtrisent les lois de la statistique. Avouez qu'ils sont rares.

Las Vegas, c'est le bois magique dans lequel la bête ne nous rattrape pas, parce que c'est bon pour l'économie. On nous laisse l'espoir, on nous le prête sans jamais nous le vendre tout-à-fait, puisque nous sommes ultimement condamnés à perdre.

C'est tout le contraire de mon boulot. On nous retire l'espoir par le matraquage de chiffres appuyant le règne du prévisible. Nous nous définissons en dollars, en zéros, en logique binaire consistant à appliquer les principes suivants : tu fais du chiffre, tu restes; tu n'en fais pas, tu pars. 1-0. 0-1. La binarité, je vous dis, même si on nous la décline en de multiples combinaisons.

Quand tu perds, tu n'as pas la satisfaction d'avoir vu des lumières scintiller autour de toi, tu n'as pas le cœur qui bat du plaisir de suivre une boule sur la roulette. Ce sont tes tripes que tu entends gémir dans tes oreilles. La peur de perdre ta job. Tu as ton loyer à payer, ta bouffe à aller chercher, et ta réputation à préserver, laquelle ne s'achète pas. Le Montréal de la finance est un petit monde où tout se sait, se fait et se défait en un claquement de doigts. Si tu ne fais pas attention, tu vas te retrouver comme ce pauvre gars que les croque-morts vont chercher. Un murmure, une invitation à les suivre dans un bureau fermé, où le requiem sera entonné d'une même voix. C'est qu'ils aiment être plusieurs pour faire le sale boulot. Il faut des témoins pour un congédiement. C'est toujours mieux pour se protéger d'éventuelles poursuites. Des fois, il y a un préavis. Des fois, c'est la remise immédiate du carton dans lequel seront jetés les effets personnels

avant l'accompagnement vers la sortie, protection des informations confidentielles de l'entreprise oblige. Ceux qui restent garderont leur calme et continueront de faire claquer les touches de leur clavier, comme pour se rappeler qu'ils sont encore vivants dans un univers englué par la gêne. Les plus courageux feront un petit sourire ou un clin d'œil post-mortem à celui qui part. Les indifférents passeront leurs appels téléphoniques en fixant leurs graphiques luminescents. Pas de pommes rouges ou d'étoiles qui défilent, comme sur les écrans des machines à sous. Juste des chiffres. Les ambitieux se satisferont de l'élimination d'un candidat dans la course à la performance.

Passé le choc, la ruche se remettra à bourdonner en ignorant sciemment le bureau vide attendant son nouvel hôte.

C'est la loi du business, et je l'ai bien compris.

Je ne parlerai jamais de tout ça à Papa. Il ne comprendrait pas, ou bien, ça pourrait lui faire de la peine. Certaines certitudes ne doivent pas être combattues, car elles rendent les gens heureux.

En plus, je fais partie de ce monde-là, je suis le fruit de son ventre fécond, et quelque part, je le revendique. Je ne voudrais pas donner l'impression de cracher dans la soupe, même si quelquefois certains comportements peuvent créer un écho bizarre au fond de moi. Ça fait comme une crampe au niveau de mon plexus solaire me rappelant que mon estomac sécrète trop d'acide, ce qui me rend totalement accro aux pastilles sensées calmer le feu dans ma gorge et empêcher les remontées aigres le long de mon œsophage.

Bien sûr, je vous ai dit que j'en avais marre du rationnel. Enfin, des fois. Les chiffres me fichent effectivement les jetons dans leur carcan de logique. Toutefois, hérédité ou pas, je les ai toujours adorés parce que quelque part, ils sont rassurants. Un chiffre n'a pas de double sens comme un mot ; il ne joue pas dans des registres lyriques, ne possède pas de premier ou deuxième degré. Il ne fait pas de mauvaises surprises.

Alors on peut dire quelque part que je suis dans mon élément, avec mon travail d'analyste. Si j'avais pu œuvrer dans la mode, je devine que les maths auraient été importantes, non ? Il faut savoir prendre des dimensions, calculer des tailles de tissu, sans parler des bilans financiers à produire.

Je crois que j'aurais été un bon designer. Pas un qui se la joue excentrique.

Un qui bâtit des vêtements sobres mais très bien coupés, avec des matériaux nobles.

Un qui reste en arrière, dans son atelier, pour faire ses dessins.

Qui ne parle pas beaucoup, et qui laisse la gestion des clients à d'autres.

Ce serait un atelier tout blanc, avec des meubles noirs. Il y aurait une belle lumière, et des tas de croquis sur les tables. Des mannequins tout piqués d'aiguilles. Une plante verte.

Quand je suis dans le métro, je pense souvent à cette pièce immaculée et calme. Ça contient mes angoisses.

Dylan me dit que je suis fatigué, et que c'est pour ça que je fais de l'anxiété.

Je me suis senti concerné quand la femme a manifesté son angoisse lorsque le métro s'est arrêté. Je la comprends tellement. J'aurais pu lui dire que moi aussi, je stressais. Que je connais les crises de panique pour en avoir vécu deux qui m'ont laissé pour mort. Du moins, c'est ce que je croyais à ce moment-là.

Dylan s'en fait trop, car je ne suis jamais malade. Ce sont mes nerfs qui me jouent des tours, voilà tout.

Ils m'ont parlé de ma santé, lors de l'embauche. Je savais qu'ils n'avaient pas le droit de me questionner sur ce sujet. Je le leur ai dit. La fille des RH n'a pas cillé. Je crois même qu'elle a aimé ça, que j'ai du caractère. C'est ce que j'ai tenté d'expliquer à la dame qui allait à son entretien d'embauche. Ça se voyait trop qu'elle n'était pas sûre d'elle. Elle est de cette génération d'employés qui ne nous ont pas rendu service en se comportant comme des béni-oui-oui. Se conformer : voilà leur unique préoccupation. Entrer dans

des cases pour pouvoir acheter une maison, une voiture, ou payer les études de leurs enfants. Je ne veux pas de tout ça. Je ne veux rien posséder à part de beaux vêtements et un compte en banque qui me permet de voyager. Je suis minimaliste, malgré les apparences. J'ai peu de meubles, peu de besoins. J'ai juste peur de la misère.

Il y a trois mois, Réal m'a fait entrer dans son bureau d'angle, avec cette vue époustouflante sur la ville et ses buildings. Il m'a invité à m'asseoir avant de fermer la porte derrière lui. Je me suis demandé si cela ne tournait pas mal pour moi, bien que paradoxalement convaincu que je faisais du bon travail.

Ceci dit, on ne sait jamais ce qui se passe dans la tête des associés : j'ai pu remarquer qu'ils peuvent sauter de l'amour à la haine en une fraction de seconde.

Alors j'étais un peu inquiet. Du coup, le sandwich de midi avalé à la va-vite devant mon écran d'ordinateur s'est rebellé dans mon ventre, et les inévitables brûlures d'estomac se sont rappelées à mon bon souvenir. J'ai fermé le bouton de ma veste et resserré ma cravate. Ici on aime ça, les gens soignés.

Réal m'a annoncé qu'il était content et que j'avais mérité de quitter mon cubicule pour devenir analyste principal. Le monde se divise en deux catégories de travailleurs : ceux en cubicules, et ceux qui ont leur propre bureau.

Quand on a son propre bureau, on commence à détenir certains privilèges, comme être invités à des réunions des associés et même manger avec eux de temps en temps à midi. On devient plus importants et donc plus occupés. On fait plus d'argent. Par conséquent, on a plus de responsabilités. Le bureau individuel ne protège pas des croque-morts. Bien au contraire. Ils sont encore plus vigilants, histoire de s'assurer que tu ne te prends pas pour un mauvais jongleur et que tu laisses échapper les chiffres.

Ceux qui restent dans leur cubicule t'envient ou te détestent. Ou les deux. Ils font des paris pour deviner combien de temps tu vas rester en grâce. Ça se peut que ça marche, enfin, et qu'un jour, tu deviennes aussi un associé.

Mon boss m'a parlé de mes nouveaux défis « difficiles, mais excitants ». Il m'a affirmé que je devrais recevoir une bonne augmentation de salaire, qu'ils m'ont choisi parmi tous les autres à cause de la justesse de mes analyses et la haute satisfaction de mes clients. Il m'a rappelé que je suis très jeune et que c'était rare d'obtenir une telle promotion alors que ça faisait seulement trois ans que je travaillais pour eux. J'ai commencé stagiaire l'été, puis j'ai été embauché après mon diplôme. Il a souri, a passé la main sur son beau bureau lisse.

Domage, son costume lui allait si mal.

On a beau avoir un fric de malade, on peut rester un nono qui ne sait pas choisir ses vêtements. Il aurait mieux fait de choisir des coupes moins ajustées et écarter définitivement la couleur verte pour ses chemises. Ça n'allait pas du tout à son teint olivâtre.

Je ne lui ai rien de tout ça. Je n'étais pas débile.

J'ai pensé à Dylan, à notre projet de nous installer à GriffinTown.

Dylan, c'est un artiste. Il peint. Ses œuvres sont magnifiques, mais il n'a pas de rentrées d'argent régulières. J'ai songé aussi à Las Vegas, aux vacances en Grèce qu'on aimerait prendre l'été prochain. À mon père.

J'ai dit oui, je l'ai remercié.

Depuis cette entrevue, j'ai pris possession de mon bureau. Il n'a pas de fenêtre mais il offre une certaine intimité. Comme je fais face à la porte d'entrée, je ne suis plus surpris par le passage des croque-morts. On a même désormais des rencontres planifiées pour faire le suivi de mon travail. C'est bien, je peux me préparer et leur montrer qu'ils ont bien fait de me faire confiance. Ils sont satisfaits, si bien que certains collègues en cubicules commencent à se dire qu'ils vont perdre leur pari parce que je ne faiblis pas. Les chiffres ne mentent pas, comme je vous ai dit. Ils ont au moins ça pour eux. C'est juste que je trouve ça fatigant de me réveiller chaque nuit à quatre-heures-trente-

six sans pouvoir me rendormir. Je fais des paris mentaux en espérant me tromper, qu'il sera deux-heures-dix, ou six-heures-quarante. Je n'ignore pas au fond que les nombres brillants sur le réveil vont marquer systématiquement la même heure. Je regarde le plafond, puis Dylan qui dort près de moi. Il déteste les chiffres. C'est peut-être pour ça qu'on s'entend bien. Un autre malade de la logique n'aurait pas fait bon ménage avec moi. J'essaie de me rendormir. Je sais déjà que c'est une bataille perdue d'avance, car je vais commencer à voir danser devant mes yeux des tas d'affaires, comme si je vivais par anticipation la journée à venir, comme si j'avais une liste de tâches dans ma tête à classer pour faire cesser son tournoiement ridicule. Je n'arrive pas à endiguer ce flot permanent de données que je dois trier pour me sentir en contrôle.

Quand j'ai fini de tout classer, je me rends compte que je n'ai plus sommeil.

Je me lève vers cinq heures. Je vais me faire un café en prenant bien soin de tirer la porte de la chambre derrière moi pour ne pas réveiller Dylan.

L'odeur suave et amère de l'espresso me détend. Les volutes de fumée du liquide ambré ont quelque chose d'hypnotisant qui met mon cerveau en pause. Quand j'en ai assez de ce spectacle, je bois ma première gorgée. Le velours noir coule dans ma gorge, je respire à fond. Je me sens bien dans ce silence feutré du petit matin encore blanc de peur. Il ne sait pas qu'il va finir par se débarrasser des ombres de la nuit et qu'il va prendre des forces pour imposer sa lumineuse beauté.

Je prends alors mon téléphone intelligent pour passer en revue mes courriels.

Je me demande des fois si les associés dorment la nuit. Ils m'envoient des trucs à minuit-trente ou à trois-heures-quinze. C'est vrai qu'ils n'arrivent jamais au bureau avant neuf-heures-trente ou même dix heures. Ils sont les derniers à partir le soir. Normal, les mange-morts d'Harry Potter, ça vit surtout la nuit, non ? Je ris tout seul de ma bêtise.

Je pense alors à la manière dont je vais m'habiller et quelles chaussures je vais porter.

Tout le monde s'accorde pour reconnaître que je suis l'homme le plus élégant du

bureau. Les filles affirment souvent qu'elles aimeraient que leur copain soit aussi bien habillé que moi. Il y en a même une qui m'a jeté que c'était bien dommage que je sois gay, comme si c'était une vraie perte, comme si j'aurais pu m'intéresser à elle. Un homosexuel, c'est du gâchis pour certains. Non mais franchement. Ça m'a fait pouffer. J'avais le goût de lui balancer des trucs franchement méchants, comme le fait qu'elle ressemblait à un baril et qu'elle s'entêtait à porter des robes à fleurs assez cheap qui la faisaient paraître encore plus grosse. Je ne lui ai rien dit, bien-sûr. Garder la bonne image, afficher une sincérité apparente : c'est important pour développer son image de marque.

Je suis quand même un gars sympa, vous savez. On joue tous un rôle social, et ceux qui prétendent qu'ils sont toujours « authentiques » sont des menteurs, des crétiens, ou des innocents.

Quand j'ai fini mon café, je retourne me coucher, pour être là quand Dylan va se réveiller. On a souvent un moment à nous-deux et on fait l'amour. Ça met en forme, ça calme les tensions. Ensuite, je file sous la douche et prends enfin mon petit-déjeuner. Il met plus de temps que moi pour se préparer. Il porte souvent un jean et des sneakers. Il se fout des costumes. En fait, il déteste ça. Il parle de mes habits comme d'uniformes. Ce n'est pas faux, à y bien penser. Sauf que je les porte bien, les uniformes.

Je quitte le condo en premier pour m'engouffrer dans le froid hivernal.

Comme pas mal de Québécois, je déteste l'hiver. Surtout après le premier janvier, et encore plus en février, quand on a l'impression que cette foutue neige ne va jamais cesser de tomber. Je n'aime pas mettre des chaussures d'hiver. C'est tellement inélégant.

Quand je m'approche du métro, j'aperçois régulièrement un itinérant dans l'encoignure de la banque Desjardins. Ça peut arriver à tout le monde de perdre pied, n'est-ce pas ? Il s'entoure de plusieurs couvertures en hiver. C'est tellement flippant, la pauvreté.

Il a l'air pensif. C'est curieux, mais son visage me dit quelque chose. C'est peut-être parce qu'avec l'alcool et les ravages d'une mauvaise vie ils finissent tous par se ressembler. Eux sont des ombres grises, pas encore mortes. Des ombres en sursit, en somme. Nous le sommes tous, d'ailleurs. Elles n'intéressent pas vraiment mes croque-morts, ces ombres désespérées de la rue. Au moins, elles ne craignent pas leur courroux, *elles*.

L'itinérant ne parle jamais. On a croisé nos regards. J'ai vu le vide absolu dedans. Ça m'a fait pitié. Je crois que j'aimerais ça, un jour, qu'il me regarde encore. Juste une fois. Ça me permettrait de faire taire cette petite voix qui me dit que oui, j'ai déjà rencontré cet homme, ailleurs. Il se peut aussi que je cherche une sorte de paix qui me fait défaut. Ça me ferait peut-être du bien, ou pas. En fait, je ne sais pas pourquoi je pense tout ça, car il n'y a aucune logique.

C'est là que je reconnais ma chance. Je peux me payer ce que je veux et faire déborder mes armoires de vêtements, si le goût m'en prend. Je peux payer mon épicerie et des vacances.

Avant de prendre l'avenue Mont-Royal, j'achète un breuvage chaud en passant chez Clara qui vend les meilleurs muffins au monde. Je suis sur Clark, donc Je remonte exprès la rue Marie-Anne pour tourner à gauche au croisement de Saint-Laurent. Quelques pas plus loin, j'arrive à sa boutique. Sierra, son employée, n'arrive que vers huit heures. Une étudiante toujours gaie qui blague souvent et dont j'envie parfois l'énergie. Une pluie de lumière dans la grisaille du matin.

Malgré tout, je préfère Clara.

Elle connaît les goûts de tous ses clients.

Clara, c'est mon petit soleil du matin, comme une mère qui me souhaite une bonne journée après avoir rempli ma boîte à lunch. Il y a quelque chose chez elle de joyeux et enfantin que je lui envie. Des fois, j'aimerais lui demander comment elle fait pour être

toujours autant de bonne humeur. Je crois au fond que je connais la réponse. Elle n'est pas binaire, Clara. Elle est comme ses gâteaux, tout en délicatesse, en créativité, et en couleurs. Pas de 0-1, 1-0. Elle habite en permanence dans la forêt magique et a réussi à endormir la bête du rationnel.

En allant sur GriffinTown, je pourrais perdre Clara. Sierra aussi. C'est quand même ennuyeux.

Je repars avec mon café, remonte le boulevard Saint-Laurent vers l'avenue Mont-Royal, avant de tourner à droite pour atteindre le métro.

Je passe tous les jours devant une boutique à louer. C'était un magasin de fringues. Il a fermé depuis plusieurs mois. Il faut reconnaître que leurs articles manquaient de style. Il aurait fallu proposer des vêtements plus jeunes, plus chics. Des trucs accessibles mais de bonne fabrication. Ça plairait aux gens du Plateau.

Lorsque j'arrive au métro, je ressens toujours une petite boule dans mon ventre. Sans doute les deux cafés qui passent mal. Je repense aussi à ma journée, mes rendez-vous, mes dossiers urgents. Il faut vraiment que j'élimine les irritants de ma vie.

Le métro, c'est un irritant auquel j'attribue une forte pondération.

Peut-être que vivre plus près de mon travail serait une bien meilleure option.

Il faut que ça bouge, que je continue de courir.

Je ne sais pas endormir la bête.

L'itinérant

Quand j'étais tout gamin, mes parents me disaient qu'il fallait bien travailler à l'école « pour ne pas devenir un clochard ».

Lors de ma graduation, ils ont pensé sans doute que la malédiction ne s'abattra jamais sur moi, vu qu'en plus j'étais sorti premier de ma promotion.

À présent, ils doivent se manger les doigts jusqu'au sang.

Même si je n'ai plus aucun contact avec ma famille, je suis convaincu que ma condition d'homme de la rue est connue de tous et qu'ils prient bien fort leur Dieu pour que je retrouve le droit chemin, à savoir stopper la boisson et redevenir leur définition d'un homme bien sous tous rapports.

C'est ça le truc avec les gens comme moi : pour la société, nous sommes des ratés, de gueux, des pauvres types. Quand c'est la maladie mentale qui conduit à la rue, on met la faute sur le système de santé pourri, la mauvaise prise en charge des patients, les lacunes pharmacologiques d'une industrie qui ne sait pas aussi bien soigner les cerveaux que les rhumes. On est plus tolérants. C'est curieux de se dire que les malades mentaux ne sont jamais autant considérés comme des gens acceptables que lorsqu'ils sont hors de la société. Leurs troubles les absolvent de ne pas être dans la norme. Pour moi, c'est différent. Je suis un imbibé de mes addictions, un feignant, un *nobody*. Je n'ai aucune excuse. Je n'en cherche pas, d'ailleurs.

J'ai des frères de rue qui ont essayé de parler de leur vécu, des raisons pour lesquelles ils ont fini dans le caniveau. On ne les croit pas toujours, même quand ils sont sincères. C'est dur pour les gens de s'imaginer que nous ne sommes pas venus au monde enduits de plomb et de plumes, que nous étions tout comme eux avant que les choses tournent mal. Ils ont la trouille d'imaginer ça. Ils ne peuvent pas penser vivre sans leur

Pas encore morts, bien que plus tout-à-fait vivants.

Comme on ne nous croit pas, on se met à mentir.

On raconte ce que vous voulez entendre.

Pourrais-je vous raconter que j'étais VP Finances dans une grande entreprise du centre-ville de Montréal ? Me croiriez-vous ? Je n'ai plus la tête de l'emploi, avec ma grosse barbe et mes cheveux broussailleux, et cette bouteille toujours à portée de main remplissant tout mon agenda.

Alors, contrairement à mes frères de rue, je ne parle pas. Si les gens viennent me questionner, je fais l'idiot qui ne comprend rien. Ça marche bien, quand je fais l'idiot. Ils croient que je suis un attardé, ou bien que l'alcool a eu raison de mon vocabulaire. Je ris dedans, content de les duper comme ils se dupent eux-mêmes en s'accrochant à des idées toutes faites sur ce que nous sommes.

Ce qui est amusant, si j'ose dire, c'est que nous savons parfaitement qui nous sommes, contrairement à vous. Il faut tomber bien bas pour se frapper à sa vraie nature, l'affronter avec l'énergie du désespoir – la dernière avant l'abîme. Quand on touche le fond, on se rend compte qu'il ressemble à un miroir presque magique, reflétant l'image de notre monstruosité intérieure, nos doutes les plus intimes, nos travers les plus pervers. Nous n'avons pas d'autre choix que d'affronter ce double répugnant tout se sentant affligés de nous reconnaître dedans. C'est ainsi que nous acceptons notre propre jugement, diaboliquement impudique. Eux n'ont jamais eu à descendre dans les limites de la raison, là où il n'y a plus de repères, de lois, de croyances. C'est brutal, vous savez. Le diamant perd son brillant, redevient une vulgaire pierre qui ne cesse de s'enfouir dans un sol froid et sombre.

Au moins, à la fin de ce voyage dans les méandres de la déchéance, nous savons exactement où nous en sommes et qui nous sommes, puisque nous n'avons plus d'espoir.

Ceux qui sont restés là-haut, les humains donc, ont toujours cette expectative qui les garde loin de la noirceur absolue dans laquelle nous sommes englués. Ils détiennent une certaine idée d'eux-mêmes et n'ont aucune volonté de la remettre en question, même lorsqu'ils sont malheureux. Pour rendre tolérable leur réalité, ils la parent d'artifices, de croyances, de binarité : le bien et le mal, la vie et la mort, les gens biens et les voyous, les travailleurs et les paresseux.

Ce sont des âmes errantes, consommant pour ne pas penser, faisant la guerre pour nourrir leur avidité, jugeant à tort et à travers pour mieux se duper. Ils nous croient zombies alors que ce sont eux les morts en sursis, les ignorants incapables de découvrir les vraies nuances de leur âme – celles qui torturent.

C'est ainsi que je considère détenir une certaine supériorité par rapport à eux, puisque je sais où je suis et qui je suis, c'est-à-dire personne.

Hey les gars, réveillez-vous !

Nous sommes tous des *nobody*.

Il y en a cependant quelques-uns – des rares – qui tentent de fusionner avec leur moi profond, celui qui fait peur et qui obsède, quitte à prendre le risque de finir comme nous.

On les reconnaît à leur regard pris entre deux mondes, leur démarche asynchrone, la façon dont ils traversent la vie en cultivant leur singularité.

Ceux-là ont besoin de plus de soin que les autres, de par la fragilité et l'émotivité découlant de leur atypisme. Ils se voient souvent en noir, alors qu'ils brillent de mille couleurs.

Ils sont fous, ils sont merveilleux.

Des licornes sauvages au pays des bien-pensants.

Sierra

Quiconque me connaît un peu sait que je ne suis pas du matin.

Je me définis plutôt comme un oiseau de nuit, parce que j'adore être enveloppée par le silence. Il renvoie aux peurs les plus primaires et aux désirs les plus secrets. Cette combinaison de peurs et de désirs génère l'instant créatif, celui durant lequel tout est possible - même le pire. C'est sans doute la définition de la passion, enfin, telle que je la conçois.

Pour moi, la nuit constitue le moment où je suis le plus productive. C'est un instant privilégié durant lequel j'ai rendez-vous avec ma nature profonde, là où je vais puiser l'inspiration pour peindre.

J'ai compris qu'il n'y a de vrai art que si l'on accepte sa singularité.

Pendant des années, j'ai travaillé mes peintures avec une retenue dont je n'avais pas conscience. C'est fou de penser qu'on se prétend artiste tout en se souciant du qu'en dira-t-on, parce qu'on a peur d'être médiocre, des critiques, et de l'incompréhension des autres.

C'est pareil pour notre personne. Nous avons le choix de nous travestir dans des costumes qui ne nous rendent pas justice, mais qui offrent de nous une image socialement conforme. Conforme à quoi ? Je vous le demande. Le conformisme étouffe la passion, et donc la créativité. Il m'a étouffée longtemps, moi, Sierra.

Je ne voulais pas me démarquer. J'étais une petite souris grise dans son confort obstiné, alors qu'une ombre grimaçante se moquait de moi dans mon dos. Je ne portais pas à l'époque de tatouages. Je coulais sur mes toiles des tonnes de peinture stérile ne reflétant en rien ni la personne que j'étais, ni ce que j'avais dans les tripes. Issue d'un

milieu bourgeois où la singularité s'avère inconcevable, être moi-même se résumait à accepter de suivre le chemin tout tracé par mes parents.

Ils voulaient faire de moi une avocate, comme eux.

J'étais petite souris, certes, mais je n'avais pas l'étoffe d'un rat de bibliothèque. Si bien que cette perspective m'effrayait totalement. J'avais la sensation qu'à chacun de mes anniversaires, c'était un barreau de plus qu'on ajoutait à ma future prison professionnelle.

Pour moi, la vie se décline en couleurs, en nuances, en jets d'encre sur une route incertaine et morne. C'est ce qui la rend moins insupportable. Chaque épisode de notre parcours sur terre est tagué sur les murs de nos destins. J'ai envie de me reconnaître dans mon mur à moi, d'y découvrir mes respirations comme mes déceptions et me laisser envahir par sa splendide vibrance. Malheureusement, mon mur a longtemps été abîmé par des teintes neutres crevant d'ennui, au lieu de laisser exploser son univers sauvage et luxuriant.

À force de me raconter des histoires sur qui j'étais – ou me laisser raconter des histoires – j'ai fini par me laisser manger par mon ombre. La petite souris grise ne supportait plus les ronds de jambes aux amis du dimanche, la main paternelle sur l'épaule m'orientant doucement mais fermement vers une voie qui ne me ressemblait pas, et les blouses à col sage censées rappeler à tous que je n'étais pas autre chose qu'une bonne fille bien élevée.

Je lisais avec passion les livres de Colette, non pas par amour de la littérature, mais parce que je lui vouais une admiration sans bornes. Elle symbolisait la femme libre de vivre tous ses fantasmes, capable de bouleverser les codes rigides de la société et affirmer au grand jour son authenticité. Colette, c'était la personnification de l'espoir et cette audace têtue qui me faisait défaut.

J'enviais les copines qui savaient s'affranchir de leur prison dorée. Je n'en étais pas capable. J'imaginai que si j'affichais mon atypisme, je pourrais tuer mon père et ma mère. Ils avaient engendré une héritière digne de ce nom, de leur nom. Un cabinet d'avocats florissant : voilà ce qu'allait être mon dû, mon devoir, et le tombeau de ma joie de vivre.

Je les écoutais parler avec animation de leurs affaires et ne comprenais pas en quoi défendre les intérêts d'un boucher en litige avec son ancien associé pouvait m'apporter du positif et me rendre heureuse. Je n'avais pas la fibre, il fallait bien en convenir.

J'aime dessiner.

Toute petite, j'ai commencé dans mon bain en utilisant la mousse pour créer des formes imaginaires sur les parois de la baignoire. Ensuite, ça a été en plongeant les doigts dans les pots de peinture à l'eau avant de badigeonner les murs de la maison d'Outremont avec des tâches plutôt abstraites que mes parents ne semblaient pas vraiment apprécier. Pourtant, elles avaient un vrai sens pour moi. Je voyais des éléphants, des tigres et des singes. J'étais mortifiée et déjà incomprise, puisque mes débordements artistiques sur le papier peint raffiné me valurent plusieurs punitions.

Quand j'ai su tenir un crayon, j'ai noirci des cahiers entiers d'esquisses débordant sur les lignes d'écriture. Je trouvais ça bien plus drôle que les cursives et les chiffres. C'était navrant et monotone, alors j'y ajoutais des fleurs, des météores, des dragons, histoire de les rendre plus vivants. Là, j'ai découvert que mon professeur ne témoignait aucune reconnaissance envers mon souci de bien faire et de décorer ce que je jugeais morose. Nouvelles punitions de mes parents – en plus de celles de mon professeur. Confiscation de mes crayons de couleur. Je me sentais orpheline et délaissée. J'avais perdu mes meilleurs amis.

Il se passait des choses bizarres, tout de même.

Ce qui me remplissait de joie n'était que source de contrariété pour ma famille. On me montrait l'exemple de mon cousin Francis, lequel n'avait que des bonnes notes et des lignes impeccablement tracées dans ses cahiers. Dans un moment de grand désespoir, j'ai tenté de cesser de respirer, pour que mes parents comprennent que je ne pouvais pas continuer de mener cette vie inutile puisque dépourvue de mes chers outils d'expression artistique. On m'a laissée faire en se moquant de moi, ce qui a contribué à mon humiliation lorsque, rouge comme une tomate et les joues gonflées comme un hamster souffrant d'une rage de dents, j'ai été obligée de reprendre mon souffle.

Par la suite, il m'a été répété que mon goût pour l'art n'était pas sérieux, entendez, pas une option acceptable. Apparemment, il valait mieux être avocat et porter d'horribles robes blanches et noires. Finalement, mes parents ont été magnanimes : j'ai récupéré mes crayons de couleur. Ils ont espéré que je m'en lasserais avec le temps. Ayant peur de perdre leur affection, je pris une décision drastique en les jetant à la poubelle. Je ne voulais pas que l'on cesse de m'aimer à cause de mes inclinaisons hors la loi insultant la présidence familiale. J'ai cessé de me répandre dans mes cahiers d'écriture pour m'appliquer à devenir comme tout le monde, ce qui semblait ravir mes chers parents. De mon côté, j'avais la sensation que quelqu'un me tapait sur la tête avec le Code civil du Québec pour m'enfoncer dans la terre chaque jour un peu plus.

Je reconnais cependant qu'il m'arrivait souvent de griffonner en cachette, sur des feuilles de brouillon habilement placées sur ma table d'étudiante afin de ne pas être découverte. Aussi, j'avais la chance d'avoir une prof d'arts plastiques qui paraissait parler le même langage que moi et qui trouvait en plus que j'avais un certain talent. Mieux, elle m'encourageait à dessiner de plus en plus, et pourquoi pas, prendre des cours.

Enivrée par ces paroles incitatives, je décidai alors de faire preuve d'un peu de courage en abordant avec Maman et Papa le délicat sujet des cours de dessin.

Ma demande fut rejetée par le tribunal familial. Évidemment, je ne faisais pas le poids face à deux grands avocats de la scène montréalaise. Au lieu de cela, j'ai été inscrite à des cours de jeu d'échecs. Apprendre la réflexion stratégique pouvait m'aider à produire des jeux de manches encore plus efficaces.

J'ai vraiment essayé de plaire à mes parents, masquant mon dégoût pour ce jeu et ma grande déception.

Durant les cours, je ne faisais pas grand-chose à part rêvasser.

Je voyais les pièces danser devant mes yeux et se transformer en bandes dessinées.

Le Roi était vêtu d'un grand manteau noir avec un col d'hermine blanche et la Reine lui faisait des infidélités avec le Fou qui au moins la faisait rire, puisqu'il marchait en crabe. La Tour devenait un château fort où les malheureux amoureux venaient se cacher pour échapper aux pions ayant revêtus leurs armures de soldats. Les chevaux piaffaient d'impatience au pied de la Tour, attendant que la Reine et son amant sautent de la fenêtre pour s'enfuir sur leurs dos puissants.

Les autres enfants me trouvaient bêtes, car je ne gagnais jamais, ni tentais d'appliquer les consignes très intelligentes des instructeurs. Je leur tirais la langue en les plaignant de ne rien voir de plus devant leurs yeux que des objets de bois manipulables à merci, à déplacer dans un certain sens pour essayer d'isoler le pauvre Roi qui en avait déjà bien assez dans sa cour avec sa femme infidèle.

Je commençai à trouver ma vie de plus en plus insipide.

Il fallait que je trouve une porte de sortie acceptable, d'autant que la fin de mon secondaire approchait et qu'il me fallait faire un choix pour le futur. Mes notes n'étaient pas brillantes, ce qui me fermait la porte à un DEC en Sciences pures. Je sentais bien que mes parents étaient déçus. Je ne m'en formalisais pas. Cela devenait un standard, finalement. Ils m'encourageaient à entrer en Sciences humaines, ce qui était encore relativement correct en vertu de leur échelle de valeurs.

C'est là que j'ai piqué ma crise.

Je leur ai dit que j'en avais assez de leur maison chic de bourgeois d'Outremont, de leurs robes d'avocats, et de leur déni de ma singularité. Je leur ai concocté un plaidoyer de mon cru sur mon amour pour le dessin, et leur ai confirmé qu'il ne s'agissait pas d'un simple loisir, mais d'une vraie passion qui brûle féroce en dedans.

Je crois bien avoir crié, pour qu'enfin ils acceptent de m'entendre. J'ai constaté que je n'avais absolument pas leur talent d'orateurs, car ils n'ont pas du tout, mais alors, pas du tout été convaincus. Le ton est monté entre nous, et de rage, j'ai quitté la grande maison cossue pour me retrouver au milieu de la rue, sans savoir où aller. C'est une chose terrible que d'être une personne impétueuse. En me faisant cette réflexion, je me suis dit que ce n'était pas si mal, au fond. J'ai eu le sentiment qu'il y avait enfin une couleur jetée sur le mur de mon existence, venant recouvrir un peu le gris omni présent. Du rouge sang de colère.

J'étais fière de moi... mais dans la rue.

J'ai marché – longtemps. Je ne suis pas rentrée de la nuit.

J'ai traîné mes sneakers dans le centre-ville de Montréal, dans les centres commerciaux, puis dans le métro. Ensuite, je me suis rendue chez mon amie Johanne, qui a accepté de m'héberger. J'ai ignoré les appels téléphoniques de mon père, puis de ma mère. J'étais à bout. Je n'en pouvais plus de ne pas être acceptée telle que j'étais.

Le lendemain, j'ai fait deux trucs incroyables.

Premièrement, je suis entrée chez le premier coiffeur venu et j'ai fait teindre mes cheveux en rose. J'avais envie d'ajouter une autre couleur que le rouge sur le mur de mon existence, car le gris me rendait hystérique. En même temps, j'avais plein de petites bulles colorées qui explosaient dans ma tête. Ça me donnait un vertige de plaisir.

Deuxièmement, j'ai passé le seuil d'une boutique de tatouages. Une hirondelle s'est

envolée dans mon cou grâce à la carte bancaire que mon père m'avait donnée, portant gaillardement mon nom gravé dessus.

Après ça, je suis rentrée chez moi, puisque je ne savais pas quoi faire d'autre. Je ne voulais pas couper les ponts avec mes parents, ni vivre dans la rue. J'avais envie de nous donner une nouvelle chance de communiquer autrement qu'au travers de leurs désespérants standards en matière d'existence.

Je les ai trouvés en panique : avec leur historique de dossiers pour défendre des violeurs et des criminels, ils n'avaient pas dormi de la nuit en m'imaginant découpée en dix-huit morceaux par un sadique qui n'attendait que moi pour effectuer sa sale besogne.

Ma mère avait les yeux rouges, mon père était livide.

Ils ne m'ont fait aucun reproche en voyant ma nouvelle apparence. Leurs yeux écarquillés ont toutefois apporté la preuve de leur saisissement en m'apercevant toute neuve, toute moi-même. Je n'avais plus rien d'une petite souris grise. J'avais mangé l'ombre grimaçante qui se fichait de ma gueule, et désormais, il n'était plus question que je laisse quiconque me dire qui j'étais.

Durant la discussion plus paisible que nous avons eue ensuite tous les trois, ils ont compris l'ampleur de ma détermination. Ils m'ont fait jurer de ne plus jamais repartir en fugue. J'ai trouvé quand même le mot un peu fort pour qualifier une soirée passée hors de leur maison. Ils ont toujours cette façon de dramatiser un événement, comme s'ils étaient en Cour et qu'ils devaient jouer sur le dramatique pour capter l'auditoire.

Je leur ai annoncé que je souhaitais faire un DEC en Arts plastiques et que je le ferai, d'une façon ou d'une autre. Mon père a dégluti péniblement et ma mère a levé les yeux au Ciel. J'étais une cause perdue pour le Barreau du Québec. Il fallait bien qu'ils en prennent conscience. Ils n'ont pas pu s'empêcher de tenter de me raisonner en m'affirmant que j'allais crever de faim parce que l'art, ça ne rapporte rien d'autre que la

misère du fait qu'il y a peu de gens qui ont du succès dans ce monde-là. Je m'en fichais, car ce monde était bien le mien.

J'étais prête à l'affronter. J'ai proposé de prendre un job d'étudiante, ce qui me permettrait de mettre un peu d'argent de côté. Je pensais qu'ils refuseraient de financer cette nouvelle orientation scolaire. Ils n'en ont rien fait. Ce sont de bons parents qui n'ont pas eu le réflexe absurde de déshériter ou renier les enfants affichant leur particularité. Par contre, ils ont trouvé l'idée de travailler excellente. Sans doute que pour eux, le boulot d'étudiante deviendrait ma norme plus tard, quand je serai pauvre et triste à cause de mon état d'artiste assurément fauchée.

C'est comme ça que j'ai fait la connaissance de Clara, qui tient la jolie boutique de pâtisserie du *Main*. Elle m'a embauchée comme barista.

Elle n'a pas cillé devant mes cheveux roses et mon tatouage. Elle a même affirmé qu'elle aimait les artistes. Cela devait être vrai puisqu'elle-même en était une. La pâtisserie, c'est de l'art. J'aime toutes les couleurs qui peuplent son monde et la fantaisie de ses créations.

J'ai obtenu mon DEC en arts visuels et j'ai intégré l'université pour continuer d'apprendre jusqu'à plus soif.

Ai-je beaucoup changé depuis ? Pas vraiment. Bien que j'ai retrouvé ma blondeur naturelle, je continue de vibrer en regardant s'envoler l'hirondelle nichée dans mon cou. Mes parents se sont habitués à ma vraie personne. Ma mère m'accompagne lorsque je me rends à Musée d'arts modernes pour aller voir des expositions. Elle est devenue ma meilleure avocate, s'agissant de parler de mes créations à ses amis. Je sens que c'est plus difficile pour mon père, mais il fait de gros efforts parce qu'il m'aime. L'amour, le vrai, c'est la tolérance à la différence. Je compte m'installer en colocation. J'ai envie voler de mes propres ailes. La maison d'Outremont restera toujours droite et fière, prête à m'accueillir en cas de tempête. C'est une grande chance que j'ai, vous savez.

Franchement, c'est l'ambiance qui me fait rester au salon de thé. Des fois, vous entrez dans un endroit et vous n'avez plus envie d'en partir. C'est comme un cocon douillet, une pause paisible dans votre quotidien, une place où personne ne pourrait vous faire du mal. C'est comme cela que je vois la pâtisserie de Clara.

J'aime beaucoup cette femme, tellement gentille et terriblement douée. Elle a aussi un certain talent pour se faire apprécier de tous. J'avoue que je ne le partage pas. Je m'agace souvent devant les caprices des clients. Mon hirondelle se fâche parfois. J'essaie de la contrôler sans toujours y parvenir.

Des fois, je les remets en place quand ils exagèrent - tout en restant professionnelle.

Il faut dire que je ne suis pas en pleine extase chaque fois que je prépare un café ou que je sers une part de gâteau au fromage. Alors je confesse qu'il m'arrive de manquer de patience envers les esprits chagrins qui trouvent le café pas assez chaud, ou qui auraient voulu la part de gâteau d'à côté qu'ils jugent plus grosse que la leur. Il y a aussi les dragueurs qui essaient de se taper la petite serveuse. Quand ils sont subtils, je leur souris gentiment. Il est rare que j'accepte de prendre un numéro de téléphone. Enfin, ça m'est déjà arrivé. Même que ça m'a rendue amoureuse, une fois. Quand il m'a laissée, j'ai eu de la peine. Je crois que je ne suis pas prête pour le grand frisson. Désormais je peins, je dessine, je m'éduque.

Un temps pour tout.

Quand on me drague du genre gros lourd vicieux qui louche sur mon décolleté, je deviens désagréable. Je ne souris plus, je fais exprès de poser un peu sèchement le café devant eux. Ils me reçoivent cinq sur cinq. Après, ils n'osent plus m'importuner et m'ignorent superbement. J'aime mieux ça. De toute façon, Clara veille sur moi, et Réjean aussi.

Réjean, c'est un habitué. Nous avons toutes sortes d'habitues. J'aime plaisanter avec eux et leur sourire. Je me dis que chaque fois qu'une personne sourit, c'est comme si elle faisait reculer les ombres grimaçant dans le dos des autres. Clara prétend que j'ai une sorte de lumière au fond de moi qui se propage dans tout le magasin. C'est probablement grâce à toutes ces couleurs que j'ai enfin pu jeter sur le mur de ma vie, qui ont recouvert pour toujours les teintes ternes. Enfin, je l'espère.

Mon préféré, sans conteste, c'est le roi Réjean.

C'est le papy que j'aurais voulu avoir. Il est vraiment cool. Des fois, il n'est pas content de m'entendre dire des choses qu'il trouve un peu sottes. Je ne veux pas lui rétorquer que ce n'est pas qu'elles sont bêtes : il a perdu son insouciance, et ça le rend moins ouvert. Je vous le dis : les gens meurent parce qu'ils arrêtent de se comporter comme des jeunes. Bien-sûr que nous avons la force, le dynamisme, et des étoiles plein les yeux. Nous nous trompons parfois. Quelque part, cela nous rend plus forts, plus courageux. Nous expérimentons sans cesse, alors que les vieux ont généralement peur de tester la nouveauté. Ils ont une petite boîte de confort dans laquelle ils se tassent en attendant la grande boîte dans laquelle ils vont dormir pour toujours.

Mon cher Réjean est quand même différent. Il a ce pétilllement dans le regard qui me fait dire que la Grande Faucheuse n'est pas encore autorisée à lui rendre une fatale visite. Il a cette capacité de toujours s'indigner contre les vilaines choses de ce monde et ça fouette son sang dans ses artères pour le maintenir en vie.

Tant qu'on est capable de s'indigner, on ne peut pas mourir.

Le renoncement, c'est ça qui tue.

Je sais bien qu'il s'assoit toujours à la même place pour jouer aux échecs et veiller sur moi.

Bon, les échecs, j'avoue que je ne comprends pas. Il m'a proposé une ou deux fois de jouer avec lui, quand on a des périodes de creux dans la journée. Je ne lui ai pas dit que

j'ai pris des cours d'échecs. Je n'en ai absolument rien retenu, si ce n'est une obsession pour les fous osant défier le Roi et faire la cour à la Reine. Je peins des tableaux qui représentent des damiers et des silhouettes prenant vie sous mes pinceaux, afin que les rêves que j'avais en tête durant les cours ennuyeux se parent d'une vraie texture, et que le mouvement vienne déformer les ombres trop sages.

Réjean adore les échecs et il est plutôt bon à ce jeu, à ce qu'on dit.

Personne n'arrive à le battre. Je crois que c'est sa grande fierté. Quand même, à son âge, avoir un esprit aussi vif relève presque de l'exploit, vous ne pensez pas ? Je ne m'imagine même pas à quatre-vingt-six ans. Peut-être bien qu'on sera tous immortels à ce moment-là. Peut-être aussi qu'on aura tellement fait chier la planète qu'elle se sera suicidée en se dégonflant comme une grosse baudruche.

En attendant, Réjean continue de sourire malgré ses douleurs. Je le trouve courageux. Il n'a pas peur de grand-chose, lui. Je ne sais pas bien ce qu'a été sa vie d'avant sa retraite, car il n'en parle jamais. Il vit dans le présent. Le passé est pour lui une perte de temps; le futur, un voile sombre peu attrayant.

Il n'aime pas quand on me parle comme à une servante ou quand on me fait du rentredans en adoptant une attitude déplacée. Il s'est déjà levé une ou deux fois pour voler à mon secours, quand la fumée sort de mes oreilles après des remarques grossières. Quand ça arrive, il se met à côté de la personne et la regarde fixement d'un air terrible, sans dire un mot. Ça met mal à l'aise. Les gens n'ont pas franchement envie de rabrouer un vieux fou qui a des couteaux dans les yeux. Alors ils s'en vont et nous rions ensemble de leur déconfiture.

Je crois deviner qu'il a dû être un homme fier et bagarreur. Je suis certaine qu'il ne fallait pas se frotter à lui, quand il était jeune. Je n'arrive pas à imaginer son visage dépourvu de rides. Il a sans doute été séduisant. Est-il tombé amoureux ? De qui ? Je ne lui parle

jamais de ça, parce que ce serait gênant. Il a bien vu que j'étais triste quand je me suis faite larguée, la seule fois où je suis tombée franchement amoureuse. Il a compris ce qui se passait parce que Steve ne passait plus au salon de thé. Il n'a pas évoqué le sujet avec moi, peut-être par délicatesse, ou parce qu'il s'en fout. À son âge, les peines de cœur, c'est un lointain souvenir, non ?

Je sais que certains habitués pensent qu'il me court après.

C'est faux, je le sens bien. Il ne parle jamais de mon physique ni essaie de me toucher. Il a un regard paternel, rien de plus. Il se peut que je lui rappelle quelqu'un. Je ne sais pas. Des fois, il y a des êtres qui se reconnaissent et qui s'aiment à leur manière. Pas besoin de trucs sexuels entre eux, pas besoin de sang partagé. J'ai l'impression que nos âmes sont connectées et qu'elles se parlent par-delà nos âges et les mots que nous échangeons. Je n'ose pas envisager sa mort. Ce jour-là, il y aura de nouveau du noir sur le mur de ma vie. Il ne sera pas content, Réjean. Il aime la lumière, la joie de vivre, et les couleurs. Il trouve mes peintures très réussies. Je lui ai montré sur mon cellulaire des photos de mes toiles. Il dit que ça lui fait comme un beau vertige dans le cœur. Il prétend que mes personnages sont plus vivants que certains hommes de vrai sang et de vraie peau, et qu'ils dégagent beaucoup de force. Je suis contente qu'il apprécie mon travail d'artiste.

Hier, en me rendant au travail, j'ai eu l'idée d'une nouvelle toile.

J'ai vu cet itinérant figé dans son bloc de glace, celui de la pauvreté et de l'abandon. J'ai frissonné, parce que j'aurais pu être à sa place, si mes parents m'avaient chassée de leur demeure en refusant de m'accepter telle que je suis véritablement.

Je devine son mur d'existence. Il a fait le contraire de moi et a quitté progressivement les couleurs en éteignant son cœur au creux de sa détresse. Clara lui donne régulièrement des invendus. C'est une bonne personne. En passant devant lui, j'ai senti le gris et le noir, surtout le noir, très fortement.

En passant devant lui, j'ai eu l'image d'un fou figé sur un cheval qu'il aurait volé, transpercé par l'épée vengeresse d'un cavalier écumant de rage.

Le fou est en train de mourir et regarde vers le Ciel, là où le soleil fait une percée entre d'épais nuages sombres.

Une hirondelle passe, emportant son âme en laissant une traînée d'arc-en-ciel dans son sillage.

L'itinérant

Il y a ces vieux qui font leur petit tour après le repas de midi, avec leur pas lourd et leurs nippes défraîchies. Plus besoin d'investir dans des vêtements qu'ils ne porteront pas longtemps parce que leur fin se rapproche inexorablement.

Ils ont besoin d'une routine pour ne pas oublier les heures endormies et conserver leur corps actif avant le grand saut.

Je sais l'heure qu'il est grâce à cet homme passant chaque jour près de la station de métro Mont-Royal. Il anime mon décor pour quelques minutes et m'envoie le signal que c'est le moment de penser à mon repas.

Je le vois arriver de loin parce qu'il marche très lentement. Il s'arrête devant le métro sans jamais y entrer. Il est un peu voûté, à cause de ses os qui doivent le faire souffrir. Pourquoi a-t-il retenu mon attention ? Qu'est-ce qui le distingue des autres vieillards déambulant sur l'avenue Mont-Royal ? Je ne saurais pas l'expliquer. Des fois, certains inconnus nous touchent ou nous attirent, sans explication. Il est de ceux-là. Il faut dire qu'il a l'air bien gentil, bien calme. Je parie que c'est un type bien qui se désespère de sa solitude.

C'est donc ça, vieillir ? Se retrouver isolé parmi la foule, paria dans un monde dont on n'arrive plus à suivre le mouvement ? Est-ce que je suis déjà vieux alors ? Non, ce n'est pas possible.

Je le regarde comme un Indien contemple une vache sacrée. Ne vous moquez pas, ça a bien du sens ce que je vous raconte. Quand on est dans la rue, on n'a pas vraiment l'impression qu'on pourra lorgner nos rides longtemps, ni les célébrer. Notre temps est compté à cause de la dureté de notre environnement, la maladie, les addictions, et les manques de toutes sortes. Si bien que quand je croise un aîné, je contemple une étape

de ma vie dont je sais intuitivement que je serai privé. Peu importe qu'elle soit belle ou pas, cette étape. Ce sont des semaines, des mois, des années que je ne verrai pas. J'aurais aimé engraisser dans mon condo bien chauffé et laisser mon cœur se saturer de gras avant de lâcher. Je n'aime pas l'idée que le froid puisse congeler mon corps durant une nuit trop froide ou que des saletés de parasites me bouffent les tripes. J'aimerais une mort propre, voyez-vous, pas une exécution arbitraire ordonnée par la grande bouche grise qui me surveille et tente de se rapprocher chaque jour davantage. Je sais cela, je le sens.

Le vieil homme porte systématiquement un chapeau, hiver comme été. En feutre et noir pour les temps froids, en paille pour les canicules. Il traverse devant le Jean Coutu avant de rebrousser chemin. Ça veut probablement dire qu'il a terminé sa ballade. Il marche particulièrement lentement les jours d'hiver. Il doit avoir peur de tomber sur une plaque de glace.

C'est bizarre comme les gens âgés peuvent, tout comme nous, se sentir isolés, voire ostracisés.

D'un côté, on a ceux qui les détestent, qui trouvent qu'ils puent, qu'ils coûtent cher à la société. Ces allergiques aux rides cultivent le jeunisme comme un remède miracle guérissant temporairement leur angoisse de crever.

De l'autre, il y a ceux qui les aiment, les respectent, les soutiennent.

Ah, j'oubliais ! Il y a une autre catégorie de la population : ceux qui les voient comme des cibles bien attractives pour les affaires – et j'en sais quelque chose par rapport à mon passé.

N'empêche, il existe quand même des bonnes personnes s'occupant bien de nos vieux, et même qui les rendent heureux. Le bonheur fait vivre, vous le savez bien.

Je ne crois pas qu'on puisse être content d'être itinérant. Je sais que des frères de rue se prétendent satisfaits de cette illusion de liberté, ce pseudo choix, cette retraite

volontaire visant à s'exclure d'une communauté dégueulasse et injuste. Je pense qu'au fond, même si l'espoir n'est plus, nous sommes encore tous des petites filles aux allumettes grillant leurs dernières cartouches pour tenter de se rappeler de la chaleur, des rires, de la satiété, de la sécurité.

Il regarde toujours vers moi.

Dans la rue, on développe nos sens. C'est comme si on revenait à un état presque sauvage, sans devenir pour autant de vraies bêtes. Notre cerveau reptilien prend le dessus du cerveau cognitif. Nous vivons selon nos instincts, nous aiguïsons nos sens, nous faisons plus confiance à notre intuition qu'à notre raison. Je me demande si les gens âgés finissent aussi par fermer la gueule du cerveau cognitif pour ne plus vivre que par instinct, car la logique n'a plus de sens à l'approche du rendez-vous le plus important de notre existence.

Ce n'est pas la mort qui est aberrante, mais la perception que nous en avons. Il est évident que nous devons tirer le rideau un jour. Pourtant, devant cette absolue certitude, nous trouvons encore le moyen de nier, reporter inutilement une espérance de vie éternelle sur des Dieux, parce que nous détestons l'idée de ne plus être sans jamais nous demander si nous avons vraiment été.

J'aime bien voir ce vieux bonhomme. Il me rappelle que tout le monde va crever et que ce n'est pas une grande affaire, au fond.

On a notre petit rendez-vous de la journée.

Je suis là, il est là, et hop, il repart.

D'une certaine façon, on dirait qu'il valide le fait que je sois encore vivant, même amoché, même *groggy*. Il me rassure sur le fait que la bouche ne m'a pas encore mangé. Quand il repart l'air tranquille, j'ai la confirmation que c'est correct, parce que les vieux, ça aime que tout soit à sa place.

La mienne est sur le trottoir, au nord de ses promenades.

Réjean

Ce qu'il y a de surprenant chez l'Homme, c'est cette capacité d'aimer la vie tout en supposant que celle-ci détient assez de bonté pour lui rendre cet amour.

C'est ce que je me suis dit alors que je déambulais sur l'avenue Mont-Royal et que j'ai découvert l'oiseau qui venait crever, de ses vigoureux pépiements, le silence du petit matin.

Le printemps va bien finir par arriver.

Comme chaque année, Montréal va se réveiller de son long sommeil crispé. Je redécouvrirai la largeur des trottoirs, la couleur des arbres encore assoupis mais bouillonnant déjà de leur sève pulsant le long de leur tronc, les cheveux des femmes libérés de leur tuque ondulant sur le col de leur manteau.

L'oiseau était posé sur le métal d'un balcon et remuait frénétiquement sa petite tête tout en chantant. Je me suis arrêté un instant pour le regarder. J'ai pensé qu'il était aussi content que moi à l'idée de ne plus avoir à craindre les morsures hivernales.

Le bruit du volatile a illuminé ma matinée et m'a fait penser que la vie reprenait toujours ses droits dans le cycle incessant des saisons filant à l'horizon du temps. Je l'ai trouvé beau, dans ses plumes encore engourdies. J'ai souri, émerveillé. Une si petite chose capable d'influer sur mon humeur, en me rappelant que bientôt, la magnificence presque chaotique de la belle saison viendra éteindre mes souvenirs frileux.

J'ai bêtement remercié la vie d'être en vie.

Comme si elle était une personne, une vraie.

Un père, une mère, une amie. Je sais, c'est peut-être nono, ce que je raconte. Au fond, qui va le savoir à part moi et la vie ? Elle ne va pas me trahir, parler dans mon dos.

Elle me prend tel que ma mère m'a mis au monde, avec un détachement bienveillant.

La seule notion que nous avons en commun, nous et les animaux, c'est la peur. Pourtant, on dit souvent que toutes les angoisses sont liées à une seule grande frayeur : celle de mourir. Se pourrait-il que les oiseaux ne ressentent pas la peur telle que nous la définissons, que cela soit juste un simple réflexe de préservation, sans aucune anxiété associée ? Si c'est cela, je veux bien être un oiseau dans une autre vie. Mais comment pourrais-je avoir une autre vie si elle n'existe que dans l'esprit humain ?

La vie s'en fiche de nous, les Hommes.

Je vous l'ai dit, elle ne sait pas nous rendre l'amour qu'on lui donne. Elle est juste là, à observer nos joies et nos peines en les consignait sur son grand livre qu'elle refermera d'un geste sec quand elle aura décidé qu'elle ne veut plus nous voir.

Nous recherchons toujours son amour, espérons ses grâces, son indulgence, ses coups de pouce. Nous la chérissons ou la méprisons. Nous nous battons pour la faire durer, ou décidons de lui jouer un mauvais tour en la quittant par surprise.

Nous parlons de la vie comme si elle était une belle femme à séduire, comme si elle pouvait être plus généreuse avec nous au gré de ses humeurs.

Les humains sont des fieffés imbéciles.

Ils ont tellement d'attente envers l'existence qu'ils en deviennent ses misérables vassaux, quémendant ses faveurs, boudant les déconvenues, vociférant après un soi-disant destin qui n'est que la projection de désirs futiles.

« C'est la vie ». : Je crois honnêtement que c'est la phrase la plus idiote qu'il m'a été donné d'entendre. On ne peut pas savoir ce qu'est la vie et encore moins l'utiliser pour justifier une situation, un gain ou une perte.

J'aime la vie.

J'en suis fou.

Je suis enchanté lorsque, le matin, je quitte mon condo de la rue Papineau pour me rendre à mon café favori : la pâtisserie de Clara. C'est mon phare, mon repère, ma deuxième maison.

Lorsque j'arrive, je salue Sierra, la petite serveuse qui se rappelle que je commande systématiquement un latte avec deux sucres. Elle est belle. Elle a toujours une mèche de cheveux qui tombe d'une barrette, une boucle qui s'écroule d'un chignon. On dirait que sa tignasse dorée est dotée d'une vie propre : elle ondule, se rebelle, refuse toute entrave. Lorsqu'elle tourne la tête, j'aperçois son tatouage sur son cou, avec une hirondelle en plein vol. Je trouve que ça lui va bien : les hirondelles sont réputées pour leur intelligence et leur espièglerie. Ce sont les volatiles du printemps. Ils aiment apporter la joie. Dommage que leur espèce soit menacée : c'est fou ce que l'Homme aime détruire ce qui est beau.

Sierra surligne ses paupières d'un grand trait noir. Ça lui donne un air de starlette des années cinquante. Je l'appelle la Brigitte Bardot des comptoirs. Ce n'est pas péjoratif, voyons ! J'ai toujours eu un faible pour les moues gourmandes, les regards de biche, et cette fausse candeur qui caractérise le moment où une femme a compris son pouvoir de séduction en laissant tomber au sol son doux manteau de plumes blanches. L'abandon du duvet de l'enfance révèle alors le mystère féminin et l'oubli de l'innocence.

Elle étudie l'art. Je n'ai pas vraiment compris ce qu'elle voulait faire plus tard. Je ne suis pas certain qu'elle le sache, finalement. Elle avance dans la vie au gré de ses coups de cœur, et le mien bondit à chacun de ces battements qui sont autant de petits volatiles libérés de leur cage de conventions, des « je dois », des « il faut ». Des mots odieux que j'ai, tout comme Sierra, bannis de mon vocabulaire. Je sais qu'elle n'aime pas tant que cela son petit boulot d'étudiante. Ce n'est pas à cause de la boutique, de sa gestionnaire, ou des clients. Elle préférerait peindre, plutôt que de suer derrière sa machine soufflant la vapeur d'eau. Sierra s'envole par la fenêtre et crève les nuages de

ses rêveries paresseuses. Elle a des absences, des moments de dématérialisation durant lesquels je sais que je n'existe plus, tout comme la pâtisserie, la rue, et le monde entier. Je donnerais cher pour qu'elle joue les Peter Pan, qu'elle m'emmène juste une fois dans son paradis, son *no man's land*. Ça doit être beau, là-bas. Je suis certain qu'il y a de lumière et de la chaleur, des explosions de couleurs à chaque coin. Elle doit y aller fort, avec son plus gros pinceau.

C'est ça, être une artiste.

Quand je rentre dans le magasin, je ne vois qu'elle, tout en me sentant toujours enveloppé par le sublime parfum du café chaud. Il fait bon dans la boutique. Je connais la plupart des habitués. C'est mon quartier général.

Je souris à la petite Sierra, oh mais ne cherchez rien de séducteur dans ma démarche ! J'ai quatre-vingt-six ans et je ne cours pas après des gamines qui pourraient être mes petites-filles – je n'ose pas dire, arrière-petites-filles. Je me nourris de leur beauté, de leurs rires cristallins, de leurs mains fines et lisses. Les miennes sont striées de nervures, de reliefs, de tâches trahissant mon âge. Cela ne me gêne pas. Il faut bien mourir un jour.

J'aimerais quand même revenir à mes vingt ans : je ferais les choses bien différemment. Je sais, tous les vieux parlent ainsi. Ils le disent aux jeunes, sans que ceux-ci les écoutent. Ce dialogue de sourds dure depuis toujours. Pour eux, la vieillesse est un point à l'horizon.

La distance entre eux et elle se calcule en dizaine de milliers, en millions peut-être. Ils imaginent sans doute qu'ils ne l'atteindront jamais, parce qu'il vaut mieux vivre à fond - quitte à crever, plutôt que de traîner au CHSLD dans des bobettes bourrées de couches. Je les comprends.

Je voyais les choses de la même manière.

En définitive, mes années se sont écoulées en millimètres, alors que je pensais à l'infini.

L'horizon n'était pas si loin que ça, tout compte fait.

Il a surgi un jour de mai, alors que je venais de fêter mes cinquante ans. Je me suis dit : Réjean, tu as deux fois vingt-cinq ans, ou la moitié de cent. Tu as vécu la plus grande partie de ton existence, si l'on considère les statistiques d'espérance de vie. Je ne savais pas si je devais en rire, ou pleurer. J'avais peur, soudain. La mort me semblait plus proche; elle commençait à se dessiner, comme un mauvais orage sur une mer paisible.

Je me suis retrouvé au bord de la falaise : je pouvais déjà sombrer en me laissant glisser vers l'abîme ou je pouvais encore faire des pirouettes et jouer avec le précipice.

J'ai choisi.

J'ai continué de danser au bord de la falaise pour faire fuir les démons de l'effroi et du néant. Je leur ai craché au visage. Ils n'ont pas aimé ça : c'est sans doute pour cela qu'ils m'ont rendu malade. J'ai eu une méchante pneumonie dont je me suis remis d'un cheveu. Je n'ai rien lâché. J'ai continué de bouger, de leur faire des grimaces. Ils ont reculé, certes, mais je ne suis pas assez ignorant pour avoir la vanité de croire que je les ai faits fuir. Ils attendent leur heure. Cela ne me pose pas problème, du moment que je ne suis pas obligé de les regarder dans les yeux tous les jours.

Mes cinquante ans se sont aussi éloignés. D'ailleurs, j'étais assez benêt pour imaginer qu'on est vieux à cinquante ans et qu'on doit devenir sérieux. Depuis, plus de trente années se sont écoulées. Comme quoi, on n'apprend jamais de ses erreurs. À vingt ans, j'éluçais la possibilité de la vieillesse. Je la fuyais comme un rat cherchant à échapper à des exterminateurs. Une erreur, un manque de clairvoyance, une perte de temps. À cinquante ans, je me suis senti frappé par mon âge. J'ai cru que j'étais devenu un vieux crouton. Nouvelle erreur, nouvelle perte de temps. Sauf que ce nouveau manque de clairvoyance m'a convaincu que j'étais vraiment un abruti. Avec la maturité, on ne doit pas refaire deux fois la même bourde, sinon ça veut dire qu'on est sacrément peu malin.

On n'a même plus la légèreté et l'ignorance aveugle de nos jeunes années pour se justifier.

J'ai accepté de me sentir vieux, de ne plus être capable de veiller tard sans me sentir fatigué le lendemain, de me masser le genou lorsque mon arthrose décide de me rappeler mes glorieuses blessures d'antan : je me suis cassé la rotule lors d'un mauvais atterrissage après un saut de parachute.

Je conçois que mon corps se libère peu à peu de moi. J'ai beau l'entretenir, aller nager deux fois par semaine à la piscine du Père Sablon : il s'affaiblit. C'est un fait. Je peux ralentir le processus sans toutefois l'arrêter. Mon corps m'échappe pour suivre de nouvelles lois dont je ne suis pas l'instigateur. La première loi que j'ai noté (et que je déteste profondément) est celle de la gravité : je n'aime pas voir mes couilles pendre. Je trouve ça déprimant. C'est sans doute pour cela que je ne les montre plus à personne, sauf à mon proctologue.

Ensuite, il y a plein d'autres lois qui me prennent par surprise, comme le fait que mes artères m'infligent une hypertension qui m'oblige à consommer des pilules visant à me maintenir à un niveau de pression acceptable. Je m'autorise quand même deux cafés par jour et un verre de vin au souper. Je ne mange plus de choses grasses. J'essaie de ne pas stresser. Avec l'âge vient la décision d'adopter ou pas une certaine discipline pour ne pas quitter la terre trop tôt. Enfin, c'est cette discipline qui nous donne la sensation imbécile de contrôler encore un peu notre corps, alors que nous savons bien que de toute façon c'est lui qui aura le dernier mot. Ce sera peut-être le cœur qui va lâcher, ou bien le cerveau. Le foie qui va produire des cellules cancéreuses, un bus qui va me frapper un soir, alors que je ne serai pas assez attentif.

Je ne vous parle pas de mes problèmes de prostate.

Je crois que je commence à devenir fatigant avec l'énumération de mes petits problèmes de santé.

Vous comprenez donc pourquoi la vision de la petite étudiante derrière son comptoir me ravit. Lorsque je parle à Sierra, je suis ébloui par sa vitalité rayonnante, je bois son énergie comme je pourrais goûter à une source d'eau miraculeuse. Elle n'en a même pas conscience. Pour elle, la jeunesse va de soi. C'est elle. Dans ses gestes dynamiques, dans l'absence de grands cernes sous ses yeux, dans la tonicité de son pas, l'éclatement de son rire.

Des fois, elle me fatigue, avec ses paroles de jeune fille qui ne sait pas grand-chose. Qui pourrait la blâmer ? Elle ne porte pas sur ses épaules des années de déconvenues, de déceptions, de grandes joies comme de grandes peines, de trahisons, de compromissions. Elle dit des trucs aberrants démontrant sa grande naïveté. J'ai la faiblesse de les trouver somme toute rafraîchissants. À certains moments, ça me casse les pieds. Elle a des principes plein la bouche et ne connaît pas de mesure. Elle aime ou elle déteste. Elle rit ou elle pleure. J'étais ainsi, dans le passé. Depuis, je me suis découvert tout en mesure, en camaïeux. Je n'aime plus le blanc, trop fade. Le noir me fait horreur. C'est la couleur du seul costume que j'ai conservé, et que je porte pour les enterrements.

Ne croyez pas que je ne sois pas quelqu'un de marrant.

Je fais bien rigoler Sierra lorsque je lui raconte des anecdotes de ma vie, avec de grands gestes comme si j'étais au théâtre et des mots sautillant d'histoire en histoire.

Ce n'est pas parce que j'ai la lucidité de mon âge que vous devez me trouver cynique ou déprimant.

Au contraire, c'est cette lucidité qui me confère la capacité de prendre du recul, de me moquer de moi-même, et de la pente savonneuse sur laquelle je me retrouve à présent. Après avoir échangé durant quelques minutes avec elle, je vais m'asseoir. Pas n'importe où. J'ai ma place à moi. Je tourne le dos au Boulevard Saint-Laurent. Je m'en fiche de voir défiler les mères de famille poussant des marmots grognons ou des étudiants collés

à leurs écouteurs vociférant des chansons qui me sont totalement étrangères. Je ne veux pas voir non plus les vieilles avec leur sac de courses, toutes grises et ridées. Vous me trouvez méchant, n'est-ce pas ? Je peux à la rigueur supporter ma décrépitude. Elle est obligatoire, incontournable, sauf si je casse tous les miroirs de mon condo et du monde. Par contre, personne ne peut m'obliger à observer l'affligeant spectacle de celle des autres. Les peaux qui se décatissent, les muscles qui fondent, les yeux qui se creusent. Il y a une certaine justice dans le fait de vieillir, car tout le monde devient moche. Ça remonte l'estime des laiderons de naissance et ça fiche une grande claquette dans la gueule des prétentieux. Misogyne, moi ? Vous plaisantez ! J'applique cela aussi aux hommes, à commencer par moi-même.

Je garde un œil sur ma douce Sierra.

Des fois, des clients nerveux lui parlent mal, et je n'aime pas ça. Quand un imbécile lui fait un reproche parce que le café n'est pas assez bon ou que la tasse n'est pas assez remplie, elle lui fait des excuses polies. C'est dans la formation qu'elle a reçue en service à la clientèle. Elle a appris l'art de fermer sa gueule et de faire croire à un client qu'il est le roi. Elle le suit à la lettre, son règlement, alors que je sais qu'elle bout en dedans.

C'est pareil avec les affamés qui viennent lui faire les yeux doux : elle les reconduit toujours avec calme. Elle reste courtoise. Surtout, elle sait que je suis là. Elle s'autorise de temps à autre à faire des grimaces dans leur dos, ou me cherche du regard quand elle est vraiment fâchée et qu'elle ne doit pas le montrer. Je lui fais un clin d'œil, je louche, je gratte ma gorge. Je vais chercher un sucre pour faire diversion. Je regarde le fauteur de trouble avec mépris. Même pas peur. Je suis vieux, mais je sais encore utiliser ma droite. Vous seriez surpris. Lorsqu'on est désagréable avec elle, je vois rouge. C'est plus fort que moi.

Je les fusille du regard, les morpions baveux. Ça fait rigoler Sierra. Elle prétend que je la couve comme une poule couve ses petits. Franchement ! Une poule ! Elle aurait pu parler d'un chevalier sur son destrier. J'aurais trouvé ça plus flatteur.

Les plus hargneuses, ce sont les autres femmes. Si, je vous jure. Ne revenez pas avec votre suspicion de misogynie. Ça me fait marrer le grand blabla sur le féminisme et les droits de la femme, parce que franchement, hein, ce serait bien qu'elles se reconnaissent aussi mutuellement leurs propres droits. Vous n'avez pas idée comme les filles peuvent se montrer des vraies harpies les unes envers les autres. Je suis persuadé que certaines envient le grain de peau de velours de la jeune serveuse, sa belle énergie, son sourire perlé de blanc. Alors elles deviennent bêtes, font des réflexions, râlent sur le « pas assez de mousse » ou le « trop sucré » alors qu'elles ont déjà des fesses grosses comme un camion.

Le féminisme, c'est une règle de vie que tout le monde doit appliquer sans remettre en question son fondement principal qui est le respect de la femme par les hommes - et les femmes entre elles. C'est trop facile de cracher sur les hommes et leur mépris des femmes sans balayer devant sa porte. Puis ça, c'est vrai depuis toujours. On n'en parle pas, de la méchanceté des femmes les unes envers les autres. On fait croire à l'union sacrée face au méchant mâle qui veut toujours prendre le dessus. Je vous le dis, moi : on n'a pas besoin d'un pénis pour être misogyne.

Je n'ai jamais été misogyne, parce que c'est une perte de temps. Il n'est pas nécessaire de se rallier à des idées ineptes et rétrogrades pour se sentir plus viril. J'aime les femmes, cela doit aller de soi. Le respect nous oblige, nous les hommes. Je ne me suis jamais senti menacé par une femme, sauf quand j'ai été amoureux.

Dans ce cas, il s'agit plus d'une peur que d'une menace. Peur de perdre la personne que l'on adule, peur du pouvoir qu'on lui donne sur nous. Ça fout les jetons, l'amour,

puis ça fait battre les cœurs plus fort. C'est un délicieux poison dont j'ai appris à me méfier.

Ne comptez pas sur moi pour vous raconter ma vie amoureuse : un vrai gentleman ne va pas se glorifier de ses conquêtes ni les confier à quiconque. Il garde son petit carnet rempli de noms sublimes résonnant au creux de son plexus solaire, et des fois, il se contracte. Ça essouffle un peu, ça peut même donner le tournis. Quelques prénoms tournent autour du cœur, d'autres sont entrés dans les tissus et continuent de s'agiter au gré de mes pulsations.

L'amour, c'est le silence seulement troublé par les palpitations des errances passionnées.

À mon âge, l'amour a fait la place à d'autres plaisirs.

Ce n'est pas que j'ai le dégoût de la chair : c'est elle qui a le dégoût de moi.

Quand je me regarde dans mon miroir de la salle de bains, je ne vois plus le beau et fringant cowboy de ma jeunesse. Il s'est effacé pour faire la place à un retraité égratigné par des années de voyage sur les routes sinueuses de l'existence. Je laisse aux autres la sensualité. J'ai donné plus que mon compte. Cela ne me rend pas amer, ni frustré.

Une page s'est tournée, voilà tout.

Puis je vous dis que j'ai trouvé d'autres sources de plaisir.

Si je tourne le dos à la rue quand je suis assis dans le café, c'est aussi pour me concentrer. Je suis le fou du jeu d'échecs, celui qui prend toutes les diagonales pour tuer le Roi. Je joue à ce jeu depuis quelques années. C'est devenu mon passe-temps préféré et un puissant antidote contre la maladie d'Alzheimer. Du moins, je l'espère. Je fais travailler mes méninges pour que mes neurones continuent de s'agiter, pour éviter que mon cerveau devienne un bateau échoué sur le désert de l'oubli. Comme a dit José Raul Capablanca, « On n'a jamais que l'âge auquel on a commencé à jouer aux échecs, car après on cesse de vieillir ». Vieillir du ciboulot, c'est pire que vieillir physiquement,

n'est-ce pas ? Quand je pense à tous ces gens qui ont la trouille de voir leur corps se dégrader et qui ne se soucient ni de leurs méninges ni de leur âme, ça ne me rassure pas sur la soi-disant supériorité de l'Homme sur le reste des êtres vivants. La coquille n'est rien sans une puissante matière qui la soutient, qui la protège en forgeant des stratégies d'adaptation.

En plus, je bats mes adversaires. Je les agace, avec mon habitude de me laisser distraire par Sierra. C'est que durant ces moments de « distraction », je ne fais pas que jouer à la mère poule. Je réfléchis. Vous ne trouvez pas que j'ai un côté vraiment féminin ? Il n'y a pas mieux que les femmes pour faire plusieurs choses en même temps. Leur cerveau est calibré comme ça; pas le nôtre. Je crois que c'est pour ça qu'il y a des misogynes : ils sont tellement nigauds à penser à une seule chose à la fois qu'ils laissent les femmes les distancer de plusieurs années lumières. Du coup, ça les enrage. J'ai appris à penser comme les femmes quand j'ai appris aussi à les aimer. C'est un genre de mimétisme. L'intelligence, c'est comme la connerie : ça s'acquiert facilement si on a des prédispositions.

Je peux passer des heures à jouer dans le salon de thé de Clara et regarder Sierra. La patronne ne me dit rien. Elle est bien gentille. Je prends soin de ne pas abuser, tout de même : à onze heure trente, je vais reposer ma tasse vide après avoir battu le pauvre Gaspard qui continue désespérément de croire qu'il va un jour me surprendre.

Lui, c'est un gars chanceux parce qu'il travaille chez lui. Il vient faire une petite pause chez Clara en prenant un café noir sans sucre. Il s'assoit en face de moi pour disputer une partie d'échecs dans un silence parfois ponctué par des soupirs. Il ne parle pas beaucoup; je respecte son mutisme. Je préfère ça à des moulins à paroles gonflés de leur suffisance de croire que leur vie est bien intéressante à partager. Je sais qu'il est fiancé et qu'il vient de Québec. Je sens parfois la nostalgie dans ce seul mot, quand il le prononce pour commenter l'actualité qui défile sur l'écran de télé placé dans un coin de

la pièce. Franchement, je crois qu'il s'ennuie de sa ville. Je ne lui ai pas fait cette remarque, car cela ne me regarde nullement. Je trouve seulement triste de vivre l'insatisfaction et de continuer dans une direction qui ne rend pas heureux. Ben oui, je ne pense pas qu'il soit heureux. Mais encore une fois, ce ne sont pas mes affaires.

Nous continuons de jouer jusqu'à ce qu'il reconnaisse sa défaite, puis il me jure qu'un jour, il arrivera à me battre. Il me sert la main sans rancune et quitte la boutique.

Je pars aussi. Je dois rentrer pour préparer mon repas de midi. Je remonte jusqu'au métro, qu'il pleuve ou qu'il gèle. La météo ne va pas m'arrêter. Sierra me dispute, parfois, quand il y a de la glace sur le sol. Elle a peur que je tombe. Je me demande qui est la mère poule dans l'histoire. Je n'écoute jamais la gamine, bien entendu, mais ça me fait du bien de penser qu'il y a encore quelqu'un qui se soucie de mon coccyx.

Je marche tranquillement, en prenant toujours la même route. Je pourrais la faire les yeux fermé. Je remonte le Main jusqu'à l'avenue Mont-Royal. Encore un petit effort, et me voilà arrivé au métro. Je n'entre jamais dedans. Je hais le métro. Depuis que je suis à la retraite, je ne suis plus obligé de me coller contre les autres usagers dans cet abominable carrosse métallique.

Après, je traverse au feu rouge, en face de la Bibliothèque du Plateau. Je regarde systématiquement vers la gauche pour vérifier si l'itinérant, qui traîne non loin de la banque Desjardins, est là. Je ne le connais pas. Il est comme un juge dans une compétition de natation qui me confirme que j'ai touché le mur et que je peux repartir dans l'autre sens.

Je ne me suis jamais approché de lui, mais je crois qu'il sent bien plus la mort que moi, du haut de mes quatre-vingt-six ans. Je me demande ce qu'il fait pour ses neurones, en supposant que la vie dehors ne le tue pas trop vite à coup de carences et de froid. Peut-être bien qu'il sait jouer aux échecs : qui a dit que les clochards étaient des idiots ? Je

suppose que parmi eux se cachent des génies incompris ou insoupçonnés, altérés par la dépendance, la maladie mentale, ou la renonciation.

La renonciation, c'est ça qui conduit dans la rue. Le pauvre gars a connu la falaise avant l'âge. Comme moi, il s'est tenu sur le bord du précipice. Il a vu les visages grimaçants de la peur et du néant.

Il a senti leur souffle sur son cou.

La différence entre lui et moi, c'est qu'il a cessé de danser pour les faire fuir.

L'itinérant

Ah, voilà le monsieur qui marche tôt le matin, avec sa grosse barbe bien entretenue. C'est sûr, c'est un lève-tôt, ou un gars qui a des habitudes matinales pour ne pas penser. Chaque jour de la semaine, il passe devant moi avant de remonter vers l'avenue Saint-Laurent. Plus tard, il revient de l'autre côté de ma rue.

Certaines fois, il me donne un peu de monnaie. Je fais un signe de tête pour dire merci, puisque je n'ai jamais envie de parler.

Il ralentit son pas quand il arrive près de mon trou, comme s'il attendait quelque chose. Je ne sais pas quoi. Je ne crois pas qu'il prenne plaisir à voir ma sale gueule, comme si j'étais un musée des horreurs gratuit. J'imagine qu'il ressent de la pitié pour moi. Ça aussi, ça se sent, tout comme le dégoût. Au fond, c'est comme une pièce à double face : pile, ils sont écoeurés, face, ils ont pitié.

Quelquefois, c'est un mélange des deux. Je sais, ce n'est pas possible, vu qu'une pièce ça tombe soit d'un côté soit de l'autre. Et alors ? C'est moi qui fais les règles du jeu.

Bien que ça ne soit pas mes oignons, je pense qu'il n'a pas l'air heureux.

C'est peut-être un dérangé du cerveau. Il fait systématiquement le même parcours. Ce genre de trucs, c'est pour les gens qui ont besoin de se rassurer par des habitudes ou qui sont un peu fous. Il est bien propre sur lui, bien soigné. Il n'a pas l'air de manquer, puisqu'il a de belles chaussures sans trous et qu'il lui arrive de changer de manteau.

Quand tu as plus d'un manteau dans ta penderie, c'est que tu n'es pas pauvre.

C'est un truc que j'ai compris depuis que mes biens personnels ont été saisis, que je me suis retrouvé un matin avec un sac contenant l'ensemble de mes possessions après la saisie – c'est-à-dire presque plus rien. Quand je pense que je vivais avant dans une

maison avec quatre chambres, trois salles de bains, et que je m'extasiai sur mon *walk in*. Bon, assez d'atermoiements. Revenons à mon visiteur de l'aube.

Certes, il n'y a rien sur lui qui pourrait laisser penser qu'il ne file pas droit. Pourtant, une espèce d'aura de mélancolie l'entoure; je suis certain qu'il ne la voit pas. Il est quand même beau, grand, et fort. Il doit avoir dans les trente-cinq ans, semble en santé. Je me dis que ça doit être l'amour ou le travail qui lui donnent du souci.

En gros, il semble avoir tout pour être heureux, comme on dit.

Je méprise les gens qui utilisent l'expression « tout pour être heureux », comme si ça interdisait le droit de foutre sa vie en l'air. C'est ce que m'a dit mon frère la dernière fois qu'on s'est parlé. Il m'a affirmé que j'avais *tout* pour être heureux et que j'étais un salopard de *tout* bousiller à cause de mes addictions. Je ne me souviens plus exactement quand c'était, mais j'ai vu passer plusieurs hivers depuis notre dispute.

D'abord, ça veut dire quoi exactement, « tout pour être heureux » ?

C'est quoi, « tout » ?

« Tout » appelle la définition de son opposé le « rien »; or je ne sais pas ce que le rien représente puisqu'il n'existe pas. Ensuite, le tout, c'est la marque de l'unité, du rassemblement. Est-on capable d'englober un tout dans un ensemble ou c'est l'ensemble qui crée le tout ? Comment peut-on être certain qu'on a des choses au complet pour en faire un tout ? Comment appelle-t-on un ensemble de riens ? Est-ce que cela devient aussi un tout ? Je vous le dis, cette expression n'a aucun sens, et le mot « tout » n'est qu'un axiome de posture aristotélicienne.

J'imagine aussi que ce monsieur pourrait se tromper sur sa définition du bonheur.

Les gens souffrent de se questionner sur les manifestations du bonheur au lieu d'en définir l'essence. Un peu comme si on était déçu par le goût des crèmes glacées sans savoir que peut-être, on n'aime pas le sucre. Le bonheur, ce n'est pas comme le tout, ça se définit. Le bonheur, ça se regarde, ça se touche, ça se goûte. Sauf que de temps en

temps, ça nous trompe. On croit qu'on le tient alors qu'il n'est qu'une façade de papier mâché, un décor de cinéma. Ce qui est dingue chez l'Homme, c'est son incroyable capacité de transformer le tolérable en un fantasme de satisfaction. C'est dur de se dire les vraies affaires, de ne pas se mentir. De remettre en question ce que nous sommes, qui nous devenons, avec qui nous avançons, et pourquoi.

Est-ce que c'est de la lâcheté, de l'aveuglement volontaire, ou de la fainéantise ? La vérité, c'est que tout le monde confond satisfaction et bonheur. On devrait se contenter de diverses satisfactions, pas nécessairement extraordinaires, pour atteindre par leur addition une forme de bonheur. Est-ce que les animaux recherchent autre chose que la satisfaction ? Manger, boire, courir, dormir, copuler. Les besoins primaires devraient être nos boussoles de satisfaction bien avant l'accumulation des richesses, des voyages au Mexique, ou la reconnaissance de nos pairs.

Dans la rue, on revient rapidement à l'urgent, au strict minimum. Une condition de survie. Les désirs et les besoins d'avant plus superficiels ou plus aboutis s'éloignent rapidement de notre horizon, lequel s'est étrangement rétréci. Nous redevenons une espèce dont l'obsession se résume à la simple conservation. Dès lors, la recherche de la satisfaction, notamment au travers de la satiété, éteint les besoins dont ne dépend pas notre survie. Nous ne nous leurrions pas, nous ne courons pas après des chimères. Nous apprenons à nous comporter avec l'humilité miséreuse qui nous habite.

Dans un certain sens, nous acceptons l'inéluctable défaite de l'Homme face à la quête impossible du bonheur éternel et nous n'hésitons pas à donner un coup de pied dans la fourmière quand les choses vont à l'encontre de nos appétits.

Il se peut qu'il ne sache pas faire ça, le marcheur du petit matin, si bien qu'il continue de parcourir les rues silencieuses pour tenter en vain de rencontrer sa vraie nature et répondre à des besoins stériles.

Gaspard

J'ai quitté la ville de Québec pour m'installer à Montréal.

Trois ans que je vis sur le Plateau Mont-Royal.

Ce n'est pas que je n'aimais pas ma ville, mais j'ai rencontré une fille de Montréal pendant un colloque, et on a fini par décider de vivre ensemble ici. Comme je suis travailleur autonome, c'était plus facile de la suivre et de quitter Québec.

Je suis tombé amoureux de Montréal.

Je sais exactement quand et comment.

Je vis quand même dans un beau secteur. Le Plateau est réputé pour ses maisons hétéroclites aux escaliers, parfois posés comme des échasses, côtoyant des immeubles dans des rues bordées d'arbres se balançant sous le vent, l'éternel visiteur. On rencontre une population cosmopolite et dense, se frayant un passage entre les nids de poule et les dénivelés des trottoirs, reliques souffreteuses et silencieuses des rudes hivers québécois. Finalement, chaque quartier de Montréal se définit comme une petite ville à part entière, avec son maire d'arrondissement, ses règles particulières, et surtout, une âme singulière. Chaque « village » détient son propre code et sa propre définition de la beauté.

Est-ce que Montréal a une âme ?

Je me suis longtemps senti perdu dans sa grandeur, et j'oserais même dire, sa complexité. Ma ville de Québec, plus petite, plus cossue, me semblait plus rassurante, moins brouillon.

Puis j'ai assisté au rituel des tamtams du Mont-Royal.

Je me souviens de ma première fois sur les marches du monument Sir-George-Étienne-Cartier. C'était un dimanche explosant de soleil et de chaleur.

Au départ, rien de très original que de trouver quelques amoureux des percussions faisant un bœuf devant une foule curieuse se perdant dans la langueur étourdie d'un parc embrasé par un soleil caniculaire. Je m'y suis rendu ourdi d'un intérêt tout à fait policé, car je ne m'attendais pas à grand-chose. Rencontrer des gens agités autour de tamtams, des badauds jetant un œil sur le spectacle avant de poursuivre leur trajectoire tels des étoiles filantes dans l'univers paresseux de la fin de semaine. M'ennuyer.

Je voulais faire plaisir à ma copine : elle m'avait tant vanté cet événement qu'il ne me paraissait pas pertinent de la décevoir, malgré mon aversion pour la foule et le bruit.

Au fur et à mesure de notre progression vers la Montagne, je percevais le claquement rauque des tamtams. Qu'y avait-il là d'exceptionnel ? Alors que nous nous rapprochions de plus en plus, je pouvais ressentir dans mon corps les vibrations des instruments. Un écho sourd et têt.

S'ouvrit alors devant nous une cour des miracles des plus extraordinaires. Une femme aux cheveux verts dansait et tournoyait sous le regard subjugué d'une touriste la prenant en photo. Une vieille dame tapait dans ses mains d'un air digne et concentré à côté d'un jeune homme à moitié nu serrant une bière dans sa main tatouée. Une petite fille noire inventait mille pas de danse syncopés.

Les instruments s'ajoutaient les uns aux autres de façon quelque peu chaotique, comme s'ils tentaient péniblement de suivre une partition invisible. Cela aurait pu ressembler à une cacophonie, mais cela se traduisait étonnamment en un tout extrêmement cohérent. Certains utilisaient des morceaux de bois pour battre le rythme; d'autres sortaient leur flûte ou leur saxophone. Cela aurait pu être des boîtes de conserve ou des barils de lessive. Les gens dansaient, encore et encore, parfois à la limite de la transe.

Un homme avec le torse recouvert d'une croix et des dreadlocks me salua comme s'il me connaissait depuis des millénaires.

Il y avait l'arène, avec les musiciens et les danseurs. Tout autour, sur les marches, ceux qui n'osaient pas, qui ne voulaient pas, ou qui simplement regardaient paisiblement la grande ronde mystique de ces femmes et ces hommes totalement décomplexés vibrant au rythme du tempo.

Dans cette foule bigarrée, un sentiment étrange s'empara de moi. Le souffle de la musique avait atteint ma sensibilité, et le long ruban rythmé qui nous liait tous ouvrit mon cœur à une révélation.

Soudain je ressentis l'âme de Montréal.

Un plat aux multiples saveurs épicées. Un mélange explosif mais pas indigeste de nord-américain et d'europpéen. La jeunesse et les anciens. Les peaux sombres se mêlant aux peaux blanches dans le tournoiement des rondes frénétiques. Les barrières tombaient, les pieds s'animaient, les mains se touchaient, les yeux se croisaient avec le naturel audacieux des enfants. Illusion ? Simple moment de paix sur une terre où tout le monde semble détester tout le monde ? Qu'importe, pourvu que ce moment d'oubli de soi, de son âge, de sa peau, de son métier, de son argent, de ses soucis reste un bon souvenir. Montréal-la-cosmopolite semble sage, alors que tout en elle bout de rage de vivre.

Elle bouge au son de ses tamtams du dimanche pour sublimer son trop-plein d'énergie, ivre de sa nature à la fois sauvage, pacifiste et égoïste.

Vous pouvez vivre ou mourir ici : tout le monde continuera de danser. À nous de faire notre trou dans cette exaltation, ce bouillonnement coloré. Un peu comme dans toutes les villes du monde, mais avec un petit grain de *peace and love* en plus.

Avec des éclairs de folie et de lucidité dans l'étourdissant recommencement des jours. Avec ce vent invitant au mouvement perpétuel.

À ce moment précis, alors que je me trouvais au milieu de ces inconnus gesticulant de sueur et de ferveur, je trouvai bizarrement ma place, happé par une vague de bien-être

indicible, une vague vive, colorée, violente, riieuse, comme si tous ces gens me parlaient en même temps, et les tamtams aussi, et les voitures klaxonnant dans la rue plus loin.

Wake up, move !

Les tours du centre-ville me montraient du doigt pour m'inviter à la fête, à condition d'être très motivé et moins nombriliste.

Je me mis rire en me disant : "Montréal, je ne serai pas mangé par toi, c'est moi qui vais te croquer !".

Je me tournai vers ma copine qui me sourit en posant son bras sur le mien, ravie de me voir aussi détendu.

J'aime Julie.

Elle est arrivée juste au moment où je me posais bien des questions.

Je n'arrivais pas à trouver celle avec laquelle j'aurais envie de partager pour longtemps ma couverture devant un match de hockey. Celle que l'on trouve belle, même quand ses cheveux sont tout emmêlés au petit matin et qu'elle est grognon jusqu'au premier café de la journée. Je m'étais résolu à vivre seul, et d'une certaine manière, avais accepté cette fatalité avec une certaine indifférence. Il valait mieux marcher seul que mal accompagné.

J'imagine que vous êtes d'accord avec moi.

J'avais mon appartement, pas loin de la vieille ville de Québec, avec sa vue sur l'imposante île d'Orléans, enlacée par le tumultueux fleuve Saint-Laurent surmonté par un pont suspendu qui la relie au continent. Je ne sais pas pourquoi, mais la vue de l'île m'a toujours rempli de bonheur. J'ai longtemps caressé l'espoir d'acheter une maison sur le bord de l'eau, du côté de Sainte-Pétronille, avec ses vignobles et la vue que l'on peut avoir sur les chutes de Montmorency. Je prenais toujours mon café sur la table de la cuisine, les yeux rivés vers la brume enveloppant de sa pâleur les contours d'Orléans,

attendant le lever du soleil perçant le mystère matinal pour dévoiler la finesse de ses lignes.

Je savais alors que c'était le moment de quitter cette vision apaisante pour affronter une journée de travail éreintante. Je commençais ma vie de travailleur autonome. Il m'arrivait parfois de rendre visite à des clients. J'avais hâte cependant de revenir en fin de journée pour retrouver la vision rassurante de mon île bleutée, bercée par les vagues, fière et fidèle.

Il faut croire que le destin avait d'autres projets pour moi.

Il a suffi d'une conférence où je me suis trouvé assis par hasard à côté de Julie pour que tout bascule. Elle venait de Montréal. Son délicat parfum a enflammé mes sens, comme son timbre de voix frais et chantant, sans parler de l'invitante rondeur de ses courbes.

On s'est souri, longtemps. On a parlé, beaucoup. On a fini par boire un verre dans un bar, près du port. Le lendemain, c'est ensemble qu'on a regardé le soleil se lever sur Orléans, même si elle ne semblait pas aussi fascinée que moi par ce spectacle. Elle riait fort, buvait son café en passant la main dans ses cheveux de soie. Tout le condo s'est ensoleillé d'un coup, de l'intérieur.

J'ai compris alors, non sans quelque appréhension, que j'avais sans doute rencontré celle que je n'attendais plus, qui saurait protéger la lumière du phare de ma vie. Ça s'est fait comme ça, une mystérieuse magie. J'avais peur qu'elle ne ressente pas la même chose. Je ne lui ai rien dit sur le moment, pour ne pas qu'elle me prenne pour un imbécile, ou pour un dément.

Nous avons continué de nous fréquenter, malgré la distance. Internet nous a bien aidés. Nous en avons fait des allers-retours entre Montréal et Québec. C'était enivrant de voir arriver le vendredi et de monter dans le train tout en sachant que deux heures plus tard, nous allions sauter dans les bras l'un de l'autre.

J'ai commencé à avoir plus de clients acceptant le télétravail, ce qui me permettait encore plus de cafés en travaillant de ma cuisine tout en contemplant mon île à toute heure de la journée. Elle continuait d'être sublime; peu importait que le ciel fût radieux ou menaçant.

Un weekend, Julie et moi avons profité d'un pique-nique sur le Plateau, juste en face du jet d'eau du Parc Lafontaine, pour se dire qu'on s'aimait fort, et même plus que ça. Que les trajets entre nos deux villes commençaient à nous ennuyer, et qu'on avait soif de vivre plus intensément notre relation.

Elle ne voulait pas quitter la ville cosmopolite qui l'avait vue naître et son travail. Elle venait justement d'accepter une promotion. Comme j'étais à mon compte et que je pouvais bosser n'importe où, il a été convenu que ce serait bien que je déménage, et pas elle.

J'ai pensé à mon condo, ma ville, mes parents, et mon club de hockey.

Ensuite je l'ai regardée, elle, se fondant parfaitement dans le cadre bucolique de cette fin de journée d'été, dans sa robe blanche à petites fleurs rouges, et toujours cette lumière dans les yeux, cette envie : j'ai vu mon futur.

Alors, j'ai cessé de regarder le prix des maisons à Sainte-Pétronille. Il fallait bien aller de l'avant. J'ai mis mon appartement en vente, parce qu'on voulait s'en acheter un ensemble, plus grand, des fois que Dieu nous permettrait d'avoir une famille.

On a acheté sur le Plateau, pas loin du métro Mont-Royal.

Je n'ai pas eu besoin de chercher un nouveau travail, car mes clients n'ont pas tiqué quand je leur ai annoncé que je quittais Québec. Ils m'ont conservé comme pigiste. Je suis bien content. Julie aussi.

Tôt le matin, je sors pour marcher un peu avant d'attaquer la journée derrière mon ordinateur. Julie ne comprend pas pourquoi j'apprécie tellement ces escapades de

l'aube, elle qui adore prendre son temps chez nous, et qui ne part qu'à la toute dernière minute pour s'engouffrer dans sa voiture.

J'aime ça, moi, le petit matin. Tout est lisse, neuf et lent. Certaines enseignes ne sont pas encore ouvertes. Il n'y a pas les petits vieux, car ils font leur épicerie aux heures les moins froides. Les cafés ouverts à six heures dégagent des effluves réconfortants venant épicer le vent glacial de janvier.

Je descends l'avenue Christophe Colomb, remonte l'avenue Mont-Royal vers le métro. Un courant d'air polaire mord mon visage. Des cristaux de neige s'accrochent à mon manteau et à ma barbe. Je trouve cela vivifiant, surtout que les hivers ici sont bien moins rigoureux qu'à Québec.

Je passe devant le métro avec indifférence, car je ne l'utilise que très rarement. Je remonte encore vers l'ouest, jusqu'au boulevard Saint-Laurent. En chemin, je croise souvent le même homme assis à la même place, à l'angle de Rivard et Mont-Royal. Des couvertures sont entassées sur lui, parfois remontées jusqu'à la tête.

Il arrive que nos regards se croisent. Je me sens mal de ne pas lui donner systématiquement une pièce. Je devine le renoncement dans ses yeux, comme s'il était détaché du monde et que c'était bien correct pour lui.

C'est terrible de se dire qu'un homme peut penser ça, tout de même. Il y a toujours une bouteille vide ou à moitié pleine près de lui. Ça ne me choque pas, au fond. Qui suis-je pour le juger ? Je continue mon chemin : je ne voudrais pas qu'il se sente agressé par mon insistance. Il ne dit rien, finit par baisser la tête pour rompre le contact ou fixe un point, quelque part entre deux dalles du pavé recouvrant le sol, comme un plongeur rivé sur sa cible, tout en bas, avant de sauter. Je n'ai jamais tenté de lui adresser la parole. De toute manière, je ne saurais pas quoi lui dire, à part que je suis désolé pour lui. Ensuite, je l'oublie vite, jusqu'au lendemain où nos chemins se recroisent

inexorablement et me rappellent à quel point je suis chanceux de vivre ma vie, et non la sienne.

Plus tard, je traverse en face du Pharmaprix au coin de Mont-Royal et de Saint-Laurent, puis entame ma descente vers Christophe Colomb.

Je rentre chez nous.

J'allume la cafetière dans l'appartement sentant encore le parfum de Julie. Je me verse une tasse, met deux sucres dedans, et je m'assois en face de mon ordinateur portable tout en regardant le mur en face de moi. Il y a un tableau abstrait semblant représenter des fleurs éparses très rouges sur un fond gris, blanc et noir. C'est Julie qui l'a acheté. Tout de même, les fleurs ne sont pas vraiment ma préférence en décoration, et encore moins le rouge.

Je suis pris par mes obligations professionnelles, j'oublie mon environnement pour me concentrer sur mes dossiers.

Vers dix heures, je m'étire. Je sens le besoin de me dégourdir les jambes.

Il faut faire attention, avec le travail à la maison : on peut vite s'encroûter et perdre le goût du contact avec l'extérieur. C'est d'autant plus vrai en hiver, quand on regarde au travers de la fenêtre et que le gris s'étale à perte de vue, que les branches perlées de verglas ondulent sous le vent, et que de gros flocons viennent cogner aux fenêtres pour tenter de forcer notre confort douillet. Il faut se forcer un peu pour sortir, mais c'est nécessaire pour rester en bonne santé mentale et physique.

Je m'oblige donc à me promener deux fois par jour.

Cela me permet de prendre une pause, de voir du monde, et ne pas rester enfermé dans une routine uniquement axée sur la performance.

Vers dix heures donc, je repars pour me rendre chez Clara qui tient boutique sur le Main. Je prends un café dans cette jolie pâtisserie aux murs recouverts de bois de

grange. Je vais m'installer face à Réjean, le petit vieux qui aime jouer aux échecs. S'il n'est pas là, je choisis la même place, au fond du café.

On fait une partie. Je ne suis pas un grand fan des échecs, mais j'aime faire plaisir à Réjean. Il est sympathique, bien qu'un peu grande gueule. En plus, jouer me détend. Je le laisse toujours gagner. Ne me demandez pas pourquoi. C'est évident ! Ce pauvre homme n'a certainement pas grand-chose à faire de ses journées. Les vieux, ça attend la mort en tuant le temps avant qu'il ne les tue. J'aime bien voir ses yeux briller quand il sait qu'il va me battre. Je le sais bien avant lui. J'ai plusieurs coups d'avance sur lui, mais il ne s'en rend même pas compte. Je pourrais écrire tout un traité sur l'art de perdre aux échecs et élaborer des stratégies visant à faire croire que le plus fort, c'est l'autre.

Je le laisse croire tout ce qu'il veut, si cela peut adoucir sa fin de vie.

C'est un bon gars, Réjean. Il n'essaie pas de savoir des choses sur moi. Mes silences ne semblent pas le perturber. Ce serait peut-être une bonne idée que je lui parle de ma vie et de ce qui me rend maussade - si encore je le savais. Il pourrait m'aider à comprendre ce qui ne va pas chez moi.

J'ai une belle fiancée et j'habite dans une ville extraordinaire.

Je dispose d'un compte en banque suffisamment approvisionné, et des clients à ne plus savoir quoi en faire. J'ignore pourquoi je ressens souvent ce vide en moi, ridicule et oppressant. Ça me donne mal au corps et ça serre ma gorge. De temps à autre, je me dis que je suis comme Montréal en hiver, endormie dans son costume de glace. Froide de l'extérieur, bouillante en dedans, avec ses building fumants, la projection de lumières obstinées sur son sol blanc, et tous ces gens qui se bousculent comme des globules rouges dans ses artères souterraines.

Moi aussi, j'ai froid et je bouts en dedans. Une rage intérieure, solide, inexplicable, que je tente de cacher à Julie. Je ne voudrais pas qu'elle pense que je suis un peu dérangé.

J'aimerais savoir si Réjean a déjà ressenti cette colère intense, tournée vers le néant.

Colère envers quoi ? Envers qui ?

Je vous le demande.

Comment pourrais-je faire pour m'en débarrasser ?

Il a l'expérience de la vie, lui. Il pourrait savoir mettre un nom sur ce mal qui me ronge.

Quand nous jouons, je pense à cela. Je soupire de découragement. J'ai beau essayer : les mots ne sortent pas.

Je m'en voudrais également de perturber son bel optimisme en évoquant des choses négatives et irrationnelles. Je regarde les autres, autour de moi, et ne parviens pas à détecter les mêmes fureurs chez eux.

Sauf peut-être chez l'itinérant.

Lui aussi a sa colère froide, laquelle paradoxalement lui tient chaud à l'âme.

C'est peut-être pour cela qu'il évite de me regarder. Il ne veut pas me la communiquer, tout comme je m'exhorte à ne pas en parler à Réjean pour ne pas le contaminer.

Le clochard et moi serions comme des aimants qui se repoussent, pour trop se ressembler, sans doute.

Alors, qui d'autre ?

Certainement pas ma famille, qui réside à Québec, dans un quotidien ponctué par les séances de chimiothérapie de ma mère. Je voudrais être près d'elle. J'ai choisi de partir et je dois en assumer les conséquences. L'éloignement rend impuissant, frustré. On se croit obligés de taire ses soucis pour ne pas inquiéter. Pour eux, je suis toujours en forme et content. Il ne manquerait plus que ça, que je chiale, alors qu'ils vivent l'enfer du cancer qui s'est invité dans leur maison comme un sale cancrelat.

Les amis de Julie sont bien sympathiques. Cependant, je n'ai pas vraiment d'atomes crochus avec eux. À part aller voir quelques matchs de hockey et boire une bière, il n'y a pas grand-chose que j'aimerais partager avec eux. Je les trouve un peu snobs, avec

leur agaçante barbe de hipster et leurs pantalons serrés qui transforment leurs jambes en cuisses de grenouilles. Ils ont aussi un insupportable côté *grano* qui me tape sur les nerfs.

Vous l'avez compris, je n'ai pas vraiment d'amis ici. Les miens vivent à Québec, et je ne parviens pas à leur exprimer ce que je ressens. Il y a comme une gêne, quelque chose qui me retient de m'épancher.

Étrangement, il y a une cliente de Clara qui attire particulièrement mon attention.

Elle arrive en fin de matinée, alors que je m'apprête à partir. Des fois, nous nous croisons sur le pas de la porte. Moi, avec mon journal sous le bras; elle, avec son thé à emporter. Un chaï latte. Je sais cela parce que parfois, je suis encore assis quand elle arrive et qu'elle passe commande à Sierra, la serveuse, qui l'appelle « Simone ».

Je ne parviens pas à lui donner un âge. On rencontre parfois des gens qui semblent figés dans le temps, comme en pointillés sur la route de leur vie. Cela fait d'eux des caméléons qui se matérialisent devant nous avant de se fondre dans le décor, parce qu'ils manquent de substance. Ils sont comme des fantômes sans couleurs, sans réelle texture. On les reconnaît au pincement un peu triste de leurs lèvres et à la transparence de leur regard. On peut voir derrière leur iris, derrière leurs tissus et leurs os dévoilant leurs tourments. C'est comme ça, avec les fantômes humains. Ils habitent le même monde que nous, mais s'arrangent pour prendre le moins de place possible en perdant leur densité.

De vrais zombies.

Simone fait partie de ces zombies. J'en suis certain. Bien que relativement mince, elle traîne le boulet de ses peines accroché à ses pieds lourds et se déplace lentement, comme fatiguée par chaque pas. J'entends son timbre de voix atone.

Je remarque ses épaules affaissées. Elle pue le désespoir, ou est-ce la peur ? L'un ne va pas sans l'autre, n'est-ce pas ?

Ce qui est bizarre, avec les zombies, c'est à quel point ils sont pris dans leurs rêveries ubuesques. Ils n'ont pas que tendance à se dissoudre dans notre espace. La réciproque est vraie.

Quand Simone avance vers le comptoir, c'est comme si elle était seule dans un monde imaginaire dont elle nous exclut. Ces personnes ne connaissent pas la synergie, l'harmonie et l'équilibre des forces. Elles sont en perpétuelle bataille contre elles-mêmes et donc, contre leur environnement. Il doit leur sembler redoutablement hostile. Elles préfèrent donc isoler leur cerveau et se renfermer sur elles-mêmes, au point que tout ce qui existe autour d'elles n'est plus.

Les zombies sont des égocentriques qui refusent de le reconnaître, je vous assure. Ils pensent qu'ils sont des victimes alors que je considère qu'ils aiment s'effacer pour mieux savourer leurs diverses afflictions jusqu'à l'écœurement. Égocentriques et nombrilistes, donc.

Vous allez croire que je n'aime pas Simone. Vous auriez bien tort de tirer cette conclusion hâtive.

En réalité, je me sens singulièrement attiré par elle, comme un papillon insensé découvrant pour la première fois la lumière. C'est une inclinaison étrange, presque mystique. Je ne parle pas d'attraction sexuelle, loin s'en faut.

Lorsque nos regards se croisent, même si cela dure quelques secondes, il y a une sensation bizarre. C'est comme si, malgré le vide dans ses yeux, elle me renvoyait ma propre image, comme un boomerang. J'ai la certitude que son univers m'analyse, me digère, et recrache un portrait qui me ressemble, bien que fort dérangent. J'ai alors la conviction - sans doute erronée - que si je venais lui parler de ma colère, elle serait en mesure de la comprendre.

Attendez une minute. Je vous vois venir.

Il n'est pas question de supposer que je suis aussi un zombie. Si vous pensez cela, c'est que vous ne comprenez rien. Je suis souriant et content de vivre. Je ne pense pas être un fantôme qui n'a pas de matérialité et qui fuit le monde. Si j'étais comme cela, Julie si lumineuse, si gaie, ne serait pas ma petite amie.

Au contraire, je passe pour être un bon vivant, et même que je n'ai pas mon pareil pour raconter des blagues à table devant ses amis. J'apprécie le bon vin et la bonne chair. J'aime ma Julie et sa peau. Ses mains. Son sourire désarmant.

Mon intérêt pour Simone est un mystère.

Il est bon parfois de ne pas tenter de chercher à comprendre. Ce n'est pas que j'ai une inquiétude quant par rapport à ce que je pourrais découvrir. Toutes les eaux claires ont un fond vaseux qu'il vaut mieux ne pas remuer, si vous voyez ce que je veux dire. Bien sûr qu'en grattant je pourrais trouver des choses dérangeantes. Est-ce que pour autant cela m'aiderait ? Est-ce que cela n'aurait pas l'effet pervers de me plonger dans de plus grandes angoisses ? Je préfère ne pas prendre de risque. En vérité, je sais bien que je me cache derrière tout ça pour justifier mon refus d'agir. J'aimerais que ça me tombe tout cuit, n'avoir aucun effort à fournir pour me déchiffrer. Ce serait bien que quelqu'un le fasse pour moi, et surtout pas un psychologue inquisiteur m'allongeant sur un divan.

Les personnes malades dans leur tête sont dotées d'une hypersensibilité leur donnant la capacité de lire leurs autres dans ce qu'ils ont de pire. Simone serait éventuellement capable de trouver l'origine de mon courroux. Je n'aurais peut-être même pas besoin de lui parler vraiment. Elle *saurait*.

Ce serait une délivrance pour moi. Je n'ai aucune appréhension, s'agissant de faire face à un ennemi, du moment que je l'ai identifié. Je crois que Simone pourrait le traquer, le surprendre, et le forcer à avouer son nom, comme un prêtre pratiquant un exorciste. Tout ça, sans faire le moindre effort. C'est naturel chez les individus perturbés que de parvenir à se connecter au petit monstre qui dort en nous.

Comment je sais qu'elle est malade dans sa tête ?

Cela se voit dans ses pas, dans sa posture, dans la lenteur de son phrasé, et cette indifférence têtue qu'elle affiche, car elle ne concède pas un centimètre carré de son espace à l'autre. Son chagrin emplit tout son système, lequel se résume à un microcosme accablant et froid. Dedans comme dehors. Vous voyez, j'ai froid dehors, mais je vous ai expliqué que c'était bien différent en dedans, puisque la colère me consume. Simone n'a pas cette colère, je le sens. Il y a une dramatique cohérence entre l'extérieur et l'intérieur de son être. Normal, me direz-vous. L'air froid passe au travers des corps dénués de masse.

Pourtant, je pense qu'elle saurait m'écouter comme personne, si elle le voulait. Il faudrait qu'elle prenne le temps de respirer l'odeur de son thé, qu'elle ferme les yeux pour s'imaginer dans des champs verts et fertiles. Il faudrait qu'elle accepte de sortir de son univers pitoyablement figé pour entrer en profondeur dans le mien. Me renvoyer une image de ma personne n'est qu'un travail en surface. Je crois qu'elle serait compétente pour aller bien plus loin. Enfin, je ne suis pas certain qu'elle serait d'accord.

C'est que rien ne semble la faire véritablement réagir. Est-elle sous médication ?

Quand Sierra lui parle, avec son sourire dans la voix et ses gestes trahissant une personnalité solaire et optimiste, rien ne se passe. Les personnes heureuses ont ceci de grand qu'elles partagent inconsciemment ce bonheur avec les autres, et même que cela peut déranger. Il y en a qui s'en nourrissent, comme Réjean, qui s'anime à chaque fois que la serveuse prend la parole. Il y en a qui en ont peur, comme Simone qui garde ses distances. Cela ne l'empêche pas d'échanger des banalités avec elle, comme parler du grand froid qui s'en vient la semaine prochaine. Elle se montre aimable avec elle. Je suis persuadé qu'elle l'aime bien, comme on peut aimer regarder un joli paysage sur un tableau sans jamais pouvoir s'y projeter.

Il se peut que Sierra soit la lumière qui attire Simone tout en la terrifiant. Le bonheur peut heurter, telle une déferlante, les esprits malingres. Ça les hypnotise tout en les terrorisant. Trop de vitalité devient insupportable à ceux qui en manquent.

Sierra, c'est un soleil brûlant les peaux blanches des zombies.

Lorsque Simone arrive, je me demande toujours si ce serait une bonne idée de me présenter et de l'inviter à rejoindre la table où je joue avec Réjean. Pour une fois, elle pourrait choisir de ne pas partir après avoir récupéré son thé. Elle viendrait s'asseoir avec nous et nous parlerions des échecs, de la tarte à la rhubarbe que Clara va préparer au printemps, des trottoirs glissants, des jours d'été.

Réjean ne tarderait pas à nous quitter pour faire sa petite ballade quotidienne. Nous continuerions de parler, et j'oserais enfin lui confesser cette violence qui bouillonne au plus profond de moi. Il se pourrait bien d'ailleurs qu'elle la flaire sans que je l'exprime.

Elle resterait silencieuse quelques secondes avant de plonger son regard dans le mien. Au lieu de mon portrait grimaçant d'incertitude, je verrais le visage ce qui me rend fou. Simone n'aurait pas besoin de parler. Je saurais, au travers de sa tranquille présence dénuée de jugement. Je la remercierais. Elle secouerait la tête par humilité, son humilité, avant de se lever et de franchir la porte d'entrée du salon de thé, retournant à ses fantasmes mélancoliques.

Au lieu de cela, je la laisse quitter la boutique de son pas douloureux et je concentre mon attention sur le jeu d'échecs afin de trouver la meilleure stratégie pour perdre avec panache. Ensuite, après le départ d'un Réjean tout auréolé de sa victoire, je quitte à mon tour pour retourner travailler.

J'ouvre la porte de la maison silencieuse, j'allume les lumières, me dirige vers mon bureau.

Je prends place en face de mon ordinateur.

Je respire à fond.

Des fois, il m'arrive de fermer les yeux et de m'évader.

Je repense alors à mon appartement de Québec et à la beauté énigmatique de l'île d'Orléans alanguie sur son lit de vagues mugissantes, avec le soleil jouant sur ses rives dorées, ciselées par le vent féroce de nos hivers.

Je me force à ouvrir les yeux et clique sur le premier courriel dans ma boîte de réception.

L'itinérant

Il y a plusieurs façons d'être prisonnier.

Vous pouvez avoir commis un crime et vous retrouver derrière les barreaux. Le vol des outardes s'élançant vers le sud à l'arrivée de l'hiver devient la seule expression tangible de la liberté que vous pouvez encore percevoir, là, dans le carré bleu réduisant votre visibilité du monde.

Malgré cet enfermement physique, il y a toujours l'évasion de l'esprit, lequel peut rester grand. C'est ainsi que Dostoïevski a bâti son œuvre à partir des observations qu'il a faites en purgeant sa peine au bagne. Le génie se nourrit des épreuves. Il brûle son essence vitale, comme un somptueux phénix se consume, avant de renaître encore plus puissant, plus clairvoyant.

On ressort de l'enfermement différent, toujours.

Meilleur, rarement.

Quel est le pire, au fond, quand on est en prison ? La contention physique ou la souffrance morale ? Selon moi, il n'y a rien de pire que la douleur psychique. C'est l'ultime prison, la dernière poupée russe étroite et écrasante dont il est très difficile de s'échapper parce qu'en entrant dedans on atteint les tréfonds de l'âme déchirée.

Il y a beaucoup de frères de rue qui souffrent de maladie mentale. Rejetés par leur famille, leur travail, leurs amis, parce que leurs souffrances restent intérieures, comprimées dans un cerveau exsangue, une conscience fléchissant sous le poids des batailles perdues. Leurs plaies ne sont pas apparentes; ils n'ont pas de béquilles pour aider leur marche. On en voit moins les ravages, comparés à ceux d'une blessure de guerre. Cela engendre moins d'empathie, pour ne pas dire, de sympathie. On ne comprend pas la maladie mentale : on la tolère de loin. On la diabolise, comme on peut

aussi refuser d'en accepter les ravages. Les gens souffrant de troubles mentaux ne sont pas des condamnés, pour autant qu'ils reçoivent du soutien, de l'amour, et de la compassion. Ils finissent dans la rue lorsqu'ils refusent de se soigner et que la maladie phagocyte leurs neurones tout entiers, lorsqu'ils s'adonnent à la consommation de substances euphorisantes pour tromper une insupportable réalité, ou quand ils ne sont plus en mesure de répondre à toute application concrète de la normalité sociale, comme le fait de travailler.

J'ai de la chance de ne pas souffrir de maladie mentale, car j'en ai peur. Je sais que j'ai perdu le contrôle à un moment de mon existence. Ai-je fait une dépression, ou ai-je réveillé mon monstre intérieur ?

Peut-être que désormais, je suis plus authentique je ne l'ai jamais été.

J'étais pourtant convaincu de tout maîtriser.

Grisé, faussement heureux, aveuglé par la conviction que j'étais le meilleur, et bien sûr, plus fort que ma consommation. J'avais divorcé à force de ne plus voir ma conjointe qu'au travers de mon immense égoïsme destructeur enivré par les vapeurs d'alcool. Je me croyais invincible, tellement bon.

J'ai fait une grave erreur professionnelle, impardonnable. Après la femme de ma vie, j'ai perdu mon emploi. Je ne comprenais pas ce qui m'arrivait. Heureusement, tous les douloureux questionnements s'éteignaient au rythme des verres que je buvais. Un jour, je me suis retrouvé perclus de dettes de toutes sortes, physiquement et moralement broyé. Un lendemain d'ivresse, je me suis réveillé nu sur la moquette de mon superbe walk-in, avec la lettre de saisie encore toute chiffonnée dans ma main. Mon compte en banque était aussi vide que le répertoire de mon cellulaire qui ne sonnait plus depuis longtemps.

C'est là que j'ai compris que c'était fini.

Je n'avais plus de but, plus de liberté. J'étais enfermé dans ma prison.

Contre toute attente, je la trouvais belle. Les bouteilles sont plus fidèles que les femmes – en tout cas, la mienne. J'ai dû quitter mon ancienne vie pour me fondre dans la peau d'un autre, plus humble, bien qu'usé jusqu'à la lime. Ne me parlez pas de rédemption, je n'y crois pas. Les cures de désintoxication, pas pour moi. J'ai choisi mon enfermement (ou bien est-ce lui qui m'a choisi ?), et je m'en accommode tant que je peux continuer de payer mon doux poison.

C'est ça, ma définition de la liberté : l'ultime pouvoir de ruiner sa vie.

Simone

Je tourne la tête vers ma voisine, un autre oiseau accroché à son fil dans le bus quatre-vingt-dix-sept se dirigeant vers la Montagne.

Elle semble captivée par la lecture de son livre dont le brillant et l'absence de cicatrices laisse supposer qu'il est probablement neuf.

Je fais comme si je regardais par la fenêtre pour mieux plonger mon regard dans ses pages. Je lis la phrase suivante : « Il serait désormais inconcevable de considérer que la pratique de la méditation et du yoga ne contribue pas à un meilleur équilibre ». Mon œil glisse vers la page de couverture, avec écrit dessus « Prendre sa vie en main ». Une femme d'une trentaine d'années en posture de Bouddha, souriant de toutes ses dents blanches et bien alignées, m'apparaît comme l'incarnation absolue de ce que veut dire le mot « équilibre ». Du moins, c'est ce que l'équipe marketing cachée derrière le liseré du bouquin veut faire croire.

Je pourrais essayer la méditation. Je n'ai rien à perdre. Je ferme les yeux un instant, respire profondément. C'est comme si je manquais de souffle. Non, ce n'est peut-être pas une bonne idée. Mon ventre se fige dans une crampe impeccable qui vaudrait un dix sur dix au championnat des colons irritables. Mes yeux s'ouvrent de nouveau pour retrouver le défilement de l'avenue Mont-Royal, dans la grisaille de ce matin d'hiver. Les soubresauts de l'autobus passant sur les nids de poule, l'odeur fétide de mon voisin de gauche qui a probablement renoncé à la douche matinale depuis des lustres. Je reste pendue à la barre du bus, la main crispée dessus. Je serre mon sac à main, me retenant de pousser un soupir pour ne pas faire de bruit. J'ai envie de penser que je suis une femme invisible plongée dans la torpeur chaotique du le bus et de ses occupants.

Arrivée au métro Mont-Royal, je ne descends pas, préférant allonger le temps de transport pour éviter la pâleur cadavérique des néons des rames du métro surchauffé et l'étourdissante odeur dégagée par les gens agglutinés comme des mouches sur un morceau de banane. Un peu plus loin, je descendrai à l'angle Mont-Royal et Parc afin d'attraper la quatre-vingt qui descendra Parc jusqu'au centre-ville. Là, je me dirigerai vers la clinique Santé Plus dans laquelle travaille mon psy.

Le bus quatre-vingt-dix-sept vomit son repas matinal de travailleurs et étudiants pressés, et je remercie Dieu de me permettre de m'asseoir, enfin.

Sur ma gauche, le poème de Gérald Godin sur les immigrants, « Tango de Montréal », lacérant le mur de briques d'un immeuble. Au-dessus, une rangée de pigeons sur le qui-vive, prêts à fondre sur la moindre croûte de pain ou de beigne. L'hiver amène la disette pour eux. Ils font penser au film d'Hitchcock, avec leur sale gueule de vautours des villes.

Le bus redémarre avec de nouveaux inconnus, de nouveaux cafés chauds tenus entre des mains frileuses, et moi, croyant toujours en ma possible invisibilité.

Un gamin d'une douzaine d'années assis devant moi serre son téléphone intelligent affichant un jeu vidéo à la mode. Le chauffeur maussade continue sur sa lancée de *foutez-moi-la-paix-m'en-fiche-de-vos-vies*. Mes mains tremblaient, mon menton aussi.

J'ai une bouffée de chaleur me rappelant qu'aux moins mes hormones s'éclatent, *elles*.

C'est le noir, toujours.

Dehors, dans ma tête, dans mes draps, dans ma douche.

Je ne parviens pas à voir le soleil. Il a honte de moi.

C'est comme si je vivais dans un hiver permanent, qui mord, blesse et éteint ma couleur.

Le matin, je m'arrache du lit. C'est une souffrance extrême, non pas parce que j'aime dormir ou traîner dans les draps avant d'entamer ma journée. La vérité est que cela me

fait mal, physiquement. Mes os pèsent des kilos, ma tête tourne, un boule affreuse écrase mon plexus et me laisse souvent sans le souffle. Lorsque je dors, j'oublie que je vis, donc que j'ai mal. Dès que le réveil s'anime comme une hideuse bête vociférant ses sons stridents, je sors de mes pointillés d'existence pour retrouver la ligne continue, sinieuse et nauséuse.

Mon cœur s'accélère : j'ai peur de cette nouvelle journée.

Comment vais-je faire pour sortir du lit?

Je me sens épuisée, comme si j'avais passé mon temps à courir sur place, ce qui est ridicule puisque je dors plutôt bien. Il paraît que mon sommeil n'est pas vraiment de bonne qualité à cause des pilules que j'avale pour ma dépression. Je suis une petite fille disciplinée qui prend sa médication sans poser de question, puisqu'il semblerait qu'elle me sauve de moi-même. Le sommeil artificiel provoqué par les comprimés du bonheur n'est pas exactement le plus réparateur. Enfin, c'est le docteur qui le dit. C'est sûr que je ne peux plus supporter l'insomnie, dans l'agonie hurlante de mon esprit malade. La nuit, au moins, je fais un pied de nez à ma dépression et m'offre une pause. Plus de rêves, ni de cauchemars.

Le matin revient toujours, comme une mauvaise toux dont on voudrait bien se débarrasser. Je me dis quelquefois que je pourrais tuer le matin en ne me réveillant plus. Ce serait bien fait pour lui. Puis l'idée à peine effleurée s'estompe, parce que malgré ce trou noir qui m'a aspirée depuis six mois, je ne veux pas mourir. J'en cherche la sortie, comme dans un labyrinthe.

J'ai un mari, gentil et attentionné.

Démuni.

Je l'aime, bien qu'il ne puisse pas comprendre ce que je vis. Il ne sait pas ce que c'est que de vivre avec la dépression. Enfin, il connaît quand même le calvaire que constitue le fait de partager l'existence d'une personne atteinte. Chaque jour, je lui dis que je me

sens mieux. Il voit bien que mon état me tient toujours prisonnière et m'éloigne de lui. On dit souvent que l'amour sauve de tout, qu'il guérit tout. Pour être capable d'aimer, il faut commencer par soi. Lorsque je me vois dans la glace, une ombre qui se fond dans le décor, un spectre de l'être lumineux que j'ai pu être avant, je ne suis pas capable d'amour envers cet affreux reflet du miroir, fatigué, noirci par les cernes sous les yeux, silhouette que le vent pourrait balayer.

Il faut bien que la vie continue, du moins, ce qu'il en reste.

Alors je résiste de toutes les forces qui me restent pour ne pas tomber.

Ici, dans le bus.

Là, dans la rue.

Demain, dans ma tête.

Il m'arrive d'observer les gens autour de moi, avec cette impression d'être meurtrie par leur énergie vitale et presque fâchée de les penser si heureux. On dirait qu'ils n'ont pas d'autres préoccupations que lire leurs courriels sur leur cellulaire ou parcourir un livre. Je voudrais être cette femme dormant, la tête appuyée contre la vitre; cet homme remettant une mèche rebelle en place; cet enfant grignotant dans sa poussette quelque gâteau offert par sa mère. Comment font-ils pour paraître *normaux* ?

Si je leur demandais ça, ils me jureraient que j'ai tort de les croire si parfaitement bien.

Ce serait probablement vrai, car je ne suis pas si naïve. C'est simplement qu'ils dégagent une insupportable aura de quiétude alors que je vis camouflée derrière d'illusoires pansements couvrant mes plaies mentales. Si eux aussi sont dissimulés derrière leurs souffrances, alors c'est qu'ils sont bien meilleurs que moi pour les travestir. J'ai la sensation d'exhaler cette douleur qui me bouffe en dedans.

Malgré cela, je fais bien attention. Je ne pleure pas en public – ou si peu. Les larmes montent parfois; je les refoule. Il ne manquerait plus que je me donne en spectacle.

C'est comme si ma dépression avait marqué ma peau de son odeur écœurante, enlaidi mes traits, et courbé mon dos.

J'aimerais tellement savoir comment ils s'y prennent, eux, pour vivre.

Il faudrait que je me *ressaisisse*, comme certains disent, ce qui est d'ailleurs une erreur de terminologie à mon sens. Parce que pour se « ressaisir », encore faudrait-il s'être déjà « saisi ». C'est bien ça, justement, mon problème. Je n'arrive pas à saisir ce qui m'arrive, et encore moins à *me* saisir, en tant que personne qui se comprendrait à défaut de s'aimer tout court.

Le monde ne se rend pas compte à quel point ça fait mal, ce genre de propos. Comme dire à un obèse qu'il devrait manger moins alors qu'on ne sait pas pourquoi il est en surpoids. Comme demander à un hypertendu de déstresser alors qu'il ne comprend pas comment faire. Si seulement je pouvais sortir de cette glue qui m'étouffe, ôte mes forces, et paralyse mes gestes.

Il paraît qu'il vaut mieux ne pas trop bouger dans les sables mouvants. Pitié, qu'on imagine que je suis prise dedans, et qu'on me fiche la paix. Personne ne veut crever dans les sables mouvants, alors qu'on ne me sermonne pas pour m'obliger de gesticuler. Ça accélère le processus, surtout quand nul ne tend un bout de bois pour m'y agripper. C'est que la maladie mentale, ça irrite, ça angoisse, comme les fantômes dont on ne croit pas l'existence jusqu'à être confronté à un esprit frappeur. Peut-être que c'est comme ça qu'on nous perçoit, nous, les dépressifs : des entités hantant la terre des humains dits « normaux », à peine visibles, froides et effrayantes.

Ils ont peur de nos neurones malades.

Lui, le conducteur de bus de mauvaise humeur.

Elle, la lectrice de la pleine conscience.

Ils croient peut-être que je vais les posséder ou que la vibration de mon anxiété va les contaminer. C'est pour ça que j'évite de les fréquenter et que généralement, je ne sors pas de chez moi, sauf pour aller chercher un thé ou voir le psy, comme aujourd'hui.

Je vais être honnête avec vous : ça fait trois fois que je reporte mon rendez-vous. La psychanalyse me fatigue autant que mes idées noires. Je me suis forcée à y aller ce matin, sans doute parce que Clément, mon mari, a insisté. Il veut toujours mon bien. Il attend le sursaut qui va faire de moi une rescapée du naufrage mental. Comment lui avouer que je n'ai pas la force de la saisir ?

On vient à peine de tourner à gauche de la rue Rivard pour revenir vers l'avenue principale. Tout ce trafic du matin congestionne la circulation. Tellement une bonne idée de prendre rendez-vous chez le psy à neuf heures ! D'habitude, je me force à remonter l'avenue à pieds. J'en profite pour faire un détour par la pâtisserie de Clara, car elle a mon thé préféré : le Chaï de la maison *Camellia Sinensis* sentant le gingembre et la cannelle. C'est mon petit plaisir du jour. Le psy trouve que c'est une bonne idée de se donner un but pour sortir. Alors, même si je n'ai pas rendez-vous avec lui, je fais l'effort de quitter la maison pour me rendre à la boutique sentant le café et les croissants chauds. Ça devrait me faire du bien, sauf que dans mon monde, les sensations et les perceptions ne sont pas identiques aux vôtres. Une bonne odeur peut m'effleurer sans que je puisse vraiment l'apprécier. Un gâteau sublime peut avoir un goût de terre. Mes sens sont en veille.

J'aperçois un itinérant, niché dans son alcôve, non loin de la station de métro. Le bus stoppe à sa hauteur. J'ai le temps de l'observer. Il n'a pas l'air si vieux. C'est dur de deviner son âge. Il parle tout seul, le pauvre. Il fait si froid dehors. Il se blottit dans plusieurs couvertures ayant connu de meilleurs jours, tout comme lui.

C'est vrai qu'il y a pire que moi. J'ai la chance d'avoir un congé maladie payé, une maison chauffée, et un mari avec lequel je pourrais partager des choses – si seulement

je le pouvais. Je me tais pour le préserver, pour ne pas qu'il me prenne pour une folle à lier, car mes pensées peuvent être effrayantes. En un sens, je crois que je vis à côté de lui sans vivre avec lui. C'est comme la société. Je me sens étrangère, en dehors des normes acceptables.

J'ai envie de descendre du bus et m'asseoir à côté de ce clochard.

Une pause avec lui.

Il me semble qu'on pourrait se comprendre. Notre existence dérange. Il est fort probable que nous ressentions la même honte par rapport à notre état. Il doit probablement noyer sa disgrâce dans l'alcool, alors que je vais chercher ma médication chez le pharmacien. Finalement, nous sommes des choses inadaptées et dépendantes. Même notre humanité nous a quittés, peu important les raisons nous ayant conduits là, d'ailleurs.

C'est ce que je me tue à dire au psy : qu'est-ce qu'on s'en fout de savoir si j'ai eu une enfance heureuse ou dégueulasse, si ma première expérience sexuelle a été lamentable ou correcte, si je préfère le bleu ou le mauve ? Je ne suis pas d'accord avec ses théories assurant qu'en comprenant mieux le passé, on se prépare un avenir. Ce mot n'a plus de sens pour moi. Quant au passé, il ne fait que me rappeler mes heures de bonheur, sans sables mouvants, sans fatigue, ni tristesse.

Au fond, je n'ai plus envie de parler, et franchement, je ne suis pas certaine d'aller chez le psy. Je vais sortir de là au prochain arrêt. Je ne peux plus supporter la proximité de ces corps trop actifs, de ces voix trop fortes, et cet insolent bonheur que je vois partout sauf dans mon âme.

Même cet itinérant m'agresse : il dégage une espèce d'odieuse quiétude malgré l'enfer de son existence.

Le bus redémarre, le paysage défile.

J'appuie sur le bouton pour demander l'arrêt, ferme les yeux, compte mentalement les secondes avant d'entendre le bruit des freins crisser sur la neige.

Je me précipite dehors.

J'émetts un gros soupir, reprends mon souffle.

Les flocons me fouettent les yeux. Je tourne à gauche sur le boulevard Saint-Laurent. Je descends l'avenue sans me presser : depuis que je suis en congé maladie, je n'ai plus l'énergie ni la volonté de faire comme tous ces gens qui courent dans tous les sens après quoi ? L'argent ? L'amour ? Leur vie ?

Je les envie, bien que souvent je me dise qu'ils devraient cesser de courir, parce que mine de rien, ça les épuise.

C'est fou comme la maladie mentale peut consommer mes ressources intérieures. Je suis comme un compteur de voiture qui vit sur ses maigres réserves. Je n'arrive plus à remplir totalement mon réservoir d'essence. Il se peut qu'il soit percé. Tout ce que je pourrais faire pour le reconstituer finirait par s'échapper par un trou ou un autre, et tout le monde pourrait ricaner de mes vains efforts.

Je ne suis pas bonne en réparation.

Je ne suis plus bonne à rien.

Je m'économise pour ne pas me laisser tomber sur le sol, totalement épuisée. Ultimement, je me fais penser à un escargot dépourvu de sa coquille, tout mou et tout vulnérable. C'est pour cela que j'évite de parler aux gens. Ils m'angoissent. Ils pourraient profiter de ma faiblesse pour me blesser, ou pire encore. Je n'ai plus confiance en personne, et surtout pas en moi.

L'hiver ne me ressemble pas. Il est dur et fier. Il n'hésite pas à défendre âprement son territoire. Alors que nous venons tout juste de déneiger les rues après la dernière tempête, voilà qu'une autre se prépare. Il se joue de nous. Rien de ce que nous pourrions entreprendre ne saurait le faire fléchir. C'est une saison pleine de vigueur, sans pitié, peut-être à force d'être mal aimée. L'hiver n'est pas un ami : il prend ses

petites revanches en s'adoucissant pour mieux nous surprendre avec des vagues de froid, comme celle qui s'en vient demain.

Voilà le seul point commun que je me trouve avec lui : je n'ai pas, tout comme lui, besoin d'amis. Je me suffis à moi-même, dans le vacarme hurlant dans ma tête ressemblant à la bise soufflant sur les arbres et mugissant dans les conduits de cheminée. Elle emplit tout. Rien ne parvient à la faire taire tant qu'il lui est permis de nous tourmenter.

Je n'ai pas de haine pour l'hiver. Pas d'amour non plus. Je suis au milieu de nulle part, avec une anesthésie des sentiments qui me fait paraître indifférente, ce qui est faux. Les médicaments calment mon anxiété, musèlent mes velléités de rapprochement des autres. J'ai la sensation de vivre dans un décalage constant : ma survie occupe tout mon temps.

Lorsque j'arrive chez Clara, dans sa jolie boutique en bois, je fais ma petite pause. Je commande mon thé et discute un peu avec la petite serveuse bien mignonne. Je la laisse parler sans vraiment écouter son ronronnement de jeune fille. Je n'ai que très peu d'intérêt à entendre les autres raconter leur vie. Attention, je vous ai dit que je ne suis pas indifférente. Ce n'est pas que je m'en fiche, c'est juste que je mobilise en permanence mon attention sur mes propres blessures. On ne sait pas écouter correctement quand on a mal. La douleur éclipse tout pour résonner dans la tête comme une sinistre alarme que l'on ne parvient pas à stopper.

Je n'ai pas toujours été comme cela, vous savez.

Quand je repense à celle que j'étais il y a encore un an, les larmes me montent aux yeux. Une belle et fière directrice des ressources humaines dans une grande entreprise de transport, et quinze personnes dépendant de moi. Je travaillais dix heures par jour, et même les fins de semaine. Je voyageais, je me rendais dans des colloques.

Je brillais en tenant des conférences pertinentes sur les diverses stratégies de rétention du personnel.

Clément me disait que je devais prendre soin de moi. Cela me faisait rire. Je me sentais fatiguée, certes, et reconnaissais avoir besoin de vacances. Je les reportais toujours, trouvant évidemment une bonne raison de le faire.

Je me croyais invincible. Je sais, c'est parfaitement idiot et présomptueux de se croire invincible, sauf quand on a quatre ans et que l'on s'imagine être un super héros grâce à la pensée magique. Je vivais dans la pensée magique sans le savoir, ce qui était franchement ridicule à mon âge, vous en conviendrez.

Une de collègues est partie en maternité. J'ai décidé de prendre sur moi sa charge de travail. Notre directeur général parlait de difficultés budgétaires, de l'impossibilité de recruter une aide *pour l'instant*. Je savais pourtant notre entreprise en bonne santé financière. Embaucher quelqu'un temporairement durant la maternité d'Édith n'aurait pas pesé trop lourd en termes de charges salariales. J'ai cru ce type quand il a posé une main sur mon épaule et m'a assurée que si je n'y arrivais pas, il n'hésiterait pas à passer à l'action pour trouver rapidement de l'aide. Il vantait mes capacités d'organisation, ma ténacité, mon sens de la priorisation. J'étais flattée, indispensable.

Cela a commencé par des insomnies : je me réveillais à trois heures du matin en passant en revue les choses que je ne devais surtout pas oublier de faire en arrivant au bureau. Je me rendormais vers cinq heures, puis le réveil sonnait à six. Aussi, je n'en revenais pas de me sentir aussi crevée à l'arrivée des fins de semaine. Je n'avais plus le goût de faire du sport, et encore moins l'amour.

Je n'étais jamais contente de moi, je me trouvais incompétente. Au travail, dans la vie. Je n'arrivais pas à exécuter correctement mes tâches, sans parler de celles d'Édith. Je faisais des petites erreurs en vivant dans la crainte des grandes. Dans un réflexe de survie, j'ai parlé au directeur général, lequel m'a promis un renfort sans toutefois proposer un plan d'action immédiat. La cavalerie ne s'est jamais pointée.

J'ai rongé mon frein, avec la culpabilité de le décevoir : je n'étais plus le bon petit soldat qu'il pensait. Il me fallait travailler encore plus fort pour rattraper mon retard et regagner sa confiance. Je n'osais pas avouer à mes subordonnés que je me noyais. Je ne sais pas si cela se voyait. Il faut reconnaître que je suis assez habile dans l'art de présenter une apparence sereine.

Tout m'énervait. Je sentais bien que je perdais pied. Il arrive qu'on voie le mur se dessiner au bout de la route sans avoir la présence d'esprit de se garer sur le bas-côté pour l'éviter – ou changer de trajectoire. On continue de rouler, fascinés, les yeux rivés sur lui, oubliant tout le reste, dépourvus de notre instinct de préservation.

Je me trouvais changée et vieillie. Le manque de sommeil creusait mes yeux. Il me fallait ajouter plus de cache-cernes pour me donner une apparence de femme en pleine santé et heureuse. L'habituelle *poker face* du boulot, quand tout le monde affirme que ça va bien, même si ce n'est pas vrai. Je n'écoutais pas mon conjoint, lequel m'agaçait avec ses mises en garde : selon lui, je courais au désastre. Je le trouvais risible, avec sa psychologie à deux sous, puisque tout était évidemment sous contrôle.

Enfin, presque tout.

J'avais l'impression que ma sensibilité au bruit avait augmenté, si bien qu'un jour, j'ai débarqué dans la chambre de mon fils en arrachant littéralement le fil de sa guitare électrique. Pourtant j'aimais bien l'entendre jouer. Pas cette fois. Il a été fâché, ce qui m'a enragée. J'ai pris l'instrument dans mes mains avant de le fracasser contre le mur. Comme ça, tout d'un coup. Il y a eu un grand bruit, suivi d'un silence terrible empli de consternation. Mon mari s'est précipité dans la pièce; mon fils m'a regardée comme si j'étais devenue une horrible sorcière.

Soudain, les murs se sont mis à tourner. Je me suis assise sur le sol. Je ne pouvais plus parler. Ils se sont précipités vers moi. Je crois que je leur ai fait peur. Ils m'ont aidée à

me relever, m'ont conduite vers mon lit. Je me suis allongée, sans savoir à cet instant précis que je ne serais pas capable d'en sortir avant plusieurs jours.

C'était le début de mon cauchemar. L'éclosion de mon *burnout*.

Aujourd'hui encore, je revis ce moment où tout a basculé.

Par la suite, j'ai multiplié mes visites chez mon médecin de famille et les arrêts de travail.

Édith est revenue de sa maternité et m'a remplacée comme directrice, vu que j'étais tombée en arrêt de travail à durée prolongée. Ils ont embauché une fille pour faire le travail de ma collègue. Quelque part, j'ai trouvé ça drôle.

Depuis, je continue d'errer dans le *no man's land* de mon cerveau, un territoire hostile que je découvre chaque jour un peu plus et qui ne cesse de m'effrayer. Il m'arrive de penser que je ne parviendrai jamais à m'extirper de cette jungle dont les lianes s'enroulent autour de mes pensées comme des serpents diaboliques. Je ne pourrai pas vous décrire exactement les ravages de la maladie mentale sur l'esprit. Pour le comprendre, il faut le vivre de l'intérieur. Le bruit dans ma tête, le tournoiement de mes frayeurs dans le crâne, les vils atermolements. Cela fait mal; cela arrache le cœur.

Je n'invite personne dans ce monde malveillant, car je ne voudrais pas gâcher ceux qui n'ont aucune idée de son existence. Je ne peux pas prétendre qu'ils sont véritablement chanceux, puisqu'ils fonctionnent dans l'ignorance. Une ignorance pouvant devenir une cruelle réalité. Les troubles mentaux sont des charognes lorgnant leurs futures victimes, attendant leur heure pour se repaître de leur sang. Chacun de nous est surveillé, je vous l'affirme. Moi, je l'étais sans même m'en rendre compte. Elles sont discrètes, ces mauvaises bêtes.

Avons-nous tous notre propre charogne personnelle qui nous accompagne dans l'ombre de nos chagrins et de nos désillusions ? Sont-elles toutes mandatées par Dieu pour nous faire comprendre notre faiblesse humaine et éteindre nos prétentions ? J'ignore si

je suis croyante. Vous savez, Dieu est soi-disant grand et magnanime. Je ne suis pas convaincue qu'Il le soit avec moi, sinon Il ferait en sorte de stopper ma douleur.

Je pourrais parler à Sierra, la jolie barista blonde, et lui expliquer qu'elle aussi a sa charogne qui la guette. Que la vie ne doit pas être prise du tout au sérieux, car elle est ridicule. Chercher un sens à sa vie n'est qu'une quête imbécile visant à se donner une raison de mourir moins malheureux.

J'aimerais dire aux joueurs d'échecs, ces deux hommes au fond de la salle, de ne pas perdre leur temps à déplacer leurs pions alors qu'ils le sont eux-mêmes. Savent-ils se positionner adéquatement sur le grand jeu de l'existence ? Ont-ils des stratégies pour éviter les charognes ?

Je ne fais rien de tout cela, puisque j'ai appris qu'il est essentiel de laisser aux autres leurs illusions. Personne ne souhaite entendre la vérité : au fond, nous ne sommes que de misérables créatures avides de futilités et incapables de chasser les oiseaux maléfiques qui tournent au-dessus de nous. C'est ma vérité, ça. Elle vous dérange ? Vous trouvez cela négatif ? C'est votre droit.

Respectez ma peine et mes désordres d'esprit.

Respectez mon martyre et mon impuissance.

J'aimerais tellement pouvoir changer de peau. Devenir une autre personne, lavée de tout doute, de toute affliction. Un nouveau territoire à parcourir, riant et vert. Plus de jungle suffocante, plus de cobras serrant ma tête dans un étau. Juste de l'espace, des rires qui sautent d'un chemin à l'autre, du soleil, et des pièges anti-charognes.

Lorsque je rencontre des gens dans la rue, j' imagine que je pourrais faire « le grand échange d'esprit » et me réveiller le lendemain dans leur corps. J'aimerais être une belle femme élancée et fière, sûre d'elle. J'aimerais être en bonne santé et vigoureuse. Faire claquer mes talons sur les trottoirs et me moquer de tout, quitte à passer pour un être superficiel. Un peu de légèreté pourrait me faire du bien.

« Heureux les simples d'esprit, car le royaume des cieux est à eux », a professé l'apôtre Mathieu. Contrairement à ce qu'il croit, l'Homme n'est pas un vrai intellectuel. Il tord tout ce qu'il pense afin d'expliquer, de justifier, de contrôler. L'intellect n'est qu'une machine à pouvoir. Les innocents n'ont pas cette angoisse de la réflexion. Ils vivent dans le moment présent et dans leurs perceptions. Ils n'analysent pas, ne tentent pas de trouver le pourquoi. Ils traversent l'existence d'un pas libre et dénué de calcul. Ils ne se font pas des nœuds dans la tête ni ne chevauchent des chevaux fous galopant vers d'inutiles et meurtrières croisades. Ils sont instinctifs, comme les bêtes. Ils ont bien compris comment il fallait faire pour se préserver. En fait, l'animalité constitue la quintessence de la sagesse, puisqu'elle n'a pas besoin de donner un sens à la vie.

Enfin, vous m'excuserez pour cette philosophie à deux sous. Je sais bien que j'ai des idées bizarres. C'est sans doute parce que je réfléchis trop, n'est-ce pas ? Voilà que cette pensée me fait sourire. On ne peut pas dire que cela m'arrive si souvent. Si cela continue, je vais avoir des rides de malheur au lieu de pattes d'oie, comme cette femme qui marche en face de moi.

Elle a l'air vieille. Ses longs cheveux dépassent de son bonnet. Elle me semble un peu trop maquillée. Elle sourit. Elle a les rides du bonheur, *elle*. Il y a quelque chose d'allumé dans son regard, un pétilllement qui la fait paraître lumineuse. J'aimerais prendre sa peau, ses yeux, sa démarche et revêtir tout ce corps comme un habit de lumière.

Elle porte un bonnet avec des brillants cousus dessus. Madame *blingbling*. Elle tient dans sa main une boîte de gâteaux qui vient de chez Clara. Je le sais, je reconnais le logo sur le paquet.

Je la trouve belle. Elle ne me voit pas. Elle marche tranquillement, respire la paix. Je voudrais bien pouvoir m'approprier aussi son parfum et son manteau. Manger ses gâteaux. Je voudrais ne plus être moi et devenir elle pour rire et rêver.

Elle me dépasse. Je tourne la tête pour la regarder s'éloigner, comme un navire noble et majestueux, prêt à fendre de sa vaillante proue les eaux troubles de l'existence.

J'ai un vertige. Je m'appuie sur la vitrine d'un magasin pour reprendre mon souffle.

Je fixe l'enseigne du salon de thé de Clara.

Je vais y arriver, je le jure. Il le faut.

Comme dit mon psy : « À chaque jour suffit sa peine ».

L'itinérant

Voilà la coquette.

Jolie blonde avec un cul bien rond. Toujours perchée sur ses talons. En hiver, elle porte des bottes qui l'allongent de dix centimètres. Elle n'est plus toute jeune; elle croit probablement qu'elle a encore vingt ans, si j'en juge par sa façon de s'habiller.

Sûrement une qui n'a pas compris qu'elle va finir dans un sac plastique et que tout le monde se fichera alors de ses rides. Elle pense que porter des tenues de gamine va lui ôter du corps le poison de la vieillesse. C'est tellement mieux de mourir beau et en bonne santé. Tellement politiquement correct.

Je ne sais pas comment elle fait perchée sur ses échasses pour marcher sur nos trottoirs abimés par l'hiver. On a des trous et des bosses partout sur la chaussée. Elle a dû prendre des cours, c'est sûr. Ce n'est pas naturel de descendre l'avenue avec de tels souliers sans finir par se mettre par terre. Puis les grands froids n'aiment pas les coquettes. Il leur fait porter des grosses doudounes, des bonnets, des gants, des écharpes. Les moches comme les belles se ressemblent toutes, engoncées dans leur uniforme hivernal.

Elle a des ongles en plastique tout peints et des cils un peu trop longs pour être vrais. Elle se tient bien droite, ignore superbement les regards des hommes. Un léger sourire de contentement étire cependant ses lèvres quand elle se voit admirée, ce qui est probablement assez rare, compte-tenu de son âge. Pardon, je ne voulais pas me comporter en goujat. Avouez tout de même que les jeunes filles attirent plus l'œil que les mémés. C'est ainsi.

D'ailleurs, elle n'est pas laide du tout. J'ai séduit des femmes comme elle. Je les ai mises dans mon lit. Des jeunes, des moins jeunes. Certaines m'ont aimé – du moins, j'ai

la faiblesse de le croire. D'autres étaient attirées par l'aura dorée de mon compte en banque et mon pouvoir. Je ne leur en ai pas voulu et même, j'éprouvais une certaine fierté à parader avec ces poupounes bien roulées accrochées à mon bras d'homme d'influence. C'est ce que j'ai été, un jour. Croyez-le ou pas.

Aujourd'hui, je ne suis plus certain de savoir exactement ce qu'est le désir. Ça fait un moment que je ne caresse plus de corps. Mes instincts, j'ai appris à les dompter. Parce que quand on porte un costume de clochard, on n'est plus exactement un gars qui va donner envie de faire l'amour.

Tu pues et t'es sale.

Les dames se cristallisent, comme sur du papier photo. Tu peux contempler, surtout pas toucher. Si bien que quand je les vois passer, toute en jambes et en phéromones, j'ai encore l'œil qui brille un peu, mais pas tant que ça.

Je prends quand même plaisir à regarder passer cette madame, car il y a chez elle une sorte d'énergie du désespoir à tenter de retenir la jeunesse. C'est la même énergie qui me pousse à ne pas me laisser manger par la grande bouche. Je crois que tout comme moi, elle a cette douloureuse conscience de l'inexorable. Cette fuite en avant nous précipite tous les deux encore plus rapidement vers la brutalité de nos réalités respectives : nos corps nous lâchent peu à peu et nous ne pouvons rien y faire, à part nous débattre désespérément pour tenter de gagner du temps.

La Belle et la Bête, voilà ce que nous sommes.

La Belle passe devant la Bête, se dandine pour les autres, avant d'entrer dans la bibliothèque en face du métro. Elle se fait mignonne pour ceux qui portent l'odeur du savon et de belles affaires bien propres. Elle pourrait me piétiner avec ses talons, elle continuerait de ne pas me remarquer.

Elle ne me remarquera pas. J'ai pris les couleurs de la rue et mon visage s'est gommé.

Il faut quand même avouer qu'il m'arrive de me souvenir de ce qu'est un visage aimant, habité par le désir. Cela ne dure pas longtemps. Ce sont des images de kaléidoscope s'entrechoquant dans ma tête, des flashes du passé surgissant de façon impromptue, lorsque je me sens mal et que je voudrais que mon ange soit là.

Dans ces moments-là, je revois le visage de ma mère. Je voudrais rentrer dans la chaleur de son ventre et ne plus jamais en sortir. Elle doit être morte, maintenant. Elle n'a pas eu de chance de naître avec une santé fragile. Le médecin ne lui donnait pas six mois la dernière fois que je lui ai parlé. Elle pleurait, j'étais ivre. J'ai même fait une blague idiote sur Dieu et sur la mort. Ça ne l'a pas amusée, alors que je me trouvais désopilant. Je n'étais pas en mesure de comprendre la gravité de la situation. Mon père lui a arraché le téléphone des mains et m'a crié dessus. J'étais un mauvais fils en plus d'un poivrot, un raté qui leur pourrissait la vie, sans aucune empathie, totalement indécent. Je ne pouvais que lui donner raison. J'ai raccroché. J'avais tellement honte. Il me semblait inutile de tenter d'excuser l'inexcusable.

J'aurais aimé lui dire au revoir. Plusieurs fois, j'ai eu envie de composer son numéro de téléphone, avant de changer d'avis. Il valait mieux disparaître de ses derniers instants pour qu'elle parte en paix, sans entendre les éructations avinées de son fils, ignorant que je dormais dans la rue, totalement ruiné. Il est bon parfois que les familles vivent loin de nous : ainsi, il est aisé de leur cacher nos déconvenues.

C'est aussi pour cela que je suis devenu mutique : pour me racheter de mes mauvais mots. J'assume ainsi la perte de contrôle de mon addiction en taisant ses effets pour ne plus blesser.

C'est mon dernier cadeau au monde témoignant du fait que je ne lui en veux plus de m'avoir rejeté.

Jeanne

Mais qu'est-ce qu'elle a à me regarder, celle-là ?

Les gens ne cesseront jamais de m'étonner.

Pourquoi me dévisage-t-elle comme ça, alors que je remonte tranquillement vers l'avenue Mont-Royal et que je ne demande rien à personne ?

Vous voyez à quel point on peut se montrer bizarre.

Je viens de m'acheter deux pâtisseries chez Clara et je compte bien m'en régaler à l'heure du thé. C'est un petit plaisir bien innocent. Je fais attention à ma ligne, car il est essentiel d'avoir une belle apparence. J'adore cependant m'octroyer ces exquis moments durant lesquels je me concentre uniquement sur mes désirs.

Je savoure d'avance l'instant où je vais ouvrir la boîte en carton rose pour apercevoir l'éclair au café et le gâteau opéra, avec son chocolat velouté et ses couches garnies de crème au beurre. Je prends mon temps. Je les déguste d'abord avec mes yeux, rien qu'en les contemplant. Je gratte un petit bout de glaçage avec mon index avant de le porter à ma bouche. Ensuite, je sors ma jolie assiette en porcelaine anglaise et ma tasse à fleurs dans laquelle je verse un Darjeeling - sans sucre. Tout le monde sait que les vrais amateurs de thé n'ajoutent jamais de sucre dans leur boisson. Quelle hérésie !

Après, je sors une petite cuillère et je commence à manger. Je n'allume pas la télévision. Je n'écoute pas la radio. Je ferme les yeux de temps en temps, soupire d'aise. Les bouchées fondent dans ma bouche, font danser la gigue à mon palais toujours surpris par la finesse des saveurs qui se mélangent.

Je me sens heureuse, même si je sais que cela ne va pas durer. La dégustation d'un gâteau, c'est comme la phase de passion d'une relation amoureuse. Ça excite tous les

sens, ça fait rêver, ça fait battre le cœur, avant le retour au calme, une fois que les corps s'apaisent.

Lorsque je m'offre cette pause délectable, je m'oublie dans un émerveillement enfantin. Je ne pense pas que je pourrais grossir. Je n'ai jamais eu besoin de faire un régime : une question de métabolisme, sans doute. Je crois que les petits bonheurs font de nous des personnes bien meilleures. Ils rendent le monde plus beau – et nous avec.

La beauté, au sens général, est une chose extrêmement importante pour moi. Elle chasse l'amertume et la colère. Elle calme les peurs, donne de l'espoir. Elle se cache partout, pour un peu que l'on soit attentif. Parfois, elle se niche dans choses surprenantes, comme la branche tordue d'un arbre tentant de survivre à sa déformation, résistante et fière, ou la fleur jaune têtue poussant entre deux dalles de béton. J'aime bien répertorier les beautés étranges, discrètes et intimes. Elles n'éclatent pas aux yeux; il faut bien les regarder pour découvrir leur vibrante plénitude.

J'enfonce un peu plus mon bonnet sur mon front : un vent froid vient me rappeler que nous sommes encore bien loin du printemps.

Il faut que je vous avoue quelque chose : l'hiver n'est en rien pour moi un univers de beauté. Certains vous diront qu'ils sont éblouis par la poésie d'un flocon de neige perlant au bout de leur échappe. Ils chanteront les attraits d'un champ recouvert de blanc, souligneront la magnificence urbaine d'un réverbère constellé de stalactites glacées.

Je ne suis pas sensible à cette beauté.

Le froid ne me dérange pas, seulement cette saison retire aux gens tout attrait. Nous sommes engoncés dans nos manteaux, étouffés par nos écharpes. Le port de la tuque écrasant nos coiffures empêche la moindre velléité de styliser nos cheveux.

Comme des pingouins se dandinant sur des parterres de neige et de glace, nous marquons le sol de nos lourdes empreintes et le scarifions sous les blessures de nos crampons.

Nous vivons dans un univers gris et blanc, peuplé de gens pressés de s'engouffrer dans la chaleur du Métro Mont-Royal ou dans un magasin dont la lumière nous attire comme des papillons. C'est aussi pour cela que j'aime tellement me rendre au salon de thé de Clara. J'y fais une pause chaleur. Les lueurs de ses appliques murales repoussent dehors le terne, le morose. J'ai soif de couleurs pour apaiser mon angoisse du vide laissé par les arbres décharnés habillés de leur brun squelettique.

J'aime être coquette.

Dès que je peux retirer mes godillots d'hiver, je me rends dans mon walk in et j'inspecte mes jolies chaussures dont les talons vont bientôt claquer sur les trottoirs dépourvus de leur manteau glacé. Je les cire, je les classe, je compose des associations avec mes vêtements. Je fais la même chose avec mes tenues : j'évalue leur état et me demande si j'ai encore envie de les porter. J'en donne souvent à des associations, ce qui me permet de libérer de la place dans mes placards et trouver un magnifique prétexte pour aller magasiner.

J'adore me rendre au centre-ville pour découvrir les nouvelles tendances de la mode. Je peux passer des heures à me promener dans les allées de *Simons* ou *Zara* - et tant d'autres. Je caresse les tissus, saisis un cintre, dispose l'article devant moi face à un miroir. S'il me plaît, je vais le passer dans les cabines d'essayage. J'aime le bruissement d'un nouveau tissu sur ma peau, la délicatesse d'un pli sur une robe neuve. Je me regarde, tourne sur moi-même, consulte le prix sur l'étiquette. Je sais que je ne vais pas vraiment résister. Mon compte en banque n'apprécie pas mes fringales vestimentaires : je n'en ai cure.

Je prépare mes vêtements la veille.

J'essaie des mélanges de textures et de couleurs. Je prends mon temps. Tout un rituel, me direz-vous. Je me décide enfin et dispose les effets choisis sur un valet. Ils vont dormir non loin de mon lit, élus temporaires de ma quête permanente d'élégance.

Je porte souvent des tenues plutôt, disons... trop jeunes pour l'âge de mes artères.

C'est plus fort que moi.

Ma sœur trouve que je ne devrais plus me vêtir avec des jupes un peu trop courtes et chausser de hauts talons. Il faut comprendre qu'elle est une adepte des vêtements informes et des chaussures plates depuis que la ménopause a endormi son corps, lui faisant oublier qu'elle a été une femme séduisante.

Je refuse ce dictat de l'âge. J'ai soixante-treize ans. Pourtant, c'est le cœur d'une trentenaire qui bat dans ma poitrine. Contrairement à ma sœur, la ménopause n'a pas mis un voile sur mon désir de séduire. Au sens large, si vous le permettez.

En vérité, je cherche avant tout à *me* plaire, car il est important que je sois fière de mon reflet sur un miroir. Pourquoi doit-on toujours se justifier, quand on est une femme, sur notre volonté de bien paraître ? L'homme ne constitue pas nécessairement un moteur qui nous pousse à nous faire belles. Nous ne pouvons pas nous résumer simplement à des corps mis au monde dans le seul but de conquérir l'autre sexe.

Nous aimer : ce n'est pas chose aisée. Nous posons un regard trop dur sur nos seins, nos fesses, nos jambes. Nous ne sommes jamais satisfaites. Plus que tout, c'est cette remarquable aptitude à nous déprécier qui nous rend faibles et vulnérables. Prisonnières des standards, des normes, nous entrons dans une ridicule mascarade de la course à la perfection. Quand je vous parle de beauté, cela concerne aussi toutes les imperfections qui font de nous des êtres uniques et touchants. Nous devrions cultiver nos différences par rapport à la norme et les chérir. Nous n'en serions pas moins belles. Bien que passionnée par la mode, je n'achète plus de magazines féminins. Les contenus se ressemblent bien trop et je n'apprécie guère que l'on me dise quoi faire, quoi dire, quoi penser, et quoi porter. Je déteste aussi ces photos retouchées de mannequins filiformes qui se ressemblent tous.

La dernière fois que j'en ai acheté un, il y avait des conseils pour les femmes de cinquante ans et plus.

J'ai presque pleuré de rire en découvrant les « recommandations » de la journaliste. Pourquoi faudrait-il qu'une autre madame, qui a simplement plus de facilité avec les mots que moi, décide pour toute ma génération de ce qui est convenable et de ce qui ne l'est pas ? Par exemple, elle prétendait qu'après cinquante ans, il ne fallait pas porter de camisoles avec des inscriptions dessus du genre « rebelle » ou porter des couleurs trop vives. La personne qui a rédigé cet article pense-t-elle véritablement que nous, les séniors, devrions entrer dans une sorte de brume stylistique ? Nos rides sont-elles si offensantes ? Notre peau relâchée est-elle à ce point odieuse qu'il nous faille la cacher à tout prix ?

Je porte du rose, du rouge vif, du jaune canari. Je ne vois pas quel mal je fais à la société. Personne ne me jette de pierres quand je marche dans la rue. Bien au contraire. Certains messieurs s'attardent encore sur ma silhouette soignée. Du moment qu'ils sont respectueux, cela ne me dérange pas.

Je le répète : séduire n'est pas mon but. J'ai cet instinct de connexion avec mon corps, ce besoin urgent de le sentir vivant et mis en valeur. Être bien mise, c'est endosser un costume de scène pour donner à chaque fois une représentation unique. Je me sens rassurée lorsque je me vois passer devant les vitres des échoppes et que je contemple l'idée que je me fais de la classe. Je marche droite, la tête haute. Mon précieux parfum m'enveloppe d'une bulle d'aisance à la fois familière et protectrice.

Je refuse de devenir grise et triste, comme ma sœur. Je hais les cols roulés, les vêtements amples, sans parler des ballerines. Rien ne vaut le galbe d'un mollet rehaussé par le port d'escarpins. Ils représentent la quintessence de la féminité, l'objet des fantasmes masculins aussi, je le reconnais aisément.

Pour être tout à fait honnête, j'aimerais incarner encore un fantasme pour les hommes, même si cela reste non essentiel pour me rendre heureuse. J'étais fort jolie dans ma jeunesse. Fort courtisée aussi. J'ai eu deux maris, mais aucun enfant. Je n'en suis pas triste pour autant.

J'ai aimé le premier comme une adolescente, avec une intensité malade et une imbuvable jalousie. Il me trompait. Je le savais. Nous nous sommes mariés bien rapidement, à la fin de nos études. En ce temps-là, je croyais en l'amour éternel et les promesses de « toujours ». Le « toujours » a duré à peu près trois ans. Par la suite, j'ai compris que le désir n'avait sa justification que dans le renouveau. Une fois que le feu a brûlé les corps des amants et que la cartographie du corps de l'autre éloigne toute possibilité de découverte de nouvelles terres à explorer, reste l'ennui dans un lit désabusé, personnifié par un dos endormi bloquant tout accès à la sensualité. Il s'est fatigué de moi, de mon grain de peau, de mon odeur. Il a cherché d'autres territoires à soumettre, à gagner. Mon ventre stérile ne m'offrait même pas la consolation attendue. Après plusieurs errances dans la couche d'autres femmes, mon premier conjoint m'a quittée. J'en ai été si affectée que j'ai gardé le lit durant une semaine. Je ne pouvais pas accepter de voir mon existence s'effondrer parce que cet homme avait décidé que j'étais devenue une plante verte et poussiéreuse ornant son salon, lui cuisinant de bons petits plats après qu'il se soit abandonné dans le parfum d'une autre. Avec le recul, je suis convaincu que ce n'était pas lui que je pleurais : c'était plutôt mes croyances. Tout un mode de vie avait été remis en question, telle une ligne droite se brisant sur le chemin du destin.

Mon deuxième époux est décédé dans un accident de voiture.

Il rentrait de son travail sur la rive sud de Montréal. Un camion a fait une embardée, le précipitant dans un fossé. Il faisait froid, ce jour-là. Beaucoup de verglas. Stupide

verglas. Il y a eu cette absence soudaine, dans un claquement de doigt, totalement irréaliste. J'ai cru devenir folle. J'avais la sensation d'entendre encore le cliquetis de ses clés dans la porte d'entrée ou son ronflement la nuit. Il est possible que les gens qui nous quittent trop vite restent encore un peu. Ils deviennent des entités qui nous hantent pacifiquement avant de s'envoler vers d'autres paysages. J'ai envie de le croire, voyez-vous. Peu importe que vous pensiez que je ne suis qu'une vieille femme un peu dérangée.

Désormais, je me complais dans la solitude de mon lit et ne recherche rien d'autre dans le regard d'un homme que la charmante embrassade d'un compliment muet.

Je me promène souvent du côté du métro Mont-Royal.

Je vis quatre rues plus haut, avenue Henri-Julien.

J'ai besoin de prendre l'air. Rester enfermée dans mon petit appartement pourrait me donner des idées bien sombres que je récusé. Je me prépare, je me pomponne. Je sors mes belles robes, même si je dois les cacher sous mon long manteau d'hiver. Ce qui compte, c'est que je me sente magnifique.

Je fais attention aux plaques de glace sur les trottoirs : il ne manquerait plus que je me retrouve avec un bras dans le plâtre. Je marche lentement, prenant le temps d'apprécier la vie gesticulant tout autour de moi, m'imprégnant de la force des autres, de leur vitalité. J'aime regarder au-dessus des maisons, lesquelles ne sont pas bien hautes. Le ciel prend toute sa place et se dilate, tout là-haut. Chargé de nuages noirs, bleu azur ou blanc de neige, il est là pour nous rappeler notre petitesse et la temporalité. Il m'arrive de le sentir lourd et grossier, quand je me sens mal et que je voudrais pouvoir crever l'atmosphère pour y trouver enfin de l'air pur.

Je descends sur le trottoir en face du métro. Chaque jour, je me rends à la bibliothèque du Plateau Mont-Royal. J'aime cette imposante façade rappelant les heures où le pensionnat Saint-Basile accueillait des jeunes filles. Je marche le long des allées

remplies de livres dormant dans leur poussière. De temps en temps, je m'arrête pour en saisir un, juste pour sentir la douceur de sa reliure, découvrir la promesse de sa couverture, parcourir le résumé de son histoire. Je ne lis plus depuis longtemps. Malgré tout, j'ai conservé un certain amour pour les bouquins. Ils ponctuent mes pas, m'accompagnent dans cette visite silencieuse. Une bibliothèque, c'est un peu comme une Église, puisqu'on prend garde à conserver une ambiance paisible proche du recueillement.

Dieu, cela fait longtemps que je ne lui parle plus.

Il fut un temps où je me rendais à la messe tous les dimanches. Je Le priais pour obtenir Ses faveurs.

C'était avant.

Avant que je comprenne qu'Il n'en a rien à faire de nous, de nos peurs, de nos joies, et pire encore, de nos peines. Dieu s'enferme dans sa toute-puissance et se rit de nos errances. Il n'est pas aussi bon qu'Il le dit, puisqu'Il laisse le monde tourner à l'envers et autorise l'injustice. Il valide nos souffrances, nos pertes, nos désespoirs par Ses odieux silences. Il ne parle pas, Dieu. En tout cas, pas à moi. Peut-être qu'Il n'aime pas ma manière de m'habiller, qu'Il pense que je suis trop âgée pour jouer les midinettes. Franchement, Il m'agace. Je n'ai pas besoin de Son jugement. Quand viendra le moment de Le rencontrer, je Lui demanderai des comptes.

Oui, moi.

Je n'ai plus rien à perdre.

Si c'est vrai qu'Il est pardon et amour, Il ne m'en voudra pas. De toute façon, je resterai polie. Je ne Lui crierai pas dessus, ni tenterai même de Le raisonner. Je Le supplierai une dernière fois, juste pour qu'Il m'explique la stupidité de l'existence, de la perte, du désir envolé, de la vie qui s'étiole, et cette affreuse conscience que nous avons de notre propre fin. Si seulement nous étions incapables de savoir que nous devons mourir un

jour ! Ce serait la fin du stress, la disparition de la peur, puisqu'il paraît que toutes nos angoisses proviennent de l'angoisse de la mort.

Alors je ne vais presque plus dans les Églises. Je leur préfère les bibliothèques.

Au moins, il n'y a personne à prier, ni aucune confession à faire, ni de culpabilité liée à de supposés péchés.

Figurez-vous que j'aime ça, les péchés, à commencer par la gourmandise.

Nathan, c'est celui qui veille sur les allées remplies de livres abandonnés attendant d'être empruntés pour répéter leur histoire, comme des vieux sages impatients de partager leur vécu. C'est un jeune-homme tranquille et discret. Il parle peu, garde souvent la tête baissée. De longues mèches lui mangent le visage qu'il a effrayant à cause de ses cicatrices. Alors qu'il avait six ans, l'arbre de Noël de sa maison a pris feu. Son père et sa mère ont péri dans l'incendie. Le petit Nathan a été sauvé in extremis. Les flammes ont brûlé une partie de sa figure au point de lui laisser de terribles marques.

Il doit en avoir honte, alors que je lui reconnais une certaine beauté, bien qu'un peu sombre. Il devrait se montrer fier de ses traits témoins de sa survie.

Il y a des gens qui ne parlent pas parce qu'ils ont en perdu le goût, qui ne se sentent jamais aussi bien que dans leurs silences. J'imagine que ce garçon a trop entendu de moqueries. Une sinistre habitude avec des injures claquant comme un fouet dans les oreilles. A-t-il fait le gros dos et enduré la méchanceté des autres ? S'est-il battu pour défendre sa légitimité ? Il est un peu trop frêle, presque féminin dans sa démarche, comme si la douceur avait choisi de l'emporter sur la dureté – du moins, en apparence. Je pencherais donc pour l'hypothèse de la passivité face aux intimidateurs. Enfin, je n'en suis pas certaine. La rage transforme les plus fragiles. Elle sait leur faire bouillir le sang jusqu'à l'inévitable explosion.

Lui arrive-t-il de ressentir de la colère, lui qui n'a jamais un mot plus que l'autre, qui se montre toujours courtois ? Je ne le questionne pas. Je prends ce qu'il me donne : des brides de conversation arrachées au silence, des phrases pudiques concernant le malheur qui a frappé sa famille. Je suis contente quand je le vois lever les yeux pour me regarder furtivement. Quelque part, j'ai l'impression de l'avoir toujours connu.

Je sais identifier la douleur chez l'autre pour l'avoir tant vécue. Cela devient un instinct, un signal émanant d'une autre âme aboutissant à une improbable connexion entre deux étrangers portant chacun leur croix.

Bien qu'il semble affectionner la solitude, il parle souvent de la foi, bien que je ne puisse pas affirmer que cela concerne Dieu. Elle paraît solide comme un vieil arbre planté depuis des lustres sur un terreau fertile. Étonnant d'imaginer qu'il peut encore croire en quelque chose et trouver assez de courage pour ne pas vivre totalement en reclus à cause de la tragédie qu'il a vécue et de la méchanceté naturelle des Hommes.

Au fond, il s'occupe de livres aussi abimés que lui : c'est peut-être la source de sa vocation.

Nous échangeons peu; cependant je suis persuadée que cela nous rend heureux de nous voir. Vous n' imaginez pas que je puisse être attirée par lui ? Il est bien trop jeune et bien trop malingre. Je vous répète que je suis bien contente d'être célibataire. C'est autre chose. J'aime son regard et ses silences – même quand ils sont pesants. Sa voix traînante, ses mèches de cheveux récalcitrantes. Il est doté d'une beauté abrupte ne se révélant qu'à ceux habiles à décrypter les apparences. Il me fait penser à tous ces éléments imparfaits de notre monde que l'on décrit un peu trop vite comme laids. Il n'y a rien de laid chez Nathan, je vous l'assure, puisque tout son être irradie la paix intérieure et la délicatesse. Cet homme si peu prolix transpire la bienveillance tout en restant curieusement sur ses gardes. Je le sens bien. Pourquoi ressent-il autant de méfiance envers autrui ? S'agit-il d'un réflexe pour avoir croisé quelques grossiers matadors ayant

paradé autour de lui dans l'arène de l'arrogance et de la cruauté ? Ils tournent dans leur habit de lumière ridicule et n'hésitent pas à frapper la faiblesse, le défaut, l'infirmité insultant leurs préjugés.

S'il y avait vraiment un Dieu, il aurait les traits de Nathan et toute sa douleur en dedans pour ne jamais mépriser le martyr humain.

Lorsque j'entre dans la bibliothèque, je le vois perpétuellement affairé à ranger. Son monde a besoin d'un ordre impeccable, d'une logique rassurante. Je lui dis bonjour. Il me sourit d'un seul côté du visage, me fait un petit signe de la main. Vite, il détourne les yeux pour se replonger dans ses tâches. Ce n'est pas qu'il se montre indifférent, c'est juste qu'il a une mission à accomplir. Je consulte un bouquin ou deux avant de lui parler du mauvais temps et de lui demander conseil pour des ouvrages que je ne lirai jamais. Nous parlons à voix basse pour ne pas déranger les autres. Il me demande toujours poliment, fait remarquer que le printemps n'est pas encore à nos portes et qu'il faut nous montrer patients. Nathan m'écoute attentivement tout en continuant d'arranger les piles de bouquins sentant le vieux papier. Parfois, il me donne son avis, avant de retourner à son mutisme presque infantin. Je ne lui en veux pas. Je parle pour deux. Je ne reste pas longtemps, parce que je ne veux trop pas imposer ma présence. Mes visites se terminent toujours par un « À la prochaine ! » qui se veut joyeux tout en sonnait comme un adieu.

Je reste longtemps dans la bibliothèque. Je réserve un ordinateur et surfe sur Internet. Je n'ai pas de truc comme ça chez moi. Les gens se créent des besoins inutiles. En fait, qui suis-je pour les juger alors que je participe à la même ronde de consumérisme dans mes faims de magasinage ? Je suis pleine de contradictions, je sais. J'aime qu'on m'admire, mais pas qu'on me désire. Je crois en Dieu, mais je ne lui parle plus. Je déteste la frivolité, alors que je m'y laisse aller. Dites que je suis bien compliquée; je ne vous en voudrai pas.

Je regarde par la fenêtre de la bibliothèque.

J'occupe presque toujours un siège à côté de la fenêtre qui donne sur la rue Rivard. Ainsi je peux voir aussi l'avenue Mont-Royal. Je ne regarde pas toujours le livre que j'ai ouvert et que j'ai sélectionné presque par hasard, ni même l'écran de l'ordinateur. Tout cela me donne simplement une raison de rester un peu plus. J'aime mon appartement, mais son silence obstiné me donne parfois des crampes dans le ventre. J'ai besoin de contact, de mouvement, de gens de chair et de sang.

Je remarque systématiquement le même homme, un peu plus loin. C'est un gars des rues, un autre mal-aimé de Dieu, sans doute. Il reste assis des heures dans son coin. Je le vois parler seul, marmonner dans sa barbe. Il a dû être beau. Nous avons presque le même âge, si je ne me trompe pas. La pauvreté a ceci de vicieux qu'elle se colle sur le visage de ses victimes au point de défigurer leurs traits. Manque d'hygiène, de nourriture saine, de sommeil. Les cheveux vieillissent plus vite, les traits se creusent. J'ai cette qualité de voir au-delà d'une apparence. Je vous dis que cet itinérant a été séduisant. C'est certain.

Je passe devant lui quand je viens ici. Je sais qu'il me regarde quand j'arrive à sa hauteur. Mon sixième sens me l'affirme. Je me demande comment il me voit, s'il sait discerner ce qu'il y a derrière mon manteau rose et mon maquillage, comme moi je devine chez lui des trésors abimés. Que pense un clochard ? Croit-il encore en Dieu ? L'idée de lui parler m'effleure de temps à autre, parce que cela fait plusieurs années qu'il m'intrigue. Nous vieillissons ensemble, d'une certaine façon.

Je ne suis pourtant pas capable de l'approcher et lui glisser un mot aussi simple que « bonjour ». Moi qui prétends vouloir affronter Dieu... Pourquoi ai-je autant de réticences à aborder cet inconnu ? Ce n'est pas que j'attends quoi que ce soit de lui. On ne peut rien espérer d'un itinérant, n'est-ce pas ? Rien à part des histoires de ratages, de manques, de boissons, de drogues.

Je me souviens de l'été dernier et de cette robe légère avec des petits poissons imprimés dessus. Diane m'avait dit de ne pas l'acheter : selon ma chère sœur, elle était trop ceci, trop cela. Elle se serait bien entendue avec la journaliste de ce magazine féminin et aurait pu cosigner l'article sur quoi porter ou pas après cinquante ans. Elle soutenait que cette tenue n'était pas faite pour une dame de mon âge. Le rouge des poissons était bien trop « criard » pour son âme étriquée, coincée entre un mari aimant un peu trop la bière et des enfants si peu affectueux envers elle. Les gens mettent des gamins au monde en espérant qu'ils vont un jour les remercier pour tout ce qu'ils ont fait pour eux. C'est bête de penser cela. Pourquoi devraient-ils se conduire comme des bons chiens reconnaissants ? Les enfants ne demandent pas à venir au monde. Les parents devraient plutôt s'excuser de les avoir égoïstement invités sur une terre qui n'en a rien à faire d'eux, qui va leur offrir plus de chagrins que de bonheurs.

Diane ne comprendrait pas.

Elle se lamente tout le temps parce qu'ils ne l'appellent pas assez. Ils ont mieux à faire, les oiseaux sortis du nid, et c'est bien comme ça ! Un fruit mûr qui ne tombe pas de l'arbre pourrit, n'est-ce pas ?

En réalité, ses soucis familiaux ne me concernent pas. D'ailleurs, mes neveux ne viennent jamais me rendre visite. Je m'en fiche. Je n'attends rien d'eux, même si je sais qu'ils lorgnent mon appartement pour en hériter après ma mort, du fait que je n'ai pas d'enfant.

Pour en revenir à cette robe blanche et rouge un peu moulante.

Non seulement je l'ai achetée, mais je l'ai mise avec de beaux escarpins. Pas de bijoux, cela aurait été trop. Je suis peut-être un peu fofolle, mais je prends garde à ne pas me laisser aller à la vulgarité ni surenchérir avec d'inutiles accessoires.

Je me revois marcher sur l'avenue Mont-Royal vêtue de ma robe toute neuve.

Il faisait tellement beau : une de ces journées qui font oublier que l'hiver existe et qu'il va revenir revendiquer son territoire. Certaines personnes ont eu le regard attiré vers la danse des petits poissons se promenant sur mon corps. Elles paraissaient amusées, me souriaient. Des adolescentes ont gloussé en se poussant du coude.

Je ne me suis pas sentie froissée. Au contraire, je les ai prises en pitié de ne pas encore avoir compris l'importance de traverser l'existence en restant soi-même. Cela demande du courage et de la force. Si elles avaient su cela, elles ne m'auraient pas jugée. J'ai gardé ma tête bien droite et j'ai continué d'avancer comme si le trottoir était à moi, comme s'il était un podium parisien sur lequel je défilais. Je savais que je devais partager la scène avec cet itinérant, ce figurant dans sa position de statue inoffensive sur les planches de mon théâtre de rue.

Quand je l'ai dépassé, j'ai eu la sensation de sentir dans mon dos le poids de son regard. Il valsait avec mes petits poissons rouges. Il appréciait ce qu'il voyait.

Il a probablement appris à imaginer ce qu'il y a derrière les apparences, parce que la vie dans la rue demande pas mal d'intelligence émotionnelle pour survivre. Entouré par tant de laideur, il devait se sentir heureux d'absorber un peu de fantaisie et d'assister à la ronde frénétique des poissons rouges ondulant sur le tissu vaporeux de ma robe.

Ce jour-là, j'ai senti avec satisfaction sur mon cou le délicieux frôlement de son compliment silencieux.

Pour être honnête, j'attends ce rendez-vous avec cet homme. Ce moment où cet homme dont je ne sais rien croise mon chemin.

Tous les jours.

Surprenant, n'est-ce pas ?

Je ne le raterais pour rien au monde. Cela dure quelques secondes, juste quelques secondes. Toute une vie. Je ne m'invente rien sur lui. C'est certainement la raison pour laquelle je n'ai pas tant envie de lui adresser la parole. J'aime notre mystère, notre

ignorance, cette absence d'obligation de socialiser. Je n'éprouve aucun désir pour lui tout comme je n'ignore pas qu'il n'en a pas pour moi. Je suis comme un joli tableau qu'il observe, changeant chaque matin de couleurs, de textures. Assise sur ma chaise, à la bibliothèque, je me surprends à l'étudier. Il ne me voit pas, il ne sait pas. Je ne suis pas si curieuse de lui, tout de même. Je l'aime dans mon décor, même s'il est misérable. Je lui trouve une certaine beauté, aussi. Je vous ai parlé de mon goût pour l'atypie, pour la magnificence de l'imperfection. Son indifférence affectée me paraît rassurante, comme si aucune chose n'avait de prise sur lui. Est-il tombé si bas que plus rien ne saurait le blesser ? Il serait donc un fantôme bienveillant, une ombre qui me rappelle que la mienne n'en finit pas de tenter de me rattraper.

Ce que les gens ne savent pas lorsqu'ils me croisent, toute belle avec mes habits de jeunette et mon maquillage soigné, si confiante et si soucieuse de mon apparence, c'est que quand arrive le soir, je rentre chez moi pour retrouver mon ombre.

Elle me guette, elle m'attend. Elle me rappelle une chose que je ne dois pas oublier de faire. Lorsque je retire mes merveilleuses tenues et ôte toute trace de *make-up*, il faut aussi que j'enlève la perruque qui étouffe mon front me rappelant la chose qui me ronge. Ma bête aura ma peau, bientôt, puisque la chimiothérapie et toutes les médecines du monde ne sont pas parvenues à stopper sa progression.

L'ombre viendra me chercher quand elle sera prête, quand je baisserai ma garde.

La seule élégance qu'il me restera alors sera d'accepter ma mort avec sérénité.

L'itinérant

Ce matin, je suis en colère.

Je dois vous avouer que mes émotions embarquent souvent dans un vertigineux grand huit. Un coup en haut, un coup en bas. Des accélérations douloureuses, des freinages laborieux, et ça recommence. La seule façon de conserver une humeur à peu près correcte, c'est la consommation. Je sais bien que c'est une illusion, puisque chaque goutte qui se dilue dans mon sang l'empoisonne davantage et crée le manque à venir, lequel va huiler les roues de mon *roller coaster* intérieur. Un cercle vicieux, en somme, dont je ne sortirai pas gagnant. Pas besoin de voir un médecin pour savoir que ça finira par avoir ma peau. Je préfère partir comme ça, dans une glorieuse ivresse, avec le cœur chaud, et sans la nausée des virages d'un ridicule manège.

Vous savez déjà pourquoi je suis fâché, si vous n'êtes pas trop idiots.

Être une ombre de la rue, c'est rageant, surtout quand il fait très froid comme aujourd'hui et que je n'ai pas le goût d'aller dans un centre d'accueil pour itinérants. Ils sont bien gentils, celles et ceux qui viennent nous parler pour nous convaincre de rejoindre un refuge pour la nuit qui s'en vient. Ils font un beau travail, vous savez. Ce sont aussi des entités peuplant vos rues sans que vous les remarquiez vraiment. Pourtant ils ne se sont pas transformés en ombres comme nous, les bouseux. Grâce à eux, nous ne sommes pas tout à fait livrés à nous-mêmes. Quelques belles âmes attrapent le soir leurs tuques et leurs gants pour s'accroupir près de nous, nous parler, nous donner un café bien chaud. Ça existe encore, les gens bien. C'est pour ça qu'il ne faut pas les ignorer, et qu'au lieu de nous montrer à la télé les fesses rebondies d'une candidate de télé-réalité, ce serait tellement mieux de susciter des vocations tournées vers le collectif. Notre société se meurt de notre individualisme. En avez-vous seulement conscience ?

Vous allez penser que je ne vous aime pas parce que je vous interpelle tout le temps. Je vous dérange, peut-être. Je m'en excuse, un peu. Après tout, c'est le seul pouvoir qui me reste sur vous. Je ne vous hais pas, puisque j'étais encore parmi vous il y a encore quelques années : une personne colorée parmi des gens colorés vivant dans une maison colorée, ayant la perception des ombres grises comme des punaises infestant les lits. Mieux vaut foutre le matelas dehors, et les punaises avec. Ainsi, la maison ne sera pas contaminée totalement.

Vous vivez dans un mode empoisonné tout en croyant respirer un air aussi propre que vos chaussures. Le fait est que je suis aussi, n'en déplaise, de votre monde, et que votre air est également le mien. Notre monde pue. Retirez les mouchoirs de vos nez, les parfums de vos cous : vous serez surpris de constater à quel point la peste humaine corrompt tout. Vos couleurs travestissent votre gris intérieur, celui que nous avons tous. Vous avez beau ajouter du clinquant, du scintillant, des tonnes de nuances criardes. Vous n'échapperez pas à ce qui caractérise les humains : la médiocrité et l'ignorance.

C'est pour ça que des fois, je me sens hors de moi.

J'ai été bagarreur, naguère. Je le suis encore aujourd'hui.

Pas par goût, mais par instinct de survie. Il faut bien défendre son territoire.

Vivre pauvre et dehors, ça crée des tensions. On se chicane pour un bon coin. C'est la loi de la rue. J'ai la chance d'être grand et fort, alors personne ne vient me chercher. Il y a eu ce gars qui a voulu me voler mon bout de trottoir : je crois qu'il y a encore les gouttes de son sang par terre. Je l'ai bien amoché. C'est que j'ai ma place dans la ville, à défaut d'en avoir une dans la société. À deux pas du métro Mont-Royal, à la banque Desjardins. Un petit renforcement dans lequel je reste assis pour me protéger du vent.

Je ne gêne pas le passage, car je ne suis pas exactement devant la porte d'entrée de la banque. Je tiens aussi à ne pas saloper les lieux. Je jette mes débris dans les

poubelles, je ne pisse pas contre les murs. On ne me demande pas de partir, ce qui est un vrai luxe. Je sais qu'il y a des villes dans le monde qui ont mis en place des dispositifs anti-itinérants. Des trucs pervers et barbares que vous devriez dénoncer bien fort, car vous pourriez être à ma place demain, fatigué de vos errances, exténués par le manque de sommeil et de nourriture. Vous seriez contents de vous poser n'importe où, sans qu'il y ait des pics pour vous trouser le cul ou des barres métalliques en travers des bancs publics empêchant la position allongée. Il paraît aussi que certains organisent de sinistres convois pour nous « déplacer » durant l'été. Avoir des clochards dans les lieux touristiques, c'est comme mettre une grosse verrue sur le nez d'une Miss Monde.

Franchement, si vous preniez tout ce fric dédié à élaborer vos dispositifs de merde et que vous l'injectiez dans des mesures pour nous aider à mieux vivre, ça me redonnerait un peu d'espoir en l'Humanité. Ça serait aussi du gros bon sens. Oui, je rêve. Ça n'arrivera jamais. Les associations d'aide aux itinérants sont exsangues.

Vous faites comme le singe qui ne voit pas, n'entend pas, ne parle pas.

J'ai appris à vivre aux aguets en cultivant cette part d'animalité que vous rejetez tant pour tenir correctement vos cuillères à dessert. Si je n'en suis pas particulièrement fier, je dois quand même confesser que l'instinct m'a déjà sauvé la vie.

C'est juste que quand on laisse la porte entrouverte au fauve qui dort en nous, on doit en accepter tous les excès, toutes les conséquences. Il me fait peur, mon fauve intérieur. Lorsqu'il mord ou qu'il griffe, ça me fait mal aussi. La violence exprimée envers les autres revient systématiquement à la face, comme un incontrôlable boomerang.

Au fond, vous êtes tous comme moi : des animaux sauvages que les règles sociales essaient de dompter.

Une petite étincelle pourrait les réveiller.

Nathan

Je travaille à la bibliothèque du Plateau-Mont-Royal.

Je trie les retours, je les range, je mets à jour leur dossier informatique. Je dispose les nouveautés sur les étagères, m'assure que toutes les stations informatiques sont fonctionnelles. De temps-en-temps, je renseigne des visiteurs. Je les aide à trouver un livre. Je les conseille de mon mieux. J'avoue que je n'aime pas trop les interactions humaines.

Nos visiteurs sont globalement plutôt polis et gentils. Certains m'agacent au plus haut point. Ce sont ceux qui s'assoient avec un livre pour le laisser ensuite traîner sur une table sans le remettre à sa place. Je ne comprends pas pourquoi c'est si difficile de faire preuve d'un peu de discipline. Ils pensent que je suis à leur service, bien trop heureux de les aider. Bien sûr, cela fait partie de mon travail. Pour autant, ça ne fait pas de moi un esclave. Évidemment, ce n'est pas si grave. J'ai appris à laisser faire et laisser dire. Même s'il m'arrive de sentir la colère en moi, je parviens à la canaliser. La colère, c'est une perte de temps, un luxe que je ne peux plus m'offrir, que personne ne devrait s'offrir. J'ai l'expérience de la colère.

Lorsque mes parents sont décédés dans l'incendie de notre maison à cause d'une fichue guirlande clignotante défectueuse, j'ai vite cessé de me sentir triste et abattu pour lui laisser la place. Je l'entendais depuis longtemps. Dans les cris des voisins rassemblés autour de notre propriété en feu, la déception des pompiers n'ayant pas pu sauver toute la famille, le soupir des médecins devant la moitié ravagée de mon visage. Ils éprouvaient tous de la colère.

Je l'écoutais avec une certaine curiosité battre sous les pansements de mes blessures. Je comprenais qu'elle voulait se promener dans toutes les fibres de mon corps pour le

conquérir. Malgré l'intérêt assez singulier que je lui portais et le fait que son appel était bien tentant, je luttais contre elle. Je faisais de la fièvre pour la chasser, comme si elle était un vulgaire virus qu'il fallait éliminer. Je me complaisais dans mon malheur parce qu'il constituait la seule douleur que je pouvais encore un peu contrôler. J'avais peur de la colère puisque je ne voulais plus de violence.

Elle était comme les sirènes d'Ulysse, magnifique et invitante, pourtant si dangereuse. Elle chantait dans mes oreilles des promesses de soulagement, de vengeance. C'était certain, j'allais grandir, et détruire tous les magasins qui vendaient des guirlandes lumineuses pour que personne d'autre n'expérimente cet horrible vide au fond de moi. C'est la colère qui est venu le combler. Ce sentiment exprimé par les autres a fait écho en moi. Il a frappé ma joue encore saine pour me ramener de l'obscurité, celle dans laquelle je me réfugiais pour ne pas communiquer. Dans mon silence intérieur, j'étais bien. Le temps n'existait pas. Je voyais mes parents souriants, encore vivants, sirotant une bière sur le perron de la maison. Je ne voulais plus de ce monde dans lequel le Père Noël avait permis un tel drame. Les joyeux lutins s'étaient transformés en monstres répugnants, suppliciant le sapin, détruisant les jolis cadeaux promis pour le vingt-cinq décembre, sans parler de mon goût de vivre.

La colère m'a redonné le désir de me battre, la volonté de m'en sortir, moi, Nathan, seul survivant de la famille Gagnon.

Au moment où j'ai enfin accepté que la colère prenne possession de mon âme, la fièvre abrutissant mon corps est tombée. Les médecins se voulaient rassurants : j'allais me remettre de cette affreuse expérience. Guérir, oui, mais avec des séquelles, et pas que physiques. J'étais défiguré sur la partie droite de ma figure. Je garderais pour toujours dans mon esprit le rictus des maudits lutins ayant laissé mes parents brûler vifs en crachant sur la fameuse magie de Noël.

J'étais seul au monde, dans cet hôpital froid et impersonnel.

J'ai commencé à exprimer ma colère le jour où je me suis levé et qu'on m'a permis de faire un petit tour dans le couloir. Tout au fond, près de la réception de l'étage, j'ai vu un sapin de Noël avec ses lumières. Je me suis mis à hurler. Comme une bête farouche, une chose dépourvue d'humanité. C'était un cri guttural, caverneux, long et désespéré. Tout le monde a sursauté. On m'a regardé comme si j'étais devenu fou. Une infirmière a compris. Elle m'a saisi par le bras pour me ramener dans la chambre. Elle m'a promis qu'il n'y aurait plus de sapin dans ce couloir.

J'avais laissé la porte ouverte à mes émotions les plus brutales. Je sais, je vous ai dit que je ne voulais plus de violence après la perte de mes parents. Là, j'étais dépassé par mes émotions, et je voulais rendre coup pour coup. Pour cela, j'avais choisi de riposter avec la même arme que l'ennemi. Je me suis résolu alors à écouter les chuchotements insistants de la révolte. J'y mettais beaucoup d'ardeur, d'ailleurs. Je criais et me débattais quand on me changeait les pansements. Je jetais à terre mes plateaux repas. Je ne voulais plus parler. Les mots me semblaient insuffisants pour qualifier ce qui germait en moi. Pousser des cris stridents était mon seul mode de communication avec un monde qui m'avait trahi. C'était tout ce qu'il méritait. J'avais découvert mon animalité, laquelle avait ceci de beau qu'elle ne s'accompagnait d'aucun artifice.

Elle était.

On m'a envoyé un psychologue qui a tenté de m'expliquer pourquoi je me sentais en colère, ce qui était bien pathétique, parce que je le savais bien. Je ne voulais pas de son empathie, de ses questions. Je lui ai craché au visage. Je vous jure que c'est vrai. Il a été surpris. Il est sorti de la chambre sans dire un mot. Par la suite, on m'a donné un médicament pour contrôler mon animalité. Je trouvais ça débile, puisque nous ne sommes finalement que des bêtes, pas vrai ? Pourquoi se battre contre notre vraie nature ? Pourquoi vouloir se parer d'un statut d'humain, avec son lot de convenances et

ses règles grotesques ? L'animalité est authentique, car instinctive. Elle permet la survie en faisant taire la réflexion pour privilégier l'action salvatrice. Je la trouvais bien plus acceptable que tous les efforts des autres pour mettre des mots creux et insensés sur mon malheur. Leurs paroles me paraissaient très violentes, bien plus violentes que mes crises, puisqu'elles m'invitaient à accepter une fatalité au nom d'un Dieu, d'un coup du sort, ou d'un « pas de chance ».

On recommandait mon envoi dans une famille d'accueil, un retour à l'école, de nouveaux copains, un suivi thérapeutique pour mes plaies. Je n'avais nulle autre famille que mes parents. J'étais devenu un orphelin livré à la pitié sociale. C'était évidemment des mots odieux heurtant mes oreilles à un tel point que je me suis demandé si je n'étais pas vraiment en train de devenir un animal abandonné dans un laboratoire, comme une souris prisonnière de sa cage de souffrances en attendant la mort. Le langage humain me devenait insupportable et de plus en plus incompréhensible. J'avais toutefois saisi une chose : il fallait faire semblant d'être encore comme les autres pour qu'on cesse de me donner des pilules qui m'étourdissaient.

Alors, j'ai cessé de hurler, de jeter, de cracher. Je suis devenu sage.

Je rangeais ma chambre d'hôpital avec un soin maladif. Je m'obligeais à parler un peu, veillait à rester très poli. Il fallait que j'endorme les hommes en blancs pour qu'ils me fichent la paix. J'ai accepté de revoir le psychologue et me suis excusé de mon comportement. Je n'en pensais pas un mot. Il fallait que je leur fasse croire tout le contraire. Je l'ai beaucoup laissé parler tout en l'imaginant dans un gigantesque brasier, attaché au poteau de sa vanité universitaire.

Ma colère était contente de moi.

Elle m'avait appris à la travestir pour mieux la faire vivre.

Je ne vais pas vous raconter toute mon histoire; ce serait bien trop long et ennuyeux.

Je préfère vous résumer ce qui s'est passé ensuite.

Une famille d'accueil a pris soin de moi, m'a donné beaucoup d'amour. Je n'étais pas capable de le leur rendre, cependant je leur étais reconnaissant de bien me traiter. J'ai suivi les cours d'école sans grande conviction, car on ne m'y apprenait pas à cultiver mon animalité. C'était mon obsession. Je me fichais du théorème de Pythagore et de Sénèque. En revanche, j'étais fasciné par le drame de Pompéi. Les images des corps rigides pris dans la cendre incandescente avaient quelque chose de familier. J'ai beaucoup lu sur ce sujet, voracement. Observé chaque détail de leur anatomie exposée sur les clichés. Cherché un signe témoignant une absence de souffrance. Peu importaient mes propres douleurs, je voulais imaginer mon père et ma mère dissous en une fraction de seconde par un feu furibond sans avoir le temps de prendre conscience de ce qu'il leur arrivait.

J'ai fait des études pour devenir bibliothécaire, ce qui semblait somme toute logique. En effet, je ne cessais de tenter de trouver le livre qui allait m'annoncer simplement que l'intelligence humaine n'était qu'une vue de l'esprit pour se désolidariser des bêtes. À part Darwin qui m'a conforté sur l'évidence de nos origines animales, je n'ai rien trouvé de concluant me permettant de crier haut et fort que je ne me revendiquais plus humain. En vérité, les faits divers m'ont tout simplement découragé, car ils venaient sans cesse contredire ma théorie : aucun animal ne pouvait faire preuve d'autant de cruauté que les Hommes entre eux. J'en étais venu à la conclusion que nous constituions une sous-espèce incapable de respecter les règles de vie élémentaires visant à nous sauvegarder mutuellement. Blessé et tuer pour rien, et même par plaisir : des indignités nous dégradant totalement sur l'échelle des êtres vivants.

Vous allez penser que j'ai probablement vécu de l'intimidation à l'école, avec mon visage déformé et mon rictus. Vous auriez tort. Les autres enfants ne me faisaient presque jamais remarquer mon infirmité. Ils composaient avec. Ils se montraient curieux, parfois horrifiés. Pas vraiment méchants. Peut-être que j'ai eu de la chance ou qu'ils

avaient peur de moi. Je dégageais probablement une aura intimidante, ou je leur faisais penser à Freddy du film *Les griffes de la nuit*. Peut-être qu'ils sentaient ma colère toujours présente et la nécessité de se préserver de ma folie. En fait, je n'avais pas d'amis, puisque j'évitais de parler. J'étais même assez content, voyez-vous, parce que j'avais l'impression que ma bestialité était devenue hautement palpable, et donc redoutable. Ma laideur me propulsait hors de leur univers d'humain, voire me déposédait de ce statut.

Au lieu de me sentir humilié, j'en étais fier.

En plus, j'avais adopté une coupe de cheveux avec une grande mèche tombant sur le côté atteint, ce qui le dissimulait quelque peu. Je me cachais derrière mon rideau sombre. Il me semblait que je pouvais tout observer sans être repéré. J'avais compris depuis longtemps que pour survivre dans cette société, il fallait se mettre en retrait. Les gens dans la lumière sont les premiers qui collectent les rafales fielleuses de l'envie et de la bêtise humaine. Je n'arrive pas à comprendre ces candidats à la célébrité fleurissant au gré de leurs pulsions aussi égocentriques que vaines. Les gars des télé-réalités, par exemple. Vous voyez, ils ne vivent que pour paraître et être connus. Ils veulent qu'on se souvienne d'eux, car ils n'ont aucune envie de mourir en simples passagers. Ils bondissent, brisent, amusent, pérorent pour leur minute de gloire, juste avant le sifflement des balles, lorsque leur médiocrité se voit cyniquement jetée en patère au grand tribunal populaire. Et Dieu sait si, depuis l'avènement des médias sociaux, le jugement du petit peuple a pris le pas sur le bon sens des éduqués.

J'ai peur de la lumière. Je suis obligé de travailler le jour, bien que j'aime follement la nuit et sa douceur, sa façon d'estomper les traits, de gommer les détails. L'obscurité est ma complice : elle ne me trahit jamais. Des fois, lors de ma pause de midi, je traverse la rue pour rejoindre la chapelle de l'Église Notre-Dame-du-Très-Saint-Sacrement, située juste à côté du métro Mont-Royal. Elle est comme la nuit : accueillante, silencieuse,

secrète. Je m'y rends souvent pour me recueillir, bien que je sois athée. Cette contradiction vous surprend ?

Je confesse ne pas être croyant, en tout cas, pas dans la religion qui m'a été enseignée. De toute façon, toutes les religions ne sont selon moi que l'expression la plus ironique de l'égoïsme humain. Comme s'il fallait se trouver une autorité spirituelle supérieure pour s'absoudre de tous les crimes. Le pardon. La repentance. Cela veut dire quoi, exactement ? Je ne peux pas pardonner à Dieu de m'avoir volé mes parents et mon visage. La religion est à l'homme ce que la mayonnaise est au poisson : un ajout inutile et écœurant. Ça vous fait rire ? Je suis d'accord : cette métaphore n'est pas brillante. Il faudra vous en contenter. Je ne suis qu'un animal, donc instinctif. Je ne réfléchis pas tant que cela pour exprimer mes idées. Elles viennent brutes de tout filtre. Je trouve cela rassurant et honnête. Et vous, savez-vous vous montrer réellement authentiques et laisser parler vos instincts ?

Je me plais à croire que les saints ne sont pas des icônes inaccessibles drapées dans leur supériorité. Ils sont faits de chair et de sang, de peines et de joies, de déceptions et d'espoirs. Pardonnez-moi si je vous ai offensés, mais ne tentez pas de me vendre le concept d'un Dieu bienfaiteur et tendre. S'il existe réellement, Il n'est que dureté et dédain. Les saints, eux, ne se définissent pas ainsi, tout simplement parce qu'ils ont été humains. Ils savent ce que veut dire mourir, puisqu'ils l'ont vécu. Ils comprennent la douleur pour l'avoir ressentie dans leur chair. Les saints sont les vrais patrons des Églises.

Jésus, le fils gâté.

Il n'y en a toujours que pour lui. Bien sûr, il a été crucifié. Moi aussi, j'ai souffert dans ma chair ! Est-ce qu'on m'élève des statues pour autant ? C'est vrai : il est le fils de Dieu, ce maudit parvenu. J'avoue n'être que le fruit du pécher entre un homme et une femme. Des fois, je dis à la statue de Joseph que j'aimerais qu'on arrête un peu d'encenser

Jésus. Ça Lui mettrait du plomb dans la cervelle. Regardez-Le dans la chapelle, les deux bras levés vers le Ciel : on dirait qu'Il lévite ou bien c'est un signe de victoire. Il a mieux réussi que moi, puisque Son martyre est devenu viral au point qu'Il a des millions de suiveurs. Bon, vous avez compris : je suis un peu jaloux de Jésus. Il le sait, d'ailleurs, car Il refuse de me parler. Marie nous lance un regard navré : elle espère toujours la réconciliation. Peine perdue. Je continue de L'ignorer et Lui laisse la lumière des projecteurs : elle ne Lui a pas rendu service, vu comment Il a fini.

Joseph et moi, c'est différent.

Je me dirige systématiquement vers son autel et je vais m'agenouiller devant sa blanche figure. Il porte le fils gâté, enfin, vous voyez de Qui je parle. Son ombre projetée contre le mur remue, il prend vie. Je vous jure que c'est vrai. Il lève la tête vers moi et me reconnaît : je suis son enfant, comme Marie, de l'autre côté, est ma mère. Il pourrait descendre de son piédestal et m'accueillir dans ses bras, avec sa toute sa force et sa sagesse. Tout comme lui, je voudrais devenir une ombre pacifique et muette dans une alcôve silencieuse. Je ne verrais plus mon visage mutilé puisque je n'aurais plus de ni de texture ni de relief. Ce serait beau. Nous n'aurions pas besoin de parler. Nous nous reconnaitrions dans nos souffrances.

Je crois que Joseph a été un homme en colère, comme moi. Marie semble plus fataliste. La résignation marque chacun de ses traits, chaque pli de sa robe. Elle est bien forte, cette femme-là.

Je parle à Joseph. Je lui raconte mes histoires en chuchotant. Ce sont nos petites affaires. Il ne se montre jamais fâché contre moi, même quand je lui avoue que j'aurais parfois envie de tordre le cou à certains visiteurs de la bibliothèque.

Il y en a d'autres qui m'émeuvent, comme Jeanne, cette femme assez âgée. Je ne sais pas pourquoi elle me demande des conseils : j'ai regardé sa fiche, elle n'emprunte jamais de livres. Elle est très maquillée et s'habille avec grand soin, ce qui pourrait la

faire paraître belle si elle n'était pas si entichée de vêtements pour les gamines lui donnant un air assez ridicule. Elle cherche ma compagnie. Elle me parle beaucoup, souvent trop. Je fais attention à ne pas l'envoyer sur les roses, car elle ne le mérite pas. Simplement elle ne sait pas que je n'éprouve de plaisir que dans le silence. Je crois qu'elle ressent une sorte de compassion maternelle pour moi. Elle imagine sûrement que je ne suis qu'une pauvre chose qu'il faut protéger, croit que je n'ai pas de vie sociale du fait de mon infirmité. Elle s'est donné la mission de faire en sorte que je me sente accepté dans un monde dont je ne veux pas.

Des fois, je suis agacé par elle et tente de le masquer, par pure politesse et parce que je sens bien qu'elle est heureuse de communiquer avec moi. J'aimerais mieux toutefois qu'elle me laisse en paix et qu'elle trouve quelqu'un d'autre pour satisfaire sa bonne conscience. En plus, elle est persuadée que je suis un vrai bigot. Je vais dans son sens, lui parle de Bible, de liturgie, de prières. Tout ça pour qu'elle ne me pose pas trop de questions sur moi. Bonne tactique de distraction, hein ? Je n'ai pas le goût d'évoquer ma colère avec elle.

Un jour, j'ai compris que la colère n'était qu'une sirène attirant ses misérables prières vers le fond.

Cela s'est passé un jour de décembre, alors que j'avais dix-huit ans. Inutile de vous expliquer pourquoi je déteste la période des fêtes. Cela n'a pas changé avec le temps. Aujourd'hui, je me quelque peu adouci, si je me compare avec celui que j'étais au moment où tout a basculé.

Chaque fois que le mois de décembre débutait, je sentais que ma hargne s'amplifiait. Je ne supportais pas les gens heureux. Toutes les décorations de Noël me remplissaient d'horreur. Ma famille d'accueil a quand même été extraordinaire : dès que je suis entré dans leur vie, ils n'ont plus jamais planté un sapin dans leur salon. Ils n'avaient pas d'enfants, ne fêtaient pas vraiment Noël. Il y avait des petits cadeaux, des sablés, et une

dinde au four, mais aucune décoration ne prenait ses aises sur nos murs ou nos fenêtres. Cette délicatesse me les rendait attachants, sans pour autant que je sois en mesure de les aimer. Ils le savaient, j'en suis certain, et ne m'en voulaient pas. Ils étaient de bonnes bêtes, en somme, puisqu'ils laissaient parler leurs instincts de protection en m'évitant de souffrir inutilement avec toutes ces hideuses traditions humaines.

Ce jour-là, j'arpentais le Plateau Mont-Royal l'âme en peine et la joue douloureuse, comme si elle se souvenait de l'incendie, de son affreuse torture. J'avais la sensation que mon cœur battait dans la moitié de mon visage, comme une sirène d'alarme. J'évitais de regarder les promeneurs portant la marque de la joyeuse attente des fêtes. J'ignorais avec application les vitrines scintillantes. Je détournais mon regard des villages de Noël. Je portais tout le temps un casque sur mes oreilles pour ne pas entendre les immondes quantiques bien niaisement crépitant dans les parlophones sur l'avenue Mont-Royal.

Cette période de l'année me rappelait sans cesse ce que j'appelais pudiquement ma grande perte : celle de mes parents emportés dans une fournaise que des maudites lumières avaient provoquée. Je me souvenais de leur sourire, de leur affection, de leurs petites manies. Toutefois, je remarquais que leurs visages semblaient moins clairs d'année en année. J'avais conservé l'article du journal couvrant le drame, avec leur photo dessus. Je n'avais rien récupéré de l'incendie. Pas une miette. Tout était parti en fumée. C'était un peu comme si Dieu avait souhaité abolir littéralement toute trace de notre passage sur terre à part l'enfant maudit, balafré pour toujours, à la fois dans son corps et dans sa tête. Je conservais avec soin le document qui jaunissait malgré tout à vue d'œil dans mon portefeuille, relique d'un passé désormais bien lointain. Je le sortais de temps à autre pour les contempler. Cela me faisait de la peine, mais les larmes ne

coulaient pas. J'en voulais au monde entier de me les avoir pris. Cela nourrissait inexorablement mon mal de vivre tout en bâillonnant ma sensiblerie.

Ce jour-là, j'étais vraiment fâché. J'avais une boule dans le ventre et le regard mauvais. J'ai tué le Père Noël.

Non, ne riez pas.

Ce n'est pas une blague.

Je n'ai pas fait exprès. C'est arrivé comme ça; un malheureux accident.

Je marchais tranquillement sur le boulevard Saint-Laurent quand un gars déguisé en rouge et blanc, agitant une cloche et tenant une boîte pour collecter de l'argent pour les miséreux, s'est posté devant moi. Il m'a parlé. Je ne l'entendais pas à cause de Mötley Crüe beuglant dans mes écouteurs. J'ai tenté de poursuivre mon chemin sans faire attention à lui. J'ai senti qu'on me tapait sur l'épaule. Je me suis retourné : le Père Noël continuait de jacasser. J'ai retiré mon casque.

Il m'a interpellé :

— Hé toi, ça n'te tenterait pas de descendre de ta lune et de mettre une petite pièce pour une bonne action ?

C'était la fin de la journée. Il devait en avoir assez de tous ces gens emplis de bons sentiments achetant plein de cadeaux superflus tout en refusant de filer un dollar aux plus démunis. Je sais, tout le monde n'est pas comme ça.

Je ne lui pas répondu.

Je me suis détourné et me suis remis à marcher.

Il m'a rejoint :

— Monsieur ne daigne même pas me répondre ? T'es un anglophone ou quoi ? *You don't speak French, buddy ?*

Je me suis arrêté une nouvelle fois. J'ai soupiré.

Je trouvais que le bonhomme rouge puait l'alcool.

— C'est quoi, ton problème ? Lui ai-je demandé, agacé.

— Mon problème, c'est que tu pourrais au moins ne pas m'ignorer, mon salaud !

Là, je ne sais pas ce qui m'a pris. J'ai vu sa moustache blanche aussi fausse que son gros bidon, ses petits yeux noirs de fouine. L'odeur de la mauvaise bière m'a saisi. Il a levé une main et actionné sa petite cloche ridicule. Il n'arrêtait pas de la faire sonner et de ricaner. Ça envahissait ma tête, me donnait envie de vomir. En plus du tintement, continu, je percevais le son affreux des musiques de Noël, si bien que ça m'a étourdi. Je sentais la colère monter en moi. Elle était puissante, comme une mer montante pouvant rapidement se transformer en raz de marée.

— Dégage.

C'est tout ce que je pouvais lui répondre, tellement j'avais les dents serrées.

Il n'a pas aimé ça :

— *Fuck you*, face de rat !

Il m'a bousculé.

C'était trop tard pour tenter de canaliser ma mauvaise énergie. Toutes les vannes se sont ouvertes. Ce Père Noël incarnait tout ce que je détestais le plus au monde, et voilà qu'il m'insultait. J'étais celui qu'il avait supplicié. Pas de cadeau pour le petit Nathan. Juste des flammes, de la fumée, et des chairs qui se consomment.

Je l'ai poussé avec une force que je n'étais même pas conscient de posséder. Vu que les trottoirs étaient glacés, il a glissé jusqu'à frapper violemment sa tête sur le parechoc d'une voiture garée. Je ne voyais plus, je n'entendais plus, à part la voix sirupeuse de la colère me susurrant dans l'oreille que j'avais bien fait. Les sirènes d'Ulysse m'avaient bien eu, et je coulais avec elles, impuissant. J'étais tétanisé. Je sentais le poids des regards réprobateurs, la panique des gens. Ils criaient que l'autre ne bougeait plus. Des passants se sont arrêtés, scandalisés. Des enfants ont brailé. Ils me désignaient du doigt comme un monstre, et pas que physiquement.

Cela s'est passé devant une pâtisserie. Une femme est sortie en courant. Elle s'est agenouillée devant le type au sol. Elle s'est penchée vers sa bouche, l'oreille presque collée sous son nez.

— Il ne respire plus, a-t-elle annoncé, épouvantée.

Des « Oh ! » d'écœurement ont fusé.

Le Père Noël avait les yeux grands ouverts. Sa barbe était tout de travers.

Les mugissements des services de secours, des portes qui claquent.

— Je n'ai pas fait exprès, ai-je dit d'une voix atone.

J'étais sous le choc d'avoir tué un homme, même sans le vouloir. Je n'avais pas souhaité sa mort, je vous le jure.

Je me sentais épuisé.

Un individu s'est exclamé :

— Quel genre de minable que t'es pour taper un Père Noël ?

Tout le monde semblait d'accord. Moi aussi, finalement. La colère était tombée en même temps que le type en costume rouge. Je me sentais une nouvelle fois orphelin, puisque je percevais de nouveau un grand vide en moi, ce moi désormais déserté par la rage.

J'ai baissé la tête; je ne savais pas quoi faire.

La femme s'est relevée. Elle ne pouvait plus rien pour le moribond. Elle s'est approchée de moi, m'a regardé d'une drôle de façon. Il n'y avait rien de malveillant dans ses yeux. Elle essayait de me lire. Elle dégageait quelque chose de chaleureux et de bon. Il y avait les marques du sourire autour de ses yeux. J'ai senti une odeur de gâteau et de café.

Mon regard s'est posé sur ses mains, à la fois fortes et délicates. Elle aurait pu être une madone dans une Église et me prendre dans ses bras. Sur son tablier, il y avait un badge épinglé portant le nom de « Clara ».

Elle pouvait porter n'importe quel prénom. D'ailleurs elle était tous les prénoms.

J'avais peur, comme une bête aux abois. Je tremblais.

— Vous êtes si jeune, a-t-elle fait remarquer, pourquoi tant de violence ?

À cet instant, j'ai jeté un œil vers sa boutique toute illuminée, avec les gens collés comme des mouches aux vitres toutes poisseuses de condensation. Je me suis demandé ce qui se serait passé si j'avais poussé la porte de cet endroit, commandé un café, et que je m'étais assis. Je n'aurais pas montré ma monstrueuse nature, même pas digne d'un animal. J'ai découvert alors toute la dimension obscène et pathétique de mon humanité qui m'avait rattrapé. J'avais tué un homme. Cela m'a semblé insupportable.

Alors, pour la deuxième fois de ma vie, alors que les policiers s'emparaient de moi et me menottaient, je me suis mis à hurler comme un loup, avec toutes mes déchirures et mes impuissances, et mon amertume de ne pas avoir réussi à acquérir la noblesse de la bestialité.

J'ai fait de la prison. Tuer le Père Noël, ça mérite un châtement.

Cela n'a pas été qu'une si mauvaise expérience. J'ai eu le temps de réfléchir et de faire le point sur ma misérable existence. Ma famille d'accueil est venue me voir deux ou trois fois. Je leur ai demandé de cesser de se déplacer. Je n'étais pas leur enfant, ils ne me devaient rien. Je ne voulais pas leur infliger ce triste rituel des visites aux prisonniers dans un univers lourd et froid. Aussi, j'avais le goût de tourner la page. Ils ont compris. Ils ne se sont plus présentés au parloir, tout en continuant de m'envoyer des colis avec des babioles. De braves bêtes, je vous ai dit. Je regrette tellement de ne pas avoir su les aimer.

J'avais un compagnon de cellule.

Il s'appelait José.

Je l'aimais bien, même s'il parlait trop de sa copine prénommée Emma. Il avait braqué un dépanneur. L'attaque s'était mal passée. Prise d'otages. Intervention de la police. Un officier blessé. Condamnation. Il ne supportait pas la prison. Il ne faisait que lire et relire les lettres de sa petite amie, laquelle avait cessé de lui rendre visite. Ça lui faisait de la

peine. Les autres détenus se foutaient de sa gueule. Ils prétendaient que ça ne se pouvait pas qu'un type aussi chialeur que lui puisse avoir tenu entre ses mains un flingue pour braquer un magasin. José n'allait pas bien du tout. Cela faisait presque cinq mois qu'il était sous les barreaux, et il n'en pouvait plus. Un jour, il a reçu un courrier d'Emma. Son excitation s'est vite éteinte. Elle lui annonçait qu'elle le quittait, qu'elle ne pouvait pas continuer ainsi. Elle ne voulait pas lui laisser croire qu'elle l'attendrait à sa sortie. Elle avait besoin d'air frais. L'atmosphère de la prison la rendait malade. Elle n'était plus sûre de ses sentiments.

Des choses qui arrivent, somme toute.

Pour une fois, José n'a rien dit. Il m'a tendu la lettre avant de se murer dans le silence. Il n'a pas versé une larme, ni ne s'est plaint. Je ne savais pas quoi lui dire. Je n'étais pas bon à aider les autres, ne sachant pas comment m'aider moi-même. Je lui ai parlé de la colère, parce que je connaissais bien ce sujet. Je lui ai conseillé de bien faire attention à elle. Je lui ai conseillé de ne pas l'écouter à cause de sa perfidie. José était bien gentil, ne cherchait pas des poux dans la tête des autres. Le parfait prisonnier. Un jour, après avoir purgé un-sixième de sa peine, il pourrait demander la liberté conditionnelle. Il n'y avait aucune raison qu'on la lui refuse, vu qu'en plus il faisait preuve de repentance.

Encore elle, comme dans les Églises. La prison, c'est le ticket laïc pour la contrition.

Je l'ai retrouvé mort le lendemain matin, la tête entourée d'un sac plastique.

Ça m'a fait un choc, puis il a fallu que je réponde à des tas de questions visant à s'assurer que je n'avais pas commis un nouvel homicide. Une pure formalité, vu que tout le monde savait que José et moi étions bons amis, sans parler de sa fragilité soignée par des médicaments visant à calmer ses idées suicidaires. Le suicide n'a pas été remis en cause. Je me suis retrouvé seul dans la cellule, à compter les jours jusqu'à la sortie.

J'ai bénéficié d'un programme de réinsertion. J'en suis bien content, vous savez. Après la taule, ce n'est pas si évident de trouver un employeur. J'ai de la chance. Je le sais.

Désormais, je me trouve chanceux d'avoir cet emploi à la bibliothèque du Plateau. Après le travail, je me promène. La prison m'a enseigné l'importance de l'oxygénation et de la marche. Je fais un tour, avant de rentrer dans mon petit appartement de la rue Boyer. Il n'y a rien d'extraordinaire dedans, mais je m'y sens bien. J'ai appris à vivre avec le minimum.

Il y en a un autre qui a appris à faire comme moi : c'est le clochard qui traîne du côté de la banque Desjardins, à l'angle de la rue Rivard. On se ressemble vraiment, lui et moi. Il essaie de cacher son indigence dans son trou au creux d'une rue indifférente. Il est défiguré socialement, tout comme je le suis dans ma chair. Il ne parle pas, fuit le regard des autres. Je crois qu'il comprend la beauté du silence et l'importance d'éviter la lumière.

Je lui donne souvent quelques pièces. Il fait un signe de tête. C'est tout et c'est déjà trop. Il ne devrait pas me remercier. Les animaux ont tous une tanière pour se réfugier et trouvent à manger dans leur environnement. Pas les humains. En plus, on n'a pas la solidarité facile. Alors ça fait des gars dans les rues et dans le froid.

Des minimalistes forcés.

Vous avez entendu parler de cette mode ? Il y a des types qui se découvrent un matin trop plein de choses inutiles. Alors ils deviennent minimalistes. Ben moi, je suis minimaliste depuis des années. Je pourrais donner des conférences sur le minimalisme. Enfin, ça me fait rire de constater que notre société est à ce point empoisonnée par le consumérisme qu'il faille écrire des trucs sur l'art de vivre pareil, mais avec moins. J'ai une table et deux chaises. Un lit. Trois chemises, trois pulls et trois pantalons. Trois paires de chaussures : hiver, été, printemps/automne. Bon, je ne vais pas faire l'inventaire, c'est juste pour vous prouver que je suis mi-ni-ma-liste.

Quand je me ballade, je suis toujours surpris par l'immensité du ciel. Encore un héritage de la taule, quand la vision de l'extérieur se résume en grande partie à un rectangle doté

de barreaux. Des fois, tout cet espace me donne une sorte de délicieux vertige. Peu importe le temps dehors, je marche, encore et encore. Je ne peux plus emprunter le trottoir où j'ai fait chuter le Père Noël. Il me vient des angoisses, un serrement dans la gorge. Oh, je n'ai plus peur de la colère. Elle a bien compris qu'elle n'avait plus de pouvoir sur moi. La méditation que je pratique tous les jours m'aide d'ailleurs à me contrôler. C'est pour ça que je suis apprécié par les usagers de la bibliothèque. Jamais un mot plus haut que l'autre.

Par contre, j'aime marcher sur de l'autre côté du boulevard Saint-Laurent, même les jours de tempête, comme aujourd'hui.

Je me tiens prudemment debout, en face de la pâtisserie de la fille qui m'a parlé le jour du crime, celle qui a semblé éprouver une sorte de compassion envers moi et qui portait le nom de « Clara ». J'enfonce mon bonnet, je relève mon col. J'observe les va-et-vient de la petite serveuse qui sourit tout le temps, le ballet incessant des clients qui entrent et sortent de la boutique. Enfin, je la vois. Clara. Son allure déterminée, son tablier toujours bien propre.

Je crois encore sentir le sucré de ses gâteaux vanillés. C'est un parfum qui ne doit jamais la quitter, je suppose. Elle semble bien dynamique, rit souvent avec ses habitués. Je rêve qu'un instant, juste pour quelques secondes, elle soit près de moi, de ce bord-ci de l'avenue.

Elle ne dirait rien, se mettrait face à moi, comme elle l'a fait le jour où j'ai tué cet homme. Sauf que cette fois, elle lèverait sa main blanche et ferme pour venir la poser sur mes cicatrices.

Le temps s'arrêterait, comme les douleurs.

Il y aurait le miracle d'un chérubin effaçant mes peines et mon passé empli de choses qui me retournent encore l'estomac.

L'itinérant

Vivre dans le mensonge constitue pour moi le pire *hold-up* intellectuel qu'une personne puisse commettre envers elle-même.

Je sais de quoi je parle, puisque j'ai pratiqué assidument l'art de mentir aux autres – et donc, à moi-même. Je me souviens des gommes mâchées avant mon arrivée au travail pour masquer l'odeur de l'alcool, des excuses plaidées auprès de ma femme pour justifier des heures supplémentaires fantômes que je passais dans les bars. Je mettais les mains dans mes poches pour ne pas montrer leur tremblement et tentais (souvent sans succès) de suivre une ligne imaginaire en marchant pour éviter de slalomer.

Nous naissons de toute façon dans le mensonge : nos parents nous laissent entendre qu'ils ont tellement bien fait de nous mettre au monde, parce que celui-ci est bien beau et bien bon. On nous raconte des histoires de princesses et de chevaliers, où les vilains perdent toujours. Pas étonnant qu'on explose à l'adolescence, quand on comprend qu'on nous a trompés. Ils disent que ça s'appelle grandir. Si devenir adulte consiste à perdre la foi dans le merveilleux, alors je comprends que certains s'y refusent. Ce n'est pas qu'ils veulent rester des enfants : ils déclinent simplement l'invitation de prendre place dans la ronde infernale des désirs éteints. Je sais, vous me trouvez bien pessimiste. Vous avez raison.

Trouvez-vous franchement que tout cela vaut le coup ? Combien de douleurs, de trahisons, de pertes avez-vous ou allez-vous vivre ponctuant des moments de répit toujours trop courts ? Combien de déceptions vont marquer vos fronts, faire pleurer vos yeux ? Je ne prétends pas que la vie ne vaut pas la peine d'être vécue : ça, c'est ce que murmure la grande bouche à mon oreille. Je lui réponds que ce n'est pas vrai, qu'il y a des matins douceur et des soleils vibrants.

Il se pourrait qu'on exagère l'intensité des belles choses pour survivre aux mauvaises. Pourquoi ferions-nous cela ? Parce que sinon, l'existence à laquelle nous ne sommes pas préparés nous paraîtrait insoutenable et grotesque. Dans ce cas, le mensonge apparaît comme le meilleur travestissement d'une affligeante vérité.

En fait, mentir aux autres nécessite un certain talent, car la confrontation nous guette à chaque pas. Par contre, il est amusant de constater combien il s'avère aisé de se berner. Nous acceptons facilement nos mystifications par instinct de survie ou pour chasser un inconfort. Nous taisons les évidences pour retrouver la magie de nos premières années, quand le « Il était une fois » ouvrait tous les horizons. Finalement, le mensonge constituerait un remarquable mécanisme d'adaptation face à un rejet de clarté intellectuelle.

Je ne pourrai pas dire que je suis fier de mes mensonges puisqu'ils m'ont plongé dans une spirale infernale. Ils m'ont isolé, blessé.

Pardonner les mensonges des autres, c'est accepter de reconnaître et affronter les siens. Ce n'est pas donné à tout le monde.

On ne m'a pas pardonné.

Ma femme m'a quitté, lassée de mon déni, de mes tromperies. Je ne lui en ai pas voulu – enfin, pas trop. J'ai quand même tout cassé dans la maison quand elle est partie. Je ne méritais pas un si beau décor. J'ai sabordé mon mariage, me suis montré égoïste et distant. J'aurais dû lui avouer mon addiction. Nous aurions pu essayer de trouver ensemble une solution. Sauf que je ne cherchais pas un *happy end*, mais une autodestruction radicale. Elle me reprochait de trop consommer; je lui disais qu'elle ne comprenait pas la pression professionnelle que je vivais et mon besoin de la soulager. Elle avait essayé d'aborder le délicat sujet d'une aide, avec en retour une fin de non-recevoir résolument agressive. N'oubliez pas que je me suis montré physiquement brutal avec elle. La violence conjugale aurait été la dernière des lâchetés dont je n'étais

pas heureusement capable. Par contre, je l'ai rejetée, comme j'ai rejeté toutes ses suggestions. J'ai copieusement nié, comme un enfant pris avec les doigts maculés de confiture continuant d'affirmer qu'il n'a pas touché au bocal. J'ai rompu le dialogue. Dans un couple, tant qu'il existe, alors rien n'est perdu. Quand tu tournes le dos à la communication, tu peux dire adieu.

Au fond, je me pose souvent la question suivante : Est-ce que j'ai perdu ma femme et mon travail parce que j'avais une addiction ou à cause de la forêt de mensonges qui m'a éloigné de la vérité ?

Tout est question de pardon, et surtout, de là où vous placez votre curseur dans ce qui est tolérable ou pas. Chacun a sa propre vision de l'endroit où doit être positionné le curseur. Vous m'auriez pardonné, vous ?

L'Homme n'est pas un animal courageux quand il se frotte à ses faiblesses.

Il se met alors à élaborer des faussetés, construire des raisonnements erronés, et pire que tout : il les professe.

Emma

Lorsque je me rends au collège, je fais une pause pour prendre un café chez Clara.

C'est un moment intime durant lequel je prends le temps de penser à moi avant de me consacrer aux autres.

Tôt le matin, Je quitte mon domicile de la rue Saint-Dominique se situant à deux pas du salon de thé. Je vis seule, avec mes deux chats Nénette et Popette. Ne me demandez pas où je suis allée chercher ces noms, c'est venu comme ça, le jour où je suis allée les adopter à la SPCA. Deux sœurs que je ne voulais pas séparer.

Mes pieds s'enfoncent dans le sol poudreux. La déneigeuse n'est pas encore passée. En hiver, on a la sensation que les distances sont multipliées par deux. Je me dis qu'avec des bonnes bottes bien chaudes comme les miennes, il n'y a rien à craindre. La rue semble si calme à cette heure-ci. La grande affluence est encore lointaine et les voitures plutôt rares. J'ai besoin de cette quiétude avant d'entamer une journée de travail. Elle me rassure, elle me nourrit. Le jour ne pointe pas encore au-dessus des bâtiments séculaires. Les lumières des lampadaires projettent leurs ombres sur les cristaux scintillants. Le bruit de mes pas feutré et sourd accompagne celui de ma respiration. Mon nez se réfugie derrière une grosse écharpe de laine pour ne pas trop sentir la morsure du moins-vingt-cinq annoncé ce matin par Météo Média.

Il y a une certaine magie dans l'hiver. Je n'ai pas l'impression que la nature retient son souffle. Pourquoi ne pas imaginer qu'elle se pare avec plaisir de sa robe immaculée pour fêter son mariage éphémère avec la saison froide ? Il se peut aussi qu'elle soit contente que l'hiver lui vole toute la vedette. Plus personne ne monte sur les arbres, ne marche sur les pelouses ou arrache les fleurs. Plus besoin de faire preuve d'imagination pour colorier le paysage. Il y a quelque chose de forcé dans la belle saison, une

surenchère permanente conduisant à la saturation : couleurs, odeurs, bruit. L'hiver adoucit les teintes avec sa gomme blanche et atténue les sons. J'apprécie ce repos de la nature, que nous devrions bien suivre, en tant qu'humains. J'aime aussi ce fondu dans l'uniformité, le brouillard derrière lequel on peut se cacher.

Arrivée à la pâtisserie, je tape mes pieds sur le sol pour faire tomber la neige de mes bottes. Ensuite, je dis bonjour à Clara qui dispose ses croissants et ses pains au chocolat. Je suis sans aucun doute l'une de ses premières clientes. Nous discutons de la pluie et du beau temps. Elle me sert un café macchiato, me souhaite une bonne journée. Je m'assois près de la fenêtre, consulte les nouvelles du journal. Clara ne met jamais le son de la télé. Il y a les sous-titrages défilant sous les images. Des répétitions en boucle de vilaines choses. Je refuse de participer à la grande ronde des informations tournant sempiternellement en mode catastrophe.

Je trouve les médias bien angoissants.

L'humanité se porterait mieux si elle arrêta d'être abreuvée de mauvaises nouvelles. Bien sûr, elles font partie de notre existence. C'est juste qu'elles sont toujours présentes en temps réel, sur nos téléphones, nos tablettes, nos télé. Des cortèges funèbres de faits répétés dix-mille fois par jour sur les chaînes d'infos en continu. Pas étonnant que les gens se sentent stressés.

Je vous vois déjà protester : oui, ça serait un peu nono d'ignorer ce qui va mal dans le monde. Un juste équilibre créerait une société moins troublée et diminuerait sans doute la consommation exorbitante de médicaments contre les maladies mentales liées aux états anxieux. À mon avis, ce n'est pas l'argent qui dirige le monde, c'est l'angoisse.

Je délaisse rapidement le journal, je sirote mon café. Je surveille l'heure, car je n'aime pas arriver en retard. J'observe la pâtissière : elle s'affaire comme une petite abeille. Il y a des gens comme ça qui effectuent chaque jour les mêmes tâches avec une infaillible ardeur. Je les admire, d'une certaine manière. Ils aiment leur routine et ne la remettent

pas en question. Clara est une femme solide qui travaille fort. Elle sait conserver son sourire et sa douceur, même les jours où tout ne va pas dans le sens qu'elle voudrait. Je la crois fataliste et la soupçonne d'avoir tout compris de la notion de vivre dans l'instant présent. Elle chantonne, souvent. Elle se met rarement en colère.

Je termine mon café avant de remonter le Main jusqu'au collège où j'enseigne. Je retire mon manteau et enfile des chaussures confortables avant de me diriger vers la salle des professeurs. J'adore mon boulot, même si la maladie mentale m'en a écarté durant plusieurs mois, lorsque je me suis retrouvée dans la tourmente et dans l'obligation de mettre un terme à ma relation toxique avec José.

José, c'était mon vertige.

Nous nous aimions follement, je crois.

Je l'ai rencontré dans une soirée sur la thématique des années quatre-vingt organisée par une boîte de nuit sur Papineau. Il était solaire. Il emplissait tout l'espace, avec sa manière de danser qui aurait paru ridicule chez tout autre que lui. Il m'a souri et mon cœur a fait *boum*, comme si j'étais l'une de mes élèves de quatorze ans. Je suis entrée dans son soleil. Son rayonnement m'a enveloppée, m'a caressée, m'a aveuglée. J'ignorais que je finirais par m'y brûler.

Son arrestation a créé un tsunami émotionnel.

Je ne savais rien de son passé de délinquant. Je le croyais entrepreneur. Ce n'était pas totalement faux. Il travaillait bien à son compte : il braquait des commerçants. Comment ai-je pu fréquenter un homme pendant six mois et tout ignorer de sa vraie nature ? Encore aujourd'hui, l'incompréhension et la culpabilité me dévorent. En tant qu'enseignante, je valorise les bons comportements. Je les encourage. Je n'imagine même pas qu'un de mes élèves puisse éventuellement commettre un crime dans leur futur. Je le prendrais pour une insulte personnelle. Alors, quand j'ai vu le visage de José

sur la chaîne de Radio-Canada, j'ai fait un malaise vagal. Saisie par l'émotion, avec un tourbillon de pensées s'entrechoquant dans la tête, mon cerveau a forcé le *shut down*.

Le matin-même de ce funeste jour, José prétendait qu'il allait rencontrer un client difficile. Je reconnais qu'il ne m'a pas menti sur ce point : son client difficile, c'étaient deux policiers s'étant malencontreusement arrêtés au dépanneur pour acheter des chewing-gums. Pas de chance pour le voleur. Ils ont compris ce qui se passait dans la boutique. José était fait comme un rat. Il aurait été bien plus simple de se rendre. Mais non. José, dans toute sa flamboyance irrationnelle, a cru qu'il pouvait prendre en otage l'employé du dépanneur et s'en tirer à bon compte. Quelle regrettable erreur. Une fusillade a éclaté. Un policier a été touché à l'épaule. Heureusement, il n'y a pas eu de morts.

Ils ont emmené José. Les journalistes ont passé ça aux informations du soir.

Je me suis effondrée.

Plus tard, je me suis réveillée sur le tapis de mon salon. Mon cerveau a fini par se résoudre à accepter l'odieuse fatalité de cette horrible annonce. Je me suis relevée, encore étourdie. J'espérais avoir fait un mauvais rêve. Il a duré toute la journée, avec les chaînes de télé et les journaux qui n'en finissaient pas de commenter le fait divers. Ils parlaient de José et le présentaient comme un autre que je ne connaissais.

Je me suis fait questionner par la police. Même s'ils se sont montrés aimables et compatissants devant mon extraordinaire naïveté, j'étais terrifiée. Ce fut une expérience affreuse. Au début, ils pensaient que j'étais au courant de sa vie de voyou. Rien que ça. Ça m'a mise à terre. Moi, l'enseignante de secondaire trois, avec quinze ans d'expérience et aucun blâme dans son dossier, soupçonnée de complicité du fait d'une relation intime avec un délinquant. Bien entendu, cela faisait partie d'une routine : il fallait bien que je montre patte blanche. Quand même, je n'arrêtais pas de trembler. J'ai expliqué que j'ignorais tout des agissements peu scrupuleux de mon ami. Ils m'ont offert

un verre d'eau pour tenter de calmer mes nerfs. Ils m'ont juré que mon nom ne serait pas cité, que mon employeur ne saurait rien de cette vilaine aventure.

Je n'ai eu aucun mal à les convaincre de mon innocence, surtout que José a eu la bonne idée de confirmer mes dires. Il me devait bien ça, le traître.

Heureusement, j'ai eu l'aide de Sara, une autre enseignante qui est aussi ma meilleure amie. À part Sara, personne n'était au courant de ma relation avec José. Je me définis comme une personne très discrète et je n'aime pas m'étendre sur ma vie privée - particulièrement au travail. Je lui ai présenté mon copain en l'invitant à souper. Ils se sont bien entendus. Elle aussi a cru à ses fadaïses sur son entreprise fantôme, laquelle finalement existait bel et bien, mais sous la rubrique « faillite ». Vous pensez que j'aurais pu vérifier tout ça en faisant des recherches sur Internet ? Je n'y ai pas pensé, voilà tout. Tournée vers l'astre éblouissant de notre passion, je me laissais vivre dans un état de béatitude absolue, ce genre d'état un peu naïf mais tellement charmant.

José se montrait doux et prévenant. J'étais amoureuse, vous comprenez. Je ne me voyais pas demander un extrait de casier judiciaire à un gars que je fréquentais depuis six mois. On n'allait pas vivre ensemble, ni acheter un bien. Tout au plus, on envisageait de prendre des vacances au Mexique. Ça aurait été un test avant la prochaine étape.

Sara a été extraordinaire avec moi. Elle a su se montrer discrète et me soutenir durant toutes les épreuves qui ont suivi l'arrestation de José. Pour cela, je lui serai toujours reconnaissante. Je me demande pourquoi elle est toujours célibataire. Elle croit que c'est à cause de sa passion pour les cactus. Elle en a cinquante-et-un chez elle. Elle reconnaît en riant que cela fait peur aux hommes. La seule chose que je pourrais lui reprocher, c'est une sorte d'amertume par rapport à notre métier. On dirait qu'elle a perdu la flamme. Pourtant, enseigner constitue l'un des métiers les plus essentiels de notre société. Le manque d'éducation conduit à l'ignorance, et l'ignorance conduit à l'obscurantisme et aux comportements primaires.

Comme l'a dit Milan Kundera : « L'homme est tenu de savoir. L'homme est responsable de son ignorance. L'ignorance est une faute. »

Elle est convaincue que la culture est moribonde à cause des médias sociaux. Les enfants seraient devenus des moutons incultes. C'est du moins ce que j'ai compris de ses explications. Je n'ai pas cette vision négative de la société. Je crois qu'elle prend les choses un peu trop à cœur. Ce n'est pas parce qu'on n'a jamais lu du Zola à quinze ans qu'on est forcément ignare, non ?

Revenons à moi.

Je n'allais pas bien. C'était comme si on m'avait enfoncé un pieu dans le cœur. Je me sentais de plus en plus mal. Je lui en voulais. Je l'aimais. Je lui trouvais des excuses. Je le détestais. Il me fallait des explications. Je voulais savoir et confronter José. J'avais découvert qu'il avait un casier judiciaire où figuraient la drogue, les menus larcins, les vols à l'étalage. Ce spectaculaire braquage était son tout premier, apparemment. Maigre consolation. Il aurait pu en commettre dix, ça n'aurait rien changé. Devant les enquêteurs, il n'a rien nié. Bien au contraire. Il a pleuré de honte, paraît-il. On dit « chose avouée à moitié pardonnée » : je vous assure que ce n'est pas applicable en matière de justice.

Il a pris quinze ans.

Je n'arrivais pas à croire que l'homme gentil et attentionné qui dégustait des crèmes glacées en marchant paisiblement à mes côtés sur l'avenue Mont-Royal pouvait cacher au fond de lui un double maléfique le tirant vers le Mal. Je ne savais pas si je devais avoir pitié de lui ou le haïr. Je cherchais dans notre passé des indices qui seraient passés à la trappe de mon aveuglement. Je ne me souvenais de rien d'autre que d'un gars qui se levait tôt le matin pour aller travailler et paraissait mener une vie *normale*. Il me parlait peu de ses activités. Pour moi, il était un électricien. Un travailleur autonome comme tant d'autres. Je n'avais pas accès à ses bilans et son compte en banque.

Vous avez l'impression que j'essaie de justifier ma crédulité et mon imprudence ? C'est peut-être vrai. N'empêche que je ne me souviens pas d'un seul geste ou d'un seul comportement qui aurait pu instiller le doute dans mon cerveau. Comme il habitait Montréal depuis peu, il prétendait ne pas avoir d'amis. Je l'ai cru. Il me disait qu'il n'avait plus de famille. Je l'ai cru. En réalité, ses parents habitaient Gatineau. Il avait deux sœurs et un frère avec lesquels il n'avait plus de relation depuis des années.

Une chose est sûre : vous ne pouvez pas décider de ne plus aimer quelqu'un du jour au lendemain, même s'il a fait des choses inacceptables. Il faut du temps pour se détacher, tout de même. Du courage également. J'étais au fond du trou, enfermée tout comme lui dans une prison. La mienne était virtuelle. C'était comme si mon cerveau rétrécissait jour après jour. Il étouffait. Je ne parvenais plus à donner mes cours. J'oubliais les courses que je devais faire à l'épicerie. Je pouvais rester des heures allongée sur mon lit à ressasser mon infortune et ma déception.

Je sombrais, en fait.

J'ai pensé alors qu'aller rendre visite à José constituerait une sorte de catharsis.

Il fallait que je lui parle.

C'était juste avant son procès.

Un après-midi, j'ai pris la direction de la prison de Bordeaux, un édifice ressemblant à une étoile de mer échouée sur le boulevard Gouin. J'ai eu un frisson en apercevant ses murailles et sa coupole sonnante le glas de la liberté.

J'ai eu l'impression de marcher longtemps avant d'atteindre le parloir. Je me sentais écrasée par les murs. J'avais la sensation d'humer l'odeur de la privation et je sursautais au moindre cri. Je ralentissais parfois, le ventre serré, avec l'impression que les couloirs se refermaient sur moi et que je ne parviendrais jamais à sortir de cet univers délabré et bruyant. Je savais qu'il y avait eu ici des exécutions. Un passé pas si lointain. Je me sentais mal d'imaginer que je marchais peut-être sur le même sol que les condamnés à

mort. Je m'attendais à voir surgir leur fantôme à chaque recoin, venant se moquer de mon angoisse.

Enfin, j'ai réussi à atteindre le parloir.

En le voyant arriver et s'asseoir derrière la vitre, j'ai eu un autre *boum* dans mon cœur, comme lorsque nous nous sommes rencontrés. Cette fois, il n'y avait plus de soleil, de chaleur, de rayons envoûtants. Il était devenu l'obscurité, le renoncement. Il avait maigri. Il avait perdu de sa superbe. Surtout, il affichait un étrange regard, à la fois intense et résigné. Tous les détenus devaient avoir ce genre de regard d'oiseaux aux ailes coupées.

Au début, je n'ai rien dit. Lui non plus. Nous nous sommes dévisagés en silence. Il ne baissait pas les yeux, semblait plein de compassion pour moi. Ça m'a choquée. Je n'avais pas besoin de sa compassion. Je voulais comprendre.

Il a attrapé le combiné noir et l'a collé à son oreille.

J'ai fait de même.

— Bonjour, Emma.

— Bonjour, lui ai-je répondu plus sèchement que je ne l'aurais voulu.

Ma gorge me serrait. Je me sentais intimidée. Tout ceci me paraissait irréel. Je ne pensais pas voir un parloir ailleurs que dans un film, ni vivre ce paradoxe d'une proximité spatiale mais pas physique.

— Merci d'être venue me voir.

— Je t'ai amené des biscuits.

Malgré mon ressentiment, je ne pouvais pas nier que j'étais encore attachée à lui. J'ai eu l'idée de cette petite attention, ce qui prouve bien que je suis quelqu'un de poli. Je n'ignore pas que la prison n'est pas un cinq étoiles et que goûter un met qui sort de l'ordinaire carcéral fait du bien au moral.

Il m'a remerciée pour les pâtisseries, avant de jeter un piteux :

— Je suis désolé, Emma.

— Tu peux.

— Je t'ai menti sur ma vie. Pas sur mes sentiments.

— Quelle consolation, ai-je répondu les larmes aux yeux.

— J'espère que les flics ne t'ont pas trop embêtée.

— Non.

Je n'avais envie de lui avouer que j'ai failli m'évanouir de peur lors de l'interrogatoire.

Il a pris un air contrit avant de lancer :

— Tu sais, tout ça, c'est la faute à pas de chance. La vie n'est pas une chance. C'est un fardeau de merde dont on sort en pleurant au lieu de bénir une délivrance.

Je ne mangeais pas de ce pain-là. Ses chialeries m'ont agacée :

— La vie est ce qu'on décide qu'elle soit.

Il a secoué la tête, dubitatif :

— Pour toi, peut-être. Pas pour moi. J'ai eu une enfance dégueulasse. J'aurais dû t'en parler... Je ne pouvais pas. Ça n'excuse pas tout. Ça facilite le glissement vers la délinquance. J'ai un passé dont je ne voulais parler à personne, parce que je n'en suis pas fier. J'ai vraiment essayé de m'en sortir, sauf je n'avais aucun talent pour être entrepreneur. Alors, j'ai replongé à cause de mes dettes.

Moi, pragmatique :

— Nous aurions pu trouver une solution ensemble.

Lui, tristement :

— Penses-tu vraiment que tu m'aurais donné une chance ?

— Parce que c'est mieux de la découvrir à la télé ? Tu sais que j'en ai fait un malaise vagal ?

Ça, je voulais le lui dire. Je ne pouvais taire ce choc violent.

— J'aurais aimé te l'avouer, je te le jure. Je n'en avais pas le courage. Je ne voulais pas te perdre. Quand je t'ai rencontrée, j'ai vraiment cru que tout allait bien finir. Tu étais une source d'inspiration. Lorsque tu parlais de tes élèves, je buvais tes mots. J'aurais tellement voulu avoir une prof comme toi quand j'étais gamin. Je suis certain que j'aurais fait moins de conneries. J'ai essayé, tu sais. J'ai eu quelques contrats. Pas assez pour rembourser certaines... obligations envers quelques personnes. Je me suis retrouvé coincé. Il me fallait de l'argent.

— J'aurais pu t'en prêter.

Je vous promets que j'étais sincère en lui disant cela.

Il s'est rebiffé :

— Pas question. J'ai mon honneur, moi.

— Un honneur qui t'a conduit en taule, ai-je craché, narquoise.

— Je suis sans doute un pourri, mais pas au point de piquer le fric de ma copine pour solder mes erreurs de jugement.

— C'était mieux d'aller braquer un dépanneur !

— Je n'aurais pas été capable de faire du mal. C'est vrai ! J'ai paniqué quand les flics sont arrivés. J'aurais dû me rendre. Parfois, quand on est face à un mur, on est hypnotisé par lui et on ne fait rien pour changer la trajectoire. Pire encore, on appuie sur l'accélérateur. Un réflexe stupide.

— Un réflexe qui va te coûter cher.

— Je sais.

— Tu sais que tu m'as mise aussi en prison ? Ma tête est devenue une prison. Je me sens mal, vraiment mal. Je suis épuisée par mes pensées négatives. Je suis en colère, aussi.

— Tu as le droit d'être en colère. Je suis...

— Désolé, oui, oui. Ça me fait une belle jambe !

J'ai sorti un mouchoir de ma poche avant d'éponger mes yeux. Il fallait bien que cela sorte. Toute cette rage contre lui et ses mensonges devaient s'exprimer.

— Tu m'as menti sur tout, même sur ta famille.

— Ça faisait longtemps qu'elle était morte pour moi.

— Évidemment. Je devrais me contenter de ça.

— Je ne te demande pas de comprendre. Juste de pardonner.

— Tu crois que c'est facile...

— Le pardon, c'est la vraie élégance de l'Humain. Tu as cette élégance, je n'en doute pas.

— Regarde où j'en suis. Je n'ai plus le goût d'enseigner, je suis continuellement fatiguée, et mes émotions jouent au yoyo avec moi. Je ne parviens même plus à fonctionner normalement. Sans parler de ton procès qui s'en vient ! Ça me stresse à un point que tu ne peux pas imaginer !

— C'est quoi, la normalité, à part un truc inventé par des intellos qui ne supportent pas la médiocrité ?

J'ai répliqué, acide :

— Pour moi, c'est ne pas braquer un commerçant.

— J'ai effectivement enfreint les règles. Je n'en suis pas fier.

— Je ne te le fais pas dire. Tu te rends compte que tu vas rester en prison pendant des années ?

Aussitôt, j'ai regretté ces mots. Le procès ne s'était pas encore déroulé. Je me doutais bien qu'il devinait que la peine allait être lourde. S'en prendre à des policiers, c'était s'assurer un verdict salé. Son expression s'est transformée, comme s'il avait pris vingt ans de plus en quelques secondes. J'ai vu ses traits creusés, senti son désespoir. Ça m'a fait mal. Je m'en suis voulu.

— Je... Je n'aurais pas dû dire cela.

C'était trop tard. Je le voyais à ses épaules affaissées, à sa moue désabusée.

Ma colère s'était apaisée. Seule la tristesse m'habitait.

Il a secoué la tête en levant les bras en signe d'impuissance :

— Tu n'as pas besoin de t'excuser. Tu as raison. Je vais en prendre pour un bout. Ça fait juste peur d'y penser. J'ai peur.

— Je te crois, ai-je répondu avec compassion.

— J'ai écrit au policier que j'ai blessé. Il est même venu me voir.

— Ah oui ?

— Il ne m'a pas traité de sale type. Il a bien saisi que je ne tentais pas de le manipuler avec des excuses foireuses. Il a vu par-delà les apparences. Il a compris qui j'étais. Pas un dangereux gangster.

J'ai pris un ton narquois en apparence, alors que dedans je vivais la plus grande des confusions :

— Qui es-tu, en fait ?

— Un pauvre idiot. Un crétin de première qui a foncé dans son mur.

Je suis restée silencieuse. L'homme fort et attachant dont j'étais tombée amoureuse devenait flou. Un autre était en train de se dessiner et cela m'épouvantait.

Je perdais mes repères, mes marqueurs affectifs. J'étais terrorisée de me trouver en face de cet étranger, faible et maladroit.

Comme s'il avait lu dans mes pensées, José a déclaré :

— Je sais que c'est dur pour toi. Je t'ai tellement déçue et je t'ai fait du mal. Tu étais pourtant la dernière personne que je voulais froisser. J'imagine que tu es fâchée. Je vois que tu es triste. Tout ça à cause de moi.

— Ce qui est fait est fait. Que veux-tu que je te dise ?

Il a hésité quelques secondes :

— Que tu m'aimes encore un peu, a-t-il finalement lâché dans un souffle.

Je me suis mordu la lèvre inférieure, troublée :

— Je... Je ne sais pas, José. Tout ce que tu es va à l'encontre de mes principes.

— Oh, les principes... Ils créent l'orgueil et les bien-pensants.

J'ai corrigé ses paroles :

— Ce sont simplement des bornes définissant le bien et le mal.

— Tes bornes n'ont pas su aider un gars comme moi à trouver sa voie.

— Sans doute parce que tu as choisi instinctivement la mauvaise.

— Crois-tu vraiment que si j'avais eu le choix, j'aurais agi de cette manière ?

— On a toujours le choix, José.

— Seulement quand on a encore l'espoir.

— Je suis désolée pour toi, sincèrement.

Il a posé sa main sur la vitre qui nous séparait :

— Est-ce que tu ne m'aimes plus ?

Je n'ai pas bougé. Je l'ai regardé intensément, incertaine et gênée :

— J'aimais un autre homme qui ne te ressemble pas tellement.

— Regarde-moi.

— Quoi ?

— Je suis cet homme, je n'ai pas joué un personnage.

— C'est pourtant exactement ce que tu as fait.

— Pas dans mon cœur.

Je ne savais pas quoi lui répondre. J'étais angoissée, perdue. Amoureuse d'un autre José. Un qui aimait les principes et qui faisait des choix éclairés.

Qui était-il, là, derrière cette vitre ? Je n'en avais aucune idée.

Il a laissé tomber sa main, laissant une marque sur la vitre vite estompée, puis il a pris un air inquiet :

— Es-tu venue me dire que nous deux, c'est fini ?

J'ai opté pour la franchise :

— Je ne sais pas. Je suis surtout venue pour comprendre.

— C'est ça le problème. Il n'y a rien à comprendre. Par contre, tu peux pardonner.

Il semblait y tenir tellement que je n'ai pas eu le cœur de lui refuser cette satisfaction :

— Alors, je te pardonne. De toute façon, je crois que c'est inutile de garder du ressentiment en soi.

Il s'est détendu, apparemment rassuré :

— Ce n'est pas dans tes principes, a-t-il ajouté avec un petit clin d'œil.

J'ai détourné les yeux.

Il a râclé sa gorge avant de me dire :

— Je dois retourner dans ma cellule... Vas-tu revenir ?

Je ne pouvais pas le lui jurer. Je ne souhaitais pas tricher. Aucun mot n'est parvenu à franchir la barrière de mes lèvres.

Il s'est levé :

— Prends le temps qu'il te faudra. Je te remercie pour ton pardon. Au revoir, Emma.

Ensuite, il est parti. Nous nous sommes écrits. Je ne pouvais pas en rester là. Il avait besoin de soutien. Je me sentais obligée de conserver encore un lien avec lui. Mes lettres ne contenaient plus de mots d'amour; juste des paroles de soutien, de compassion.

Je n'avais pas envie de lui rendre visite.

Il me fallait me retrouver et me reconstruire.

Le médecin m'avait mise en arrêt maladie. « Un trop plein », m'a-t-il expliqué.

J'ai suivi le procès de loin, puisque je m'interdisais de me rendre au tribunal. Je ne l'aurais pas supporté. J'ai pleuré quand ils ont annoncé une peine de quinze ans de prison. Ce jour-là, Sara était avec moi, Elle m'a conseillé de tourner la page, car cette relation toxique était en train de me tuer.

Alors, j'ai beaucoup réfléchi.

Durant ma maladie, je me promenais pour me changer les idées.

J'évitais de passer devant le collège ou devant d'autres écoles. Les cris des enfants jouant dans la cour me serraient le cœur. Je savais que ma place était auprès d'eux tout en me sentant indigne de continuer ce métier d'enseignante. Comment pouvais-je donner l'exemple alors que j'avais été aussi négligente ? L'exemplarité, c'est la pierre angulaire de l'éducation, vous savez.

J'avais l'impression de sentir, même de loin, l'odeur un peu rance des casiers débordants de toutes sortes d'affaires, et celle des salles de classe : un mélange de papier, de colle, de peinture, et d'innocence. J'avais soif de cette ingénuité, tout en ayant peur de la souiller. Je me forçais à me détourner de tout cela.

J'errais dans les rues, sans but, juste pour garder mon corps actif.

Je croisais régulièrement un itinérant. Il me faisait peur, ce malheureux. Il ressemblait à José. Les vagabonds ont le même regard que les taulards. Ils sont captifs, eux aussi, dans une prison de pauvreté sans barreaux apparents. Il me semble que leur peine est bien pire que celles des délinquants. Les murs des cellules constituent des écrans rappelant l'absence de liberté. Dans la rue, on peut toucher du doigt cette liberté sans se l'approprier. Tout autour, c'est un foisonnement d'envies, de richesses, de désirs, de tentations. Les clochards devinent bien tout cela, tout comme ils sentent les effluves alléchantes d'un hamburger qu'ils ne pourront pas acheter ou le parfum d'une femme qu'ils ne mettront pas dans leur lit. Cette petite torture quotidienne les éteint, avec férocité et pugnacité. Dans les maisons d'arrêt, on ne vit pas nécessairement le même supplice, puisqu'on est coupés du monde. N'empêche que les murs physiques ou immatériels dévorent pareillement les corps et les esprits.

Qui plus est, les personnes incarcérées savent au moins une chose : elles sont libres quand elles auront purgé sa peine. Elle existe matériellement. Quinze ans, dix ans, vingt

ans. On peut compter les jours. Dans la rue, ce décompte n'existe pas. C'est une trappe qui piège pour une durée indéterminée. Personne ne peut être certain d'en sortir un jour.

La perpétuité à tous les coups.

Quand je voyais cet itinérant, je pensais à José et à sa petite mort quotidienne. Il méritait bien d'être dans sa cellule, bien sûr, mais j'avais quand même le droit de m'attrister en songeant à ses privations !

Je cherchais compulsivement le regard de l'itinérant, comme pour entrer en connexion avec celui que j'appelais déjà mon ex. Les âmes troublées savent communiquer silencieusement. Elles partagent les mêmes stigmates de la souffrance. En essayant de me brancher à cet homme, je me persuadais que je pouvais entrer dans la tête de José pour lui offrir mon soutien et une certaine affection dont je ne parvenais pas à me départir. Mes lettres devenaient certes de plus en plus espacées. Je devais me détacher de lui pour me sauver. En fin de compte, j'avais encore des sentiments pour lui, et cela doublait ma propre peine.

Il continuait de m'écrire régulièrement. Il y avait toujours des paroles tendres dans ses missives. Je m'interdisais d'alimenter son espoir, malgré une certaine inclinaison à m'attendrir et faire revivre le passé. Je lui parlais de repentir, de volonté de changer, d'espoir.

Je me demande aujourd'hui si mes phrases étaient vraiment formulées pour lui. En tout cas, je ne me sentais pas bien à l'idée de l'abandonner tout-à-fait à son triste sort, tout en sachant pertinemment au fond que je ne pourrais pas continuer ainsi.

Il fallait couper les ponts.

Je devais le faire.

J'attendais juste le bon moment et me cherchais toutes sortes d'excuses servant mes pulsions de procrastination.

L'itinérant était ma porte magique vers l'enfermement et les enfermés. Je souhaitais possiblement entendre son histoire pour vérifier si la définition de José concernant la normalité pouvait être un tout petit peu correcte. Quand on est plongé dans le Mal, qu'on en soit l'instigateur ou la victime, les repères bougent. Ce Mal n'est plus un concept; juste une pénible réalité qui rattrape et qui blesse. On perçoit l'anormalité comme une nouvelle réalité parallèle, obscure et déstabilisante. Elle devient un fascinant mystère, noir et aigre. On cherche à l'expliquer, le décrypter pour donner un sens à une expérience sordide. Il faut bien faire attention, car les ténèbres s'organisent en dévoreuses d'âmes. Je ne les laisserais pas m'avoir. Je crois en la lumière. Le vibrant souvenir du rire cristallin des gamins me ramenait toujours de la nuit.

Je tentais donc chaque jour d'entrer en contact visuel avec l'itinérant. Je ralentissais en arrivant à sa hauteur, espérant un geste, un signe ouvrant la voie du dialogue. C'était peine perdue. L'homme sale et passif gardait ses yeux fixés vers le sol. Je ne pouvais que constater mon impuissance face à ce passage qui refusait obstinément de s'ouvrir. Nous n'avons pas réussi à nous connecter.

Un jour, j'ai cessé de me préoccuper de cette ombre collée à son sol crasseux. J'ai compris qu'il y avait certains silences que l'on ne pouvait pas briser, et que je devais me détourner de l'obscurité. J'ai donc décidé d'ignorer cet homme. Passer mon chemin sans le regarder.

Finalement, la noirceur, c'était lui.

J'ai aussi estimé qu'il était temps de mettre un terme à mes échanges épistolaires avec José. Je lui ai écrit une dernière lettre pour tenter de lui expliquer qu'on ne pouvait pas être deux en prison : lui, dans sa cellule, et moi, dans ma tête. Il ne m'a pas répondu. J'ai pensé qu'il devait être vexé, mais qu'il se ferait à cette idée. Quand il sortirait, il se trouverait une nouvelle petite copine à laquelle il dirait toute la vérité. Il pourrait se reconstruire avec elle.

Son suicide.

Un nouveau choc, pour ne pas dire : un séisme.

Sara m'a assurée que tout cela n'était pas de ma faute, qu'il était probablement mal dans sa peau bien avant, et que j'avais eu raison de stopper notre relation. Je l'ai écoutée en ayant l'impression que la nuit était plus que jamais proche de moi et qu'il suffisait que je tende la main pour qu'elle m'engloutisse. Je n'ai pas parlé de cela à Sara. Des fois, il suffit d'invoquer le Mal pour qu'il surgisse. Je ne souhaitais rien de mauvais à mon amie. Donc je n'ai rien dit. J'ai pleuré, j'ai replongé dans l'ignoble et écoeurante ivresse de mes paniques.

Je suis allée faire mes courses à l'épicerie et ne suis plus sortie de chez moi pendant douze jours. Ensuite, il y a eu cette carte que j'ai reçue de la part de mes élèves. Ils me souhaitaient un bon rétablissement. Pour une fois, je n'ai pas été fâchée de remarquer leurs fautes de grammaire et d'orthographe. Au contraire, elles m'ont fait rire. Avec ce rire, il y a eu un nouveau *boum*, au plus profond de mon cœur.

Trois semaines plus tard exactement, je reprenais le chemin du collège, avec cette petite différence concernant mon itinéraire, puisque je contournais volontairement l'angle des rues Rivard et Mont-Royal.

L'itinérant

Ma seule vraie peur : garder trop longtemps le ventre creux et les veines vides d'alcool.

Remarquez que j'ai mes petites combines pour obtenir un peu de nourriture.

Je fouille les poubelles. Vos détritrus, c'est le petit Noël des gueux.

Je n'aurais jamais pensé pouvoir en être capable, mais la faim est plus forte que tout.

Au début, cela me répugnait. À mes yeux, c'était dégueulasse et plein de microbes.

Ensuite, j'ai mis un mouchoir sur mes hésitations et mon obsession de l'hygiène. Un luxe pour les nantis. J'ai fini par oublier vos virus, si bien qu'on partage vos sandwichs en phase post-mortem. Je fais du recyclage, moi. Je bouffe vos déchets et diminue les quantités d'ordures à traiter.

Qui a dit que nous étions des inutiles ?

Ce qu'il fait froid aujourd'hui... J'aurais dû accepter de suivre les gars de la mission *Old Brewery*. Ils voulaient me convaincre de me rendre dans un abri. Elles font ce qu'elles peuvent, les associations. Sans elles, on serait probablement déjà tous mangés par la grande bouche. J'ai fait ma tête de mule. Je leur ai dit que ça allait bien se passer. Ils m'ont parlé de la vague de grand froid qui s'en venait, des dangers que cela pourrait représenter pour moi de rester dehors. Je leur ai promis que j'allais y réfléchir.

Je suis fatigué, tellement fatigué.

Je serais peut-être mieux dans un vrai lit ce soir. Je pourrais prendre une douche et un repas bien chaud. J'aurais dû écouter les types de la mission. La température a baissé.

Je suis tassé au plus profond de mon coin de rue. Cela me protège un peu du vent polaire. À cette heure-ci, il n'y a presque plus personne dans les rues. Tout le monde s'est dépêché de rentrer à la maison. Je ne sens plus les picotements des flocons de neige sur mes joues. C'est comme si j'étais dans une sorte de brouillard bien pire que la

tempête qui sévit dehors. Je devrais bouger, je devrais me lever. Pour aller où ? Je prends une rasade de mon cher poison. Il va me fouetter le sang, c'est sûr. Pff, je suis habitué à avoir froid. Je n'ai plus la couenne tendre. Je resserre les couvertures autour de moi. Je me cache dessous. Je n'entends que mon souffle sous le poids des couvertures, c'est ma petite maison à moi, renforcée avec des bouts de carton. Je rigole tout seul en pesant aux trois petits cochons. Pas de maison en brique ni en bois. Une maison de paille que je sers fort contre moi. Un cocon parfait pour le sommeil. Le grand méchant loup, c'est l'hiver. Il ne m'aura pas. J'en ai vu d'autres, puis j'ai mon vin pour me tenir chaud. Je pourrais me mettre en route et aller au refuge pour les itinérants. Je crois que tout le monde exagère avec le « vortex polaire » et tout le tralala. Encore un peu d'alcool. Il brûle ma gorge, dilate mes veines. Je suis bien.

Je n'ai pas faim. Je tends la main vers la bouteille. Je soupire d'aise.

Je baille. Je me sens glisser dans les tendres limbes de la somnolence. Tout mon corps est engourdi. C'est bien. Demain, il fera sans doute moins froid. C'est mordant ce soir, même sous mes duvets. Je ferme les yeux, juste une minute. Ensuite, je vais bouger pour avoir moins froid.

Il est trop tôt pour dormir. Je le sais bien.

En même temps, je fais ce que je veux.

Je n'ai plus l'obligation idiote d'une neuf-cinq au travail. Pouvez-vous croire qu'on en soit encore là, au XXIème siècle ? Je pensais que ce serait un autre siècle des lumières, celui où la pauvreté serait vaincue, où l'égalité ne serait pas une chimère que les politiques utilisent comme une carotte pour tirer vers eux les ânes que nous sommes. J'avais tort. Nous sommes nés et resterons, de génération en génération, des fieffés idiots. Nous préférons la guerre à l'amour, la possession au partage, le mensonge aveugle à la cinglante vérité.

C'est vrai, ce que me disait mon copain Antoine, celui de Sherbrooke : « Toi, t'es ben un *estí* de philosophe des rues ».

*Avenue Mont-Royal,
au coin de Rivard*

— Nous nous réunissons aujourd'hui pour célébrer la mémoire d'un homme.

La voix parvient à peine à déjouer les caprices tumultueux du vent de cette fin janvier.

Un petit groupe de personnes est rassemblé à cet angle de rue, debout, bravant le froid acerbe. On annonce une nouvelle tempête pour la nuit qui s'en vient. Pourtant, certains parmi eux ont tenu à être présents. D'autres se sont arrêtés par curiosité.

La femme poursuit :

— Nous avons appris hier le décès de Jacques Tremblay. Pour beaucoup d'entre nous, ce nom n'évoque rien. Pourtant, nous sommes nombreux à l'avoir croisé chaque jour.

Elle fait une pause, resserre son écharpe, chasse les blocs crémeux collés sur ses lunettes. Les autres se rapprochent pour ne pas prendre trop de place sur le trottoir. C'est l'heure de pointe.

Une foule de travailleurs sort du métro, de l'autre côté de la rue. Tout le monde semble pressé de rentrer avant que la tempête s'intensifie.

— Je m'appelle Clara, je travaille sur le boulevard Saint-Laurent, un peu plus bas.

Certains paraissent la connaître.

Elle a un beau visage affable, rond et doux. On devine une forte personnalité à la manière dont elle campe sur ses jambes, droite, le cou en arrière, comme un taureau aux muscles puissants. Il y a des personnes qui attirent tout autant qu'elles impressionnent, et ce, dès le premier regard. Leur charisme irradie tout autour d'elles.

Clara est assurément de celles-là.

Une femme fait tomber un gant par terre. Un jeune homme le ramasse :

— Attention, il fait trop froid pour se permettre de rester les mains nues, fait-il aimablement remarquer en lui tendant l'objet déjà recouvert de neige.

— Merci, répond-elle en se saisissant du gant.

Ils se dévisagent avec insistance.

— J'ai l'impression qu'on se connaît... ? Fait l'homme en fronçant un sourcil.

Elle esquisse un sourire. Elle n'oublie jamais un visage :

— Nous nous sommes parlé l'autre matin dans le métro.

Il hésite, visiblement en train d'essayer de retracer cette rencontre dans sa mémoire.

Elle est amusée : évidemment qu'il ne se souvient pas d'elle. Si elle avait été plus jeune, blonde, et avec dix kilos en moins, il se souviendrait d'elle. Elle ne sait pas qu'il est homosexuel et qu'il n'en a que faire des rides sur son visage ou de sa silhouette.

Elle lui rappelle les circonstances de leur rencontre :

— Le métro s'est arrêté. Vous m'avez évité de faire une crise de panique.

Son visage s'éclaire. Il s'exclame :

— Ah oui ! Je me souviens maintenant. Tu m'as dit que tu étais claustrophobe.

Le tutoiement revient, naturellement.

Elle donne un petit coup sec sur son bonnet pour faire tomber les monticules de flocons qui s'accumulent :

— Claustrophobe, agoraphobe et plein d'autres « phobes » me laissant penser que je ne suis pas autant normale que je le pense.

— Puis ton nom c'est... ?

— Juliette. Toi ?

— Léo. Pour revenir à ce que tu as dit : je ne crois pas en la notion de « normalité ». Ce concept a été inventé par des fous qui voulaient nous obliger à avoir leur vision du monde.

— Peut-être...

— Il me semble que tu devais passer un entretien pour un emploi...

— Oui, c'est ça.

— Puis, ça a été ?

Elle hausse les épaules :

— D'une certaine manière, oui.

— Ah...

Veut-elle réellement partager son vécu avec un type avec lequel elle a échangé durant seulement quelques minutes – et par pur hasard ? En même temps, elle a l'impression qu'une sorte de lien existe entre eux. Après tout, il a été témoin de sa crise d'angoisse, l'a aidée par ses mots, sa décontraction naturelle. Elle ne peut pas poursuivre plus loin sa réflexion, car la voix reprend :

— Il ne quittait que rarement ce coin de trottoir. C'était son espace à lui.

Clara désigne un endroit sombre et étroit, auparavant rempli de couvertures, de sachets plastiques et de bouteilles. Juste au-dessus, l'enseigne des Caisses Desjardins reflète une lumière verdâtre vers le sol. La place a été nettoyée. Plus personne ne pourrait deviner qu'il y a quelques jours encore, un homme y avait établi ses misérables quartiers. La rue a repris ses droits sur l'espace indûment occupé.

— Je ne sais pas grand-chose de lui, poursuit-elle d'une voix un peu traînante qui pourrait être agaçante si elle n'était pas si claire. Je lui apportais des invendus. Il dormait souvent quand je m'approchais de lui. C'était tôt le matin. Je crois bien que je ne lui ai jamais parlé. Lorsque j'ai appris sa mort tragique, je n'ai pas pu m'empêcher de me sentir triste. Je me suis demandé ce que j'aurais pu faire pour éviter ce drame. Mourir de froid dans la rue au XXI^{ème} siècle, ça devrait être impossible.

Un murmure d'approbation parcourt la foule.

Juliette remet son gant. La température continue de chuter. Elle frissonne, se dit qu'il ne faudrait pas qu'elle traîne trop, même si ce soir, c'est son conjoint qui va récupérer

Aurore à la garderie. Elle se demande comment l'itinérant a fait pour survivre même un jour dans cet univers glacé et hostile. Est-ce que nous nous endurcissons à ce point quand nous n'avons pas le choix ? Est-ce que le confort fait de nous des mauviettes ?

Elle se tourne vers Léo :

— Tu connaissais cet itinérant ?

— Je passais tous les jours devant lui, c'est tout. Et toi ?

C'est très factuel, presque froid, ou bien rempli de pudeur. Difficile à dire, car le visage du garçon manque d'expression, bien qu'il soit fort beau.

— J'ai lu la nouvelle dans le journal Métro. Ils disaient qu'il y aurait un genre de cérémonie ce soir. J'ai trouvé ça bizarre. J'étais curieuse. En même temps, c'est une belle idée.

— Dommage que les belles idées viennent un peu tard. La femme-là, Clara...

— Oui ?

— Elle a raison de se poser des questions sur ce qu'on aurait pu faire pour le sauver.

Elle hausse les épaules :

— L'humain n'a que de la pitié que dans la mémoire de ses propres souffrances.

Il lève un sourcil :

— C'est un peu pessimiste, non ?

Elle émet un petit rire sarcastique :

— Comme disait Bernanos, « La seule différence entre un optimiste et un pessimiste, c'est que le premier est un imbécile heureux et que le second est un imbécile triste. »

— Au fond, ça revient à supposer que nous sommes tous des imbéciles ?

— J'espère bien, parce que si nous ne l'étions pas, nous n'aurions aucune excuse pour justifier le désastre d'une société qui laisse un pauvre gars crever de froid dehors.

Clara continue son hommage au défunt :

— Je ne vais pas faire un long discours, notamment à cause de la météo. Je voudrais que pour une fois, cette mort ne serve pas à rien. Je regrette de ne pas avoir fait plus que lui donner quelques gâteaux. J'aurais pu lui parler, lui proposer de venir se réchauffer dans ma pâtisserie.

— Peut-être qu'il n'aurait pas accepté ? Lance une femme.

Tous les regards se tournent vers elle. Elle semble un peu décontenancée par l'intérêt soudain qu'elle a suscité.

Elle fuit le contact visuel avec les autres :

— Ce n'est pas que je n'aime votre idée, se justifie-t-elle, c'est simplement que des fois on repousse les mains qui nous sont tendues. On refuse d'être aidé.

— Par fierté ? Demande une jeune fille blonde emmitoufflée dans son manteau rouge.

— Par fierté ou par lassitude. Quand le renoncement est là, qu'on n'attend plus rien. Le rejet d'un monde qui nous rejette, quoi.

Clara jette un regard vers cette femme. Elles se connaissent. Ça se voit à la manière dont elles se sourient :

— Vous avez raison, Simone, il aurait bien pu refuser mon aide, mais j'aurais eu la conscience tranquille.

— On ne peut pas sauver tout le monde. Il souffrait peut-être de troubles mentaux. Il était dans son univers, puis les autres étaient juste des silhouettes.

— Il n'avait plus de couleurs, répond la jeune fille au manteau rouge. Quand je passais près de lui, je ne voyais que du gris, d'une certaine façon. Un peu comme s'il se fondait dans le décor. Vous voyez ce que je veux dire ?

Un vieil homme sourit :

— Les artistes comme toi, Sierra, m'épateront toujours. Vous avez une interprétation de l'existence qui vous vous confère une sensibilité quasi médiumnique. Il y a bien des psychologues qui devraient s'inspirer de vos aptitudes.

Elle lui rend son sourire, avec une sorte d'affection filiale, pleine de respect et de candeur :

— Et vous, Réjean, que pensez-vous de tout ça ?

— Bah... Que voulez-vous que j'en pense ? C'est bien navrant, tout ça. Clara, vous ne devriez pas vous torturer les méninges.

— Pourquoi ?

— Il a peut-être choisi sa mort, ce qui en soi est un luxe incroyable.

Un murmure de désapprobation parcourt l'assistance :

— Comment pouvez-vous dire cela Réjean ! S'insurge un homme barbu. Je crois bien que s'il avait eu le choix, il n'aurait pas fini dans la rue !

La marque d'agressivité dans la voix aurait pu décontenancer l'aîné, mais il y a peu de choses à son âge qui ont encore prise sur lui. De plus, on ne peut pas dire que l'homme soit un étranger: ils s'affrontent aux échecs tous les jours, assis à la même table.

C'est pourquoi il répond d'une voix posée :

— Vous avez raison, Gaspard, il n'a sans doute pas choisi la rue. Par contre, il se peut qu'il ait estimé que c'était le moment de partir. Je sais que les humains exècrent l'idée de la volonté d'en finir. Pour eux, la mort se subit. Nous devons en être victimes pour que le chagrin des vivants se justifie. Vous n'avez pas entendu les infos ? Une association avait tenté de le convaincre d'aller dormir dans un refuge. Il n'a pas voulu.

— C'est ce que je disais, reprend Simone, il a refusé l'aide qu'on lui proposait.

— On aurait dû le forcer à se mettre à l'abri, répond Gaspard en fronçant les sourcils.

— Parce qu'en plus de ne rien faire pour le sortir de sa misère, on aurait dû le priver de sa liberté ? Lance une dame blonde un peu trop maquillée pour son âge.

— La liberté ? Quelle liberté ? Celle de crever en gelant par moins vingt-cinq ? Répond Gaspard, irrité.

Elle se redresse, semblant offensée :

— C'est bien ça, la jeunesse. Aucun sens des nuances et une vision très manichéenne de l'existence. Figurez-vous que le verbe vivre se conjugue à bien des temps qui vous sont encore inconnus.

— Comme... ?

Réjean se veut conciliant :

— Je comprends Madame lorsqu'elle évoque le respect de la liberté de ce pauvre homme, tout comme je comprends Gaspard quand il parle de son souci de protéger par tous les moyens les plus faibles.

— Qui vous dit qu'il était un homme faible ? Fait remarquer Simone. Ce n'est pas sa faiblesse qui l'a conduit dans la rue, mais la nôtre.

Le barbu semble content de trouver une alliée :

— Exactement ! C'est notre incapacité de régler le problème de la pauvreté extrême qui l'a tué !

— Je ne vois pas en quoi nous avons fait preuve de faiblesse, nous personnellement, objecte Réjean doucement.

Sa voix un peu lasse et ses rides forcent le respect, si bien que tout le monde se tait quand il parle.

Il poursuit :

— L'Homme vient au monde extrêmement vulnérable. Il oublie cela pendant tout le reste de sa vie, jusqu'à son dernier souffle. La faiblesse teinte chacune de nos actions. Même le courage est une forme de faiblesse, puisqu'il peut nous aveugler face à l'adversité et nous amener à faire de mauvais choix.

— Ce sont eux qui ont conduit ce pauvre diable dans la rue, fait remarquer Léo en regardant le bout de ses chaussures blanchi par le calcium jonchant le sol pour lutter contre le verglas.

— Je n'aime pas l'idée de mauvais choix ou de bons choix, conteste Juliette. En tout cas, j'essaie de me convaincre que nous faisons ce que nous pouvons à un certain moment, avec le jeu qu'on a mis dans nos mains. Pas la peine de se fustiger après, quand le recul fait estimer que nous avons commis des erreurs.

Une voix timide, presque féminine s'élève :

— Quand vous parlez de jeu mis dans nos mains, vous faites allusion à Dieu ?

On remarque un grand jeune homme se tenant en retrait des autres. Il paraît très mince dans son long manteau sombre et tente d'ajuster un peu maladroitement les côtés de son bonnet pour camoufler ce qui semble être d'horribles cicatrices zébrant sa peau. Nathan le bibliothécaire : l'ange noir des allées sentant les pages jaunies des vieux livres.

— Je ne crois pas en Dieu, répond Juliette, S'il existait vraiment, il ne serait pas une personne recommandable.

— Pourquoi ? Répond-il d'une voix toujours aussi fluette, presque enfantine.

— Parce qu'il n'aurait pas permis ça ! Jette Simone en montrant le coin dans lequel venait se réfugier l'itinérant.

— Pour moi, Dieu n'a rien à voir là-dedans. Il est un observateur attentif, pas un interventionniste, dit une voix.

C'est une jeune femme. Son regard est clair, empreint d'une sorte de mélancolie qui le rend fatigué. On dirait qu'elle n'a pas pris de vacances depuis longtemps ou bien que des soucis ont quelque peu altéré la pureté de son visage.

Elle poursuit :

— Ne croyez pas que je sois une bigote pour autant. S'il existe, Dieu est le pire des voyous. Et les voyous, je sais ce que c'est, ajoute-t-elle d'un air pincé.

— Le terme est un fort, ne croyez-vous pas ? Fait remarquer Nathan sans pour autant hausser le ton. Je suis athée, mais il faut respecter les croyances des autres, tout de même.

Ces mots font sourire Réjean. Il croise les bras comme pour être encore plus attentif.

La femme riposte :

— L'Homme est mauvais, c'est tout. Il n'y a rien à faire. C'est pour ça qu'il s'est inventé un Dieu libérateur : il a besoin qu'une autorité suprême lui assure qu'il n'est pas aussi minable qu'il paraît.

— Je sais bien que nous assistons tous à une cérémonie du genre enterrement, mais je vous trouve tous très pessimistes, lance Sierra.

— Pourrait-il en être autrement, compte-tenu de ce qui nous rassemble ? En passant, ce n'est pas le mort que l'on pleure, mais notre propre médiocrité, répond la jeune femme d'un air bravache.

Réjean renifle, s'excuse, cherche un mouchoir dans sa poche. Il essuie son nez avant de lever les yeux vers le ciel :

— Médiocrité, faiblesse... Nous y revoilà... Tout cela constitue l'essence-même de notre personnalité. Notre monde exploite la faiblesse, se nourrit de nos défauts. On détruit plus qu'on ne construit. On ne peut rien changer à ce constat.

— Vous estimez que la coupable, c'est la faiblesse ? Dit Gaspard, interdit. Pardonnez-moi mais je crois que c'est un peu simpliste, comme analyse. Cet homme...

La dame âgée trop maquillée lui coupe la parole :

— Attendez, monsieur. Pourrait-on s'entendre pour l'appeler par son nom ? Jacques Tremblay. C'était une personne, pas une chose qu'on a jeté ou un sujet de débat philosophique. Pensez-vous que c'était un citoyen de seconde zone parce qu'il habitait dans la rue ? Et si on se présentait tous ? Moi, c'est Jeanne.

— Je trouve cette idée étrange, répond Simone d'un air méfiant. Lorsque cette cérémonie sera terminée, nous ne nous reverrons plus jamais.

— Ce n'est pas vrai ! Argumente Sierra avec toute la conviction de ses jeunes années. Certains d'entre vous viennent souvent à la pâtisserie de Clara.

On opine, on commente :

— Puis ? Est-ce que vous nous avez jamais demandé comment on s'appelle ? Rétorque le barbu en faisant la moue.

— Eh bien, je ne sais pas les noms de tous ceux qui viennent dans la boutique, mais je connais vos goûts : vous, Monsieur, vous prenez un café noir sans sucre...

Gaspard opine et entre dans ce petit jeu :

— Vous, Madame, dit-il en regardant Simone, vous aimez le thé chaï.

— Comment savez-vous cela ? Questionne-t-elle d'un air presque fâché.

— Parce que je vous aperçois presque tous les jours chez Clara. Je suis physionomiste, ajoute-t-il avec une pointe de fierté. Je sais aussi votre prénom, puisque vous échangez souvent quelques mots avec Sierra.

Elle fait remarquer :

— C'est étonnant de penser que des personnes savent des choses sur nous alors que nous, disons...

— Qu'on ne les a même pas remarquées ? Complète Sierra.

— Exactement. Puis vous vous appelez comment, déjà ? Demande Jeanne au barbu.

— Gaspard, répond-il avant de se tourner vers sa voisine de gauche – la dame qui a insinué que Dieu est un voyou.

Elle incline la tête, un peu hésitante, avant de répondre :

— Emma, et vous ? Elle se tourne vers son autre voisin.

Peu à peu, des prénoms circulent dans le petit groupe, comme si l'on était à une réunion d'alcooliques anonymes où il faut bien au moins partager un bout de son identité avec les autres :

- Jeanne.
- Léo.
- Juliette.
- Réjean.
- Sierra.
- Nathan.
- Simone.
- Moi, c'est Clara, mais je me suis déjà présentée.

C'est la dernière à parler.

Le vent émet des mugissements semblables à des râles. La poudrerie pique les joues. On ressert les manteaux contre les corps. On remue les pieds cimentés dans le sol glacial.

— Je n'ai pas envie de rester longtemps, chuchote Léo à l'attention de Juliette. J'ai froid et je ne tiens pas à discuter pendant des heures sous la neige.

Cela devrait lui être égal, se dit-elle. Qu'importe cet étranger ? Pourtant, elle sent son cœur se serrer. Elle aimerait lui parler davantage. Son calme la rassure, tout comme son léger tic de saisir entre ses doigts le porte-clés de Las Vegas. Elle aime son prénom et l'image du lion sauvage, ivre de liberté, courant dans la savane brûlant de peur lorsqu'il se réveille. Elle ne se sent pas attirée par lui sexuellement. Elle est troublée par sa proximité et le fait qu'il connaisse son secret : la phobie du métro. Personne ne se doute de son enfer. Elle cache son anxiété à son conjoint, comme si le fait d'en parler pouvait laisser entrer un démon dans leur maison. Elle veut protéger sa famille, car elle l'aime. Le nid doit être aussi rose que la chambre de la petite; un décor paisible où la laideur n'a

pas ses quartiers. Un univers protégé, exempt de souffrances, pour ne pas gâter l'enfance qui dort dans son lit aux draps recouverts de licornes magiques.

Léo est sans doute la seule personne au monde qui a vu son visage intérieur, celui du doute, de l'épuisement, de l'étouffement.

Elle essaie de se raisonner : elle doit le laisser repartir dans la jungle de la ville.

Elle ne peut pas s'y résoudre et poursuit la conversation :

— Tu me demandais comment s'était passé mon entretien...

— Oui ?

— Je n'y suis pas allée, en fait, confesse-t-elle.

Il semble surpris.

Elle poursuit :

— Notre discussion m'a fait comprendre que je n'avais plus envie de tout ce cirque. Je ne sais pas comment expliquer cela. C'est devenu insupportable. L'idée d'avoir à répondre encore aux mêmes questions débiles pour un boulot temporaire ne me tente plus. Alors, au lieu d'aller à ce rendez-vous, j'ai magasiné. Je n'ai rien acheté, parce que je n'en ai pas les moyens. Par contre, j'ai essayé des tas de vêtements dont je n'avais pas besoin. Juste pour le plaisir. Puis j'ai pris un café. J'ai regardé les gens passer. J'avais pitié d'eux. Pitié de moi, aussi. Pitié de nous voir courir pour gagner notre vie, pitié de nos vestons, de nos boîtes à lunch. Je ressens un écoëurement aigu envers tout cela. Je sais, c'est pathétique.

Elle a parlé d'un trait, pratiquement sans reprendre son souffle. Il fallait que cela sorte; qu'en plus de ses attaques de panique, cet homme soit le témoin de sa lassitude.

— Je ne trouve pas que cela soit pathétique, répond-il. Au contraire. Bien des fois, j'ai l'impression que nous jouons nos propres personnages. Combien d'entre nous se lèvent le matin en se demandant quel est le sens de leur existence ?

Elle lève vers lui un regard plein d'espoir :

— Cela t'arrive aussi ?

Ses yeux se perdent dans le ciel furieux :

— Honnêtement ? Tout le temps. J'ai tout pour me sentir satisfait. Parfois, je n'arrive pas à me sentir tout-à-fait complet. C'est comme si je mangeais à ma faim tout en ayant un goût insipide dans la bouche. Où est passé le plaisir ? Voilà ce que je questionne dans ces moments-là.

— Pardon de vous interrompre, dit Réjean, mais je trouve votre discussion plus intéressante qu'écouter les autres parler d'un Dieu dont personne n'a jamais prouvé l'existence.

— Je suis d'accord avec vous, appuie Léo. Quand je pense à toutes ces guerres menées pour une entité invisible et terriblement silencieuse... Les gens ne se rendent pas compte qu'ils sont encore des enfants pétris de pensée magique.

Juliette prend la parole :

— Léo, je ne vois pas cela sous cet angle. Personnellement, je crois en une force, une énergie qui nous dépasse. Il m'arrive de la sentir. Le problème n'est pas la croyance, mais les religions.

— Effectivement, poursuit Réjean, les religions et leur interprétation du réel. De fait, il ne peut y avoir que de la partialité et donc de la manipulation.

— Je n'aurais pas pu mieux dire ! S'exclame Léo. Les religions prônent l'amour et l'égalité des âmes alors qu'elles se nourrissent de nos peurs pour asseoir leur soif de pouvoir. Regardez le Vatican, par exemple. Il prêche la pauvreté et l'humilité, alors qu'il est l'état le plus riche au monde.

— Pourrait-on imaginer un monde sans rapports de force et recherche du pouvoir ? fait Réjean.

— Je ne le sais que trop bien, répond Léo d'une voix sinistre. Regardez comment cela se passe dans la vie professionnelle. Tout le monde n'en a que pour l'intérêt collectif

alors qu'au fond seul l'intérêt individuel prédomine. On veut le pouvoir pour satisfaire notre goût du lucre. Finalement, on s'en fiche des autres.

Réjean sourit d'un air malicieux :

— C'est pour ça que je suis content d'être à la retraite. Si vous le voulez bien, revenons à votre discussion que j'ai eu l'audace d'interrompre.

— Vous voulez parler du sens de la vie ?

— S'il vous plaît. Je vous trouve tous les deux bien négatifs. Si vous permettez, j'aimerais vous poser une question : si vous êtes heureux, je veux dire, véritablement heureux, pourquoi chercher absolument à donner un sens à cette vaste mascarade ?

Il y a un silence, troublé seulement par les voix des autres personnes autour d'eux continuant d'échanger sur la question de la triste destinée de Monsieur Tremblay.

Juliette et Léo se regardent avec une intensité presque désespérée, comme s'ils se connaissaient depuis des centaines d'années ou qu'ils étaient pris en faute par leur professeur. Cette question lancée par Réjean leur a claqué au visage. Elle ne devrait pas. Bien sûr, qu'ils sont heureux ! Ils n'ont pas attendu ce vieil homme pour se questionner, tout de même ! Ils ne comprennent pas pourquoi ils hésitent alors que leur bonheur est *tellement* évident.

Juliette pense à son mari, à sa fille. Aux poupées dans leur petite maison en bois et aux muffins trempés dans le chocolat chaud. Aux pertes inévitables et aux deuils forcés. Aux petits matins dorés de promesse et aux soirées d'amertume. Aux âpres désillusions et au brouillard de l'avenir.

Elle reprend la parole :

— Je suis heureuse, j'en suis certaine. J'ai la chance d'avoir une famille et d'être en bonne santé. Pourtant je ne peux pas éluder le fait que je perçois souvent, comme Léo, ce goût insipide dans la bouche. Je ne sais pas du tout pourquoi.

Celui-ci reste muet, perdu dans ses pensées peuplées des rires de Dylan, du soleil couchant sur les dunes de *Death Valley*, mais aussi d'ombres funèbres hantant les cubicules, de chiffres se tordant sur son écran d'ordinateur, de dessins de sublimes costumes dormant au fond d'un tiroir.

Juliette poursuit :

— Est-ce que finalement le seul vrai sens de l'existence est celui d'accepter qu'il n'y en ait pas ?

— C'est cela, opine Réjean comme si c'était une évidence. Regardez les enfants : croyez-vous que ça les préoccupe ? Ils vivent l'instant présent, eux. Nous les corrompons en leur inculquant la notion de futur, laquelle implique la notion de sens. Vous avez raison, Juliette. Nous devenons malheureux en tentant de trouver une réponse qui n'existe pas.

Léo renifle un peu bruyamment avant de glisser ses mains dans ses poches et de railler :

— En tout cas, le pauvre type qui est mort ici n'avait pas le luxe de se torturer les méninges comme nous le faisons. Je me demande si nos angoisses ne sont pas simplement le fruit d'un excès de confort. Quand on est en situation de survie, on ne se tâte pas en permanence sur le pourquoi des choses. On se focalise plutôt sur le comment.

Simone s'est rapprochée du groupe. Elle passe une main sur son visage pour chasser une boucle rebelle s'échappant de son bonnet.

— Pardon, hein, mais je ne suis pas du tout d'accord avec vous ! Les angoisses ne proviennent pas de soi-disant questionnements inutiles. C'est chimique, vous voyez. Puis les animaux aussi peuvent déprimer. Est-ce qu'ils ont une âme comme nous ? Se posent-ils des questions existentielles ? Ben non !

Elle rit nerveusement :

— Attention, vous parlez quand même à une femme qui est diagnostiquée dépressive. Alors vous comprenez que j'en ai soupiré d'entendre que quand ça va mal, c'est dans la tête.

Elle s'adresse à Léo :

— Si je comprends bien ce que vous venez de dire, Monsieur, vous estimez que la maladie mentale vient de notre trop plein de confort ?

— Ce n'est pas exactement cela, se défend-il. Je ne parlais pas de maladie mentale, mais de doutes, de recherche inutile d'un sens à donner à l'existence qui crée un mal-être. Quand on crève de faim, par exemple, on ne se demande pas si notre vie a un sens. On se bat pour la conserver, juste la conserver. La questionner devient superflu. Je ne voulais pas suggérer que la dépression, par exemple, découle d'un excès d'aise.

— J'espère bien, rétorque-t-elle d'un air pincé, parce que ce serait insultant pour des gens comme moi. On en a assez de la stigmatisation et des préjugés.

— Ce n'était pas mon propos, répond-il d'une voix calme et posée, presque résignée.

À cet instant, Juliette a la sensation qu'il doit vivre fréquemment ce genre de situation, comme s'il avait l'habitude de dialoguer avec des personnes difficiles, exigeantes, dures. S'excuser semble un réflexe chez lui, tout comme la tempérance et le désir de ne pas faire de vagues. Elle se souvient qu'il a parlé du travail, du pouvoir, de l'individualisme. Elle se dit qu'elle a possiblement tort de s'être plainte à lui, de lui avoir partagé son ras-le-bol professionnel. Somme toute, elle ne sait rien de ce qu'il vit, de quoi est constitué son monde, et quels individus peuplent ses journées de labeur. Elle ne voulait pas le contaminer avec ses doutes ou raviver les siens. Elle perçoit un malaise derrière le côté lisse et vibrant de sa beauté paisible. Il n'est plus à ses yeux le simple héros tranquille qui l'a sauvée de sa crise d'angoisse. Elle comprend que s'il a été aussi sensible à sa détresse, c'est parce qu'il l'a expérimentée. Il y a des gens comme ça qui subliment

leurs peurs dans le soin qu'ils apportent à éteindre celles des autres. Elle le trouve de fait encore plus attachant.

Elle ne sait pas qu'il songe à autre chose. Aux préjugés, à la stigmatisation, au rejet de la différence. Son homosexualité lui a occasionnellement infligé des morsures à l'âme perpétrées par des postures normatives, des jugements tranchants, des gestes grossiers. Il ne dit rien, parce qu'il n'y a pas de gradation dans la désolation provoquée par la discrimination. Pourquoi devrait-il avoir plus souffert que Simone souffrant de maladie mentale ? Le rejet meurtrit tout le monde, y compris ceux qui en sont les artisans. Leur âme devient noire du fiel qu'ils secrètent. Pour Léo, perdre son humanité constitue le pire des châtiments. Il se reconforte en se disant que le mal est assez subtil pour revenir en boomerang, de façon insidieuse. La haine finit aussi par tuer ceux qui la véhiculent. Ce n'est pas qu'il le souhaite : ce n'est que justice.

Simone semble avoir oublié l'incident. Elle se permet même de plaisanter :

— Vous parliez du sens de l'existence. Dire qu'il n'y en a pas pourrait donner des idées suicidaires à la dépressive que je suis ! Mais non, je blague ! Je n'ai pas envie de mourir. Juste de mieux vivre.

— Nous voilà rassurés, Simone, répond Réjean avec un petit clin d'œil.

Il redevient sérieux :

— Je suis désolé d'apprendre que vous faites une dépression.

— Oh, vous savez, on finit par en rire pour mieux l'appriivoiser.

— Comme les crises d'angoisse, dit soudainement Juliette. J'en fais, pour vous dire la vérité.

Quelque part, cet aveu public lui fait du bien. Elle s'étonne que le ciel ne lui tombe pas sur la tête ou qu'aucun orage n'éclate pour la foudroyer. Elle se sent soulagée, presque contente d'elle. Léo le sait déjà, bien sûr. Elle lit la compréhension dans son regard, une certaine complicité.

Simone tapote son épaule :

— Ma pauvre, je vous plains. Ce n'est vraiment pas facile à gérer.

— Comme vous dites : on apprend à vivre avec cette réalité.

— Et tant qu'il y a de la vie, il y a de l'espoir, dit une voix un peu chevrotante.

L'attention du petit groupe se tourne vers la femme d'un certain âge. Elle a dû être magnifique, ou peut-être l'est-elle encore dans les yeux de ceux qui ne souffrent pas de jeunisme aigu. Ils se souviennent qu'elle s'est présentée sous le nom de Jeanne. Ses yeux charbonneux d'un trait de khôl trop appuyé volent la vedette à une bouche rendue fine par les années, ourlée d'un rouge flamboyant contrastant avec la pâleur du teint. On dirait presque une poupée outrageusement maquillée, ce qui gâte sa beauté.

— Je suis bien placée pour en parler. J'ai le cancer, jette-t-elle d'un air paraissant détaché.

Elle aurait pu tout aussi bien parler de la foudre qui ne tombe jamais au même endroit, du prochain spectacle au théâtre du Rideau Vert, de la lassitude des journées pluvieuses. Les autres sont saisis. Elle pince ses lèvres grenat, affichant une petite moue amusée. Elle aime décontenancer les gens. Il lui semble alors que leur vitalité s'exprime davantage et qu'elle peut se nourrir d'elle.

Jeanne émet un rire clair, tintinnabulant dans l'épaisseur de cette nuit de poudrerie.

— Vous comprenez pourquoi Clara me voit si souvent à la pâtisserie : je me dis que je peux bien me faire plaisir... En même temps, j'ai toujours pu manger tout ce que je voulais sans prendre un gramme.

Elle ajuste son écharpe dépassant de son long manteau rose, affiche un air satisfait. Sa coquetterie sera gravée sur sa pierre tombale, elle se l'est jurée. En pierre blanche, s'il vous plaît – le granit sombre, c'est tellement vulgaire. Elle sait bien que la pierre demande plus d'entretien que le granit, sans parler du fait qu'elle est plus chère. Elle s'en fiche. Ce sera son ultime caprice. Au début, elle avait opté pour le marbre, mais le

monsieur du salon funéraire l'a dissuadée : ce matériau n'aime pas les hivers montréalais. Il y aura aussi des fleurs de toutes les couleurs, sauf des bleues, car cela fait décidément trop mortuaire. Son nom sera inscrit en lettres dorées, avec des caractères très élégants. Elle voit la mort comme un clap de fin dans la représentation permanente de sa propre existence.

Il y aura des applaudissements, peut-être.

Des fleurs jetées, sûrement.

Des larmes versées, tant pis.

Elle lève une main d'un air faussement perplexe :

— Mon Dieu, ne faites pas cette tête. Nous devons tous mourir un jour ! J'ai au moins cette chance de savoir comment. N'oublions pas aussi que nous assistons ce soir à des sortes de funérailles. L'humour noir est donc de mise.

Il y a une sorte d'affectation dans chacun de ses gestes, une présence naturelle théâtrale suffisante pour interpeler, pas assez pour être raillée.

Les moustaches de Réjean frémissent :

— Confidences pour confidences, vous seriez surpris de savoir combien de fois j'ai vu des personnes en proie à des fous rires incontrôlables durant des enterrements.

— Ça vous est arrivé aussi ? Demande Léo avec un sourire au coin de la bouche.

— Plusieurs fois, confesse Réjean en haussant les épaules. C'est assez ennuyeux d'attirer l'attention de cette façon. Ça vole la vedette au mort.

— Je ne suis jamais allée à un enterrement, confesse Juliette, enfin, à part celui-ci, si l'on peut nommer cette cérémonie ainsi.

— Plus un hommage qu'un enterrement, corrige Simone.

— En tout cas, personne n'a encore piqué un fou rire, constate Jeanne. C'est plus convenable, tout de même.

— Il fait trop froid pour ça, répond Léo en remontant son col de manteau.

Jeanne dit d'un air affecté :

— Faut-il que nous soyons un peu idiots pour se tenir ainsi dans cet air glacial pour un inconnu !

— Pourquoi êtes-vous venue, alors ? S'enquit Simone.

— Je voulais voir si beaucoup de personnes se sentiraient concernées par le décès de cet itinérant.

Il ne devait pas mobiliser les foules de son vivant, hein. Sinon, il n'aurait pas fini congelé dans son frigo en plein air. Enfin, ça vaut mieux que de se faire bouffer les cellules par le cancer. Enfin, je ne sais pas...

Elle se met à rire; le son d'une aigrette furieuse s'envolant dans la nuit.

— Vous riez de tout, comme ça ? Demande Simone un brin agacée.

— Cela vous choque ?

— Je ne suis pas certaine que la mort d'un homme me donne envie m'esclaffer.

— Je vois... C'est vous qui souffrez de dépression.

Simone semble offusquée :

— Et alors ?

— On ne peut pas dire que cela vous porte à la légèreté, ce qui est dommage. Sans cela, vous augmentez le poids de vos souffrances.

— Vous avez déjà souffert de dépression, vous ?

— On peut dire que mon cancer occupe déjà pas mal de place sur le mur des lamentations de mon existence. Je ne peux pas décentement y caser autre chose.

— Il y a des gens qui ont des cancers *et* qui sont dépressifs, insiste Simone, D'ailleurs, vous l'êtes peut-être sans le savoir. Je ne le vous souhaite pas, assurément, mais...

— J'ai épuisé mon stock de questionnements existentiels depuis ma deuxième chimiothérapie, la coupe l'autre.

— Nous y voilà. Encore des idées toutes faites sur la dépression. Nous ne vivons pas des « questionnements existentiels ». Nous sommes malades, tout comme vous.

— Je ne remets pas cela en question, voyons. Vous avez l'air toute tendue.

Simone tape du pied :

— Normal, je suis dépressive.

— Évidemment. Excusez-moi, je n'avais pas l'intention d'insinuer que ma maladie a plus d'importance ou de légitimité que la vôtre.

— Et si nous passions à autre chose ? Suggère Juliette, quelque peu indisposée par la joute verbale entre les deux femmes.

C'est le moment que choisit Clara pour s'adresser une nouvelle fois au petit groupe. Elle vient de déposer une gerbe de fleurs dans l'alcôve de la Caisse Desjardins. Elle essuie une larme glissant sur sa joue :

— Je vous remercie d'être venus à cette petite cérémonie d'adieu. Cela me fait plaisir de constater que le destin tragique d'un itinérant peut encore toucher et mobiliser. Si cela tente certains d'entre vous, j'aimerais vous inviter à boire un café à ma pâtisserie. C'est offert par la maison, en souvenir de Monsieur Tremblay.

Il y a un moment d'hésitation, comme une vibration parcourant la foule, un hiatus dans une partition.

Finalement, Réjean brise le silence :

— Je trouve que c'est une excellente idée ! Si je continue à faire le pied de grue ici, je vais attraper la grippe. Ce n'est pas bon à mon âge.

Léo se tourne vers Juliette :

— Je ne suis pas pressé. Je voudrais simplement me mettre au chaud. Alors, je suis partant. Et toi ?

Son cœur bat dans sa poitrine, comme une adolescente à son premier rendez-vous. Elle ne parvient pas à comprendre pourquoi elle a tellement besoin de cet homme, cet

inconnu. Elle a soif d'entendre sa voix, de découvrir qui il est. Il agite les bras de l'autre côté d'un miroir magique, là où des choses extraordinaires se déroulent, où les licornes courent dans des champs scintillants de rosée, et que l'on peut faire des sauts de géants pour franchir des montagnes.

Elle songe à sa famille : à cette heure-ci, Aurore a pris son bain. Elle doit manger sa soupe avec des pâtes alphabets.

Elle saisit son téléphone. Il faut qu'elle prévienne son mari

Elle lui envoie un texto :

Je vais rentrer un peu plus tard. Te raconterai.

Auquel il répond aussitôt :

Prends ton temps. Je t'aime.

Elle aussi, elle l'aime. De tout son cœur, même si elle a du mal à lui parler de ses angoisses. De la boue parmi des cristaux étincelants de pureté.

— Ça me tente aussi, reconnaît-elle.

— J'ai du temps à tuer, alors je viens ! Claironne Jeanne. Du temps à tuer ! Ah ah ah ! Franchement, je me trouve comique ! Vous venez aussi ma chère ?

Elle s'adresse à Simone d'un air très aimable, comme si elles étaient amies depuis des lustres. Elle lui tend la main. L'autre en a bien conscience.

Celle-ci pense à son chat qui l'attend, probablement endormi dans un fauteuil de lecture.

À Clément regardant les informations du soir à la télé. Quelque part, elle pourrait courir se réfugier dans le cocon de sa routine. Pourtant, elle ressent des émotions inattendues depuis qu'elle écoute ces personnes parler. Elle ne leur doit rien, elle n'est rien pour eux. Il est assez tentant de poursuivre un bout de chemin avec un mystère, justement parce qu'on n'a rien à perdre. Elle a parlé de sa dépression, entendu d'autres mots exprimant aussi des souffrances. Elle se sent comme un petit maillon venant s'attacher à une grande chaîne.

— Je vous suis, déclare-t-elle d'un air décidé. Juste le temps de prévenir Clément. C'est mon conjoint, précise-t-elle.

— Allô, groupe ? S'écrie Réjean en s'adressant aux autres personnes faisant le rond autour de Clara. Ça vous tente, un chocolat chaud ou un café ? Pour ceux qui l'ignorent, la pâtisserie est à moins de dix minutes de marche. On serait bien mieux que dans ce froid, non ?

— Je ne sais pas... Je... murmure Nathan en reculant d'un pas.

« Il aimerait que son manteau noir se fonde dans la nuit, et lui avec », se dit la jeune Sierra. « Cet homme ne porte aucune couleur en lui ».

Alors, elle ressent une grande pitié pour cette misère chromatique qu'elle perçoit instinctivement. Elle se dit qu'elle a de la chance de transcender tout ce qui l'entoure en une palette remplie de teintes infinies.

Elle se tourne vers lui, les yeux pleins d'une douceur pastel, enveloppante, rassurante :

— Vous n'êtes pas obligé de parler. Juste boire un café.

Il semble surpris qu'on s'adresse à lui. Cette fille qu'il observe derrière la vitre de la boutique de Clara, avec laquelle il n'a jamais échangé un mot, a compris sa solitude, sa volonté de se tenir écarté du monde. On dirait qu'elle lit dans ses pensées, ou bien l'a-t-elle reconnu, lui, le tueur de Père Noël ? Serait-elle amatrice de sordide ? Une journaliste ? Non, c'est impossible. Une barista, une jeune fille. Pas une menace.

Pourtant, il ne peut s'empêcher de lancer d'un ton air un peu raide :

— Je ne vois pas pourquoi cela vous importe.

Plus il parle, plus elle le voit entouré de gris délavé, de marron crotté, de blanc souillé.

Même l'itinérant devait être plus joyeux que cet esprit rigide et terne.

En même temps, elle devine le rouge sang dans ses veines, battant contre sa tempe balafree, contenu jusqu'à l'engourdissement. Ce paradoxe la remplit de perplexité. Elle

choisit la franchise, sentant intuitivement qu'elle constitue sa seule façon d'aborder l'animal blessé qu'il doit être.

Elle lance :

— Vous me faites penser à un tableau : Ovide, de Pascal Béné. Cela représente un homme coincé entre le rouge et le gris, avec une main attrapant son visage. On ne distingue pas vraiment ses traits, car la main les cache. Il a des taches sombres à la place des yeux.

— C'est vraiment peu flatteur, ce que vous me décrivez, riposte Nathan, froissé.

— Attendez, je n'ai pas terminé de vous décrire cette œuvre. Cela semble très triste, très violent. Puis on remarque que les cavités très noires ne sont pas totalement vides. Dedans, il y a des points blancs reliés par des lignes rouges. Certains y voient des éclairs, une interprétation du tumulte intérieur, de la tristesse. J'y vois tout autre chose.

— Quoi donc ?

— Des constellations lumineuses, pleines d'une énergie tapie au fond du personnage. Ce sont elles qui vont chasser la main, tout comme la peine et la fureur qu'elle dissimule.

Il est surpris par tant de clairvoyance.

Elle l'agresse, le rend soupçonneux :

— Est-ce qu'on se connaît ?

Sa voix reste douce, même si elle tremble un peu sous l'émotion.

Il aimerait s'enfuir.

Il reste, piqué par la curiosité.

— Je ne crois pas. Je ne l'aurais pas oublié.

Il affiche un air railleur :

— À cause de mes cicatrices ?

— Non, à cause de toutes ces couleurs qui ont déserté votre vie.

— Vous avez une obsession pour les couleurs ?

Elle lève le menton, toute fière :

— Je suis serveuse pour payer mes études, mais je suis aussi une artiste.

— Tant mieux pour vous. Vous êtes aussi un peu sorcière ? Elle se met à rire, d'un rire cristallin, léger comme une prière rejoignant le Ciel. Il est frappé par sa vivacité, son regard clair dans lequel dort encore l'enfant qu'elle était il y a si peu. Toute cette innocence le renvoie à la sienne, perdue en un claquement de doigt.

Il aurait aimé avoir ce regard confiant, cette paisible assurance, ce goût d'aller vers les autres. Il l'envie de sa candeur et de sa joie de vivre.

Elle poursuit :

— Réjean pense que j'ai un sixième sens. Pour moi, les gens ont une sorte d'auréole qui les définit. Par exemple, Clara est entourée d'un orange très intense. Normal. C'est une personne très dynamique et positive. Réjean, c'est un vert céladon, poudré et très doux, un peu comme une feuille de sauge. Il ne peut pas être cerné par une couleur intense, car il est vieux.

— Vous êtes plutôt étrange, fait remarquer Nathan en la dévisageant.

Elle sourit :

— Je prends ça pour un compliment. Vous savez, j'ai eu mon moment de gris dans la vie. J'aurais pu continuer comme ça, à ignorer les couleurs autour de moi. Avancer dans cette ignorance pâlichonne. J'ai décidé un jour de retirer la main que je me mettais devant le visage, tout comme cet homme sur le tableau que je vous ai décrit.

Il est impressionné. Son ingénuité côtoie une sagesse archaïque contrastant avec son très jeune âge. Il vient de comprendre l'abîme que le sépare d'elle, rempli de sa rancœur, de ses pertes, de ses échecs. Il sent là, à portée de ses doigts, le foisonnement erratique des fontaines de couleurs, l'extase presque épuisante d'une toute nouvelle lumière. Il pourrait toucher cette femme et se voir envahi par la puissance

de son arc-en-ciel de vie. Il a peur. Il se renfrogne. Plus il se fige, plus elle se fait douce et tendre. Il ne veut pas se faire avoir par ses cajoleries et ses théories sirupeuses : elle ignore tout de la souffrance, c'est certain.

Si elle savait, elle n'afficherait pas ce sourire supérieur propre à ceux pas encore démolis par les coups du sort.

Au temps des fêtes, elle maison doit être remplie de tas de guirlandes lumineuses et de petits pères Noël ridicules se balançant en entonnant des cantiques. Son sapin ne peut pas brûler, non. Elle ne peut pas mériter ça. Il éprouve un terrible serrement de cœur à l'idée que sa candeur puisse être noircie par des impitoyables flammes.

Il frémit, serre les bras contre son corps.

— Vous avez froid ? S'enquit-elle en se passant du baume sur les lèvres avec une déconcertante nonchalance.

Il scintille et souligne le velouté des courbes de sa bouche qu'il aimerait mordre comme une pomme d'amour. Ses baisers doivent sentir l'odeur des fêtes foraines, quand on fait cuire du caramel et des barbes à papa. Il est pris de vertige. Les chevaux mécaniques tourment autour de lui. La femme à barbe lui fait une grimace avant de laisser place à un vendeur de popcorn tendant vers lui ses sachets striés de blanc et rouge. Sa mère se penche vers lui, avec son sourire éclatant. Elle lui tend une sucette au citron, ses préférées. Son père le tient par la main et le gourmande, car il vient de piquer une crise. Non, il ne montera pas dans le grand-huit. Il est bien trop petit, voyons.

Il s'arrache péniblement à cette vision :

— Oui, répond-il faiblement, j'ai froid.

— Moi, je file me mettre au chaud chez Clara !

Elle esquisse un pas en arrière, prête à disparaître. Alors, c'est tout son monde qui bascule. Non, il ne veut plus de fantômes qui s'éclipsent de son univers. Il ne veut pas

qu'elle s'éloigne. Il aimerait encore sentir l'intensité de sa force de vie, se sentir aveuglé par son soleil. Il n'a jamais ressenti cela avant.

— Attendez ! Crie-t-il en lui emboitant le pas.

Elle se retourne, le regard clair et les joues roses :

— Ah, je vous ai convaincu ?

— Je vais marcher avec vous. Je ne sais pas où est ce magasin, ment-il.

Il sait parfaitement où se situe la pâtisserie, pour avoir l'habitude de stopper juste en face et regarder le monde qui s'agite dedans. Un monde dont il se sent exclu.

Elle ne dit rien. Elle attend qu'il arrive à sa hauteur pour reprendre son chemin en silence.

— Vous venez ? Demande Réjean à Gaspard. C'est sûr qu'on ne fera pas de partie d'échecs ce soir, mais cela pourrait être intéressant

Il ne répond pas tout de suite. Ce qui le fait encore hésiter, c'est l'idée que sa fiancée l'attende et qu'elle soit fâchée par son retard. Il repense aux fleurs du tableau au-dessus de son bureau, et tout ce temps qu'elle a consacré à décorer leur condo. Il devrait trouver cela admirable ou niais. Il devrait se sentir chez lui. Une sorte d'attirance vers l'imprévu provoque une rupture. Soudain, leur joli nid d'amoureux a quelque chose d'étonnamment intimidant. Il est gêné par la pensée qu'il ne parvient toujours pas à dire « chez nous », même s'il a posé sa signature sur le papier de l'hypothèque.

Il ne pensait pas à cela avant ce soir.

Il jette un œil dans la direction de l'abri de fortune du vagabond : est-ce que cet homme considérerait un peu cet endroit comme son chez-lui, ou du moins, son cocon ? Il serait quand même surprenant que lui, Gaspard, bien au chaud dans ses pantoufles, puisse ne pas avoir développé ce sentiment d'appartenance à un décor, et qu'un clochard dépourvu de tout bien se soit attaché à un pitoyable bout de trottoir. Il en rit intérieurement pour ne pas se mettre à pleurer, car c'est exactement ainsi qu'il se sent.

De nouveau, cette rage contenue, ce vide terrible, cette inexplicable frustration. La robe à fleurs de Julie continue de tourner devant ses yeux, avec le Parc Lafontaine comme toile de fond. Elle tourne encore et encore, jusqu'à la nausée. Il aime Julie, voyons. Quel diable le saisit pour lui insuffler de telles pensées ?

Les fleurs partout. Sur le tableau au-dessus de son bureau, sur les coussins entassés sur le lit, et jusqu'aux motifs sur les serviettes de bain. Qui a choisi cela ? Pas lui. Qui a sélectionné le beige sur les murs ? Pas lui. Qui a décidé qu'il fallait acheter une table avec un plateau de verre dépoli ? Pas lui.

Il aime le bois de grange, le bleu océan et les serviettes de bain toutes simples.

Son cœur se serre en songeant à son condo à Québec. Les délicats contours de la merveilleuse Île d'Orléans crèvent les murs sombres de la rue, tracent des courbes sur le sol constellé de poudreuse. La lumière revient, chassant la tempête. Les tourments s'estompent dans les tourbillons du Saint-Laurent bordant le précieux atoll nordique.

Le vent s'engouffre dans son manteau, faisant remonter des frissons glacés le long de son échine. La solitude étire son cœur. Même le souvenir des rires éclatants de Julie ne parvient pas à éteindre cet atroce sentiment d'isolement. Que fait-il ici, debout dans la tourmente, au lieu de courir vers sa blonde au corps brûlant ? Pourquoi a-t-il l'impression d'avoir les pieds coulés dans du béton ?

— Vous allez bien ? Lui demande Réjean qui le saisit par le coude. On dirait que vous avez vu un fantôme. Vous êtes tout pâle.

Gaspard sort de sa transe. Ses yeux tombent sur Emma qui l'observe d'un air inquiet. Qui est cette femme ? Que lui veut-elle ? Pourquoi faudrait-il toujours qu'un regard féminin le juge ?

Il se reprend :

— Juste un petit étourdissement. J'ai mal dormi cette nuit. Il vaudrait mieux que je rentre, marmonne-t-il en caressant sa barbe pour se donner une contenance.

Réjean s’immisce dans la conversation, animé d’une excitation enfantine. Il aura bien le temps de se laisser aller, le jour où il sera décidé qu’il n’a plus sa place sur cette terre – tout comme ce malheureux vagabond. Il frissonne. Il n’est pas prêt. L’injustice de la mort le poursuit encore, alors qu’il est à l’hiver de son existence. Il a beau parader devant les autres, leur parler de fatalité et afficher la plus grande sérénité : en réalité, il est effrayé, glacé jusqu’au sang. Pas la peur de mourir, mais celle de ne pas savoir le faire dans la dignité.

Pour l’heure, il se frotte les mains afin de leur apporter un peu de chaleur et prend un air joyeux pour lancer à l’adresse de Gaspard :

— Vous êtes sûr ? Ce serait amusant que nous ayons tous la volonté de partager un café. Nous nous connaissons à peine, mais il me semble que nous avons tous une histoire à raconter.

— Et si nous n’avons rien à dire ? S’enquit Emma d’un air apeuré.

La perspective de se raconter la met visiblement dans tous ses états.

Réjean lui décoche un beau sourire de vieux, creusé de rides, empreint du musc de l’automne, du mauve des raisins à peine cueillis, et de l’âpre parfum boisé des feuilles jonchant les sols humides.

— Alors, ça ne sera pas grave. Comme on dit en sport : l’important est de participer !

— C’est que... Se justifie Gaspard, j’ai ma conjointe qui doit m’attendre...

— Eh bien, elle a sans doute ses petites affaires à mener aussi, fait remarquer Emma d’une voix assez dure pour ne pas surprendre.

Elle note la perplexité des autres : ils ne peuvent pas comprendre. Ils n’ont pas été la copine d’un dissimulateur, n’ont pas eu leur honneur bafoué, n’ont pas connue les faux-semblants, la manipulation. Cette histoire l’a rendue amère et paranoïaque ! Tout d’un coup, elle a cent ans. Il serait sans doute préférable qu’elle s’en aille, qu’elle ouvre la porte de son condo astiqué comme un sou neuf, qu’elle se couche et éteigne les

lumières pour se retrouver dans l’obscurité abyssale. Le sommeil est devenu son meilleur amour, peu exigeant, toujours prévisible.

Les lèvres pincées, Gaspard l’interpelle d’un ton peu amène :

— Que voulez-vous dire, au juste ?

Elle jette un œil vers Réjean : lui qui se mêle de tout pourrait faire diversion ! Elle attend quelques secondes. Rien ne se passe, malheureusement.

Elle toussote :

— Hum...votre copine aimerait peut-être une soirée tranquille, à se faire les ongles des pieds et lire un roman en sirotant un café. Vous voyez, des moments de filles, quoi.

Ouf, elle s’en tire à bon compte.

L’homme barbu reste perplexe : cette personne porte la désillusion sur elle, ou bien s’agit-il d’un intense écœurement, comme celui des gamins goinfrés de bonbons ? Cela se voit à ses yeux pas tout-à-fait ouverts, comme pris derrière le velours pesant des longs cils noirs, au coin de sa bouche marqué d’une ride cynique, aux intonations cinglantes de sa voix. Curieusement, son propre agacement retombe. Il trouve en elle l’écho de ses tourments, comme si elle était le prochain relayeur dans une course absurde qu’il menait jusqu’à présent en solo.

Il se radoucit :

— Vous avez peut-être raison, reconnaît-il alors, j’ai la faiblesse de penser qu’elle peut s’ennuyer sans moi.

Il s’écoute parler, se trouve pitoyable : en vérité, il sait bien que Julie est une femme très indépendante et qu’elle n’a aucune difficulté à prendre régulièrement du temps pour elle.

Il constate qu’il n’est pas vraiment capable de faire de même. Tout-à-coup, il en vient à la conclusion qu’elle est la seule dans leur couple à avoir conservé sa propre trajectoire alors que lui a totalement redessiné la sienne. Elle continue de faire tourner les roues

puissantes de son train lancé à toute allure, fier, filant dans le vent, conquérant, bruyant.

Lui, Gaspard, court à côté.

À bout de souffle.

Ces mots résonnent douloureusement dans sa tête, comme si on les avait faits entrer de force. Sa respiration s'accélère, ses poings se serrent. Il sent la colère poindre encore une fois au creux de son désappointement, là où la raison ne peut plus combattre les certitudes absolues nées de chimères.

Réjean dodeline de la tête :

— À mon âge, on peste contre le temps qui passe tout en ayant la sensation qu'il s'est ralenti parce que notre monde se rapetisse inexorablement. Quand on est jeune, la colline en face n'est qu'une marche vers une autre. Un océan : une flaque d'eau salée. En vieillissant, on perd la belle énergie qui nous poussait à agir contre vents et marées. On quitte une grande maison où plus aucun enfant ne court pour s'installer dans un condo. Ensuite, on réduit encore notre univers en fonction de notre perte d'autonomie, avant de finir dans une boîte... Alors, c'est important de prendre du temps pour soi.

— Voyons Réjean, vous êtes quand même pas mal en forme, assure un Gaspard convaincu de son bon jugement. Regardez comme vous me battez facilement aux échecs...

— Pensez-vous, mon cher, que j'ignore que vous trichez ? Répond l'autre d'un air conspirateur.

— Comment cela ?

Gaspard semble offusqué.

— Je sais pertinemment que des fois, vous faites exprès de perdre, pour que je me rassure sur le fait que je n'ai pas Alzheimer, riposte le vieil homme avant d'éclater de rire.

— Vous avez tort, rétorque l'autre en souriant, vous êtes un redoutable adversaire.

Il aurait dû dire : « Vous avez tort, je fais tout le temps exprès de perdre ». Il se retient.

Réjean fait semblant de le croire :

— Admettons, admettons... Bon, on y va ?

Sa bonne humeur est communicative. Gaspard jette un coup d'œil à Emma, laquelle affiche encore une moue dont la dureté contraste avec la douceur de ses traits. Quel âge peut-elle avoir ? Il estime qu'ils doivent probablement être assez proches en nombre d'années passées sur cette terre. Qu'est-ce qui a bien pu gâter un si beau visage ? Il comprend qu'elle est marquée par les douleurs de ses tempêtes. Elle devrait sentir le blé mûr, la sève sucrée des arbres embrassés par la belle saison. Pourtant, elle ressemble à une prune desséchée arrachée trop tôt à son ancrage. Il n'est pas le seul à vivre des questionnements, semble-t-il.

Sa décision est prise :

— C'est d'accord, je viens.

Il se tourne vers Emma :

— Et vous ?

Elle regarde autour d'elle, comme si de mystérieux individus pouvaient surgir à tout instant pour la menacer ou l'emmener en enfer. Il pense aux soldats souffrant du trouble du stress post-traumatique et la façon dont ils vivent en constant éveil, comme des moineaux inquiets prêts à s'envoler au moindre mouvement.

Contre toute attente, elle capitule :

— Très bien, je viens aussi.

Réjean semble content. Il lève le pouce vers le haut, tout fier de lui :

— Impeccable. Ce sera certainement une belle expérience, vous verrez.

Gaspard suppose que le pauvre vieux doit vraiment s'ennuyer pour se faire une fête de cet événement somme toute insignifiant. Après avoir bu le café ou le chocolat chaud,

tout le monde reprendra sa jolie routine. On continuera de se saluer de loin tout en ayant une idée plus précise de l'autre, ce qui ne le rendra pas pour autant intéressant.

La routine, c'est sa vie à lui. Son rituel de promenade du matin, le café sans sucre servi par Sierra, la partie d'échecs avec Réjean, l'attente du retour de Julie, le verre de vin devant le journal télévisé, l'amour sous les tableaux aux grosses fleurs.

— Permettez-moi de prévenir ma conjointe, fait-il en sortant son téléphone portable.

Il a insisté sur le mot « conjointe » avec un brin de ridicule. Il ne voudrait pas que la femme à la moue désabusée s' imagine qu'il a des intentions. Il est fiancé et il veut le faire savoir. Emma ne semble pas avoir remarqué. Elle continue de bouger ses yeux en permanence comme un varan inquiet, ne s'attardant sur rien, à l'affut de tout.

— Je vous en prie, se borne-t-elle à répondre d'une voix atone.

Elle lui tourne le dos, va rejoindre le petit groupe qui s'est mis en route, conduit par Clara et le capitaine Réjean. On parle peu, car la tempête fait rage. Les cols sont boutonnés jusqu'au nez, les capuches rabattues sur les yeux attaqués par les flocons crépitants, les mains plongées au plus profond des poches des parkas.

— Allô ?

— Ma chérie ? C'est moi.

— Gaspard ! Tu vas rentrer tard ?

— Eh bien, je suis encore sur l'avenue Mont-Royal. En fait, je...

Elle lui coupe la parole :

— Quand rentres-tu ? Le repas va refroidir.

— C'est que... Tu devrais manger sans moi. J'en ai encore pour un bout.

— Ah bon ? Pour faire quoi ?

Il regarde le ciel fumeux de nuages blancs chargés de neige, les tourbillons de vent jouant avec les cristaux immaculés dansant dans la pâle lueur des réverbères, avant d'annoncer :

— Prendre du temps pour moi.

Clara

Ça souffle fort dehors, jusqu'à faire trembler les vitres rendues opaques par la condensation.

La porte en chêne de la pâtisserie, avec sa vitre frappée par des flocons curieux, a presque toujours su résister aux assauts de l'hiver – sauf la fois où l'ancien propriétaire s'est fait prendre par une bourrasque trop entreprenante. On ne pouvait alors que concevoir une victoire au feu froid. Après tout, les bons soldats peuvent aussi baisser leur garde et se faire avoir par l'ennemi.

Le panneau accroché à l'entrée indique que la boutique est fermée, pourtant la place est plus animée que jamais. Ça sent le café et le chocolat chaud en flaques dans les soucoupes tremblotantes des maladroits, le caramel striant la crème fouettée d'un macchiato. Sur les tables, on aperçoit des miettes affichant le triomphe de la gourmandise sur la frugalité, des serviettes en papier toutes froissées gisant comme de grosses anémones de mer près des assiettes sales.

Dieu qu'elle aime la gaieté des choses simples : les grosses ampoules DEL au-dessus des têtes diffusant une douce lumière dorée, les parts de gâteau au chocolat et les croissants aux amandes disposés sur les tables en bois qu'on a rapprochées pour l'occasion. Les rires et les exclamations de ceux qui se retrouvent rassemblés ce soir contre toute attente, alors que rien au départ ne les y prédisposait.

Comme la vie est étrange.

Si Monsieur Tremblay n'était pas mort, tout cela ne se serait pas produit. Ces gens auraient continué à se croiser le matin ou le soir, dans sa pâtisserie ou ailleurs, sans jamais franchir la limite imaginaire qu'ils s'imposent, par pudeur ou peur de se montrer indiscrets. Ou bien est-ce une question d'indifférence ?

Clara a eu de la peine quand elle a appris l'émouvante nouvelle.

Pas comme si c'était un membre de la famille qui était parti, ou un animal de compagnie qui aurait succombé à quelque maladie. Un genre de chagrin que l'on ressent quand on se dit qu'un malheur aurait pu être évité, suivi de l'inévitable question : « Qu'aurais-je pu faire pour empêcher cela ? ».

Le matin précédant la mort du clochard, elle avait déposé quelques pains au chocolat en essayant, fidèle à son habitude, de ne pas faire de bruit pour ne pas le déranger. Elle se souvient avoir frissonnée à cause du grand froid. Il semblait bien au chaud sous l'amoncellement de ses couvertures. C'est certain, il aurait un toit durant la nuit grâce aux associations et au plan Grand Froid de la ville de Montréal.

Elle s'est trompée. Elle aurait dû prévenir quelqu'un, appeler le 911. Elle s'est imaginée que cela n'était pas nécessaire puisque la municipalité veillerait forcément à ce que personne ne reste dehors par moins trente. Elle n'avait pas envisagé que peut-être, il refuserait d'écouter le bon sens.

L'homme n'a jamais vu son visage, avec ses yeux sont toujours fermés lors de ses nombreux passages. Étaient-ils bleus ou marron ? Peut-être gris ? Ont-ils jamais reçu des marques d'amour, caressé de sublimes paysages baignés de soleil, ou exprimé le ravissement des belles journées printanières avant de se perdre dans les manques et les désillusions ?

On ne pouvait lui donner un âge, car la rue altère les traits paraissant plus vieux.

Elle constate que les convives semblent satisfaits de se retrouver dans la chaleur de son magasin, loin du vent d'hiver emportant les âmes.

Elle frissonne.

Quelque part, elle n'a jamais autant eu l'impression d'être seule au monde. Même ceux qui conversent paisiblement là, tout près d'elle, ne parviennent pas à retirer de son cœur cette sensation d'extrême isolement.

Elle ne devrait pas être surprise, car cela fait partie de son quotidien depuis fort longtemps. C'est aussi son choix. Elle cherche des yeux le portrait des anciens propriétaires, rit en-dedans : on a toujours l'air plus sévère sur une photo, laquelle ne parvient jamais vraiment à restituer l'essence d'une âme. Madame et Monsieur Torelli étaient bien plus que ces silhouettes figées dans leur cadre en bois sombre. Les fèves de chocolat sautant fièrement de leur cabosse, les cheveux d'ange en dômes triomphants à côté d'un parfait aux fraises, les vertiges d'un plateau tournant lors du crémage d'un gâteau de fête. Ils étaient aussi les éclats de voix lors de disputes aussi colorées que leur Italie natale, les nuages de vapeur sortant du percolateur, l'arôme intense provenant d'un four entrouvert dévoilant ses trésors gourmands.

Cette vision des époux Torelli, l'une assise sur une chaise bistrot ayant connu de meilleures heures, et l'autre debout à côté, la tête aussi haute que le verbe, posant une main sur l'épaule de sa conjointe chérie, la remplit d'une nostalgie enfantine.

Si seulement ils pouvaient surgir soudainement de leur prison de verre, se matérialiser pour la raisonner, lui confirmer que non, il n'y avait rien à faire. Que cet homme serait mort de toute façon, parce que peut-être, au fond de lui, c'était exactement ce qu'il voulait.

Une émotion peu coutumière monte en elle ; la colère vient agacer ses battements cardiaques en produisant des extrasystoles de mécontentement.

Pourquoi ce maudit vagabond n'a donc jamais ouvert les yeux ? Un regard, un seul, et le cours de son destin aurait pu basculer. Elle aurait forcé son intimité. Ils auraient pu trouver ensemble une échappatoire. Elle l'aurait convaincu, de toute sa douceur et sa détermination, d'écouter les conseils de l'association et d'aller se mettre à l'abri.

Elle l'aurait poussé à venir boire un café à l'abri du mauvais vent, l'aurait prévenu qu'il était fourbe et sans pitié. Elle aurait peut-être réussi à le persuader de chercher de

l'aide. Inutile de se mentir : jamais elle ne l'aurait invité chez elle, puisqu'elle vit seule et qu'elle sait combien les hommes peuvent mal agir.

Que nenni.

Elle est restée silencieuse pendant tout ce temps, trop courtoise. Le véritable respect aurait-il été de forcer ses défenses, prendre d'assaut son univers pour l'en extirper et le sauver de son affreux destin ? Comment savoir la frontière entre charité et tyrannie ?

N'empêche, elle goûte à présent l'amertume des batailles perdues et le sel dans les larmes des survivants d'un drame.

Que va-t-il advenir de ces femmes et ces hommes assis si proches les uns des autres, alors que rien jusqu'à ce jour ne leur avait insufflé cette soif de se découvrir ?

Elle craint qu'il ne s'agisse que de feux de paille, d'emballlements forcés, de bulles de savon magnifiques mais fragiles dansant au-dessus du gouffre des absences humaines, des négations ou de la crainte de l'Autre, ce séducteur inconnu, cette ombre presque effrayante. Ce n'est pas qu'elle n'y croit plus : elle a simplement perdu ses illusions au gré des abandons, des trahisons, des rejets, et des sanglots.

Elle incline la tête, se caresse inconsciemment le bras de la paume de sa main.

Elle a aimé, un jour, et même que c'était fort.

Il était marié et dans le doute, comme si cela allait de soi après des années de vie commune avec un même corps, une même âme dont on sait tout et qui ne représente plus qu'une rassurante présence. Chaque jour, il venait chercher un croissant et un café latte, cherchait le contact. Il lui souriait, frôlait sa main à la caisse en lui tendant des pièces de monnaie. Il sentait le musc, la forêt dense et humide. Toute l'histoire conquérante du monde dansait dans le sublime velouté de ses yeux chocolat.

Leur première nuit... c'était la canicule. Un soir brûlant du mois de juillet, avec les murs suintant de chaleur dans un condo dénué de tout souffle d'air. Les réticences qui fondent sous les baisers ardents. La sueur salée sur les peaux agonisantes de passion,

les cheveux moites collant aux crânes enfiévrés. L'extase, enfin, se mêlant aux cris stridents des grillons. Ensuite, la culpabilité, impitoyable, montant le long du dos, chassant la tendre exaltation des sens.

La peur, le désir.

Encore la peur, la folie.

La révélation des sentiments que l'on garde pour soi, pour ne pas les gâcher, pour ne pas les persécuter.

Trois mois après, il partait en vacances avec sa femme au Mexique.

Il n'est plus jamais revenu.

L'hiver et le feu froid n'y étaient pour rien, cette fois.

Elle n'en a jamais parlé à personne. Elle a si peu d'amis.

Ce n'est pas qu'elle n'aime pas les gens, bien au contraire. Elle travaille beaucoup, peut-être trop, et les histoires des autres résonnent dans sa tête au moment de la fermeture. C'est que les clients, ça aime se raconter. Des fois, leur impudeur la met mal à l'aise. Elle n'a pas envie de porter davantage que nécessaire le costume d'un confesseur fatigué qui n'aurait que l'envie de rejoindre sa chambre au confort spartiate, avec le sifflement du silence emplissant avec volupté ses oreilles. Après le décès de Monsieur Torelli, puis celui de son père, la démission de la veuve éplorée retournée vivre dans sa belle Italie, et la rupture brutale avec son amant, elle a saisi que l'Homme nait et meurt dans la plus extrême solitude. Sa seule richesse est de l'accepter avec panache.

Ses clients, assis autour des tables, n'ont probablement pas cette vision. Elle ne la partagera pas avec eux, par politesse ou par égard pour ceux qui la voient comme un ancrage solide. Les ancres, ça ne parle pas. Ça résiste au courant. Ça apporte un réconfort quand la tempête fait des ravages. Finalement, le seul avec lequel elle aurait

pu partager ce constat assez misérable était l'itinérant. Il aurait compris ce que ça veut dire, de se sentir seul parmi une foule. Il aurait sans doute été d'accord.

C'était peut-être pour cela qu'elle si se montrait si sensible à sa situation et qu'elle l'aidait de son mieux – autant dire pas assez, vu sa terrible fin.

Dans leurs silences, des tas de mots en suspension se promenaient, s'entrechoquaient, fusionnaient. Ils n'avaient juste aucune bouche pour les articuler.

Pourquoi faudrait-il qu'il y ait un contact pour que l'attachement se crée, que les liens se tissent ? Le merveilleux étranger, intact de toute intrusion, de toute analyse, de toute suspicion, de toute déception, n'est pas nécessairement l'ennemi dont on doit se méfier. Au contraire, il est parfois l'écho d'un espoir d'universalité, là où toutes les ententes sont possibles, tous les combats communs. Malgré tout, une retenue subsiste, tire en arrière, ferme les bras et les oreilles.

Jacques Tremblay : mort dans la solitude.

Était-ce cependant dans la dignité ?

Que signifiait pour lui la dignité ?

Était-ce de résister à la pression sociale en s'arrogeant le droit de sortir des normes, quitte à y laisser la vie ? Était-ce le refus d'ouvrir les yeux pour la découvrir enfin, au risque de briser leurs silences ? Était-ce l'abandon dans la torpeur causée par le froid, dans le glissement vers le néant, comme ultime échappatoire à un monde dont il ne voulait plus ? S'est-il fait surprendre en se surestimant par rapport à la puissance de la nature ? Dans tous les cas, le feu froid l'a attrapé à son tour, avec son vilain lasso luisant de ses cristaux de glace. Il a pu se débattre, mais sa faiblesse morale et physique ne lui ont pas permis de briser l'emprise mortelle et barbare du feu froid.

Elle se sent épuisée.

Demain, il faudra qu'elle se lève très tôt pour tout préparer. Cela ne l'emplit pas particulièrement de joie – à son plus grand dépit. Son travail, c'est toute sa vie.

Elle voudrait que l'hiver cesse, que le vent retourne dans son antre maléfique. Que les oiseaux chantent sur l'arbre en face de son magasin. Que le soleil patine la teinture du bois de son mobilier. Elle aimerait que les couleurs explosent partout en bombes de petits bonheurs. Cela ferait plaisir à Sierra.

Ces personnes devant elle devraient repartir dans leur anonymat; elle retrouverait ainsi la tranquillité de ses soirées de recluse, derrière ses fourneaux rutilants et ses comptoirs soigneusement huilés.

En fait, elle comprend Monsieur Tremblay, son refus des autres.

Ce n'était pas nécessairement de la condescendance ou du mépris.

Le silence ne trahit jamais personne.

— Eh, Clara, je crois qu'il faudrait remettre des croissants et des parts de gâteaux au fromage.

Sierra la tire de sa rêverie. La jeune fille saisit une cafetière fumante. Elle a visiblement besoin d'aide.

— J'arrive, j'arrive, répond-elle machinalement en saisissant un plateau et une pince.

Elle attrape des croissants, en fait des petites montagnes recouvertes de glaçage blanc.

L'image du clochard s'estompe. Elle se cache derrière la haute silhouette de Monsieur Torelli sur la photo quelque peu jaunie. Ils rient bien de sa naïveté et de sa prétention de croire qu'elle aurait pu éviter la mort d'un homme par la seule force d'un regard. Reste la conviction ne pas avoir su faire la différence, comme un canot têtu résistant aux attaques brutales d'une mer déchaînée. Le monde est un océan dans lequel il y a plus de canots que de personnes – et les miséreux n'ont pas de quoi se payer une place dans les radeaux de survie. C'est pour cela que tout le monde marche dans la rue en s'ignorant : il est toujours angoissant et culpabilisant de voir quelqu'un se noyer.

Elle peint un sourire sur ses lèvres et se dirige vers ses convives, ces insouciantes ne remarquant pas la rouille qui a attaqué leur ancre jusqu'à lui donner des douleurs au creux du cœur.

*Dans la boutique de Clara,
vers dix-neuf heures*

— Ah, Clara, vous tombez bien ! S'exclame Réjean, rouge d'excitation.

Elle lui sourit avec indulgence. Il semble heureux de tromper sa routine. Il ne se plaint jamais, avec son sourire auquel il manque une dent jamais remplacée. Il affirme que pour devenir centenaire, il faut absolument éviter les séries violentes à la télé et les gens toxiques. Ça doit être horrible de vivre chaque jour avec l'idée qu'on est au plus près de la mort, que toute la merveilleuse forêt de l'existence s'effondre peu à peu sous le lourd manteau des années. Peut-on seulement se résigner à l'inéluctable en devenant vieux ? Y a-t-il un déclic, une pensée, une idée, faisant prendre conscience que c'est le moment de passer l'arme à gauche ? Est-ce que les aînés combattent la Grande Faucheuse jusqu'au bout ou bien acceptent-ils de danser avec elle ?

Depuis la mort de son père et de Monsieur Torelli, Clara s'est souvent posé ces questions. Le décès résulte-t-il de la décision de lâcher prise ou bien la conséquence d'une âpre lutte ? C'est qu'elle se souvient des abominables spasmes secouant le faible corps de son géniteur juste avant son dernier souffle, et ce regard apeuré cherchant à se raccrocher à la plus petite lueur d'espoir pour ne pas sombrer. Il pleurait, il criait. Il ne voulait pas se laisser emporter par le feu froid. Un Don Quichotte de la roue de la vie, campé sur son cheval épuisé, dans l'illusion de la possibilité d'une victoire, quitte à y laisser sa dignité. Depuis, la mort ne lui fait plus peur, car elle a pu observer les visages apaisés des défunts. Ce qui la terrorise, c'est l'éventualité de ne pas accepter de se laisser aller vers l'inconnu.

Réjean poursuit :

— Nous sommes présentement en plein débat, et votre avis serait bien apprécié !

Il l'invite à prendre place parmi eux. Elle ne se sent jamais très à l'aise en société. Même du temps des Torelli, elle préférait rester en cuisine au lieu de converser avec les clients. Elle craint de s'introduire dans leur vie et se l'approprier en émettant des jugements. Aussi, elle n'a guère envie de se raconter. Avec Monsieur Tremblay, il y avait une rencontre muette. Le mystère ouvrait les portes de surprenants univers.

La parole gâche le geste plus qu'elle ne l'accompagne.

Elle secoue la tête en s'installant sur une chaise, tente de chasser les sombres pensées.

Clara se recompose une figure avant de demander en souriant :

— De quoi s'agit-il ?

Réjean se gratte le menton :

— Est-ce que c'était mieux avant ? De mon côté, je considère que oui.

— Avant quoi ?

— Avant ce fichu XXI^{ème} siècle que je trouve pour ma part assez décevant.

— Votre déception n'a rien à voir avec ce nouveau siècle. Cela s'appelle vieillir, affirme Jeanne en levant les mains au Ciel en signe d'impuissance.

— Pas du tout, chère Madame, objecte-t-il. Quand je pensais au XXI^{ème} siècle alors que je n'étais qu'un galopin, j'imaginai que ce serait exceptionnel. Plus de guerres, plus de famine, et même, plus besoin de travailler.

— Bienvenue dans le monde de l'utopie, fait Gaspard, moqueur.

— Pas du tout ! Riposte le vieil homme. Je considère que nous régressons, que le progrès ne sert que des intérêts mercantiles. La politesse et les bonnes manières sont qualifiées de « désuètes ». Quel mot horrible ! L'obscurantisme reprend ses droits sur les terres brûlées de l'ignorance, la peste de ce siècle. Sans parler de la limitation de nos libertés ! Auparavant, nous pouvions fumer où nous voulions. Nous n'avions pas peur de nous faire tuer par un terroriste en assistant à un concert ou en priant à l'Église.

On pouvait emporter des bouteilles d'eau non scellées dans les avions. Nous n'avions pas le sida pour compliquer notre sexualité.

Nous n'étions pas victimes de la technologie, avec ces foutus téléphones qui nous coupent du monde en nous extorquant des informations sur notre vie privée vendues au plus offrant. Nous étions plus libres, je vous le dis !

— C'est vrai, concède Léo. Certaines choses ont changé dans le mauvais sens du terme, mais nous nous sommes adaptés à de nouvelles réalités. Pour ce qui est de la techno, on ne parle que du négatif. Par exemple, les *haters* sur les médias sociaux font les manchettes, alors qu'ils constituent une infime partie des utilisateurs.

— Ah... les réseaux sociaux... se lamente Réjean. Une invention bien stupide, si vous voulez mon avis !

Sierra glousse, visiblement en désaccord avec le vieil homme.

Elle prend la parole :

— Dites-moi, Réjean, est-ce que ce n'était pas le même discours que vos parents vous servaient quand vous étiez jeune et que vous aviez comme devise « *Peace and love* » ? C'est le genre de discussions générationnelles qui se répètent tout le temps alors qu'on sait déjà la réponse.

— Qui est... ? Interroge Gaspard.

— Ben, c'est juste une question de perspective. Quand on regarde un tableau, on n'en a pas tous la même appréciation. Pourtant c'est le même. La vision qu'on a d'une époque dépend des détails auxquels on s'attarde pour la sentir, la juger.

— Je trouve cette remarque très sage, pour une jeune fille de ton âge, fait remarquer Simone.

— Voilà, c'est ça le problème, fait Sierra avec une mimique comique. Sans vouloir vous manquer de respect, Simone, on dirait que ça vous surprend que nous, les jeunes, puissions savoir des choses, et peut-être mieux que vous. C'est comme si vous aviez

perdu la mémoire de ce que vous étiez à notre âge ou bien que vous vous en rappelez comme si c'était une rage de dents. Pour vous, on est d'éternels imbéciles jusqu'à ce qu'à notre tour, on pense ça des autres.

La dame dépressive découvre ses dents jaunies par le temps – et probablement, la cigarette.

— C'est ta définition de la vieillesse ?

— Quand même... On dit souvent que les jeunes croient tout savoir; qu'en fait, ce sont des ignorants. Puis tout d'un coup, on devient *super wise* quand on prend de l'âge.

— C'est faux ! répond Réjean avec une certaine gravité. Plus je vieillis, plus je considère que je ne sais rien !

Gaspard semble choqué :

— Mais voyons donc ! Si la connaissance n'est pas acquise en vieillissant, alors à quoi bon ?

On entend une voix ressemblant plus à un murmure :

— La vraie connaissance pour moi réside dans le fait de douter en permanence de son existence.

Tout le monde tourne les yeux vers ce jeune homme mince et pâle avec des cicatrices lui mangeant une partie du visage. Il n'a pas parlé jusqu'à présent, tout en restant attentif à la discussion menée par les autres.

Nathan détourne la tête, gêné d'attirer l'attention.

— Mais la connaissance, c'est la logique, la science, le contraire de l'obscurantisme ! Clame Gaspard avec de grands gestes d'avocat dans son tribunal. Elle contient des preuves, des faits, lesquels s'opposent au doute.

— Avez-vous déjà entendu parler de Bertrand Russell ? S'enquiert Nathan, toujours aussi timide.

Quelqu'un dit d'un air conspirateur :

— Il est bibliothécaire...

Personne ne sait. On hoche la tête, comme si cela expliquait tout. Il vit dans les livres, lui. C'est donc un érudit.

Il reprend :

— C'est un mathématicien britannique du XIX^{ème} siècle. Selon lui, les hommes cherchent plus la certitude que la connaissance. Ça fait une grande différence, selon moi.

— Je ne comprends pas, dit Sierra en levant un sourcil en signe de profonde perplexité.

— Ce qui intéresse l'Homme, c'est de se rassurer plus que de comprendre, explique Emma de sa voix un peu traînante.

— Mais l'un ne va pas sans l'autre, rétorque Gaspard.

— C'est exactement la définition de la religion, et c'est pour ça que je ne crois en rien, fait remarquer Léo en reposant sa tasse de café dans sa soucoupe.

— La connaissance, c'est tout de même un terme assez flou. Est-ce que ce que je connais me donne une légitimité ? On peut manipuler les foules avec une certaine lecture de la connaissance, observe Juliette.

Nathan souffle :

— Je n'aime pas ce mot, parce qu'il scinde le monde en deux : les ignorants et les savants.

— Qu'est-ce qui vous gêne là-dedans ? Questionne Gaspard.

— Il me semble que nous sommes tous à la fois ignorants et savants. Tout dépend du sujet, répond le jeune homme. La connaissance est un moyen, elle ne définit pas qui nous sommes.

— D'accord, mais elle détermine nos choix, vous en conviendrez, contre Gaspard. Par exemple, on ne peut pas confier la gouvernance d'un pays à un ignorant. Il doit avoir fait ses preuves. Il faut qu'il nous démontre qu'il *sait*.

— Oh, ça reste à voir ! Tempère Réjean d'un air sarcastique. Regardez qui est au pouvoir dans certains pays, et vous saurez ce que veut dire mettre aux commandes un imbécile...

— C'est exactement ça, dit Juliette en secouant la tête d'un air dépité. La communication et le marketing, supportés par les médias sociaux et les fausses nouvelles, nous vendent une certaine idée de la connaissance. Nous sommes des moutons achetant une illusion. La plupart des gens ne connaissent pas vraiment les programmes des candidats aux élections : ils croient en leur soi-disant savoir pour développer un monde meilleur, comme des enfants qui donnent la main dans la rue et se laissent guider sans faire attention à ce qui les entoure.

— L'illusion, ça fait rêver, ça donne de l'espoir. Plus dure est la chute, constate Emma avec amertume.

Juliette acquiesce :

— C'est pour cela que la lune de miel avec les politiciens se termine rapidement. Après notre *shot* d'adrénaline provenant d'une illusion collective, nous reprenons nos esprits et comprenons que finalement, rien ne change. On se met en colère contre ceux qui nous gouvernent, on se sent trompés. En réalité, nous sommes les seuls à blâmer.

— Vous voulez dire que nous méritons notre malheur parce que nous sommes des ignorants donnant le pouvoir à d'autres ignorants ? Demande Emma en fronçant les sourcils.

— La vraie question est : devrions-nous nous sentir coupables de vivre dans cette ignorance alors que la connaissance est à notre portée ? Ne croyez-vous pas que les grands de ce monde sont enchantés de notre ignorance ? Ils font tout pour nous y inciter. Prenez la science : avez-vous remarqué combien elle est attaquée en ce moment ? La science introduit le doute, lequel amène le progrès. En nous confortant dans les certitudes absolues, nous ne doutons pas. Nous abandonnons même cette

idée. L'absence de doute conduit au rejet de la critique. L'absence de critique conduit à la pensée unique. La pensée unique donne naissance à la dictature et l'obscurantisme.

En fait, le monde se porterait bien mieux si les scientifiques étaient au pouvoir.

— Si vous avez le choix entre un jeune scientifique sans expérience et un vieux routard qui n'entend rien à la science, vous choisiriez quoi ? S'enquiert Réjean en se grattant le menton.

— Je prendrai les deux ! Clame Juliette en riant. Quelle est cette idée stupide qu'un seul individu doit gouverner un pays ?

— Un président ou un premier ministre a toujours une équipe autour de lui, modère Gaspard. Il n'est jamais seul...

— Pourtant il peut appuyer tout seul sur le bouton de l'arme atomique...

— Pardon de vous dire ça Réjean, mais on retombe sur notre conversation jeunes contre vieux, déclare Sierra en faisant une moue réprobatrice. Ça veut dire quoi, « un jeune scientifique sans expérience de la vie » ? Les gens plus âgés ont cette expérience et pourtant on ne peut pas dire qu'elle apporte du positif dans nos vies... Toujours autant de pauvreté, de disparités sociales, sans parler de la terre qui agonise depuis des décennies.

Emma parle vite :

— De mon côté, je me fiche de savoir si on est plus savant jeune ou vieux. Je suis convaincue par contre que nous vivons présentement dans l'âge des ténèbres, comme dans le film de Denis Arcand. Vous voyez, on est dans une société où les valeurs sont perdues et les esprits désabusés. On s'en va vers le néant.

— C'est une vision bien triste de l'existence, constate Léo avec un petit sifflement.

— Tu as du beaucoup souffrir dans ta vie pour penser de la sorte, suppose Simone en avançant sa main pour tapoter celle d'Emma siégeant de l'autre côté de la table.

Celle-ci retire sa main brutalement, comme si elle avait ressenti une brûlure :

— Vous ne savez rien de moi, alors ne me jugez pas, rétorque-t-elle, acide.

Simone a l'air peiné :

— Je suis navrée, je ne voulais pas te donner cette impression. Tu es si jeune et si belle... Tu as...

— La vie devant moi, coupe-t-elle avec un ton narquois. Je ne sais pas quoi en faire, de ma vie, voyez-vous. J'enseigne à des enfants qui n'ont qu'une seule préoccupation : le moment où ils pourront sortir de ma classe pour voir des chats se casser la gueule sur Facebook.

Sa voix monte d'un ton, forte et désespérée :

— Tu parles de connaissance ! Je suis célibataire après avoir été trahie par l'homme que j'aimais, lequel en passant a été mis en taule pour agression d'un policier lors d'un braquage. Depuis, il est mort. Il s'est foutu en l'air ! Un sac autour de la tête, et hop, plus de souffrances ! Alors, ne venez pas chanter sous mes fenêtres que j'ai tout pour être super heureuse et que je dois vénérer la vie comme si elle n'était pas une grotesque déesse avec des cornes de bouc !

Les gens semblent saisis. Emma aussi. Elle n'avait pas prévu de tout déballer comme ça, à ces étrangers stupides qui célèbrent la vie d'un mort dont ils n'ont finalement rien à faire. Elle baisse la tête, la respiration haletante. Mais qu'est-ce qui lui a pris ?

— Désolée, murmure-t-elle en se mordant la lèvre, Je ne voulais pas m'emporter. Je... Je pense que je vais y aller.

Elle se lève, ramasse son sac et son manteau.

Nathan la regarde fixement : ça ne peut pas être possible. Comment s'appelait donc la fille qui sortait avec José ? Les lettres s'écrivent dans son cerveau, avec une implacable précision. Non. Il doit se tromper. Une telle coïncidence aussi cruelle que malencontreuse ne peut pas se produire. Dieu n'autoriserait pas une telle ironie, ou bien il se complait à jouer avec les nerfs des Hommes.

— S'il vous plait, ne partez pas. Je crois que vous ne devriez pas...

Il ne trouve rien d'autre à lui dire. Il faut qu'elle reste encore un peu, qu'il la dévisage encore pour tenter de voir le reflet de son ancien compagnon de cellule dans ses yeux. La mort aurait alors un visage et une voix. Est-elle la fille qui a abandonné le pauvre José juste avant son suicide ?

Toute l'assemblée va dans le sens du jeune homme et l'encourage à rester :

— Vous avez bien le droit de trouver ça dégueulasse, dit Sierra. C'est dur, ce que vous avez vécu.

— Personne ne va vous juger, enchérit Juliette.

— Nous avons tous des squelettes dans nos placards, jette Jeanne en haussant les épaules.

— Puis parler, ça fait du bien. Parole de dépressive ! Complète Simone la main sur le cœur.

Petit silence gêné. Emma se sent drainée, comme un marathonien après une longue et douloureuse course. Épiée. Pourquoi cet affreux bonhomme balafré ne la quitte pas des yeux ? Il aurait pu être beau, comme José aurait pu avoir un cœur pur, comme elle aurait pu se montrer plus courageuse et accepter de fréquenter un voyou. A-t-elle véritablement cessé de l'aimer quand elle a rompu avec lui ? Alors, pourquoi serait-elle toujours célibataire et malheureuse ? Pourquoi aurait-elle gardé les photos d'avant, quand le soleil entrait dans la maison et que tout était si simple ?

— Pourquoi me regardez-vous comme ça, vous ? Demande-t-elle à Nathan, la respiration haletante.

Elle reste debout, son sac serré contre elle comme pour se protéger d'une agression. Elle devine chez lui ce même dégoût, cette fragilité, cette retenue des émotions. Elle sent l'odeur de la faute, de la punition. Est-ce cela qui a marqué son visage ?

Soudain, son cerveau va très vite. Un retour accéléré vers le passé. Des brides de phrases écrites par son José dans ses lettres, faisant allusion à un copain de cellule au visage dévoré le feu. Les lettres de l'écriture hachée de son ancien amant s'assemblent dans sa tête, comme un casse-tête dont on aurait compris la logique : « Un bon gars, un malchanceux défiguré ». Ensuite : « Franchement, hein, faut pas être con pour tuer le Père Noël ? ».

Elle frissonne, saisie d'horreur. C'est lui, le codétenu dont il parlait !

Comment n'a-t-elle pas deviné cela rien qu'en observant son visage ? Il *sait* qui elle est. Alors qu'elle tentait d'enterrer ses souvenirs, voilà que le destin lui joue un nouveau mauvais tour en plaçant cet individu sur son chemin. Ils ne se quittent pas des yeux, tous les deux saisis par l'aboutissement de leurs réflexions. Il l'accompagne dans ses mouvements, se met debout. Il penche la tête comme elle le fait, hausse le même sourcil témoignant leur abasourdissement. Il est son miroir, le capitaine de son bateau pris dans la tourmente. Ils voguent ensemble sur des océans de douleur trop longtemps contenue.

— Emma... dit-il d'une voix très douce. Êtes-vous la Emma de José ?

Il ne semble pas en colère contre elle, juste stupéfait de voir en chair et en os celle qui a fui, qui a lâché une main. Celle ayant inconsciemment conduit le pauvre type à commettre l'irréparable.

— Je n'écouterai pas vos conneries !

Elle cache son visage dans ses mains, se met à pleurer.

Un aveu.

Il fait un pas vers elle.

Elle écarquille les yeux, toute pâle. La terreur se lit sur ses traits défaits.

Elle tend un bras vers Nathan :

— Non... Non ! Je ne sais pas de quoi vous parlez ! Laissez-moi tranquille !

Ensuite, elle court vers la sortie, dans son voile de larmes.

La porte claque.

Tout cela se fait dans un silence total, seulement interrompu par les crépitements entêtés de la neige frappant les vitres dans le grondement du vent hivernal.

Nathan baisse les yeux, interdit. Une seconde passe, deux.

Soudain, il met un terme à son immobilité oppressante, attrape son long manteau noir, avant de se jeter à son tour dans la tempête.

Nathan et Emma

— Attends, attends... !

Il a perdu le vouvoiement.

Pour la première fois, depuis la mort de ses parents, une connexion avec quelqu'un s'établit grâce à une âme éteinte les ramenant vers un passé aussi obsédant que destructeur. Il court derrière elle, ses pas étouffés par la lourdeur de la neige fraîche. Il la rattrape alors qu'elle vient de jeter un regard apeuré en arrière. Une biche dans la forêt de glace tentant de fuir son bourreau. Maladroite, ses pieds butent contre un monticule et elle s'étale sur les cristaux scintillants tapissant la rue sous la lumière orange des lampadaires.

Le voilà devant elle, dans cet immense manteau le faisant ressembler à un démon noir, l'écrasant par son ombre fantastique. Ses mains paraissent énormes; des mains de tueur. Son visage inexpressif rappelle celui d'un impitoyable justicier.

Elle tend un bras vers lui, comme pour se protéger, alors que les larmes coulent abondamment sur ses joues :

— Ne... me faites pas de mal... le supplie-t-elle d'un air désespéré. Je... je ne voulais pas lui faire de mal... J'étais...

Elle baisse la tête, effondrée. De gros sanglots secouent ses épaules.

Il s'agenouille près d'elle, la scrute avec étonnement : comment peut-elle seulement imaginer qu'il pourrait la brutaliser ? Il n'éprouve aucune colère. Emma ne sait pas qu'il ne veut plus manger de la colère, ni dormir avec, et encore moins la faire parler. C'est elle qui l'a conduit au trou. Il ne lui fait plus confiance.

Seule la compassion l'emplit tout entier et la conviction que tout cela n'est guère le fruit du hasard. Il leur fallait bien se rencontrer pour que le silence soit enfin brisé autour d'un

secret ayant détruit leur existence : le meurtre dont il a été reconnu coupable; le suicide de José lorsqu'elle a décidé de rompre.

— Je ne veux pas te faire de mal, dit-il doucement en proposant son bras pour l'inviter à se relever.

Elle ne dit rien, les yeux rivés aux siens dans la recherche d'une confirmation, de n'importe quoi dans sa physionomie lui donnant l'espoir que c'est bien vrai, qu'il ne va pas venger la mort de son compagnon de cellule en la frappant ou en la traitant de sale pute. Que peut-on attendre d'un tueur de Père Noël ? Elle se sent dans la peau d'un déserteur que l'armée aurait retrouvé, incapable de comprendre son dégoût de la violence et des armes. Y a-t-il une sorte de code de l'honneur dans le milieu carcéral punissant les possibles « défections » des conjointes des détenus ? Sa main tremble; sa respiration irrégulière confirme sa terreur.

Que va-t-elle faire pour se sortir de ce mauvais pas ? Elle pense vite. Elle doit se ressaisir. Elle inspire un bon coup pour se donner du courage. Elle choisit de se montrer forte, car elle ne peut pas s'offrir le luxe de continuer de paniquer. Cela fait d'elle une proie trop facile. Elle n'a plus rien à perdre, sauf la vie. Elle se fige, surprise de s'avouer que finalement, cela ne serait pas si grave.

Est-ce que cela vaut la peine ? Se demande-t-elle en songeant à tout ce qu'elle a perdu et cette anxiété qui la ronge. Son mal de vivre. Le renoncement aux joies extérieures à son travail et son rejet des hommes. Les soirées solitaires dans son condo du Plateau avec ses plateaux repas devant Netflix. Son isolement volontaire, comme une prison imaginaire à laquelle elle s'est condamnée.

La jeune femme est lasse de cacher - avec un soin maladif - sa relation avec un délinquant. Puis il y a cette honte qui l'habite. Elle ne supporte plus cet enfermement émotionnel la faisant fuir les amitiés et bien évidemment, les rencontres amoureuses. Emma est exténuée de se persuader chaque jour qu'elle n'a pas précipité la mort de son

ancien amant en le quittant. Elle pourrait en finir là, ce soir, assassinée par cet homme sans visage : tout compte fait, cela lui serait bien égal.

Alors, elle pose sa main, toute petite et froide, sur celle de l'homme. Elle la trouve étonnamment chaude. Elle est troublée, étonnamment sereine. Plus de frayeur, plus d'angoisse : elle est prête pour l'hallali. Il ferme ses doigts sur elle, la tire vers le haut pour qu'elle se redresse :

— As-tu mal ? T'es-tu blessée en tombant ?

Est-ce un jeu du chat et de la souris ? Une caresse avant l'attaque ? Il ne devrait pas prendre autant de précautions avec elle : elle est désormais résolue au pire. Elle l'attend même avec sérénité.

— Non... Je vais bien, parvient-elle à articuler avec une voix bien trop aigüe pour ressembler à son timbre habituel.

Emma sent encore la tiédeur de la main de Nathan, comme une petite brûlure presque réconfortante. Perplexe, elle se remet debout, donne des petits coups secs sur son manteau pour faire tomber les amas de cristaux blancs. Les regards restent enchaînés, chacun évaluant l'autre.

Elle cherche la condamnation, le mépris, le rejet, la violence. Sa sentence. Elle devine autre chose. Les masques sont tombés. Elle ne sait pas exactement comment définir ce qu'il lui inspire, mais elle est certaine à présent qu'il ne lui fera pas de mal. Enfin, pas tout de suite. Sans ces affreuses zébrures, il aurait pu être beau. Certaines femmes seraient capables d'aimer sa douceur et la finesse de ses traits. Pas elle, bien entendu. Elle aime les hommes forts et virils, avec des barbes bien taillées. Il ressemble à un héron anorexique.

Nathan demande calmement :

— Pourquoi t'es-tu enfuie ?

Elle détourne le regard. Elle remarque qu'elle reprend des couleurs et de la force. Si cet homme ne veut pas s'en prendre à elle, alors que lui veut-il ?

Elle croit bon de se défendre :

— Je ne suis pas responsable de la mort de José, souffle-t-elle.

Aux yeux de l'homme, son corps revêt une apparence spectrale. Il pourrait avancer les mains et passer à travers. Étrangement, il imagine qu'il pourrait en être habité, qu'il pourrait se fondre dans son immatérialité. La culpabilité et l'infamie ont rongé sa peau, ses os. Il ne reste que l'ombre, le doute, l'absence de texture pour se cacher du jugement.

Il hausse les épaules :

— C'étaient vos histoires. Ça ne me regarde pas. Je t'assure que je n'ai aucune envie de te faire du mal.

Elle ne peut s'empêcher de jeter :

— Vous avez bien tué un homme.

Ces mots claquent dans l'air comme un coup de fouet. Il se voute, accusant physiquement l'impact de ces paroles. Il sait qu'il devra porter cette lourde croix toute sa vie et que pour certains, la seule image qu'il renverra à jamais est celle d'un assassin. Un ridicule assassin de Père Noël, en plus.

Il baisse la tête, détourne par réflexe le côté brûlé de son visage. Il aimerait, tout comme elle, avoir la texture d'un fantôme pour que ses traits soient floutés et que la plupart des gens ne le voient pas. Somme toute, il serait bon de faire comme l'itinérant et fusionner avec le gris des murs. Quelque part, il l'envie. Il ne souffre plus, lui. Toute son existence, il aura eu la conviction d'être étranger à ce monde. Orphelin de père et mère, orphelin de cœur : ses semblables n'ont jamais su le sortir de sa sidération affective. Depuis longtemps, il croit parler une langue dont personne ne comprend la signification.

Il ne répond pas.

Elle devine une extrême souffrance contre laquelle il se bat faisant écho à la sienne. Elle regrette de lui avoir rappelé sa monstruosité. Emma repense à José, à la question du pardon, au repentir, au droit à l'erreur.

Elle se radoucit :

— Je n'aurais pas dû parler de ça, s'excuse-t-elle platement.

Il fait un signe de la main, comme pour chasser les mauvais esprits.

— C'est vrai que j'ai commis un meurtre. C'était un accident. Je regrette d'avoir bousculé ce type, de ne pas avoir mesuré ma force, d'avoir laissé ma colère prendre le dessus.

— José m'a dit que vous n'avez pas prémédité votre geste, se souvient-elle. C'est pour cela que votre peine a été...

Il la coupe :

— Aucune peine n'est trop courte en prison. Vous ne savez pas ce que c'est.

Le voilà de nouveau plongé dans le vertige des souvenirs hideux, ceux qui hantent et distillent leur venin dans le cœur.

Elle se souvient de sa visite entre les murs carcéraux, de son angoisse. Les odeurs, les cris, les uniformes des gardiens, le claquement des grilles. Le délabrement des lieux, la lourdeur de l'air. Un microcosme de discipline se heurtant à la violence des âmes suffocantes de leur claustration.

Le temps semble s'être arrêté autour d'eux, dans l'opacité d'une nuit de déchaînement des forces de la nature. Le vent retient sa respiration, les flocons restent en apesanteur. Elle entend le timbre sourd de son cœur affolé. Quelque part, il y a une sorte de dangereux magnétisme dans le regard de Nathan. Que voit-il au travers de sa personne qui la fait se sentir aussi vulnérable ? Que voit-elle au travers de lui pour qu'elle ait encore envie de lui parler ? Elle devrait partir, elle ne bouge pas. Elle n'est plus inquiète

pour sa sécurité physique. Par contre, il lui apparaît comme un arbre gigantesque dont les racines sont en train de l'atteindre pour se nourrir de sa propre sève.

Encore un qui se sert d'elle !

Ce constat la met soudainement en furie.

Non mais pour qui se prend-il ? Pourquoi le laisserait-elle faire ?

Elle ne lui doit rien, absolument rien. Elle ne le connaît même pas, si ce n'est au travers de quelques allusions dans les missives de José. Dire que tout ça arrive à cause de ce maudit itinérant ! Il aurait mieux fait de crever dans un hôpital, comme tout le monde ! Personne ne se serait soucié de lui. Mais non ! Pourquoi au fond organiser toute une cérémonie pour ce fieffé têtard ! Après tout, on a bien dû lui proposer un toit pour la nuit ! Des tas d'organismes font ça, non ? Pourquoi est-elle passée juste au moment de cette ridicule cérémonie d'adieu ? Pourquoi s'est-elle arrêtée ? Sans parler qu'avec tout ce grabuge, elle ne pourra plus jamais remettre les pieds chez Clara ! Encore un deuil à faire, un détour pour éviter la honte, le ridicule. C'est certain : les convives l'ont cataloguée comme étant une hystérique, l'ancienne petite amie d'un délinquant suicidé. Elle traînera ce boulet encore et encore, et sa chaîne si lourde, tout comme la peur du jugement des autres.

Elle renifle, sentant la rage monter en elle. Plus question d'attendre la mort, ou de continuer de s'interroger sur cet homme bizarre. Elle doit le renvoyer à une place qu'elle connaît bien : derrière des murs épais de sa mémoire interdite.

— J'aimerais que vous partiez.

Le ton est ferme, le regard froid.

Ce subit changement dans son attitude le rend perplexe : il y a deux secondes encore, elle était la douce colombe préparée au martyr. Maintenant, elle ressemble à une harpie. Il connaît ce genre d'attitudes, tellement familières.

— Tu es en colère... fait-il remarquer en penchant la tête pour mieux l'observer.

Elle tape du pied :

— Pas du tout ! Vous m'agacez, c'est tout ! Vous croyez que je suis ravie de croiser un Monsieur-sorti-de-nulle-part venant me rappeler des choses que je *veux* oublier ? Et ne me regardez pas comme ça ! Vous êtes qui, pour me dévisager ainsi ?

Il arbore un air penaud :

— Pardon, je ne voulais que valider ma compréhension de ce qui te mange de l'intérieur. C'est bien ça, le problème. Tu ne peux pas oublier. Donc ça te fâche.

— Une leçon de psychologie d'un ex-taulard, se moque-t-elle en le contournant pour reprendre son chemin.

— Et alors ? Est-ce que cela me retire toute légitimité, toute crédibilité ? Cette expérience a eu aussi du bon, tu vois. La prison m'a permis de comprendre l'inutilité de la colère. Je me suis battu pour retrouver la paix en moi, parce que c'est un mal qui emplit tout l'espace de ta tête, comme la haine.

— Je ne hais personne ! Hurle-t-elle.

— Bien-sûr que si. La culpabilité crée la détestation. Tu ne te pardonnes pas d'avoir laissé tomber José.

Elle pile net. Les dents serrées, le regard mauvais, elle répond :

— Je ne me sens pas coupable. C'est *lui* qui a été faible, qui s'est foutu en l'air. Je n'ai pas armé sa main. Tu parles d'un lâche !

Il note le tutoiement. On devient tout de suite plus familier quand on se laisse dévorer par de mauvais sentiments et qu'on souhaite intimider. Il secoue la tête, visiblement en désaccord avec elle. Pourtant, il parvient à se maîtriser, continue d'utiliser un ton pondéré pour la raisonner, comme s'il parlait à une enfant :

— Crois-tu vraiment que se suicider est une marque de faiblesse ?

Elle n'a pas vu les yeux écarquillés de José au travers du plastique attaché autour de sa tête, ni sa bouche ouverte collée au même plastique, ni son expression de douleur. Si

elle l'avait été témoin de ce macabre spectacle, elle aurait deviné le courage que ça prend pour se laisser aller à une mort lente et rester pris dans l'enfer de l'étouffement volontaire. Ceux qui prétendent que la mort n'est rien sont les premiers à prier Dieu lorsqu'elle approche.

Elle fronce les sourcils :

— Ben oui, je le crois ! Siffle-t-elle comme une vipère menaçante. C'est comme pour l'itinérant, d'ailleurs ! Il a *choisi* son destin pourri ! S'il avait été courageux, il aurait cherché à s'en sortir ! Il aurait renoncé à l'alcool qu'il devait consommer à outrance, trouvé un emploi pour mener une vie décente ! Mais non ! Il était probablement en amour avec sa bouteille de mauvais vin, ou je ne sais quelle autre drogue ! La belle excuse ! José, c'est pareil ! Voleur un jour, voleur toujours. Il n'a pas eu la volonté de changer ! Puis menteur avec ça !

Elle reprend sa marche, ralentie par les accumulations de neige. Quelque part, elle se rend compte qu'elle se laisse emporter par une vague détestable, surfant sur des opinions fielleuses.

Elle ne peut juste pas arrêter le flot de paroles :

— Toi aussi, t'es un lâche, hein ? Tu couvres tes cicatrices avec ta mèche de cheveux et tu dois sûrement te terrer dans ta bibliothèque. Je suis certaine que tu évites les gens, à défaut de t'éviter toi-même !

Il faudrait qu'elle se taise. Il pourrait la briser, elle aussi, comme le Père Noël. Chaque mot est décoché comme une flèche empoisonnée pénétrant sa peau. Elle fustige le manque de décence du clochard alors qu'elle n'en a aucune.

Nathan serre les poings, sentant le fiel des paroles d'Emma se répandre dans ses veines. Il prend une grande respiration, ferme les yeux, coincé dans un combat intérieur, cherchant l'apaisement. Enfin, il perçoit un petit changement en lui. En reconnaissant sa colère, en nommant son nom dans sa tête, il lui reconnaît son existence, la prie de le

quitter. Bien qu'il soit athée, il imagine la douce posture de la Vierge Marie à l'Église, la tendre acceptation de Joseph.

La tension disparaît dans son corps, à son plus grand soulagement.

Il ouvre les yeux, pose une main sur l'épaule de la jeune femme :

— Tes certitudes absurdes te tuent à petit feu, tu sais.

Le calme de Nathan n'a aucun effet apaisant sur elle. Au contraire, il la galvanise, renforce son ressentiment :

— Ne me touche pas ! Crie-t-elle en le repoussant de toutes ses forces.

Elle ne s'étonne même plus de son tumulte intérieur. Elle le vit, tout simplement, en se laissant glisser au creux du primitif, du féroce, de l'instinct aussi impérieux qu'indomptable.

Il fait un pas en arrière. Elle halète, incapable de se maîtriser. Une chose puissante naît au creux de son ventre, se répand dans tout son corps, l'électrise. C'est brutal, violent, longtemps réprimé. Emma se sent aussi étourdie que si elle était prise dans un tourbillon. D'ailleurs, la tempête enflé de plus belle. La neige se tasse obstinément sur leurs chaussures, leurs manteaux. S'ils ne font rien, ils vont se perdre dedans et mourir au petit matin, comme le vagabond.

Leurs respirations sont saccadées. Le monde se remet brusquement à tourner autour d'eux. Ils sont pris dans un maelstrom furieux composé de cristaux glacés, debout en son centre, l'œil du cyclone. Leur regard constitue le seul point fixe dans le chaos.

Tout-à-coup, elle se précipite vers lui. Il est prêt à accueillir sa violence; il n'en a cure. S'il peut l'aider à l'extirper de son âme, alors il aura au moins fait une bonne chose dans sa triste vie. Il lui pardonne par avance les griffures, les gifles, et même les coups de pieds.

Droit comme un i, les yeux clos, il attend. Il sursaute, sentant sur ses lèvres une chose à la fois douce par le toucher et féroce par la pression exercée sur la bouche. Un

serrement autour de sa taille. La chaleur d'un corps. Il ouvre les yeux : le visage d'Emma pressé contre le sien, sa bouche contre la sienne. Le goût du sang, du sel des larmes roulant sur les joues de la femme. Il n'a jamais été embrassé. Personne ne l'a approché d'aussi près. Il a peur. Il a chaud et froid en même temps. Elle le serre encore plus fort là, tout contre elle. Elle gémit, force l'entrée de sa bouche pour y insérer sa langue. Il est paniqué, car son corps répond inconsciemment à cette invasion. Un feu ravageur incendie ses veines. Il tente de s'extraire de ce nouveau brasier puisqu'il en est certain, celui-ci va le consumer. Il ne se contentera pas de lui voler la moitié de son visage. Il lui faudra bien plus que cela pour le satisfaire. Il veut parler. Emma pose sa main contre sa bouche pour le réduire au silence. Elle s'est légèrement détachée de lui. Toute la chaleur de son corps le quitte. Cela le remplit de frustration et d'amertume. Elle pose un doigt contre sa bouche à elle, comme s'il fallait taire le plus grand des mystères. Elle le prend par la main, l'attire dans les bourrasques blanches et noires. Ils s'évanouissent au loin, deux ombres noires et possédées.

Plus loin, ils montent un escalier en fer forgé typique des bâtisses centenaires du Plateau Mont-Royal. Au moins dix centimètres de poudreuse se sont agglutinés sur les marches. Elle sort un trousseau de clés, ouvre une porte donnant sur une entrée éclairée par une faible lumière suspendue. À l'intérieur, ça sent la rose et le lilas. Un pot-pourri de fille pour adoucir la mélancolie des murs. Elle referme la porte. Le vent n'a plus de pouvoir sur eux. Nathan se tasse dans un coin, comme pris au piège. Une expression puérile traverse son visage.

Il est redevenu un petit garçon peureux, hésitant. Elle retire son manteau et ses chaussures de neige. Elle apparaît dans sa robe rouge et noire, le visage déterminé. Mutique, elle avance vers lui, audacieuse et fascinante féline. Il déglutit péniblement, constate que ses mains tremblent. Emma glisse son regard vers elles, constate son

émoi sans dire un mot. Arrivée à sa hauteur, elle attrape les rebords du manteau noir de Nathan avant de le faire glisser sur le sol.

Il respire plus fort, tandis qu'elle pose une main sur sa poitrine. Elle fait un geste de la tête pour l'inciter à ôter ses godillots couverts de salissures. Il s'exécute. Il sait qu'il lui faut rester muet, refuse inconsciemment de donner un sens à ce qui se passe. Depuis ses parents, il n'a connu aucun contact physique direct, si l'on exclut les gestes attentifs et professionnels des infirmières pansant son corps à vif.

Elle le prend par la main et l'attire vers le fond d'un couloir plongé dans la pénombre. Ils tournent à droite, pénètrent dans une pièce dotée d'une fenêtre diffusant une lueur blafarde sur un lit impeccablement fait. À sa droite, une table de chevet avec trois tiroirs semblant s'écrouler sous sa pile de livres, une lampe dotée d'un abat-jour dangereusement incliné.

Elle le fait assoir sur le lit, se déshabille hâtivement.

D'abord, il garde les yeux rivés vers le sol. Elle s'approche, de plus en plus près. Il découvre un ventre laiteux, rond. Des hanches pleines soutenues par des jambes bien charpentées. Une masse sombre; le mystère, l'envie. Il ferme les yeux. C'est comme la colère, mais pas tout-à-fait. Ça envahit avec la même intensité douloureuse. Son cœur bat plus vite. Des impulsions électriques courent le long de la colonne vertébrale. Ça pulse sauvagement, jusque dans les tempes. Il a connu la soif de la chair sans jamais souhaiter s'y abandonner à cause de sa monstruosité et de son refus de l'autre. Il découvre son pouvoir.

La même urgence, le même renoncement, sans l'attrait de la destruction. Ses poings se détendent : il les abandonne aux caresses d'Emma, alors qu'elle le chevauche et commence à défaire la ceinture de son pantalon. Les papillons dans son cou se transforment en baisers fiévreux, puis en morsures exigeantes.

Il ne fait plus de distinction entre douleur et plaisir. Il gémit, la renverse instinctivement sur le lit. Elle se débat, le repousse d'un grognement, et reprend sa place sur lui. Il ne fait plus rien d'autre que la satisfaire alors qu'il se sent captif en elle, dans une prison brûlante et soyeuse. La pensée n'existe plus. Il pourrait mourir ainsi, ça lui serait bien égal. C'est d'ailleurs ce qui va lui arriver, à n'en pas douter, car son cœur va exploser, tout comme sa tête. Alors qu'il est loin, très loin, et que tout son être se tend dans une convulsion erratique, elle l'entend hurler :

— José ! José !

Ensuite, elle se dégage, se recouvre pudiquement d'un drap et détourne la tête.

La chaleur a quitté Nathan aussi vite qu'elle l'a entouré. Il se sent bête, comme un gamin égaré sur le sentier de l'absence. Il passe une main sur son visage en sueur, remet instinctivement sa mèche devant les cicatrices. Il la regarde, madone de glace figée dans ses tissus. Il n'ose pas parler. Il tend une main vers elle qu'elle ignore délibérément : il comprend qu'il doit partir. Alors, il se lève doucement, encore tout étourdi, puis se rhabille. Elle se couche sur le côté, lui tournant le dos.

Il s'arrête sur le seuil de la chambre, pose une main sur l'encadrement de la porte, ne sachant pas s'il doit se justifier, la remercier ou se fâcher. Elle lève une main vers le plafond, comme pour stopper tout velléité d'amorcer une conversation. Il se sent fatigué, pas tant par l'amour qu'il a fait que par l'écrasement de sa peine à elle. Il devine des larmes, perçoit de légers sanglots. Il ne peut rien faire contre ça.

Elle s'est fermée à lui pour toujours, sans doute.

Le couloir l'invite vers la sortie.

Il ramasse le manteau écroulé sur le sol, saisit ses bottes. La porte s'ouvre de nouveau, dans un troublant appel d'air pour l'extirper de cette maison sombre et plongée dans un mal-être poisseux. Il reprend sa marche sous les jeux d'ombres et de lumières de la nuit bleutée, striée par la danse absurde des flocons.

Jeanne et Réjean

— Eh bien, c'était tout une sortie ! s'exclame Réjean en dodelinant de la tête pour marquer sa perplexité.

L'assemblée est restée silencieuse après le départ de Nathan et Emma. Ils ont l'impression d'avoir assisté à une pièce de théâtre dont ils n'ont pas compris l'intrigue. Ces deux-là ont assurément un dénominateur commun, un lien étrange qui les unit autant qu'il les écoeure. Une histoire sombre, sans doute, puisqu'on parle de prison et de mort.

— En tout cas, la madame est bien coléreuse, fait remarquer Gaspard en émettant un petit sifflement entre les dents.

— Peut-être bien qu'elle a de quoi être fâchée, répond Simone tout en affichant un air compatissant.

— Quelqu'un veut encore un peu de café ? S'enquiert Clara pour couper court à la discussion.

Elle ne veut pas parler de ce qui vient de se passer, le commenter, supposer. Trop de personnes aiment les jugements, les conclusions hâtives, et les suppositions dégoulinant de réflexions primaires. Les bien-pensants, les donneurs de leçon, les gourmands du malheur des autres, comme ceux qui s'arrêtent pour le bas-côté de la route pour voir de plus près un accident de voiture et ses victimes. Elle frémit, car elle sent bien la gravité de cet événement et le désespoir accroché à ces êtres brisés. Elle le laisse l'effleurer, infliger une légère brûlure sur sa peau. Elle ne s'attardera pas à tenter d'analyser les mystères de l'Humain. Trop de questions tuent la quiétude intérieure en ouvrant de diaboliques boîtes de Pandore. Elle préfère de loin la complexité et la logique des recettes, car il n'y a malheureusement rien de raisonnable dans les comportements

de ses congénères. L'Homme est bien trop fulgurant dans ses réactions archaïques. Des millions d'années de développement cognitif pour demeurer des animaux sans jamais dominer l'impétuosité des appétits primaires... Vous parlez d'une évolution ! C'est pour cela qu'elle aime se retrouver seule après le travail et qu'elle se plaît dans le calme. Dans son univers sucré, il n'y a rien d'autre que le bruit du vide, le grand trou noir puissant et enveloppant du silence. Ainsi, elle n'est pas obligée de tenter de donner un sens à un discours, une malchance ou un drame.

Clara travaille comme une petite abeille butineuse disciplinée taisant ses états d'âme et écartant ceux des autres de sa trajectoire.

Jeanne consulte sa montre et se lève :

— Merci pour le café, Clara, mais il est temps pour moi de rentrer à la maison.

Tout le monde acquiesce, semble remarquer l'heure tardive. Comme des mouches effarouchées, les convives bourdonnent autour de la table délaissée.

Léo demande l'addition. Tout le monde l'imite.

Clara esquisse un geste de négation :

— Non, non, non. C'est offert par la maison.

On proteste, on insiste, mais on finit par renoncer devant la détermination et le beau sourire de la pâtissière, si affable et réconfortant.

Jeanne se met à maugréer :

— Bon sang, je ne me souviens plus où j'ai bien pu poser mon manteau ! Je pensais qu'il était là...

Elle regarde autour d'elle, les sourcils froncés.

C'est alors que Réjean lui tend le vêtement rose en expliquant :

— Il était sur la patère près de l'entrée.

Elle sourit :

— Merci mon cher, voilà ce qu'est la vieillesse. On perd la mémoire, puis toute la tête.

— Vous avez raison, c'est exactement ça, lui répond-il tranquillement.

Elle est surprise : elle se serait attendue à ce qu'il lui jure que non, ce n'est pas vrai. Qu'elle est bien trop jeune pour être gâteuse. Elle a eu l'habitude des compliments, dans un passé pas si lointain. Cet homme est un mufle, se dit-elle, un vieux crouton grincheux. Ensuite, elle remarque le pétilllement dans les yeux de son interlocuteur, comprend qu'il plaisantait. Il reste silencieux, paraissant se délecter de son petit effet. Il l'aide à enfiler son manteau. Depuis combien de temps n'a-t-elle pas été accompagnée ainsi dans ce geste ? Il y a un frôlement de doigts sur son cou, léger comme un papillon. Elle ferme les yeux un instant, troublée. La chaleur humaine, les petites attentions, l'appui. Toutes ces choses si douces dont elle a appris à se passer. Elle se réprimande : la vie l'a trop déçue pour se laisser aller au sentimentalisme. Elle n'en a plus le temps.

Réjean détourne déjà son regard, se dirige vers l'hôtesse :

— Ma chère Clara, vous êtes une personne bien généreuse. Je dois vous avouer que cela me gêne de ne pas vous régler l'addition, non seulement pour le bon café et les petits gâteaux, mais aussi car vous nous avez offert un bien agréable moment en bonne compagnie.

Elle est amusée et ravie par ses bonnes manières et le ton quelque peu cérémonieux qu'il utilise pour lui parler. Tous les clients ne se montrent pas aussi respectueux. À une époque où tout semble dû, où le savoir-vivre se revêt d'un triste manteau de désuétude, il est bon de côtoyer des personnes encore tendres de l'intérieur, profondément humaines et délicieusement courtoises. Ces clients-là doivent être choyés pour la jouissance qu'ils procurent quand on les voit passer le seuil d'une boutique en sachant qu'avec eux, rien de fâcheux ne va se produire.

— Merci Réjean. Il me fait plaisir de vous inviter tous, car vous avez contribué à ma modeste célébration de la mémoire du pauvre Monsieur Tremblay. Je vous remercie donc sincèrement de votre présence. Aussitôt, l'essaim vrombissant de mouches stoppe

ses mouvements erratiques. Tous se souviennent de ce qui les a rassemblés ici.

Un ange passe, ou bien s'agit-il de l'ombre du défunt, sans doute abasourdi de provoquer un tel intérêt après sa mort ?

— Mais voyons donc, proteste Jeanne, c'est bien normal que l'on paie nos consommations !

— N'insistez pas, objecte Clara.

De nouveau, la farandole des invités sur le départ. Les mains se serrent. Des tapes sur l'épaule, des sourires issus d'une complicité toute fraîche.

— On dirait que la tempête s'est un peu calmée, fait remarquer Réjean en regardant par une fenêtre dont il a pris soin de frotter le givre.

— Sans aucun doute, répond Gaspard en brandissant son téléphone portable, Météomédia annonce que le front neigeux est en train de quitter Montréal.

— Ce sera bientôt le ballet des déblayeuses, prédit Juliette en considérant l'épaisse couverture blanche dans laquelle les bottes ne manqueront pas de s'enfoncer. Vous ne trouvez pas qu'en hiver, les distances paraissent multipliées par deux ?

— C'est ce qui nous tient en santé, conclut Réjean en frottant ses mains l'une contre l'autre.

Jeanne secoue la tête en fronçant les sourcils :

— J'en ai assez du froid.

— Moi aussi, dit Simone.

— Vous détestez l'hiver. C'est l'autre sport national des Québécois, en plus du hockey, conclut-il en faisant la grimace.

— Ce n'est pas vrai, rétorque Léo. Cette saison ne me dérange pas.

Simone roule les yeux :

Réjean claironne :

— Vous êtes jeune, vous pouvez vous le permettre. Quand on prend de l'âge, les basses températures et les intempéries exacerbent nos douleurs. Toutes nos douleurs du reste...

—J'aime ça marcher dans la neige et sentir le froid me picoter les joues ! C'est vivifiant. On ne se sent jamais autant vivant !

Jeanne le regarde s'animer. Il dégage de lui une force tranquille assez fascinante. Elle ne se sent nullement attirée par lui. C'est son énergie vitale et son positivisme qui le rendent intéressant. Elle pense à son condo endormi dans la solitude des nuits glacées, aux tasses de thé anciennes dans lesquelles elle fait couler son thé brûlant, et aux coussins moelleux sur le canapé de style victorien faisant face à la télé. Un jour – bientôt - elle devra renoncer à tout cela pour s'enfoncer dans l'indicible. Qu'aura-t-elle fait des dernières années de sa vie ? Va-t-elle continuer de pester contre les éléments parce qu'elle ne peut pas porter ses beaux vêtements d'été ? Va-t-elle conserver son rituel d'acheter les mêmes gâteaux chez Clara pour avoir au moins ce petit plaisir au creux d'une existence que la maladie délabre lentement ? Elle se sent fatiguée, tout d'un coup. Une sorte de vertige la saisit; elle s'accroche au bras d'une chaise.

Réjean se précipite et l'invite à s'asseoir :

— Que se passe-t-il, Jeanne, vous vous sentez mal ?

Les autres s'approchent, semblent inquiets devant sa pâleur. Elle attire l'attention, mais pas de la bonne façon à son goût. Ce n'est pas du fait de sa beauté ou de son allure, de son élégance naturelle. C'est le cancer qui triomphe sur la grande scène de la vie. Il grimace par sa bouche, se fait entendre au travers de sa respiration saccadée. Il parle pour elle, implacable, dévore toute son énergie. Elle aura toujours le deuxième rôle. Elle ne le sait que trop bien.

Cette pensée l'attriste et la rend nostalgique d'un passé exempt de ce double effrayant, ce monstre affamé, déterminé à lui voler la vedette.

— Juste un petit étourdissement, ce n'est rien, les rassure-t-elle.

Sierra pose un verre d'eau fraîche devant elle. Clara lui saisit la main. Ce contact délicat, comme une caresse, la fait tressaillir. Plus personne n'a ce genre de geste envers elle. Avec le temps, on oublie la tiédeur d'une peau, le réconfort d'une main posée sur la nôtre.

Les couleurs lui reviennent. Elle sourit :

— Ne vous inquiétez pas, nous n'allons pas célébrer deux enterrements aujourd'hui.

— J'espère bien, dit Sierra, on a en assez du gris. Puis votre aura est jaune, ce qui n'est pas la couleur de la mort.

Gaspard s'agace :

— Non mais franchement, hein, est-ce que pour une fois vous pourriez cesser de catégoriser tout ce qui vous entoure au travers de votre palette d'artiste ? Vous êtes la seule à voir ça. Ensuite, pardonnez-moi, Sierra, mais je trouve cela parfaitement...

— Idiot ? Termine-t-elle, les lèvres pincées.

Elle est offusquée et se ferme dans un silence boudeur.

Jeanne vole à son secours :

— Je trouve cette approche de la vie bien jolie. J'aime l'idée d'avoir une aura jaune.

Gaspard lève les yeux au ciel avant de rencontrer le regard courroucé de Léo :

— Est-ce que c'est vraiment important ? Puis, pragmatique : Jeanne, voulez-vous qu'on appelle un taxi pour vous raccompagner chez vous ?

— Je crois que marcher me fera du bien... J'habite vraiment près d'ici...

— Je vous raccompagne, offre Réjean d'un ton sans appel.

Elle se sent inexplicablement en confiance. Il est le fil d'Ariane qu'elle va saisir pour rentrer chez elle. Il dégage l'assurance, la robustesse. Elle ne tente même pas de protester. Une sorte d'autorité naturelle le rend curieusement sympathique.

— D'accord, cède-t-elle.

Ils ont tous l'air soulagé.

Réjean ne s'attendait pas à ce qu'elle accepte aussi vite. Il la sent sur la défensive, la dame coquette, et devine quelle terrible adversité elle doit affronter chaque jour pour que le vent ne l'emporte pas trop rapidement. Il imagine le cancer au creux de son sein, de son poumon, ou ailleurs. Il a déjà été confronté à des cernes de ce type et une certaine résignation dans l'allure. Elle a avoué qu'elle avait le cancer. Elle ne se rend pas compte qu'il est posé sur ses épaules, comme un petit clown effrayant.

Il ressent de la compassion pour elle, comme il pourrait en ressentir pour une sœur de cœur. Il tend son bras pour qu'elle s'y appuie, la soutient tout naturellement quand elle se lève.

— Vous êtes sûr... ? Demande Gaspard, inquiet pour son vieux partenaire d'échecs.

Réjean secoue la tête en signe de négation. Le bonhomme est buté, comme le sont souvent les aînés, se dit le barbu. Celui-ci est méthodique, évalue toutes les options en privilégiant le raisonnement logique. Il doit estimer qu'un vieil homme comme lui ne peut pas décentement supporter le poids d'une personne faisant un malaise. Un taxi, une assistance extérieure constituerait une solution réaliste.

Sierra s'impatiente devant l'insistance de Gaspard. Visiblement, le courant ne passe pas entre ces deux-là. Cela fait sourire Clara, qui sait voir derrière toutes les apparences, bien que se fendant de ne détenir aucun talent en psychologie. La serveuse le sait, bien entendu, et lui tire la langue avec un petit clin d'œil complice.

Que pourrait-elle bien avoir en commun avec cet horrible râleur barbu dont les pieds gagneraient certainement à quitter la terre de temps en temps ? Allez, hop ! Un petit tour dans les nuages pour se sortir la tête de son nid de poule rationnel. Ce type est un coincé, un réactionnaire, et pire que tout à ses yeux : un cartésien. Tout l'opposé d'elle, la flamboyante licorne rose galopant fièrement dans les montagnes du "tout est possible".

— Ne vous inquiétez pas, tout va bien se passer, assure Jeanne avec un faible sourire. Réjean hoche la tête. On dirait deux vieux complices qui se connaissent depuis des lustres. Des au-revoir, des mains qui se serrent. Le vieux couple s'éloigne vers l'entrée du salon de thé. On dirait presque qu'ils flottent au-dessus du parquet de bois franc tant leur démarche est lente et gracieuse. Ensuite, ils sont absorbés par la rue, et seul le bruit de leurs voix perce l'épaisseur de la nuit.

Au début, ils cheminent en silence. Leurs bottes s'enfoncent profondément dans le sol couvert d'une bonne trentaine de centimètres de neige. Ils avancent difficilement, car cela demande bien des efforts, les pieds pris dans la glue blanche. Elle a montré du doigt la direction à prendre et les lampadaires déroulent leur tapis lumineux sous leurs pas hésitants.

— Comment allez-vous, Jeanne ? S'enquit-il en faisant une petite pause.

Il entend son essoufflement et sa fatigue, si palpable dans chacun de ses gestes.

— Très bien, affirme-t-elle avec une conviction qu'elle est bien loin de ressentir.

Elle pense à son bonnet qui doit être posé de travers et aux marques sombres sous ses yeux malgré le maquillage. Elle ne doit pas être bien jolie ainsi, conclue-t-elle. Jeanne ne se sent pas l'âme d'une séductrice ce soir, mais ne tolère pas l'idée de paraître laide ou pire, négligée. Son égo constitue tout ce qui lui reste, car le cancer a mangé et ses cellules, et ce qu'il y avait de plus beau en elle : l'espoir. Alors il est important que Réjean garde d'elle une belle image quand leurs chemins se sépareront.

— Vous voulez qu'on se repose un peu ? Suggère-t-il.

— Pas le moins du monde. En plus, j'ai envie me mettre au chaud.

Elle aurait pu ajouter : "Et me coucher". Elle s'est ravisée à temps.

Il doit certainement l'imaginer dans une vieille chemise de nuit à rayures, les cheveux pris dans quelques bigoudis, et des chaussettes épaisses couvrant des pieds éternellement glacés. En vérité, elle a toujours dormi nue. Elle se sent bien lorsque les

draps soyeux recouvrent sa peau et que son corps est libre de toute entrave vestimentaire. Évidemment, elle ne lui dit rien de tout cela; ce serait fort inconvenant.

Réjean lui avoue :

— Moi aussi, j'ai hâte de rentrer chez moi. La journée a été longue et fatigante.

Il n'en pense pas un mot : la nature l'a doté d'une grande énergie. Bien sûr, il a ses petites et grandes douleurs – sans oublier son hypertension. Toutefois, cela ne l'empêche pas d'avoir une qualité de vie assez remarquable pour un homme de quatre-vingt-six ans. Il ment pour qu'elle ne se sente pas mal à l'aise. Elle tourne la tête vers lui, esquisse une petite grimace charmante : elle n'est pas dupe. Sa délicatesse la touche.

— Merci, Réjean, se borne-t-elle à répondre.

— Ça fait plaisir, fait-il simplement.

— Vous savez, je suis très autonome et indépendante. Je me débrouille très bien toute seule, en général.

Elle oublie volontairement les heures lourdes après la chimiothérapie ponctuées de fatigue intense et de vomissements. Parfois, elle n'a même pas l'énergie de se préparer un repas. Donc elle s'est organisée : elle cuisine avant un traitement et congèle des plats, bien qu'elle sache pertinemment qu'elle n'aura pas nécessairement l'appétit pour les consommer. Heureusement, elle peut aussi se faire livrer son épicerie et sa médication. Des fois, elle trouve ça dur, sans pour autant le reconnaître publiquement.

Lorsque sa sœur l'appelle pour prendre de ses nouvelles, elle prétend que tout va très bien, que les effets secondaires de la chimio ne sont pas si terribles.

C'est une autre forme de coquetterie chez elle : celle de refuser de porter le masque des stigmates de l'épuisement et de la dépendance.

Il fait un nouveau petit arrêt, reste silencieux quelques secondes, avant de lancer :

— Vous êtes une personne malade, Jeanne, et toute personne malade ne devrait pas devoir affronter cette épreuve dans la solitude en se glorifiant d'être "autonome" ou

“indépendante”. Je vous dis cela non pas pour vous blesser, mais parce que je crois que ce soir, à cause de ce qui nous a tous réunis, nous nous devons de nous montrer honnêtes les uns envers les autres. Si j’étais à votre place, j’aimerais recevoir de l’aide. Malgré mon côté un peu macho de vieil homme élevé à la dure par ses parents - vous savez, les hommes “ne doivent pas pleurer” et se montrer forts en toutes circonstances - je serais terrifié de devoir faire face au cancer dans la solitude.

Elle n’aime pas entendre cela. Il s’en doute bien. Il s’en fiche. Il doit cette franchise spontanée à cette nuit si particulière enrobant leur rencontre.

— Je comprends bien, mais je ne suis pas comme tout le monde, voyez-vous, fait-elle un peu piquée au vif.

Elle rejette l’idée de dépendre de qui que ce soit, de laisser quelqu’un prendre le contrôle de son existence, la rythmer. Plus que tout, elle ne veut pas de témoin de sa déchéance physique. Jeanne veut briller jusqu’au bouquet final du feu d’artifice de sa vie. C’est pour cela qu’elle porte toutes ces belles couleurs qui la font paraître en santé, qui la parent de merveilleuses paillettes pour cacher les marques de sa souffrance, le glissement vers l’inexorable. Si tout cela est bien établi, pourquoi diantre se détourne-t-elle pour essuyer une larme ?

Il secoue la tête en soupirant :

— Voyons, Jeanne, pourriez-vous juste une fois baisser votre garde ?

Il porte sa main gantée vers le visage de la femme, l’oblige doucement à se retourner vers lui. Des coulures de maquillage strient ses traits. Elle a l’air d’une biche apeurée et exténuée de tant de courses inutiles pour fuir son prédateur. Il sort de sa poche un mouchoir impeccablement repassé, tamponne doucement les traces témoignant la déroute émotionnelle.

— Il est propre, le mouchoir, se croit-il obligé de préciser.

Ça la fait rire entre deux sanglots.

— Je suis navrée, je ne voulais pas me donner en spectacle.

Elle n’a plus le luxe de jouer la coquette : les masques sont tombés. Cette soirée s’avère bien particulière, et à plus d’un titre. D’abord, cette étrange cérémonie pour l’itinérant, puis la rencontre avec des étrangers pour finir dans un salon de thé à partager de toute évidence plus qu’un café. Enfin, ce lâcher-prise inattendu auprès de cet homme dont elle ne veut ni n’attend rien.

Il tente de la rassurer :

— Il ne le faut pas. Vous ne vous donnez pas en spectacle. Vous montrez votre humanité.

— La belle affaire. Ça ne va pas changer le fait que je suis malade et que je vais mourir.

— C’est vrai, concède-t-il, cependant vous allégez ainsi le poids de l’adversité. En plus de lutter contre la maladie, vous vous battez contre vous-mêmes en rejetant votre vulnérabilité. Pourquoi vous fait-elle donc si peur ?

Elle fronce les sourcils :

— C’est un peu personnel, comme question. Avez-vous été psy dans votre passé ?

Il se met à rire :

— Mon Dieu non, j’aurais détesté ça !

Ils reprennent leur cheminement et arrivent à hauteur de la rue Henri-Julien. Ils tournent sur la gauche, font encore quelques pas :

— Voilà, c’est ici, indique-t-elle en montrant un bâtiment de trois étages juste en face d’eux.

Pour une fois, l’idée de la solitude angosse Jeanne.

Elle ne sait pas quoi faire.

Elle a peur qu’il se fasse des idées. Les relations amoureuses ne la tentent pas. Elle n’a rien à offrir physiquement - du moins, elle en est convaincue. Elle est prise dans la toile infernale de l’affreuse bestiole qui la mange de l’intérieur. Ce serait bien égoïste de sa

part, que de s'impliquer dans une relation, songe-t-elle. Lui aussi surfe sur une pente, même s'il n'est pas atteint comme elle. Tout le monde sait ce qu'il y a au bout. Perdre du temps avec des niaiseries amoureuses à cet âge relève de la pure bêtise : elle en est convaincue.

— Comment vous sentez-vous, maintenant ? S'enquit Réjean.

Il a penché sa tête sur le côté pour mieux la scruter. Elle comprend qu'elle ferait bien de lui dire la vérité. Il sait lire sur les visages, ce maudit. Il la teste, juste pour voir si elle a compris son message, si elle écoute ses conseils. Pour une fois, elle ne va pas se focaliser sur ce qui est extérieur, même si elle n'y prend aucun plaisir. Son intérieur, elle le perçoit pourri par la maladie. Il n'y a rien de beau ni de touchant à la pensée de ses organes se laissant envahir par les cellules malignes. Malgré tout, elle a conservé son teint laiteux qui a fait son succès dans sa jeunesse, ses yeux bleus électriques, et aucune blessure visible. Voilà aussi pourquoi elle prend si soin de son apparence. Elle peut la gérer facilement alors que son corps n'en fait qu'à sa tête. Elle n'a pas besoin de produire de grands efforts pour plonger dans son ressenti : la fatigue habite chaque partie de sa personne, hurlant dans ses jointures et ses muscles.

— Pour être franche, je me sens harassée, reconnaît-elle. J'en ai l'habitude. Dans mon état...

Elle ne poursuit pas, par pudeur sans doute.

Il acquiesce : il sait déjà tout ça. Cela se voit comme le nez au milieu du visage.

Il lui propose quand même :

— Voudriez-vous aller à l'urgence ?

Elle sursaute à ces mots : Jeanne a peur de mourir sur un lit d'hôpital perché dans un couloir bruyant et terne. D'abord, les jaquettes sont affreuses. Ensuite, elle ne veut pas en finir dans un lieu rempli d'un personnel soignant débordé et de patients effrayés par l'odeur de la Faucheuse qui attend son heure pour s'emparer des plus faibles. Quand

Jeanne pense à sa mort - ce qu'elle fait souvent - elle imagine un fauteuil positionné devant sa fenêtre grande ouverte sur la douceur des rayons du soleil de juin. Un petit oiseau viendrait chanter sur la rambarde et la regarderait d'un œil complice avant d'emporter son âme vers des Cieux d'un azur infini.

— Ce ne sera pas nécessaire, dit-elle dans un souffle avant qu'elle ne se sente encore prise de vertige.

Elle s'appuie sur le bras de Réjean, lequel la soutient. En fait, elle est légère comme une plume, anguleuse et molle.

— Avez-vous quelqu'un à appeler ? De la famille ? Une amie ?

— Juste une sœur à Québec. Inutile de la déranger pour ça. De plus, nous ne sommes pas proches.

— D'accord.

Jeanne murmure faiblement :

— S'il vous plaît, aidez-moi à monter... Pas l'urgence...

— Bien sûr, assure-t-il comme si ça allait de soi.

Elle ne cédera pas. Que peut-il faire, sinon respecter son choix ? À partir d'un certain âge, les décisions qui se prennent doivent être tolérées, à défaut d'être comprises.

Elle lui tend son sac à main, reste appuyée contre lui :

— Dans la poche, les clés. Appartement cent-un.

Il s'exécute. Heureusement, le condo est au premier étage. Il appuie la femme contre le mur du couloir. Il a déjà fait cela dans le passé, mais c'était avec des créatures languissantes prêtes à s'offrir à lui. Il vivait alors une période folle, extraordinaire et gambadait en jouisseur dans le monde des possibles.

Il ouvre la porte d'entrée du condo, suit les indications de Jeanne. Ils pénètrent dans une chambre dont la lumière est restée allumée ressemblant à un boudoir de précieuse ridicule. Des murs rose pâle, un lit au duvet blanc sur lequel trônent des coussins roses

couverts de poils. Une coiffeuse de style champêtre avec des tas de flacons dormant dessus. Du doré partout. Une tête de mannequin. L'odeur capiteuse d'un parfum heurtant les narines. Son univers à elle.

Il l'assoit sur le lit, l'aide à retirer son manteau avant de l'allonger doucement sur les coussins moelleux :

— Là, vous êtes bien installée ?

Elle hoche la tête et son bonnet glisse en même temps que la belle perruque blonde.

Elle écarquille les yeux, tente de rattraper la chose, au comble de la confusion et de la honte.

Il retient son geste :

— Franchement, je vous préfère comme ça. Je n'ai jamais eu un faible pour les blondes.

Elle sourit et laisse retomber son bras, trop faible pour argumenter. Il part en direction de la cuisine pour chercher un verre d'eau. Elle se sent mieux étendue ainsi. Ses paupières se font lourdes. Elle accepte néanmoins de boire quelques gorgées avant de reposer sa tête sur le lit. Il note qu'elle est moins pâle, que sa respiration redevient régulière.

Il lui ôte les chaussures.

Elle proteste mollement tout en le laissant faire.

— Je ne vais pas mourir ce soir, ne vous inquiétez pas. Si toutefois c'était le cas, je serais heureuse que cela se passe ailleurs qu'à l'hôpital. J'aimerais tellement partir dans un bel environnement, plein de beauté et de couleurs.

Alors qu'elle lutte visiblement contre le sommeil qui la gagne inexorablement, elle avoue dans un souffle :

— Vous savez, j'ai décidé de cesser les traitements. Je l'ai dit au médecin.

Il ne répond rien, pause sa main sur la sienne. Le petit soldat en a assez des batailles.

Alors qu'on pourrait imaginer qu'il s'agit d'un repli ou d'une déroute, il voit plutôt cela comme la dernière charge, flamboyante et fière, lorsque l'ennemi va indubitablement

gagner la guerre et que l'on décide de ne pas fuir devant lui. Garder ses dernières énergies pour faire un pied de nez à son adversaire. Lui montrer qu'on tient debout jusqu'à la fin, comme un samouraï prêt au sacrifice ultime refusant de s'agenouiller.

Un profond soupir, puis une sorte de ronflement qui lui arrache un sourire. La coquette ne serait pas heureuse de savoir qu'elle a autant de coffre qu'un bûcheron ivre.

Il ouvre les portes du placard situé non loin du lit : les couleurs vives de la penderie dansent devant ses yeux. Le cliquetis de diverses breloques accompagne sa recherche d'une couverture. Il la trouve tout en haut, bien pliée. Elle sent la lavande. Il la saisit et couvre Jeanne avant de ramasser la perruque prise dans le bonnet. Il la dégage : des boucles claires sautillent furieusement avant de se figer. Il la pose sur la tête en plastique, bien comme il faut. Ensuite, il va s'asseoir sur un fauteuil antique quelque peu défraîchi.

Jeanne dort paisiblement. Ses cheveux ressemblent à ceux des bébés, très courts. Bien que clairsemés, ils paraissent très soyeux. Ils sont gris. Il n'a pas envie de les toucher, de la toucher. Ce n'est pas à cause de son âge ou de la maladie. C'est comme ça.

Les plaisirs charnels ont déserté sa vie. Il sait bien que vieillir ne veut pas dire renoncer à la chair et perdre tout attrait pour la bagatelle. Certains de ses amis continuent d'être actifs sexuellement, et c'est tant mieux pour eux. Il n'a juste plus envie de ça. Le désir s'est éteint progressivement sans qu'il s'en formalise. Il aurait pu prendre des petites pilules bleues ou se trouver une jeune fille pour se recomposer une virilité. Réjean ne s'est jamais menti, n'a pas eu envie de jouer un personnage qu'il n'est plus à ses yeux.

Il pose ses coudes sur ses genoux, prend appui sur ses poings. Il est attendri, comme une mère poule veillerait sur son petit. Jeanne dans sa chambre d'un rose poudré, avec la perspective de faire face à une fin de vie dans le plus grand isolement. Il réfléchit intensément tout en se calant dans son fauteuil. Il sait que la nuit va être longue, car il ne va pas dormir. Il pense à la dame coquette et au peu de temps qui va lui rester avant

le grand saut. Il pense à lui, à ses parties d'échecs avec Gaspard. Au sourire de la petite Sierra qui sera aussi marqué un jour par des rides profondes. À l'itinérant s'endormant pour toujours dans le froid glacial.

Il soupire.

Des images s'imposent à son esprit. Des splendeurs chatoyantes alanguies sous des soleils de feu, une peinture d'un bleu intense contrastant avec des murs immaculés, des odeurs sucrées se mêlant avec celle plus âcre d'une paisible mer.

Il se met même à rire doucement.

C'est maintenant ou jamais qu'il faut se montrer un peu fou. Qu'importent les hésitations et la logique quand tout est voué de toute façon au néant ?

Demain, quand Jeanne va se réveiller, il va lui demander si elle préfère un thé ou un café. Ensuite, il lui parlera des Îles grecques, là où il a toujours rêvé de passer des vacances. De l'insolent soleil venant brûler les maisons de Santorin, de l'aveuglante luminosité découpant les toits azurs sur un ciel blanc de chaleur, du tendre clapotis de la mer Méditerranée léchant la côte pleine et voluptueuse.

De ce voyage qu'ils pourraient faire ensemble en tant que frère et sœur complices d'un dernier caprice s'apparentant à la tournée des grands ducs. Il ne lui parlera pas de futur, ni d'amour, et surtout pas de désir.

Quand ils seront rendus en Grèce, si l'envie lui prend à elle de se dissoudre dans ce décor idyllique, il la laissera aller, avec toute sa force tranquille et sa compassion.

Sierra et Gaspard

— Vous ne m'appréciez pas, n'est-ce pas ? Fait remarquer Gaspard en enfilant ses gants de cuir.

Sierra lève un sourcil distrait, témoignant une certaine indifférence :

— Est-ce que c'est important pour vous ?

Il s'empresse de répondre :

— Non, bien-sûr que non !

Ils sont un peu à l'écart des autres. Il prend garde à ne pas hausser le ton pour ne pas attirer l'attention. La discrétion constitue pour lui un art de vivre se conjuguant à tous les temps. Selon lui, elle devrait devenir une norme internationale. Il trouve que nous vivons dans un monde de paillettes mal cousues sur des costumes étroits portés par les gens attirés par la lumière factice des projecteurs. Des stars d'un jour sur les réseaux sociaux, dans les télé-réalités, dans les entreprises, dans les écoles, dans les familles. Tous cherchent une justification de leur passage sur terre, parce qu'il en faut bien une, tout de même. Les relations humaines sont condamnées au conflit puisque chacun essaie de s'imposer sur le devant de la scène et tire sur la corde du projecteur pour le diriger vers lui. Que restera-t-il quand la corde sera fichue, que le projecteur tombera ? Quel Dieu vont-ils alors vénérer pour trouver un sens à leur vie égocentrique ? Gaspard a horreur de ces vomissements narcissiques, car il aime le silence et la pudeur. Sierra fait bien trop de bruit à son goût, bien qu'il faille reconnaître que le grand projecteur l'aime, elle. Elle rayonne sous ses feux, avec sa peau d'albâtre, ses yeux étincelants de vie, et cette énergie quasiment épuisante pour les autres. Oui, la lumière lui va bien, mais pour combien de temps encore ? Bientôt, au détour d'une peine de cœur, d'une déception artistique, d'une maladie pernicieuse, des marques de souffrance viendront écoeurer le

projecteur. Il se détournera d'elle, puisqu'il en est ainsi. Lui restera alors l'amer souvenir de ses heures de triomphe et le ressentiment de se voir préférer une nouvelle figure pas encore abîmée, souriante de naïveté et d'ambition.

Il sait tout cela, Gaspard. C'est pourquoi il mène une existence paisible, loin de ce fichu projecteur dévoreur de vie. Pourtant, il ne peut pas s'empêcher d'admirer la belle constance de Sierra, sa joie de vivre se répandant tout autour d'elle, et la façon dont les gens l'apprécient. Quand il travaillait en entreprise, il n'était pas très populaire. Il était respecté pour ses qualités professionnelles, pour son amabilité. On lui reprochait cependant de ne pas suffisamment socialiser avec ses collègues, de ne pas se raconter, comme s'il fallait en passer par là pour s'intégrer au groupe. C'était irrationnel, n'est-ce pas ? Alors quand son gestionnaire l'a convoqué dans son bureau pour lui suggérer de se montrer plus *cool*, Gaspard n'a pas tout de suite répondu. Il a regardé autour de lui : les trophées de soccer sur la console, les diplômes affichés sur les murs tendus d'un papier peint aux figures géométriques, la petite horloge numérique égrenant le temps. Le silence lui a fait du bien; il n'en ressentait aucune gêne. Il a réfléchi, comme toujours, avant de conclure qu'il lui fallait encore réfléchir. Étant de nature extrêmement polie, il a remercié son interlocuteur pour cette discussion avant de retourner à ses tâches. Les jours qui ont suivi, il a fait plusieurs listes. Des "pour" et des "contre", des calculs de revenus, de dépenses. Toutes sortes d'évaluations. Enfin, au terme de trois jours et trois nuits quasiment sans sommeil, il a pris une décision. Le lendemain, il a tapé à la porte de son gestionnaire, puis s'est introduit dans son bureau pour lui annoncer qu'il démissionnait. Il a bien essayé de le faire changer d'avis, mais Gaspard a bien senti que son entreprise cherchait définitivement des équipes composées de gens *cool*. Sa discrétion ne constituait pas une qualité pour eux. Il pouvait distinguer le grand projecteur passer des uns aux autres en le boudant, lui. Il ne ressentait aucune colère. Bien au contraire. Une sorte de pitié l'habitait envers ces inconscients, ces grands

communicateurs de couloir pétris de *cool attitude*. C'est là que sa petite entreprise est née, favorisant sa soif de réserve et d'exil.

Là, il se gratte la gorge, mal à l'aise.

En quoi le jugement de cette gamine pourrait avoir la moindre valeur pour lui ? Il l'a toujours trouvée bizarre, surtout quand elle avait ses cheveux roses. Franchement, faut-il se chercher pour se colorer ainsi la tignasse ? Il y en a qui feraient n'importe quoi pour qu'on les remarque. C'est bien le problème, avec les pseudos artistes : ils se persuadent qu'ils doivent se singulariser pour affirmer au monde leur appartenance au monde de la créativité - même s'ils en sont dépourvus. À son plus grand dépit, il trouve que son aplomb la rend plutôt intimidante. Il n'a jamais été comme elle et ne le sera jamais. Il se conduit comme un taureau furieux pour prévenir les attaques, car elles l'angoissent. Il déteste l'adversité et les conflits. Il préfère souvent acheter la paix, ce qui lui semble quand même un bon compromis avec sa conscience. La liberté d'expression de Sierra, sa décomplexion, le fascinent. Il l'observe souvent à la dérobée, d'ailleurs. Elle ne se laisse intimider par personne. Ses paroles s'envolent aussi prestement que frappe l'éclair et ses gestes trahissent un tempérament volcanique. Franchement, Réjean perd son temps et se rend ridicule d'agir comme son chevalier protecteur, prêt à fondre sur toute personne manquant de civilité envers elle. Sierra n'a pas besoin de lui : elle se suffit à elle-même.

Elle se met à rire :

— Si ce n'est pas important pour vous, pourquoi me posez-vous cette question ?

— J'aime que les choses soient claires, se défend-il.

— C'est sûr. Vous vivez dans un monde blanc et noir, alors vous devez toujours classer les choses selon ces couleurs.

Il émet un petit sifflement d'impatience :

— Encore vos satanées couleurs ! Comment pouvez-vous évaluer les autres seulement au travers de votre kaléidoscope psychédélique ?

Elle ne se démonte pas devant son accès d'humeur et se veut dogmatique :

— Sachez qu'il existe un modèle d'analyse des personnalités qui justement fait appel à quatre couleurs pour les définir.

— Sûrement l'affaire de quelque gourou de la psychologie en mal de vendre des livres. Sur quelles bases scientifiques se base cette étude ?

Elle soupire :

— Dr Marston. C'est l'inventeur de cette théorie. Allez sur Wikipédia, vous aurez tous les détails.

Il s'esclaffe :

— Wikipédia, sérieusement ? Savez-vous le nombre de fausses informations qui y circulent ?

— *My God*, vous êtes vraiment fatigant, vous.

Il fait une pause. Il y a un je-ne-sais-quoi de comique chez elle.

Il en vient même à avoir envie de plaisanter :

— Vous trouvez aussi ?

Il sourit. Cela lui donne un air presque juvénile. C'est comme si un vent de fraîcheur venait de balayer la crispation de ses traits marqués par deux profondes rides au milieu de ses sourcils.

Elle penche un la tête sur le côté et lance d'un air taquin :

— Ça se pourrait que vous ayez de l'humour ?

— Je ne sais pas. Je dois vérifier sur Wikipédia.

Sierra éclate de rire. Il explose comme un feu d'artifice. Chaque jet de lumière le transperce. Il ne sait pas vraiment si ça lui fait du mal ou du bien.

Ça vient juste chercher une certaine légèreté lui rappelant son enfance.

Il se veut complaisant :

— Alors, ça veut dire quoi, les quatre couleurs ?

— Le modèle DISC distingue quatre types de personnalités : les rouges, les jaunes, les verts, les bleus. Les rouges sont des dominants, des passionnés. Les jaunes, des extravertis et des communicateurs. Les verts, des conformistes et des stables. Les bleus, des pragmatiques attachés aux faits.

Il se rebiffe, sarcastique :

— Mais dites-donc, vous me reprochez de classer les choses en blanc ou noir, mais vous faites pareil avec votre Dr Machin.

— Mais non ! La beauté de la chose, c'est que nous constituons un mélange de toutes ces couleurs, avec certaines dominances. Par exemple, je suis *très très* jaune, mais avec une pointe de rouge.

La façon dont elle dit "très très jaune" le fait sourire.

— Et moi, je suis quoi ?

— *Très très* bleu et *très très* vert.

— Comment pouvez-vous affirmer ça, alors qu'on ne se connaît pas ?

Sierra prend un air professoral :

— Primo : vous adorez jouer aux échecs, ce qui me montre que vous avez un esprit axé sur la logique. Ensuite, vous prenez toujours le même café et vous vous asseyez à la même place...

— C'est la plus près du radiateur ! Se justifie-t-il.

— Vous voyez ? Vous cherchez toujours des explications rationnelles à tout.

— Vous avez déduit ça simplement parce que je déteste prendre autre chose qu'un café noir sans sucre et que j'aime mieux m'asseoir près d'une source de chaleur ?

— Ben oui ! Je vous ai écouté parler toute la soirée. Vous ne supportez pas l'approximation, les suppositions. Vous rejetez tout ce qui n'est pas dans votre idée de la normalité. Attendez un peu... Vous avez sûrement un petit côté rouge aussi.

— Pourquoi avoir choisi d'étudier les arts au lieu de la psychologie, si vous pensez être aussi douée pour *classer* une personne ?

Elle aurait pu s'irriter en notant l'emphase sur le mot "classer".

Au lieu de cela, elle s'en amuse :

— On dirait que ça vous met mal à l'aise qu'on vous analyse. Est-ce que ça vous fait peur ?

Il se rebiffe, de nouveau sur la défensive :

— Pourquoi est-ce que ça me ferait peur ?

Elle pose une main sur son bras et se penche vers lui avant de murmurer :

— Peut-être que vous avez des choses à cacher.

Il se redresse, droit comme un i, jette d'un air pincé :

— Je n'ai rien à me reprocher, mademoiselle la serveuse. Bien que ce soir nous avons eu quelques surprises notables, je peux vous assurer que je n'ai aucun cadavre dans mes placards !

Elle lève les yeux au ciel :

— Ne soyez pas si dramatique. Je parlais des choses que vous *vous* cachez.

Il arbore un air surpris :

— Qu'est-ce qui vous fait dire que je me cache quoi que ce soit ? Encore une théorie loufoque ?

— Plutôt la façon dont vous regardez par la fenêtre parfois. Vous rêvez, Monsieur, et quand vous vous en rendez compte, on dirait que ça vous fâche. De quoi rêvez-vous ?

Gaspard reste coit.

Il entend cette dernière phrase en écho. Perd-il l'esprit ?

De quoi rêvez-vous ?

On dirait que cela se répète à l'infini, un long ruban se déroulant à l'horizon. La question rebondit à chaque coin de son cerveau. Le ruban le porte vers le nord, remontant la vallée du Saint-Laurent. Soudain, il se retrouve dans son condo de Québec, face à l'Île d'Orléans. Tout ce qui est autour de lui se dissipe pour faire place à cette merveilleuse vision, si apaisante.

De quoi rêvez-vous ?

Les mots raisonnent encore et encore dans sa tête. Ils jouent, tournent autour de sa cervelle comme de curieux papillons entêtés. Il se sent étourdi par ce tintamarre et cette agitation.

De quoi rêvez-vous ?

C'est comme une chanson obsédante qui ne veut pas se taire, jouant son air têtu résonnant comme une mauvaise blague.

De quoi rêvez-vous ?

Il ferme les yeux, en proie à un malaise indéfinissable. Les mots dansent frénétiquement. La beauté éblouissante de cette vision du passé s'impose jusqu'à la douleur.

Il saisit le dossier d'une chaise. Ses mains le serrent à le rompre.

— Ça va, Monsieur Gaspard ?

La voix de Sierra vient s'insinuer dans son esprit. Il la saisit, petite bouée de sauvetage dérivant sur une mer trouble. Les mots éclatent comme des petites bulles de savon. La vision persistante s'estompe.

Il ouvre les yeux :

— Mais oui, je vais bien, répond-il d'un ton bourru.

Cette discussion ne mène à rien, se dit-il. Pourquoi devrait-il perdre son temps avec les divagations d'une simple serveuse, une étudiante sortie de rien l'affligeant avec ses théories absurdes ?

— On dirait que je vous ai mis mal à l'aise, fait-elle remarquer sans montrer le moindre remord.

Elle paraît même contente, la maudite.

Ça le met dans une rage folle.

Il sort de ses gonds :

— Vous vous prenez pour qui ? Vous croyez vraiment que je vais me laisser déstabiliser par une soi-disant artiste qui se croit au pays du Magicien d'Oz, avec des licornes à la crinière rose se balançant d'un arc-en-ciel à l'autre ?

Il regrette aussitôt ses paroles. Habituellement, la méchanceté ne fait pas partie de ses défauts. Il devrait s'excuser; quelque chose le retient. Il a la sensation d'être pris dans des sables mouvants. Il doit absolument cesser de bouger pour en sortir.

Son sourire se fige. Elle affiche un air blessé :

— Vous n'avez pas besoin de faire ça.

— Faire quoi ?

— Me dire des choses désagréables parce que j'ai touché une corde sensible.

Il élude la dernière partie de la phrase :

— Je ne voulais pas vous manquer de respect, fait-il d'un air penaud.

— C'est raté, alors.

Elle se détourne de lui et s'éloigne.

— Bonne nuit tout le monde ! S'exclame-t-elle. À demain, Clara !

Des sourires, des gestes amicaux de la main : la voilà qui ouvre la porte en bois avant de s'engager dans la rue. Gaspard reste immobile quelques secondes. Sa respiration

est irrégulière. Son ventre se noue. Il ne comprend rien à ce qui se passe. Il manque d'air et son champ de vision se rétrécit.

Sortir, vite.

Il prend congé des convives, remercie poliment Clara de son accueil. Personne ne saurait remarquer son malaise intérieur. Cela se fait au prix de très gros efforts de sa part qui le font abondamment transpirer. Il insiste à nouveau pour payer la note; la pâtissière persiste dans son refus. Il fixe la sortie : plus que deux mètres et il pourra enfin respirer. Des perles de sueur gouttent sur son front, ses mains tremblent. Finalement, l'air vivifiant de l'hiver montréalais et cette absence d'odeurs tuées par le froid. Il prend une grande inspiration, marche rapidement pour faire mal à ce corps qui le trahit. Soudain, une douleur intense au niveau de son plexus solaire le saisit. Il suffoque.

« Je fais une crise cardiaque », se dit-il.

Il se laisse glisser contre un mur un peu plus loin, remarque l'ironie de la situation : il va sans doute mourir comme l'itinérant, sur le sol glacial, et dans l'indifférence de tous. Il faut reconnaître qu'il y a peu de passants à cette heure-ci : les jours de tempête incitent à rester chez soi, à l'abri des caprices de la météo. Est-ce que cet homme est mort en s'endormant doucement ? A-t-il souffert ? Il se touche la poitrine, tente de prendre son pouls : son cœur bat encore, bien que très rapide. Il ne pense même pas à appeler une ambulance. Quelque part, tout ça lui est égal. Il tressaille d'horreur. Qu'est-ce qui lui prend, enfin ? Il ferme les yeux, cherche la vision d'une terre fertile et pleine, du soleil couchant sur un rivage ensommeillé.

Quelqu'un lui touche le bras :

— Monsieur Gaspard, vous n'allez pas bien ?

Cette voix, douce et sucrée... il la reconnaît.

Il ouvre les yeux : Sierra est agenouillée près de lui.

Elle fronçe les sourcils, affiche un air soucieux :

— Regardez-moi ! lui ordonne-t-elle, que se passe-t-il ?

Il lui sourit faiblement, la tête lourde. Une totale lassitude : son univers se désagrège.

Il referme les yeux. Encore les rivages dorés, les vagues languissantes le long de la côte accueillante. Il nage vers elle. Bientôt, il pourra sentir la puissance de la terre. Il marchera sur des chemins de soie, rira de ses peurs. Tout d'un coup, il y a Julie dans sa robe à fleurs au Parc Lafontaine, la peinture avec les fleurs qu'il exècre dans son condo montréalais. Retour à son île au creux de Québec, avec des bateaux effectuant des circonvolutions tout autour, comme de furieux moustiques. Le bleu profond du fleuve dans lequel il plonge désormais. Il n'entend plus ni Sierra, ni le bruit feutré de la tempête tirant sa révérence. Le fleuve l'engloutit, le fait sien à jamais. Il glisse vers le fond. Il ne ressent pas d'appréhension. Il va trouver la paix dans les secrets abyssaux du Saint-Laurent. Il descend de plus en plus, toujours plus vite. Le renoncement lui paraît doux. Il va rejoindre l'itinérant dans le néant. Ils parleront alors de ce moment où tout bascule, où le lâcher-prise devient une élégance morbide illustrant une fin digne et somme toute, discrète.

Sierra sort son cellulaire et compose le 911.

Un peu plus tard, à l'urgence de l'hôpital Notre-Dame :

— Une crise de quoi, Docteur ?

Gaspard pince ses lèvres. Il se sent encore faible, surtout qu'on vient de lui dire que les médicaments qu'il a reçus par voie intraveineuse ont un effet sédatif. Il regarde le goutte-à-goutte de sa perfusion et son bras percé par le cathéter.

L'homme en blouse blanche croise ses bras et annonce tranquillement :

— Une crise de panique, Monsieur Giroux.

Il détourne les yeux de l'urgentiste et rencontre - à sa plus grande gêne - le regard compatissant de Sierra.

Le médecin poursuit :

— C'est dû au stress, au surmenage. C'est impressionnant pour ceux qui vivent cela, mais c'est heureusement bénin.

Gaspard semble dubitatif :

— Écoutez Docteur, ce n'est pas que je ne vous crois pas. Mon cœur...

— Votre cœur va très bien, le coupe l'autre, toutes les analyses le confirment. Une crise de panique peut provoquer des symptômes assez identiques à une crise cardiaque : essoufflement, palpitations, douleurs dans la poitrine, etc. C'était un bon réflexe d'appeler les secours, car on ne sait jamais, dit-il en coulant un regard approbateur à la jeune fille.

Gaspard n'entend même pas. Il est persuadé qu'il est atteint d'une maladie grave, car voyons donc, il n'est pas fou ! Il est le mieux placé pour savoir ce qui se passe dans sa tête ! Pourquoi ferait-il des « crises de panique » alors que tout va pour le mieux dans sa vie ?

— Je ne suis pas stressé ! Proteste-t-il d'un ton trahissant son exaspération.

Le médecin lève un sourcil d'étonnement :

— Non ? Alors pourquoi vous énervez-vous de la sorte ?

Sierra pouffe. L'homme semble tout heureux d'avoir un auditoire conquis.

Le malade serre les dents, conscient qu'argumenter ne servira à rien :

— Je vous remercie, Docteur. À présent j'aimerais me reposer.

Il les fusille du regard : qu'ils partent rire de lui ailleurs ! Qu'ils le laissent mourir en paix ! C'est certain, ce type est un incompetent. Demain, il prendra un rendez-vous avec un cardiologue, et dans le privé ! On verra bien s'il n'est pas malade du cœur ! Il reviendra voir ce maudit urgentiste avec son électrocardiogramme à la main, lequel aura révélé une grave pathologie cardiaque.

L'homme en sarrau pose une main apaisante sur son épaule.

« Qu'il aille au Diable, ce médecin ! » se dit Gaspard.

— Je vais vous laisser. Vous allez rester avec nous encore une petite heure, puis on vous donnera congé avec une prescription pour vos nerfs et le conseil de prendre contact avec un psychologue.

Gaspard fulmine :

— Mais je n'ai PAS besoin d'un psychologue ! Je vais parfaitement bien !

L'autre prend un air blasé, lève les yeux au Ciel :

— Si vous le dites !

Il se tourne vers Sierra :

— Appelez si votre père ne se sent pas bien ou s'il s'agite. Je suis toutefois convaincu que tout va rapidement rentrer dans l'ordre.

— Ce n'est PAS ma fille ! Vocifère Gaspard, furieux.

Haussement d'épaules : le médecin en a vu d'autres. Il soulève le rideau d'intimité, le laissant seul avec la jeune fille.

Gaspard lève un sourcil interrogateur en faisant une grimace de mécontentement :

— Votre père, hein ? Pourquoi avoir prétendu être ma fille ?

C'est vrai, quoi ! Il a trente-sept ans ! Il est bien trop jeune pour avoir mis au monde une gamine de vingt ans !

Sierra trouve que ça commence à bien faire.

Elle lève le ton :

— C'est tout ce que j'ai trouvé à dire pour qu'ils me laissent rester près de vous. Vous ne vouliez pas que je prétende être votre conjointe, quand même ?

Il prend cela comme une insulte. D'un coup, il se sent vieux à cause de cette morveuse.

Le taureau en lui s'est réveillé et ses narines soufflent bruyamment.

Attaquer pour ne pas être attaqué, c'est sa devise ! Il va lui répondre sèchement qu'il n'a pas besoin d'elle. Que ce docteur de pacotille ne connaît pas son métier. Que non, il n'a pas de crises de panique et qu'il doit être très très malade.

Elle ne lui laisse pas le temps de parler et fait remarquer brusquement :

— Vous êtes vachement agressif, Gaspard. Vous pourriez quand même me remercier d'être revenue et de vous avoir aidé !

Il n'y a plus de "Monsieur Gaspard" : sa faiblesse l'a rendu plus accessible en créant une sorte de proximité entre eux.

Tout d'un coup, sa colère retombe.

Il prend la mesure de sa démesure.

Il se mord la lèvre inférieure, attrape un verre d'eau sur la tablette à proximité de lui, et se radoucit :

— Vous avez tellement raison, Sierra. Je m'excuse de mon attitude. Vraiment. Merci d'avoir appelé l'ambulance, et merci d'être restée près de moi. Comment... ?

— J'avais oublié mon écharpe, explique-t-elle, Vous m'avez tellement agacée que je suis partie sans. Je suis revenue vers la pâtisserie, puis je vous ai vu sur le sol. J'ai tout de suite compris qu'il y avait un problème, surtout que vous ne sembliez pas à votre meilleur lorsqu'on se parlait.

— Encore désolé de vous avoir rabroué, fait-il platement.

Puis, soudainement préoccupé :

— Est-ce que les autres... ?

Elle le rassure :

— Ne vous en faites pas. Vous avez eu la bonne idée de vous écrouler assez loin de la boutique pour ne pas attirer leur attention. Je crois aussi qu'ils étaient bien occupés à l'intérieur. En plus, l'ambulance est arrivée plutôt discrètement.

En vérité, il ne sait plus quoi dire pour s'excuser. Comme toujours, il a rué dans les brancards. Il a eu tort de lui parler si mal. Il faut dire qu'elle a le chic pour l'énerver. Il reconnaît toutefois qu'il n'agit pas ainsi avec sa conjointe Julie. C'est vrai. Il lui donne

souvent raison pour continuer de la voir sourire et ponctuer ses soirées de son pétitement sexy de femme-enfant.

Il s'agite :

— Mon Dieu, Julie ! Où est donc Julie ?

— Julie, c'est votre conjointe, n'est-ce pas ?

— Vous lui avez parlé ?

— Votre téléphone a sonné dans l'ambulance. J'ai répondu.

— Que lui avez-vous dit ?

— Que vous aviez fait un malaise et qu'on vous amenait à l'hôpital.

— Et ?

— Elle a dit qu'elle se mettait en route. Elle ne devrait plus tarder. Ça ne fait pas si longtemps que vous êtes ici.

— Combien de temps ?

— Je dirais... moins d'une heure.

Elle ajoute dans un rire :

— Pour une fois, c'est allé vite à l'urgence. Faut dire qu'ils pensaient que votre cœur vous lâchait. Alors...

Il ne peut que se focaliser sur Julie : que va-t-elle penser de lui quand le médecin va lui expliquer qu'il a fait une misérable crise de panique ? Elle, si sportive, si décontractée ?

Va-t-elle le regarder autrement après cet événement ?

— Elle ne devrait pas tarder, prédit Sierra, mais avec la tempête de neige, ça risque de la retarder un peu.

Il dit :

— Je peux rester seul en l'attendant. Vous en avez assez fait pour moi. Vous pouvez y aller. Je vous serai toujours reconnaissant d'avoir veillé sur moi.

Elle secoue la tête :

— C'est correct, je peux rester encore quelques minutes. Je partirai quand votre amie sera là. À moins que cela vous dérange ? Voudriez-vous que je parte ?

Tout d'un coup, il se sent petit et faible. Il aimerait que sa mère soit là, encore juste une fois, pour lui tenir la main et lui dire que tout va bien aller. Gaspard ressent de l'angoisse, encore. Sa gorge se noue. Non, il ne veut pas rester seul dans cet hôpital. Oui, Sierra l'a agacé ce soir, mais elle se tient désormais près de lui, attentive et calme. Ça lui fait du bien. Il ne peut pas lui dire ces choses, car ce serait un aveu absolu de faiblesse. Il a toujours su se tenir droit dans ses bottes et ne jamais se laisser aller à des émois inutiles. Pourtant, il se sent terriblement mal, terriblement vulnérable.

— Vous pouvez rester, si vous voulez, lâche-t-il du bout des lèvres.

Son ton n'est pas agressif. Il a le regard fuyant, comme si c'était honteux pour lui d'avouer qu'il a encore besoin de sa présence.

Sierra se montre assez empathique pour comprendre qu'elle ne pourrait rien obtenir de plus en raison de sa fierté, de son sens du devoir, de sa logique outrancière le poussant à épouser des cadres de vie rigides bridant ses émotions. Alors, elle se contente de ce qu'il lui offre, c'est-à-dire une demande muette d'attentions.

— Vous semblez soucieux, fait-elle remarquer. Est-ce que vous vous inquiétez pour votre santé ? Le médecin a été rassurant, non ?

Il baisse la tête :

— Est-ce rassurant de savoir qu'on peut perdre le contrôle de son corps comme ça ?

— C'est essentiel pour vous, le contrôle, fait-elle remarquer, comme tous les bleus.

Il pourrait encore libérer le taureau cognant son sabot contre les parois de son cœur et lui répondre vertement qu'elle divague une nouvelle fois avec ses couleurs débilés. Il n'en fait rien, parce qu'il a compris qu'il était inutile de jouer de faux semblants face à elle. On dirait qu'elle lit dans ses pensées et même au-delà, comme si elle pénétrait

dans les territoires inconnus de son esprit. Cette idée ne le rassure pas. Elle est comme une douche froide venant calmer la fureur brutale du taureau.

Il a envie, juste un instant, de laisser aller les paroles.

— Oui, c'est important pour moi, confesse-t-il à voix basse.

— Ça vous ferait du bien de lâcher prise. Vous êtes comme une corde de guitare trop tendue. Tout contrôler, ça fait perdre la spontanéité qu'on a au fond de soi et ça abîme nos couleurs primaires. Ce n'est pas qu'elles disparaissent, parce que ce n'est pas possible. On les cache, on les dilue, on les oublie. Elles sont là et ne demandent qu'à revenir.

Il dit, amer :

— Elles sont revenues sous forme de crise de panique ? On ne peut pas dire que ce sont des amies, alors. Mieux vaut rester blanc ou noir.

— Elles font ce qu'elles peuvent pour se faire remarquer, répond-elle doucement.

Il reste silencieux durant quelques secondes, pris dans ses pensées.

Elle se gratte la tête, fronce les sourcils, semblant se souvenir d'un détail :

— Vous savez, vous avez dit un truc bizarre dans l'ambulance, lorsque vous étiez inconscient.

Il lève aussitôt un sourcil interrogateur :

— Ah oui ? Rien de choquant, j'espère ?

Elle fait non de la tête :

— Vous avez prononcé un prénom. Pas celui de votre conjointe.

— Lequel ?

— Joseph. Qui est Joseph ? Voulez-vous que je le prévienne que vous êtes à l'hôpital ?

Soudain, le visage de Gaspard se crispe. Ses yeux se perdent au loin, comme hypnotisés par une vision. Il distingue une ombre dansant dans le clapotis des vagues. Il

sent le vent de fleuve Saint-Laurent sur ses joues et l'odeur d'un sandwich au poulet dégusté à midi sur le pont bien huilé.

Il soupire, sa respiration s'accélère un peu. Ses yeux se remplissent de larmes.

Par pudeur, il détourne la tête vers le mur :

— *Le Joseph*, c'était mon bateau quand j'habitais à Québec. Je l'ai vendu quand je suis venu m'installer à Montréal. Julie ne voulait pas qu'on paie pour...

Il s'interrompt, surpris de constater à quel point sa voix tremble.

C'est alors que tout s'éclaire : il est prisonnier d'un tourbillon infernal qui a englouti et *Le Joseph* et sa vie toute entière. Il est bleu, vert, blanc, et noir. Les autres couleurs ont déserté parce qu'il fallait bien qu'il s'adapte, qu'il contente Julie, qu'il la couvre d'un amour inconditionnel et absolu.

Il repense au tableau au-dessus de son bureau, avec les énormes fleurs écarlates. Seigneur, comment a-t-il fait pour supporter cette immonde croute ? Pourquoi ne pas avoir proposé de retirer cette toile ? Pourquoi ne s'est-il jamais investi dans l'achat des décorations du condo, dans le choix des couleurs sur les murs ? Chaque jour, depuis son installation à Montréal, il a pris l'une de ces fleurs rouges sang collées sur le cadre et l'a jetée sur le tombeau de ses rêves. Sa vie d'avant le définissait, dans toute sa solitude volontaire nichée au creux de sa ville natale, dans toutes ses journées de navigation sur sa fière petite embarcation, dans tous ces cafés pris en contemplant un paysage chéri. Puis il a rencontré Julie. Il a revêtu ses couleurs à elle, violentes dans leur intensité, noyant les siennes au gré de ses caprices.

Il s'est perdu dans les pas de l'autre, satisfaisant ses attentes au mépris de ses aspirations profondes, étouffant ses désillusions lors de marches incertaines dans la lueur blafarde des petits matins chagrins.

Un vertige le saisit, alors qu'une jolie femme blonde soulève le rideau et qu'un un parfum familier envahit tout l'espace.

Il est dévasté : il ne sait plus qui il est.

Julie apparaît, les traits tirés.

Elle adresse un sourire compatissant à son conjoint :

— Gaspard... Tu nous as fait peur !

Il ferme les yeux, tente de retrouver son calme. Pendant un instant, le décor et le bruit de l'hôpital se sont effacés. Il a trouvé un chemin vers son for intérieur. Tout le long de ce bref voyage, il a cru voir jaillir subrepticement quelques couleurs, comme des geysers de joie et de peine s'ajoutant au noir, au blanc, au vert, et au bleu. Maintenant, il y a de l'eau qui coule sur ses joues, perles de clarté mentale se frayant un chemin sur des joues raidies par la frustration. Il ne cherche même pas à les essuyer, tant il est parcouru par un curieux sentiment de libération.

— Mais... que se passe-t-il, mon chéri ? S'inquiète Julie en se penchant vers lui.

Sierra reste en arrière. Elle distingue les nouvelles couleurs de Gaspard et la douloureuse surprise de leur apparition. Une douleur qui va certainement se changer en joie, à n'en pas douter. Il en est ainsi lorsque l'on décide de repeindre les murs de son existence.

— Je vais vous laisser, annonce-t-elle simplement avec un petit sourire bienveillant.

C'est alors que Julie semble remarquer sa présence :

— Oh... Excusez-moi, fait-elle d'un air contrit, vous devez être la jeune fille à laquelle j'ai parlé au téléphone... Tellement merci pour votre aide !

Elle lui serre la main. Sierra remarque la poigne forte, le regard franc et déterminé, conquérant.

— Ça m'a fait plaisir, répond-elle avec sa lumineuse décontraction.

Elle s'approche de Gaspard. Leurs yeux se rencontrent et se parlent.

Il sait qu'elle a vu en lui. Elle n'ignore pas qu'il a vécu des moments uniques, lorsque l'âme parle au corps dans la souffrance, et que celui-ci s'ouvre finalement à son chuchotement pour retrouver la paix.

— Prenez soin de vous, dit-elle en lui tapotant le bras.

Il prend sa main et la serre très fort. Ils ne seront plus jamais de parfaits étrangers n'échangeant que des banalités lors d'une tractation commerciale au salon de thé. Ils auront cheminé ensemble dans la douleur, l'incompréhension, la dispute, les excuses.

Ils auront partagé leurs couleurs.

Le rideau d'intimité retombe derrière la licorne blonde, et tout ce qui fait d'elle un être fier de sa singularité aussi pénétrante que juste.

Gaspard pousse un soupir et tourne la tête vers sa conjointe :

— Julie, il faut qu'on parle.

Juliette et Léo

Elle a bien compris qu'il est gay.

Elle a remarqué cette douceur féminine dans ses gestes, cette façon de rester un peu détaché des autres pour avoir trop vécu leur jugement. Léo, le beau Léo dans sa jungle urbaine, à la fois paisible et aux aguets. Il observe, écoute attentivement. De temps en temps, il prend la parole. Il a de l'humour. Il passe souvent sa main dans ses cheveux, car une mèche rebelle retombe tout le temps devant ses yeux. Une bague brille à l'annulaire de sa main gauche. Juliette lui a demandé s'il était marié. Pas encore, lui a-t-il expliqué. Cet anneau lu avait été offert par Dylan.

Elle a observé sa propre bague dorée : celle de son mariage.

Il pleuvait à torrents ce jour-là. La veille, elle avait envie de sauter dans le premier avion pour la Floride. « C'est bien banal », lui avait alors assuré sa demoiselle d'honneur. Les futures mariées en viendraient souvent à chialer avant de faire le grand saut. Un réflexe naturel d'auto préservation ou bien la peur de grandir au travers d'un engagement formel aboutissant vers d'autres engagements donnant le vertige.

Le lendemain, elle a enfilé sa jolie robe de satin, blanche et vaporeuse, constellée de minuscules brillants sur le corsage cousus à la main. Elle s'est trouvée belle, ce qui n'avait rien d'extraordinaire, étant donné les efforts consacrés pour en arriver là. Cinq kilos en moins à force de bouder la *junk food* et les pâtisseries.

Elle avait peur; froid aussi. Elle n'était plus certaine de désirer s'aliéner pour le restant de son existence au même corps, croiser les mêmes yeux derrière la fumée de son café du matin, entendre la même voix au creux de ses oreilles. Ses jambes la picotaient, trépignaient d'une rage impatiente. Elles la suppliaient de courir très vite, très fort – surtout très loin. Où était son passeport ? Mince, leurs effets avaient été rangés dans

leurs valises en prévision du voyage de noces à Cuba. Ils avaient convenu de célébrer le mariage chez les parents de la fiancée, car ils n'étaient pas croyants et n'avaient aucun goût pour une grande messe dans l'austérité d'une Église. De là où elle était, elle pouvait entendre les voix des invités et la douce musique de Bach résonnant dans le plafond cathédrale chapotant la maison. Elle a eu envie d'uriner, a soupiré en anticipant ce que cela impliquerait d'un point de vue logistique : les robes de mariées, c'est fait pour les chameaux. Elle a regretté alors de ne pas en être un, et d'avoir avalé les deux coupes de champagnes généreusement servies par sa meilleure amie. Enfin, elle a perçu le timbre grave et rassurant de mon fiancé saluant les invités dans la salle de réception. Un frisson a parcouru son échine.

Elle l'aimait.

Pourquoi tant d'angoisse et d'hésitation ?

Elle s'est efforcée de ne plus songer à la fuite à bord d'un avion se dirigeant avec entêtement vers Miami, laissant derrière lui les marques de sa puissante victoire face à l'attraction terrestre. Elle l'a laissé filer dans le ciel de ses doutes, ignorant volontairement la volupté du vide céleste et l'étirement extatique des nuages ivres de leurs voyages infinis. Après avoir enfilé ses chaussures à talons et ajusté son voile camouflant ses incertitudes jugées ridicules, elle s'est présentée devant la porte à double battant qui s'est doucement ouverte. Un gouffre d'air l'a aspirée vers une vaste pièce. Les musiciens ont entonné le classique air de Mendelssohn.

Elle n'a jamais regretté la Floride : la vie auprès de son conjoint et de sa fille est si douce... Juliette se sent repue de bonheur, Elle se surprend quelque fois à en avoir peur. Encore la peur. Elle ne comprend pas pourquoi elle n'est pas capable de vivre sans virgule, comme quand on dit « Je suis heureuse, mais... ». C'est que toute cette félicité pourrait ne pas durer, puisque rien ne reste à l'identique. Tout finit par se gâcher.

Peut-être qu'un jour, elle sera trompée, abandonnée, endeuillée. Peut-être que sa fille la rejettera à l'adolescence. Peut-être qu'elle ne retrouvera jamais un bon travail.

Elle regarde à présent les gens autour d'elle : elle voudrait leur demander comment ils font, eux, pour avoir un emploi stable et intéressant. Si le doute accompagne chacun de leurs pas, limitant l'horizon des possibles. S'ils ont la crainte de tout perdre et si cela ne les paralyse pas.

— Je vais rentrer, annonce Léo.

Un serrement de cœur chez Juliette. Une envie de prolonger sa discussion avec lui, l'homme dont elle n'attend rien de particulier. Elle ne cherche pas à comprendre ou interpréter. Elle en a assez de tenter de percer les mystères de l'Humain. Quelque part, elle en est dégoûtée. Tous ces entretiens pleins de belles promesses professionnelles aboutissant finalement au vide, ces mandats remplis de visages éphémères vite oubliés, ces chicanes pour défendre un bout de territoire qui n'appartient au demeurant à personne. La constance : Juliette la cherche désespérément, parce qu'elle sait qu'elle existe. Il n'y a qu'à voir son mariage.

L'homo sapiens la déçoit de par son inconstance, sa versatilité. Les amitiés d'aujourd'hui peuvent se déliter demain pour une broutille. Les amours incandescentes s'éteignent ou se normalisent. Les emplois précaires se multiplient et utilisent la crise comme justification pour perdurer. D'une certaine façon, les enjeux économiques et les prédictions pessimistes deviennent la seule constante, une boîte magique dans laquelle on puise toutes les bonnes raisons pour ne pas progresser... et perdre espoir.

C'est exactement ce que ressent Juliette. Oh, elle a déjà obtenu des contrats à durée indéterminée. Deux fois. Malheureusement, le premier contrat s'est terminé par un licenciement économique. Le deuxième, à son retour de congé parental. Curieusement, elle n'était plus pour ses gestionnaires l'étoile montante de l'agence de marketing.

Il faut avouer qu'elle devait jongler avec les heures de travail et celles de la garderie. On a commencé à lui retirer certains gros comptes, à l'effet qu'on les avait transférés à untel ou unetelle durant son congé, et que ces fameux untel et unetelle avait tissé des liens étroits avec des clients vraiment très importants. Des liens si solides et durables que ceux-ci avaient suggéré à la Direction de poursuivre cette « formidable » collaboration.

Au début, Juliette avait trouvé cela compréhensible : après tout, elle s'était absentée pendant près d'un an. Par la suite, elle a remarqué qu'on l'impliquait bien moins que par le passé dans les décisions stratégiques. Elle manquait aussi de disponibilité pour réseauter. Elle ne pouvait plus s'offrir le luxe de se jeter une bière deux fois par semaine avec les collègues durant les cinq à sept au bar du coin. Elle était mère, et une nouvelle organisation s'était mise en place, changeant le rythme du métronome de son existence. De plus, même si son conjoint se montrait disponible, c'était plus simple qu'elle aille récupérer la douce Aurore en fin de journée, n'ayant que quinze minutes de métro entre son travail et la garderie. Une broutille comparée au trajet effectué par son cher et tendre dont l'entreprise était localisée à Ville Saint-Laurent.

Après, elle a commencé sérieusement à s'ennuyer et à s'inquiéter. Certaines rencontres se faisaient sans elle. Plus personne ne lui tapait sur l'épaule pour la conforter dans l'idée qu'elle était « indispensable ». Les comptes qu'elle gérait s'avéraient d'une simplicité déconcertante - pour ne pas dire, déstabilisante. Elle vivait tout cela d'autant plus difficilement que la petite Aurore avait alors des troubles du sommeil rendant les nuits courtes et entrecoupées par ses pleurs. Juliette se sentait mal le matin, quand elle voyait ses yeux cernés et la fatigue alourdissant ses traits. Alors qu'elle s'épanouissait dans son rôle de mère, elle avait la sensation que son corps, lui, n'arrivait pas vraiment à suivre comme elle l'aurait voulu.

Un après-midi, lassée de traiter des dossiers inintéressants, elle s'est dirigée vers le bureau de son patron. Martin. Un bel homme aux cheveux blonds ondulants sur un cou

parfumé à l'Eau sauvage de Dior. Un hyper. Hyperactif, hyperdoué, hyper en contrôle. Derrière un visage affable, sa manière de faire sentir tout le monde important, la porte ouverte de son bureau, se cachait un redoutable homme d'affaires attendant son heure pour devenir directeur général de l'agence. Il avait la confiance du président, lequel avait déjà fait allusion à une retraite anticipée en déclarant ouvertement le lancement de la course à sa succession. Martin était un bon coureur et avait peu d'adversaires.

Juliette voulait que les choses changent. Il lui semblait avoir perdu la confiance de Martin et cela la perturbait énormément. Elle devait le rassurer : son entrain et son énergie reviendraient forcément avec des défis à la hauteur de ses compétences.

Elle s'arrangerait pour travailler davantage de la maison et s'était entendue avec son conjoint pour qu'il aille chercher la petite à la garderie deux fois par semaine, quitte à allonger significativement les journées d'Aurore. On ne pouvait pas uniquement mettre sa fatigue sur le compte de ses obligations familiales, se disait-elle.

Martin l'a écoutée avec attention, parce qu'un bon gestionnaire doit détenir des qualités interpersonnelles pour bien performer. Ensuite, il a paru surpris qu'elle se plaigne : ben quoi, c'était bien tout de même d'avoir la même paie ET du temps libre pour s'occuper de ses proches. Juliette lui a confirmé qu'elle gérait bien tout cela, merci, MAIS qu'elle avait définitivement envie de se consacrer à des tâches identiques à celles d'avant son congé parental. Par exemple, elle aimerait qu'on lui rende la gestion du compte du client XtraPlus, le leader québécois de salles de sport.

Elle a eu droit à des explications auxquelles elle n'a pas tout compris sur le moment, tant cela lui semblait aberrant et pathétique. Martin parlait de « choix », de « disponibilité », de « mieux pour tout le monde ». De « tu es toujours au top, *mais* », de « franchement, je me sentrais mal à l'aise de te demander de faire trop d'heures supplémentaires », de « tu as le droit d'avoir une bonne conciliation travail-famille ». Pleins de compliments

enrobés dans de l'acide. Un bon communicateur, ce Martin. En même temps, on pouvait s'y attendre dans le milieu du marketing.

Après tout ce laïus, elle est restée silencieuse. Il affichait un grand sourire : celui d'un homme satisfait de son monologue, d'un sympathique bourreau persuadé qu'elle allait adhérer à son point de vue.

Juliette a compris que rien ne changerait. Dans cette agence « hyper », être mère et cadre supérieur s'assimilait à une hérésie, un risque majeur pour l'entreprise. Sous prétexte de vouloir lui fournir un bel équilibre entre sa vie personnelle et professionnelle, on la dépossédait de son beau costume de « performeuse ». On ne lui parlait plus de *partnership*, on ne la voulait plus dans des dossiers stratégiques. Alors, elle s'est levée et a dit cette chose dont elle s'est plusieurs fois demandé si c'était une preuve de courage ou d'imbécilité :

— *Fuck you*, Martin.

Celui-ci a perdu immédiatement son sourire *Colgate*. Il s'est redressé sur sa chaise comme un coq furibard, le regard sombre :

— Quoi ?

Elle l'a pointé du doigt :

— Tout ton discours, c'est de la merde. En vérité, tu ne veux pas me confier de projets intéressants parce que t'es un *fucking* sexiste. Tu crois que le cerveau des femmes se dégonfle au même rythme que leur ventre après la grossesse. Tu ne veux plus me filer des dossiers importants, parce que oh... Misère, je pourrais m'absenter pour un rhume de ma fille. Tu crois que je suis moins efficace parce que je pars le soir à cinq heures, Tu ne me crois plus *fiable*, c'est juste ça.

Il s'est alors levé à son tour, avant de fermer la porte de son bureau. Pas question d'avoir des témoins de leur dispute.

Il s'est exclamé :

— Je ne suis pas sexiste, Juliette ! J'aime les femmes ! D'ailleurs, je te rappelle que je suis marié et que j'ai des enfants !

— Ah oui ? Et rappelle-moi ce que fait ta femme dans la vie ?

Il a haussé le ton :

— Elle est à la maison parce qu'elle l'a choisi ! C'est quoi, cette question ? Est-ce que les femmes ont le droit AUSSI de ne pas être carriériste comme toi ?

— Oui, si c'est justement *leur* choix ! Alors respecte le mien ! a-t-elle crié. Je te rappelle que j'ai apporté plusieurs clients importants ici. J'ai toujours donné satisfaction !

Il tente de reprendre le contrôle de cette discussion s'étant transformé en bataille en règle.

Il reprend la parole d'une voix posée :

— Peux-tu entrevoir aussi la possibilité qu'on se soit réorganisé durant ton année de congé, et que c'est normal que les cartes soient distribuées autrement ? Cela n'a rien à voir avec tes compétences.

Elle enrage :

— Eh bien, recommence à les distribuer ! Je veux récupérer MES cartes. J'ai tout donné pendant des années pour composer mon jeu. Tu ne prends aucun risque en me rendant mes comptes. Je continuerai de faire mon travail efficacement. Tu le sais parfaitement.

— Ce n'est pas TON jeu, Juliette. Les cartes appartiennent à l'organisation. Tu te la joues solo, en ce moment. Où est ton esprit d'équipe ?

— Avec tes couilles, au rayon des objets perdus !

On pouvait l'entendre au travers des vitres du bureau de Martin. Elle n'en avait cure.

Ils se sont jaugés du regard.

Il a passé une main sur le revers de sa veste impeccablement coupée avant de s'asseoir. Il a pris la peine de sourire à un collègue passant dans le couloir jetant un œil

curieux dans le bureau. Ça l'a encore plus fâché. Pas question de donner une image négative à son équipe ni de questionner son leadership.

Il a continué de sourire, d'un sourire faux et aussi peu aimable que celui du Joker de Batman :

— Je n'aime pas ta façon de me parler, Juliette, a-t-il lancé entre ses dents.

— Je n'aime pas ta façon de me mettre au placard, Martin.

Ils ont repris leur ton habituel, placide, bien qu'on pouvait aisément percevoir leur agacement à leurs mâchoires serrées, leurs yeux durs et l'énervement tendant leurs cordes vocales.

Il a posé ses mains devant lui avant de lever la tête et d'annoncer tranquillement :

— Je suis désolé que tu vives cela de cette manière. Nous avons à cœur le bien-être de nos employés. Je te rappelle à toutes fins utiles que nous sommes classés parmi les meilleurs employeurs au Canada.

Elle a ri, sarcastique :

— Y en a tellement des entreprises qui figurent dans cette liste et qui traitent leurs employés comme de la merde... Tu le sais bien, puisque certains sont tes clients. Tu peux ranger ta rhétorique dans le même placard que moi. Je sacre mon camp.

Martin a cessé d'argumenter pour lui jeter un regard pénétrant :

— Si c'est *ton* choix, a-t-il répliqué perfidement en levant les deux mains en signe d'impuissance.

Ensuite, il s'est tourné vers son écran d'ordinateur.

Elle a ramassé les affaires amassées sur le bureau qu'elle occupait depuis cinq ans, les a tassées dans un carton en se disant que franchement, la vie professionnelle se résumait à peu : un contenant de moins d'un mètre carré. Elle a franchi la porte d'entrée la tête haute en se promettant d'exploser seulement une fois arrivée chez elle, après avoir tiré le verrou sur un monde qu'elle s'était mise à détester copieusement à cet

instant. Elle repense à cet événement chaque jour. Parfois, elle reconnaît son courage. D'autres fois, elle s'en veut. Elle aurait peut-être dû ravalier sa fierté et accepter de gérer les comptes mineurs. Quand elle se questionne trop à ce sujet, son mari lui rappelle l'importance de se respecter et le fait qu'elle n'aurait pas pu vivre continuellement dans la frustration.

Juliette soupire, revient vers l'instant présent.

— Eh bien, je pense que je vais rentrer aussi. Il se fait tard, dit-elle.

Léo a déjà enfilé son manteau et son bonnet.

Il lui sourit et propose :

— Alors, si tu veux, on peut faire un bout de chemin ensemble. De quel côté vas-tu ?

— Nous habitons sur la rue de Bullion. Et toi ?

— Pas loin ! Nous sommes sur Clark.

— Alors, allons-y.

Il reste peu de monde dans le café. Clara et Simone sont les dernières. Elles parlent, rient, même que la pâtissière ressert un thé à son interlocutrice. Les adieux se font avec des remerciements, des « on a passé un bon moment ensemble en dépit de... ». Une petite pause pour se souvenir de celui dont le feu froid a pris possession. Une poignée de mains avant de quitter.

— C'était une soirée étrange, tu ne trouves pas ? Fait remarquer Juliette en cheminant à côté de Léo.

— Assez, quand même, approuve son acolyte.

— Ce qui est encore plus étrange, c'est que nous nous sommes croisés deux fois en l'espace de quelques jours.

— Effectivement ! Le destin nous réserve bien des tours.

— Tu crois qu'il y a une raison à cela ?

— Tu parles de nous, ou de cette cérémonie qui nous a amenés à nous retrouver avec des étrangers autour d'une table ?

— Les deux. Des fois, on place certaines personnes sur notre chemin pour que quelque chose se passe.

— Le « on » serait Dieu ou quelque chose de ce genre ?

— Peu importe comment on l'appelle. Dieu, le destin, le Diable.

— Nous sommes des électrons en mouvement perpétuel. On tourne parfois autour du même atome. Est-ce que c'est le hasard ? Est-ce que c'est le destin ou du ressort de la science ?

— Qu'est-ce qui fait qu'on se dirige alors vers le même atome plutôt qu'un autre ?

— La beauté et le mystère de l'existence, sans doute.

— Enfin, tout dépend si cela se passe bien ou pas.

— Ce n'était pas si mal, ce soir. Des gens intéressants, bien que très différents.

Juliette hoche la tête :

— Et des rebondissements ! Tu as vu ce qui s'est passé entre Emma et Nathan ? Puis Simone, la pauvre... Elle semblait bien mal en point. Réjean a été bien gentil de la raccompagner. Puis tu as vu comme Sierra et Gaspard se chicanent ?

Il acquiesce :

— Situations assez bizarre...

Ils continuent de marcher en remontant vers la Montagne. La tempête s'essouffle. Malgré tout, les rafales de vent continuent de siffler aux oreilles.

Léo reprend la parole :

— Puis, tu as un nouvel entretien de prévu ?

— Non. Je vais continuer de regarder les annonces, répond-elle sans grande conviction.

— On dirait que tu n'y crois plus ?

Elle hausse les épaules :

— Quand tu rencontres les RH, tu es toujours genre, super intéressante. Ensuite, quand tu n'as pas de nouvelles, tu te dis que c'était juste une prestation d'acteur. Une fois, un type m'a même juré que je serais super heureuse dans leur compagnie. Finalement, ils ont offert le poste à un autre candidat. Désormais, je n'attends plus grand-chose...

— C'est quoi, déjà, ta spécialité ?

— Le marketing, et toi ? Je me souviens que tu me l'as dit dans le métro, mais j'ai oublié.

— Les finances. C'était un choix par défaut, tu vois.

— Tu le regrettes ?

— Un peu, sauf quand je dois payer mes factures, reconnaît-il avec un petit rire dans la voix.

Elle acquiesce, remarque qu'il ralentit son pas. Ses yeux fixent une pancarte sur la devanture d'une petite boutique entre Drolet et Henri-Julien. Il y a écrit dessus « À louer », avec un numéro de téléphone au-dessous.

— C'est dingue comme les magasins ferment les uns après les autres sur l'avenue Mont-Royal, observe-t-elle.

Il ne lui dira pas qu'il s'arrête chaque jour à cet endroit pour regarder partir en fumée ses aspirations les plus folles se dissipant dans l'obscurité profonde du magasin. Que son cœur bat plus vite en s'imaginant ouvrir la porte de ce lieu, faire le ménage, y installer de beaux présentoirs en bois remplis de ses créations. Qu'il s'oblige à stopper ces rêveries obsédantes. Que la réalité amène à prendre des décisions impopulaires au cœur, mais dont la rationalité s'avère indiscutable.

Il hausse les épaules en désignant la pancarte d'un air faussement indifférent :

— Tu sais combien ça coûte, la location d'une boutique ici ?

— C'est cher, paraît-il. Il faut dire aussi que les grands centres commerciaux en banlieue bouffent des parts de marché. En plus, ils offrent un stationnement gratuit.

— C'est vrai, concède-t-il, et c'est bien triste pour le quartier. Si ça continue comme ça, on ne trouvera plus que grandes enseignes de bouffe et de fringues sur l'avenue. Les artisans seront exclus du paysage. On sera tous normalisés avec des franchises ayant pignon sur rue.

— Effectivement, acquiesce Juliette.

Il regarde à l'intérieur de la boutique à louer : certaines lumières restent allumées en permanence. Quelque part, elle note que ses yeux vont bien au-delà de la vitrine et des trois cartons laissés sur le sol par le précédent occupant.

— Tu sais, j'ai toujours rêvé d'avoir ma propre entreprise, avoue-t-il.

— Comme consultant en gestion des finances ?

Il passe une main nerveuse dans son cou :

— Oh non... Tu vas rire de moi.

— Allez, dis-moi, l'encourage-t-elle.

— J'ai toujours aimé dessiner. Des costumes, des accessoires. On m'a dit que j'avais un certain talent. Tu sais, j'ai conçu la robe de mariée d'une amie. Oh, c'était simplement une esquisse. La couturière a trouvé que c'était vraiment *cool*. Elle lui a demandé quel *designer* avait produit le croquis.

— Wow, c'est super ! Pourquoi ne pas te lancer, alors ?

— Je ne sais pas. La peur, sans doute.

Elle reçoit ce mot en écho de ses propres préoccupations, choisit de mettre son cinéma intérieur en pause pour se concentrer sur Léo :

— Peur de rater ton coup ?

— Probablement. Peur de manquer d'argent, aussi.

— Ça se pourrait que tu aimes ton travail au point que ça ne te tente pas de le quitter ?

Il soupire et répond franchement :

— J'aime les chiffres; pas les vautours pour lesquels je bosse.

— Oh...

— Je ne pourrais pas m'offrir ce type de magasins. Trop dispendieux.

— Pourquoi pas un local dans un secteur moins prisé ?

— Toutes mes économies y passeraient. Je serais bouffé par l'angoisse d'échouer. En plus, je ne sais pas me vendre.

Elle fronce les sourcils :

— Je ne te comprends pas. L'échec, c'est ce qui construit un humain, bien plus que les succès.

Léo secoue la tête, avec un petit pli narquois au coin des lèvres :

— Ça, c'est bon pour les livres de développement personnel.

Elle ignore délibérément son ton sarcastique :

— J'ai vécu l'échec. J'ai perdu mon dernier emploi à durée indéterminée. Enfin, je suis partie. C'était compliqué. Je n'avais pas vraiment le choix. On s'est arrangés, ce qui me permet de toucher le chômage. Tout ça, après cinq ans de bons et loyaux services, parce que suis devenue mère et que mon patron était un sale con réac et machiste. Je peux dire que ça m'a mise à terre, mais je ne regrette rien, au fond. J'ai appris de cette épreuve.

— Tu as appris quoi ?

Elle se met à rire. Elle va répéter ce que son conjoint lui dit en permanence :

— D'un, il ne faut jamais bosser avec des cons. De deux, c'est important de se respecter. Le respect ne s'achète pas.

Il ne dit rien, la dévisage intensément. Que cherche-t-elle à lui dire, exactement ?

Est-ce qu'il ne se respecte pas en continuant de travailler pour les croque-morts endimanchés ?

Il connaît déjà la réponse :

— Je ne me respecte peut-être pas assez, mais j'ai besoin de cet emploi. Je ne peux pas compter sur mon conjoint. C'est un artiste, tu vois, alors les rentrées d'argent ne sont pas régulières... Il faut que j'assure pour nous deux.

— Notre seule obligation est de mourir en ayant la certitude qu'on a vécu en humains, et non comme des robots. Réjean m'a fait comprendre ce soir qu'il y a plus d'humanité dans l'existence de l'itinérant que dans celle de la plupart d'entre nous.

Il est choqué :

— Tu ne peux pas dire ça... C'est horrible.

— Pourquoi ? Il était effectivement bien plus libre que nous ne le serons jamais.

— Tu ne peux pas décemment croire qu'il était heureux de vivre dans la rue, qu'il a choisi ce destin. Est-ce la liberté que de se retrouver dehors et manquer de tout ? Au contraire, je vois ça comme une gigantesque prison sans barreaux physiques, avec au bout du compte une mort pour le coup inhumaine.

Elle concède :

— On ne peut pas être heureux dans la rue, c'est sûr. Malgré tout : qu'est-ce qui, selon toi, l'a poussé à rester dehors par cette température au lieu de s'abriter dans une maison d'accueil ? Il n'y avait peut-être plus de place ?

— Je suis certain que les refuges font tout pour éviter que les itinérants dorment dans la rue en hiver.

— Ils doivent manquer de places et de moyens. Ils n'ont pas de baguette magique. Ça se pourrait bien qu'ils refusent des gens.

Il fait une pause, avant de conclure :

— On ne peut faire que des suppositions. Elles viennent trop tard pour lui. Combien de fois je suis passé près de lui sans me poser ce genre de questions ?

— N'est-ce pas là le propre des robots, que de ne pas se poser de questions ?

— Sans doute, mais je ne peux pas croire que cet homme était plus humain que nous en vivant dans la rue, ni même plus heureux.

— On peut être très malheureux dans son confort et se tirer un jour une balle dans la tête de n'avoir pas su vivre. Savoir vivre et surtout, savoir mourir, c'est la vraie élégance de l'Homme.

— La mort de ce type n'a rien d'élégant. C'était le point final dans le grand livre de sa malheureuse existence.

Elle ne répond rien, songeant à ce que ce Jacques Tremblay a laissé derrière lui. Y a-t-il eu seulement quelqu'un pour récupérer son corps et lui offrir une digne sépulture ? L'a-t-on pleuré ?

Léo reprend tranquillement sa route, se détournant de la boutique et de son imposante pancarte blanche et rouge. Il semble soucieux. Juliette le suit, respectant son besoin de silence. Au bout de quelques minutes, il sort de sa rêverie :

— Je comprends ce que tu essaies de me dire. Je devrais essayer et me lancer en affaires. Je n'ai peut-être pas les épaules pour assumer.

— Pourquoi ne pas te faire aider ? Trouver un mentor ? Suivre des cours pour devenir entrepreneur ? Puis...

— Nous sommes presque arrivés, fait-il remarquer en la coupant.

Soudain, il se sent las. Son obstination le déconcerte, l'irrite. Elle voit en lui des choses qu'il ne souhaite pas explorer. Il a besoin de stabilité. Pour cela, il lui faut exclure ses fantasmes de mode, de créativité. Devant ses yeux se dessine le costume noir des vautours : il sera bientôt l'un des leurs. Un vautour riche qui offrira des vacances à Dylan, paiera les factures de matériel de peintre, louera un espace pour exposer ses œuvres.

Il ne veut plus parler de tout ça, et surtout pas avoir le sentiment d'être jugé par cette femme qu'il connaît à peine. Décidément, cette soirée restera gravée dans sa mémoire

comme étant l'un des plus extravagantes qu'il a vécues. On dirait que durant ces dernières heures, il y a eu une distorsion de l'espace-temps, qu'il a été aspiré dans une réalité parallèle à cause de cette maudite tempête de neige, et qu'il y a rencontré des êtres très particuliers, souvent mal dans leur peau, donnant des leçons aux autres avec une facilité déconcertante. Dans la vraie vie, il y aurait plus de réserve, c'est certain.

Il faut qu'il sorte de ce monde intrigant, qu'il retrouve son condo avec Dylan en train de lire sur son fauteuil préféré avec le chat Vegas collé contre lui.

Finalement, il en a assez du froid mordant, de la neige, et de parler.

Juliette note son visage grave, marqué par un conflit intérieur. Il est mécontent, c'est une évidence. Elle a bousculé ses certitudes. Elle a probablement jeté du sel sur des blessures déjà à vif.

Elle prend un air contrit :

— Je suis désolée, je ne voulais pas me montrer insistante ou te créer un inconfort, s'excuse-t-elle en posant une main apaisante sur son bras.

Il se radoucit :

— C'est correct. Tu penses que c'est pour mon bien, et c'est gentil. D'ailleurs, les jeunes doivent toujours affronter ce type de comportements de la part de personnes plus expérimentées.

Il n'a pas voulu utiliser les termes « plus âgés », par délicatesse. Elle accuse le mot « jeunes » et du haut de ses quarante ans, se sent plus vieille que jamais. Le lion a sorti ses griffes.

— Je suis arrivée, fait-elle un peu froidement.

Les voilà à l'angle de la rue de Bullion et de l'avenue Mont-Royal. À vrai dire, elle aussi commence à s'exaspérer. Rencontrer des gens génère de grandes attentes suivies de grandes désillusions. Peut-être que c'est ça, le hiatus dans les relations humaines : des attentes démesurées par rapport à ce qui est offert. Un instant, elle a cru que Léo et

elle pouvaient se comprendre, parce que vivant respectivement des frustrations professionnelles. Il ne saisit pas l'urgence de l'action. Tout va pourtant très vite, si bien que les regrets s'accrochent comme des pucerons à l'arbre de nos vies. Elle voulait lui épargner les réveils douloureux, lorsque la force de la jeunesse a disparu et que sonne l'urgence. Les efforts requis pour répondre à cet appel deviennent alors de plus en plus difficiles, de plus en plus pesants. Jusqu'au moment où c'est trop tard.

Il n'est pas prêt à entendre cela : c'est une évidence.

— Ce fut un plaisir, dit Léo, toujours pétri de bonnes manières.

— Pour moi aussi. On se reverra peut-être dans le métro à ma prochaine crise d'angoisse, lance-t-elle d'un ton amusé.

Un petit silence quelque peu gêné, puis le visage de l'homme se fend d'un sourire :

— En tout cas, je pense à un truc. Avec mes compétences en finances et tes compétences en marketing, on aurait pu faire une équipe d'enfer pour monter un business.

Elle lève un sourcil, surprise :

— Tu veux dire, pour donner vie à ta marque de designer ?

— Exactement ! Si je décide de sauter le pas un jour, alors je crois que tu serais la personne idéale pour me compléter.

Son cerveau à elle travaille à toute vitesse. Elle revoit Martin, pédant et intransigeant. Son ancien bureau avec des tas de dossiers bien rangés suant de toutes ces heures de dur labeur. Le sourire de sa petite Aurore lorsqu'elle joue avec elle. Les poignées de main avec les recruteurs pour des mandats sans lendemain. La crainte de manquer, aussi. Elle n'en a pas parlé à Léo, mais elle a bien saisi à quoi il faisait référence. Certaines journées, elle se lève avec une boule au ventre, saisie d'une urgence.

Il faut qu'elle trouve un travail en contrat à durée indéterminée : voilà son mantra. Elle se le répète encore et encore pour se motiver : aujourd'hui, c'est le bon jour !

Chaque appel, chaque courriel, chaque lettre marque sa détermination de mettre un terme à ses errances contractuelles. Cela finit souvent par un désenchantement. « Pas de postes disponibles actuellement, mais on vous contactera si besoin » ou « Nous gardons votre candidature dans nos dossiers au cas où... » ponctuent invariablement les réponses – quand elle en reçoit.

Des propositions aberrantes de postes bien au-dessous de ses qualifications à un salaire dérisoire, avec le questionnement de décider si elle doit se brader ou pas. L'égo diminuant en même temps que le compte bancaire. Heureusement, il y a la paie de son mari. Avec les emplois contractuels, elle a appris à compter en mois, et non en années. Elle déteste l'idée de dépendre d'un système qui ne fonctionne plus, selon elle. Sinon pourquoi aurait-elle tout donné durant des années à une organisation qui lui a tourné le dos ? Bien-sûr, les mentalités changent. Les articles de journaux et les publications sur les réseaux sociaux regorgent de belles paroles sur la merveilleuse conscientisation des entreprises faisant de louables efforts afin d'offrir une bonne conciliation travail-famille, notamment dans le but de fidéliser les employés plus jeunes. Puis, on fait quoi avec les autres ? Elle se dit qu'elle est injuste, qu'elle est de mauvaise foi, parce qu'elle est furieuse de ne plus savoir où est sa place dans le monde du travail. Est-ce le système qui est pourri ou sa propre perception de la situation ? Est-elle rendue si amère ? Pire encore : Est-ce que son désabusement se ressent lorsqu'elle passe un entretien, ce qui expliquerait certaines opportunités perdues ?

Contre toute attente, elle ouvre son sac, sort son agenda, écrit dessus. Elle déchire un bout de papier qu'elle tend à Léo :

— Voilà. Appelle-moi quand tu seras prêt.

Il le prend, le plie, le glisse dans sa poche, avant de s'éloigner.

Juliette croit apercevoir une ombre cheminant à ses côtés, avec de grandes ailes d'oiseau noir satisfait entourant les épaules de l'homme.

Clara et Simone

— Nous voilà seules, constate Simone après le départ de Juliette et Léo. Je devrais sans doute vous laisser fermer votre boutique.

— Elle est déjà fermée, indique Clara en désignant la pancarte sur la porte d'entrée. Ne vous sentez pas pressée. Je n'ai pas sommeil. La mort de Monsieur Tremblay, ensuite cette soirée...

— J'avoue que tout cela m'a exténuée... Enfin, il faut dire qu'un rien me fatigue. Je vous ai dit que j'étais dépressive ?

La pâtissière songe au moment où Simone a révélé sa maladie mentale, alors que le groupe piétinait dans le froid à l'angle de la rue Rivard et de l'avenue Mont-Royal. Évidemment, elle s'en doutait. Clara avait remarqué le pas traînant, la pâleur décollant des insomnies, l'affaissement du visage témoignant l'éprouvante lutte de l'âme contre des forces visant à voler toute trace d'énergie et de positivisme. Pour elle, les personnes atteintes par la dépression brûlent en dedans à cause du feu froid qui voudrait bien les emporter.

Elle a peur pour Simone.

Elle aimerait tellement qu'il ne gagne pas, cette fois.

— Oui, vous l'avez mentionné tout à l'heure, répond-elle avec délicatesse.

L'autre hausse les épaules :

— Ce n'est pas que je veuille le répéter parce que j'en suis fière. Qui pourrait l'être ? Cette fichue maladie nous retire toute estime de nous-mêmes. Aucun dépressif ne souhaiterait ça à son pire ennemi ! Par contre, il est important pour moi que les gens le sachent. Vous voyez, ce n'est pas une plaie ouverte, une infirmité visible sur laquelle on peut s'apitoyer. Ça vit en nous, ça nous détruit comme un tueur à gages bien malin et

discret. Le regard de la société sur la maladie mentale commence à changer, certes. Malgré tout, il reste tant à faire pour combattre les préjugés ! On a honte de notre maladie, car le monde ne la comprend pas.

— Ce n'est pas plutôt qu'elle fait peur ?

Elle opine :

— Bien entendu ! On assimile souvent la maladie mentale à la folie. Je ne me sens pas plus folle que la plupart des gens que je rencontre. Je suis mal dans ma peau, comme beaucoup, sauf que j'en ai pris conscience puisque ça m'a rendue malade.

— Est-ce indiscret de vous demander si vous avez de l'aide... ?

— Un psy ?

Simone se met à rire :

— Ma chère, cela fait des semaines que je ne vais plus aux rendez-vous... Je trouve toujours une excuse pour reporter.

— Vous n'en êtes pas satisfaite ?

— Excellente question ! Je pourrais rejeter la faute sur mon lui. C'est vrai que je n'aime pas me livrer, raconter ma vie. Savez-vous ce qu'a dit l'écrivain Karl Kraus ? « La psychanalyse est cette maladie mentale qui se prend pour sa propre thérapie » !

Elle se met à rire. La crispation de son visage disparaît furtivement. Elle fait penser à un arbre de Noël qui s'illumine. Rapidement, la fête se termine. Les stigmates de la dépression reprennent le dessus. Tout redevient sombre dans ses traits :

— Pour vous dire la vérité, je ne crois pas en tout cela. En fait, je *pourrais* y croire, mais mon esprit s'y refuse. Peut-être que je suis trop pragmatique pour me laisser aller à discourir sur mon enfance ou mes frustrations. Peut-être que je suis trop pudique pour livrer mes pensées les plus effrayantes ou les plus audacieuses.

— Alors vous éviter de rencontrer rencontres avec le spécialiste, conclue Clara.

Simone dodeline de la tête :

— Pas vraiment. Je fais de la procrastination.

— C'est quoi ?

— Remettre à plus tard les choses qui devraient être faites maintenant. Mon psy m'a appris ce mot. Vous voyez, la psychanalyse peut enrichir notre vocabulaire, à défaut de soigner notre âme.

Elles sourient toutes les deux.

Simone regarde son interlocutrice avec attention :

— Vous semblez si forte, vous. Je vous envie. Je vous ai toujours enviée.

Elle a l'air surpris :

— Moi ? Vous me trouvez forte ?

— Assurément ! Si vous étiez politicienne, je voterais pour vous.

Petit rire de Clara :

— Oh non, pitié. Je hais la politique ! Merci quand même pour le compliment.

— En même temps, poursuit Jeanne, je me doute bien que vous n'êtes pas tout le temps au top, sinon, vous seriez un robot.

— Exact. J'ai aussi mes doutes et mes inquiétudes.

Elle pense au feu froid et sa proximité. Il tourne autour des êtres comme une charogne, essayant de trouver une faille, une petite plaie pour s'engouffrer dans le corps et piquer l'esprit de son bec dur et aigu. Elle en a peur autant qu'il la fascine par sa toute-puissance. Inutile de tenter de le détruire : il fait naturellement partie de l'existence. Il faut bien apprendre à laisser aller ceux qui ne peuvent pas rester. Simplement, elle le trouve injuste. Bien trop injuste, avec toutes ces âmes volées prématurément, comme son père, Monsieur Torelli, et Jacques Tremblay.

— De quoi avez-vous peur ? Questionne Simone.

Clara redresse la tête, considère le plafond d'un air songeur.

— En fait, je devrais dire que tout me fait peur. Celle-ci m'habite en permanence. C'est elle qui permet de s'armer pour continuer de vivre, une sorte de moteur nous poussant à nous dépasser. Bien des gens ont peur de la peur, alors qu'elle fait partie de nous. Elle peut même nous sauver, si nous sommes dans une situation dangereuse. Je ne l'évite pas. Je la regarde droit dans les yeux en me posant cette question : Pourquoi ai-je peur ? Ceci me permet d'analyser les choses avec plus de distance et de pondération. Ainsi, j'apprivoise la peur.

— Vous pensez vraiment l'avoir apprivoisée ?

— Hum... Je dirais que oui, d'une certaine façon. En tout cas, elle ne me paralyse pas.

Simone écarquille les yeux :

— Eh bien, je vous admire d'être capable de vous raisonner ainsi, car vous devez moins ressentir d'anxiété que la plupart d'entre nous.

— Je me raisonne, voilà tout.

— Oh... fait Simone d'un ton amer, encore l'histoire de se raisonner... On dit toujours aux gens comme moi de se raisonner...

— Ce n'est pas mon propos, corrige l'autre. J'ai lu quelque part que moins de dix pour cent de nos peurs se réalisent. Je tente donc de me concentrer sur les quatre-vingt-dix pour cent de possibilités que tout se passe plutôt bien. J'accepte aussi de ne pas pouvoir tout contrôler.

— Vous parlez comme quelqu'un de positif. Une personne dépressive n'est pas en mesure de prendre en considération ces fameux quatre-vingt-dix pour cent. Elle ne les voit même pas ou n'arrive plus à compter.

Clara prend un air malicieux :

— C'est sans doute pour ça qu'on a inventé les psys.

Elles rient de bon cœur.

Le salon de thé paraît très paisible à présent. Il n'y a plus les éclats de voix des convives et le métronome rythmant les conversations s'est arrêté. Si la pâtissière trouve cela bien apaisant, ce n'est pas le cas de Simone :

— Tout est bien trop calme ici maintenant qu'ils sont tous partis. Cela ne vous dérange pas de rester seule dans la boutique quand vous préparez vos desserts ?

Petite sourire de Clara. Elle pourrait lui expliquer le plaisir indicible qu'elle éprouve justement dans cette quiétude, sans avoir à parler à quiconque. Elle se sent alors dans un cocon sucré bien accueillant. Elle avait pensé embaucher un assistant pour l'aider à la préparation des marchandises. Ainsi, ses journées et ses soirées auraient paru moins longues. Finalement, elle a choisi de poursuivre seule. Aussi, la présence de Sierra lui offre le luxe de travailler dans sa cuisine sans avoir à se soucier de la vente ou du service. Elle lui prête main-forte aux heures de pointe tout en ayant hâte de retourner à ses fourneaux.

Simone ne saurait pas comprendre sa volonté de vivre en recluse dans sa boutique, elle si fragile. Un petit oiseau apeuré prisonnier dans sa cage de souffrances.

— Je ne déteste pas la solitude, affirme-t-elle, j'ai besoin de me concentrer sur mes recettes. Quand je travaille sur une nouvelle création, j'ai besoin de quiétude. Puis comme je sacre souvent quand je n'arrive pas à trouver la bonne recette, il vaut mieux que personne ne m'entende !

Elle éclate de rire.

— Je vois, vous avez ainsi de l'inspiration pour vos créations.

— Tout-à-fait. Le bruit conduit à la distraction. Enfin, je parle pour moi...

— Mais des fois, ça ne vous tenterait pas de... Je veux dire... On a l'impression que vous ne vivez que pour votre pâtisserie...

Clara ne répond pas tout de suite, si bien que Simone en vient à s'inquiéter :

— Pardon, je ne voulais pas vous donner l'impression que je vous juge ou me montrer trop curieuse...

— Ne vous en faites pas, la rassure son interlocutrice, je réfléchissais à ce que vous venez de dire. En fait, vous avez raison. Je n'ai plus de famille et peu d'amis. Ce n'est pas que je n'en veux pas, mais je n'en ressens pas nécessairement le besoin. Je me suffis à moi-même, d'une certaine manière. Cela peut paraître égoïste...

— Vous êtes tout sauf égoïste, la contredit Simone, regardez ce que vous faisiez pour cet itinérant... Ces invendus que vous lui apportiez. Je suis certaine que de là où il est à présent, il vous en remercie.

— Oh, ce n'était grand-chose, et ça ne l'a pas sauvé, répond-elle, chagrinée.

— On ne peut pas sauver tout le monde, affirme l'autre d'un ton quelque peu cassant. Surtout ceux qui ne le souhaitent pas.

Clara secoue la tête :

— Simone, vous ne pouvez pas supposer que cet homme ne voulait pas être sauvé...

Elle fait claquer sa langue contre ses dents en signe de protestation :

— S'il l'avait vraiment voulu, il aurait accepté la proposition d'être hébergé durant cette nuit-là, répond-elle aigrement.

Clara répond d'une voix douce :

— La tendez-vous seulement, vous ? Est-ce pour cela que ça vous fâche de parler de la mort de Monsieur Tremblay ?

Simone semble ébranlée. Sa bouche tremble :

— Je sais ce que vous pensez. Vous croyez que je veux finir comme lui. Que parce que je suis dépressive, je me laisser aller. C'est comme un suicide « en douceur ». Comme lui, je pourrais m'endormir pour ne plus me réveiller.

— Est-ce que c'est le cas ? Voudriez-vous cela ? poursuit Clara dans un souffle.

Elle a l'impression que si elle parle plus fort ou qu'elle bouge ne serait-ce qu'une main, la femme blessée pourrait se briser comme une porcelaine trop fragile.

Une larme coule sur la joue de Simone :

— Il m'arrive de penser que cela serait plus simple. Mon mari souffre tout autant que moi, vous savez. Il fait de grands sourires, se montre compatissant. En réalité, il se sent impuissant. C'est dur de vivre avec une personne dépressive. Il évolue dans un monde parallèle sans jamais pouvoir atteindre le mien. En vérité, je suis en train de lui gâcher la vie. Difficile d'imaginer une issue positive à tout ça...

Une déneigeuse passe devant la vitrine du magasin en l'éblouissant de ses lumières tournoyantes. Le son des versoirs poussant la poudreuse sur le bas-côté semble assourdissant. La sensation d'isolement accompagnant la tempête de dissipe. Clara observe les allées et venues des engins. Ils envoient le signal que la vie reprend ses droits sur les caprices de la nature. Dans quelques heures, les gens vont s'armer de pelles pour dégager les véhicules sclérosés sous les monticules de neige, déblayer les marches des escaliers. Elle, Clara, aura de quoi les accompagner dans leur journée, avec son café et ses douceurs. Il y a quelque chose de très rassurant dans ce rituel.

Elle soupire, avant de déclarer :

— On ne saura jamais si cet homme a souhaité la mort ou s'il s'est montré imprudent. Je penche personnellement pour cette dernière possibilité. Il se peut qu'il n'ait pas eu d'autre choix que de rester dehors par ce temps glacial. Toute la société doit porter le poids de cette perte. Nous devrions nous donner les moyens d'éviter ces drames. Mais là, c'est un tout autre débat. De votre côté, vous avez le choix de continuer, si vous le voulez vraiment...

— Les dépressifs sont des gens sans boussole. Impossible de répondre à cette question sans risquer de vous mentir.

— L'important est de ne pas *vous* mentir. Peu importe ce que je pense.

Simone se mord la lèvre inférieure, sort un mouchoir de son sac.

Elle éponge ses yeux en se raclant la gorge :

— Franchement, je ne sais pas pourquoi on a cette discussion... Vous savez, je n'aime pas me livrer. Mon psy l'a parfaitement compris, le pauvre.

— La nuit favorise la parole et éteint les frontières entre les gens.

— Vous parlez d'une bonne chose, fait l'autre entre rires et larmes.

— Sincèrement, y a-t-il une seule chose qui vous fait du bien ?

— Vous voulez dire, qui me détourne de mon mal-être ? Votre chaï latte, oui.

— Allez, sans plaisanter...

Simone ferme les yeux, prend quelques instants avant de répondre :

— Il m'arrive de rêver que je peux muer, comme un serpent. Je sors de ce corps stupide et inutile pour devenir une autre personne, plus forte, plus confiante, avec un autre visage, qui aura tout oublié de la souffrance. J'envie le monde entier de ne pas avoir mal comme j'ai mal, de rire de tout et de rien, de marcher vite, courir, danser, chanter. J'ai perdu ma voix, mon sang, mon âme. Je me déteste, comme le clochard devait se détester.

Clara pose une main apaisante sur celle de sa convive :

— Et si vous commenciez par cesser de vous haïr ainsi ? Vous ne méritez pas cela.

— C'est facile pour vous parler ainsi. Vous ne savez pas ce que c'est...

— Et j'espère ne jamais y être confrontée... Par contre, il est important de saisir les petits bonheurs de l'existence pour s'accrocher à eux et les laisser nous soigner. Vous ne laissez personne vous soigner parce que vous ne vous aimez pas. Pourtant, tout le monde est aimable, c'est-à-dire, digne d'amour.

— Mon mari prétend qu'il m'aime encore, mais pour combien de temps ? fait-elle remarquer en tordant son mouchoir entre ses mains.

— Je parle de vous. Ne vous regardez pas au travers du prisme déformant de la dépression. Elle vous colle un vilain masque de clown effrayant pour cacher la beauté de votre âme.

Simone cache son visage sans ses mains, secouée de sanglots :

— Je ne peux pas, je ne sais pas.

Clara l'entoure d'un bras protecteur :

— Si, vous le pouvez. L'espérance vit au fond de vous et n'a pas besoin d'une mue pour se voir libéré de ses chaînes. Peut-être que Monsieur Tremblay n'avait plus d'espoir, lui. Sa solitude et la dureté de son existence devaient le miner. Vous n'êtes pas dans la même situation que lui. Vos proches vous aiment sans condition, parce que c'est ainsi que le vrai amour se construit. Ils réclament votre attention. Votre conjoint attend un signe de vous. Je suis convaincue qu'il aimerait visiter votre univers pour vous aider à trouver le chemin de la guérison. De mon côté, je n'ai que mes biscuits et mon thé pour vous accompagner dans l'éprouvante reconquête de vos territoires perdus. C'est peu, mais c'est sincère. C'est à cela qu'il faudrait penser quand l'idée de partir vous habite.

Elles restent plusieurs minutes dans cette position, l'une se reposant sur l'autre, sœurs complices au creux d'une étrange nuit.

Au bout d'un moment, Simone redresse la tête :

— Je vous promets de considérer tout ce que vous avez dit ce soir. Vous avez parlé avec votre cœur. Cela me touche terriblement. Je ne vous verrai plus de la même façon. Vous êtes forte, Clara, mais vos épreuves vous ont dotée d'une rare empathie qu'on ne rencontre que chez ceux qui ont expérimenté durement la souffrance. Rassurez-vous : je ne vous poserai pas de questions, je n'essaierai pas de savoir quoi, qui, quand. Si un jour, vous ressentez le besoin de parler...

Les mots restent en suspension.

Clara ne dit rien. Elle se lève et se dirige vers la fenêtre :

— Il s'est arrêté de neiger. La tempête est bel et bien terminée.

La nuit emplit encore le décor de son coton noir, contrastant avec la blancheur immaculée de la neige recouvrant les surfaces. Le vent ne gémit plus contre les fenêtres, ne tente plus de forcer les portes closes. L'univers semble étonnamment apaisé après avoir retenu son souffle.

— Ce fut une soirée bien particulière, fait remarquer Clara en revenant vers la grande table.

Elle saisit son plateau de service, y dépose les assiettes et les tasses vides. Ce geste naturel et familier rassure Simone. La routine rassure les âmes troublées.

Elle fourre son mouchoir dans son sac, le fait claquer d'un coup sec et fait remarquer :

— Vraiment, si l'on m'avait dit ce matin que j'allais prendre un thé avec de parfaits étrangers...

— La plupart ne sont pas de parfaits étrangers, corrige Clara. Nous croisons ces personnes presque tous les jours sans jamais leur adresser la parole ou chercher à les connaître vraiment. Est-ce par pudeur, pour ne pas forcer leur intimité ? De l'indifférence, celle qui tue nos itinérants ? De la peur : celle de l'inconnu, de l'influence de l'autre ? La crainte qu'on nous fasse du mal – ou bien d'en faire ? Le fait est que nous nous ignorons la plupart du temps, dans nos mondes étroits emplis de nos frustrations, nos joies, nos doutes et nos petits bonheurs.

Simone hoche la tête en signe d'approbation :

— Ce soir, nous avons fait mentir tout cela.

— Oui, mais il a fallu la mort d'un homme pour nous rapprocher. Je ne suis pas convaincue que ce soit une victoire, ou bien, elle est quand même amère.

Simone enfle son manteau, rassemble le reste de ses affaires :

— Que ferons-nous demain ? Pensez-vous que nous sommes appelés à continuer dans nos mondes respectifs ou bien allons-nous apprendre à baisser la garde et ouvrir nos

frontières aux autres ? Qui va revoir qui dans les prochains jours, les prochaines semaines ? Aurons-nous encore des rencontres comme celle de ce soir ? Parce que moi, c'est bizarre, mais ça me dit de recommencer !

Clara remarque la petite pointe de joie dans le ton de Simone.

Elle se tourne de nouveau vers l'extérieur. Son regard se perd dans l'obscurité. Une douce chaleur l'envahit.

Voilà une âme que le feu froid n'emportera pas.

Du moins, pas ce soir.

FIN

Proof